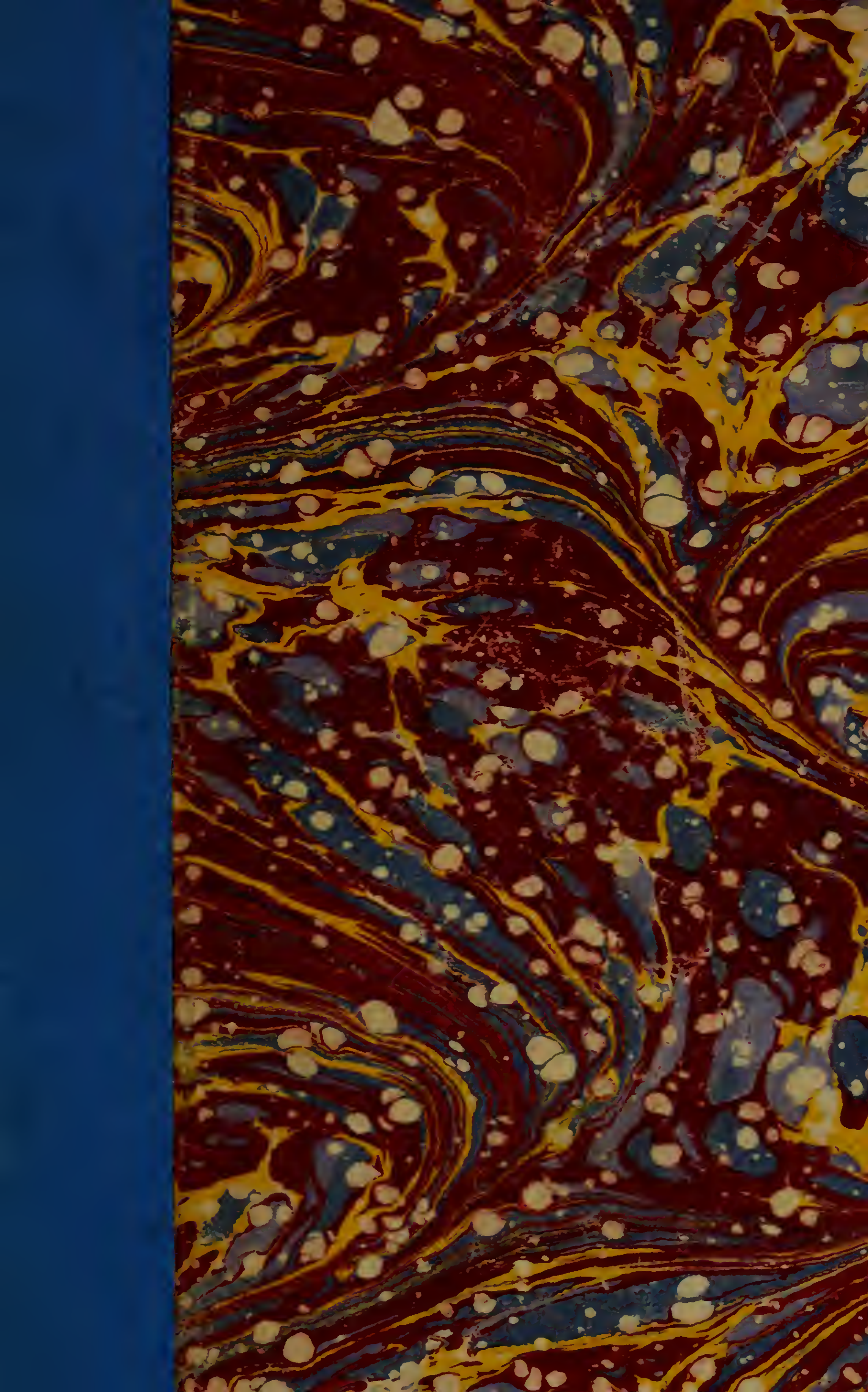
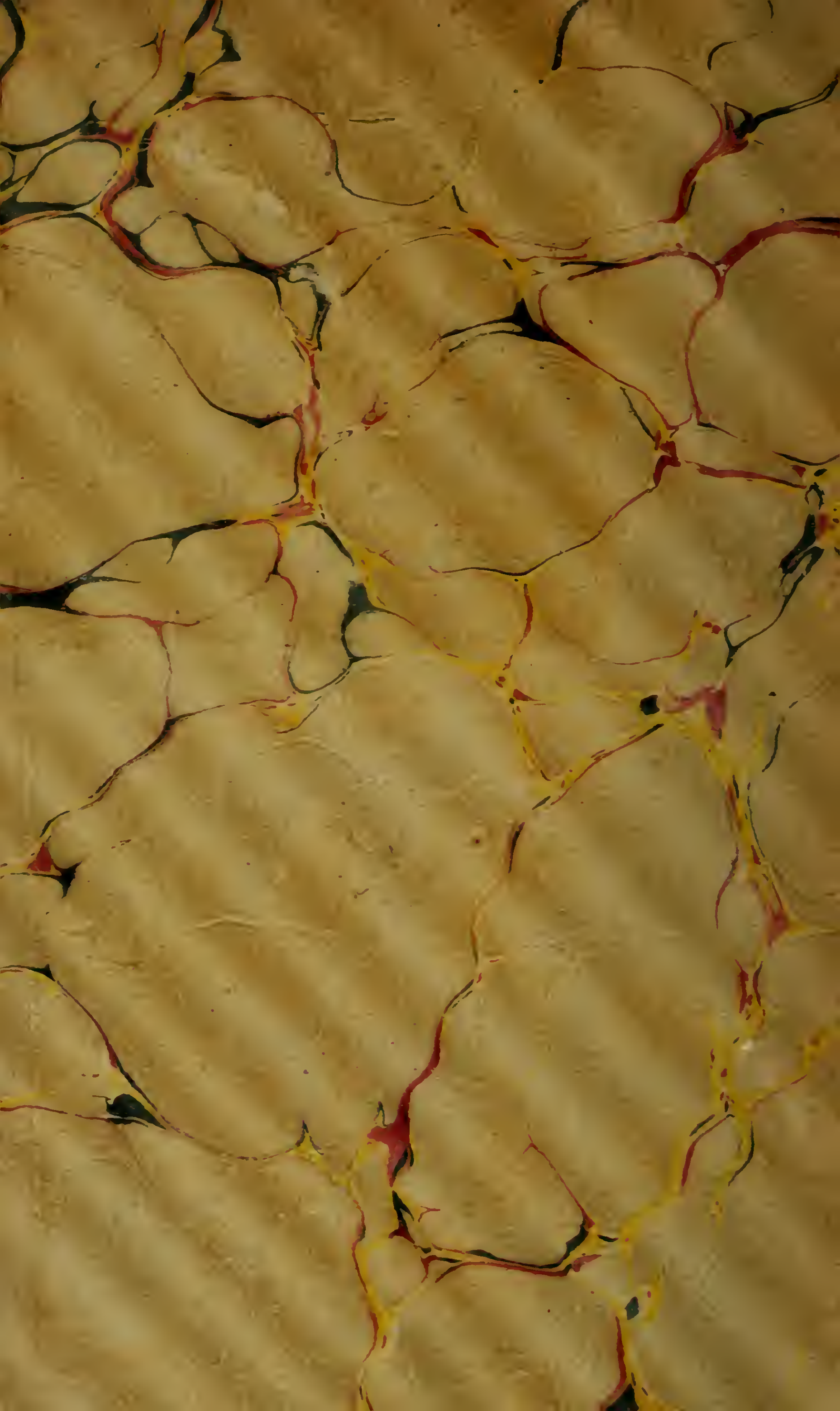






ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LE

PAGE DU DUC DE SAVOIE

II

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys. 2
Les Baleiniers. . . 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . . . 1
La Boule de neige . 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . . . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. . . 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants.— La Marquise d'Escoman. 2
Emma Lyonna . . . 5

La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Hist. de mes bêtes. . 1
Histoire d'un casse-noisette. 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse. . . . 3
— Une Année à Florence 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capit. Arena. 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo . . 2
— Le Midi de la France. 2
De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay. 2

La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes.. 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mém. d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 1
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora.. 1
Propos d'Art et de Cuisine. 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Salteador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . . 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs dramatiques 2
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire. 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert. . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOIE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOIE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

XIII

DU DOUBLE AVANTAGE QU'IL PEUT Y AVOIR A PARLER LE PATOIS PICARD.

Jusqu'à présent, nous avons fait tous les honneurs du siége aux assiégés; il est temps que nous passions un peu — ne fût-ce que pour la visiter — sous la tente des assiégeants.

Au moment où Coligny et ce groupe d'officiers que nous appellerions aujourd'hui l'état-major faisaient le tour des murailles, afin de se rendre compte des moyens de défense de la ville, un autre groupe non moins important accomplissait son périple extérieur, afin de se rendre compte des moyens d'attaque.

Ce groupe se composait d'Emmanuel-Philibert, du comte d'Egmont, du comte de Horn, du comte de Schwartzbourg, du comte de Mansfeld, et des ducs Éric et Ernest de Brunswick.

Parmi les autres officiers, formant un groupe à la suite du premier, chevauchait, toujours insoucieux de tout, excepté

de la vie et de l'honneur de son bien-aimé Emmanuel, notre ancien ami Scianca-Ferro.

Par ordre exprès d'Emmanuel, Leona était demeurée à Cambray, avec le reste de la maison du duc.

Le résultat de l'examen avait été que la ville, abritée derrière de mauvaises murailles, manquant d'une garnison et d'une artillerie suffisantes, ne pouvait tenir plus de cinq ou six jours ; et c'était ce que le duc Emmanuel avait mandé à Philippe II, qui, lui aussi, non par ordre supérieur, mais par prudence suprême, était demeuré à Cambray.

Au reste, six ou sept lieues seulement séparaient les deux villes, et, si Emmanuel avait choisi pour Leona la résidence royale, c'est que, la nécessité de communiquer de vive voix avec Philippe II devant amener de temps en temps à Cambray le généralissime de l'armée espagnole, celui-ci avait calculé que chacun des voyages qu'il y ferait lui serait une occasion de voir Leona.

De son côté, Leona avait consenti à cette séparation, d'abord et avant toute chose, parce que, dans cette vie de dévouement, d'amour et d'abnégation qu'elle avait adoptée, un désir d'Emmanuel devenait un ordre pour elle; ensuite, parce que cette distance de six ou sept lieues, quoiqu'elle créât une absence réelle, était illusoire sous le rapport de l'éloignement, puisque, au moindre sujet d'inquiétude qui lui serait donné, la jeune fille, avec cette liberté d'action que lui laissait l'ignorance où chacun — excepté Scianca-Ferro — était de son sexe, pouvait, en une heure et demie, être au camp d'Emmanuel-Philibert.

Au reste, depuis le commencement de la campagne, Emmanuel, quelle que fût la joie que lui donnât la reprise des hostilités, — reprise à laquelle il avait, par les tentatives faites sur Metz et sur Bordeaux, au moins autant contribué que l'amiral par sa tentative sur Blois, — depuis le commencement de la campagne, disons-nous, Emmanuel-Philibert semblait, moralement du moins, avoir vieilli de dix ans. Jeune capitaine de trente et un ans à peine, il se trouvait à la tête d'une armée chargée d'envahir la France, commandant à tous ces vieux chefs de Charles-Quint, et jouant sa propre fortune, à lui, derrière la fortune de l'Espagne.

En effet, du résultat de la campagne entreprise allait dé-

pendre son avenir, non-seulement comme grand général, mais encore comme prince souverain; c'était le Piémont qu'il venait reconquérir en France. Emmanuel-Philibert, fût-il commandant en chef des armées espagnoles, n'était toujours qu'une espèce de *condottiere* royal; on n'est vraiment quelque chose dans la balance de la destinée que lorsqu'on a le droit de faire tuer des hommes pour son propre compte.

Toutefois, il n'avait pas à se plaindre : Philippe II, obtempérant, au moins en cela, aux recommandations que lui avait faites, en descendant du trône, son père Charles-Quint, avait donné, sur l'affaire de la paix et de la guerre, plein pouvoir au duc de Savoie, et avait mis sous ses ordres toute cette longue liste de princes et de capitaines que nous avons nommés en désignant topographiquement les places que chacun d'eux occupait autour de la ville.

Toutes ces pensées, au milieu desquelles celle de la responsabilité qui pesait sur lui n'était pas la moindre, rendaient donc Emmanuel-Philibert grave et soucieux comme un vieillard.

Il avait parfaitement compris que, du succès du siége de Saint-Quentin, dépendait le succès de la campagne. Saint-Quentin pris, il ne restait entre cette ville et Paris que trente lieues à franchir, et Ham, la Fère et Soissons à emporter ; seulement, il fallait enlever rapidement Saint-Quentin, pour ne point donner à la France le temps de réunir une de ces armées qui lui sortent presque toujours de terre, en vertu d'on ne sait quel enchantement, et qui, comme par miracle, viennent offrir leur poitrine, muraille de chair, en remplacement des murailles de pierre que l'ennemi à détruites.

Aussi on a vu avec quelle persistante rapidité Emmanuel-Philibert avait pressé les travaux du siége, et quelle surveillance il avait établie autour de la ville.

Sa première idée avait été que le côté faible de Saint-Quentin était la porte d'Isle, et que ce serait de ce côté que, à la moindre imprudence faite par les assiégés, il emporterait la place.

En conséquence, laissant tous les autres chefs de bataille poser leurs tentes devant la muraille de Rémicourt, qui, en

cas de siége régulier, était effectivement le point attaquable de la place, il avait été, comme nous l'avons déjà dit, poser la sienne du côté opposé, entre un moulin qui s'élevait au haut d'une petite colline et la Somme.

De là, il surveillait la rivière, sur laquelle il avait fait jeter un pont, et tout ce vaste espace s'étendant depuis la Somme jusqu'à la vieille chaussée de Vermand, espace qui devait être rempli par le campement de l'armée anglaise aussitôt que cette armée aurait rejoint l'armée espagnole et flamande.

On a vu comment la tentative faite pour enlever le faubourg d'un coup de main avait été repoussée.

Alors, Emmanuel-Philibert avait résolu de risquer une échellade. Cette échellade devait avoir lieu pendant la nuit du 7 au 8 août.

Quel motif avait fait choisir à Emmanuel-Philibert pour l'exécution de cette entreprise cette nuit du 7 au 8 août, plutôt qu'une autre nuit? Nous allons le dire.

Dans la matinée du 6, au moment où il écoutait le rapport qui lui était fait par les différents chefs de patrouille, on lui avait amené un paysan du village de Savy qui, au reste, demandait à lui parler.

Emmanuel, sachant qu'aucun renseignement ne doit être dédaigné par un commandant militaire, avait ordonné que quiconque demanderait à le voir fût à l'instant même introduit en sa présence.

Le paysan n'avait donc attendu que le temps nécessaire à Emmanuel pour écouter la fin du rapport.

Il apportait au général de l'armée espagnole une lettre qu'il avait trouvée dans un pourpoint militaire.

Quant au pourpoint militaire, il l'avait trouvé sous le lit de sa femme.

Cette lettre, c'était celle que l'amiral écrivait par duplicata au connétable.

Ce pourpoint, c'était celui de Maldent.

Maintenant, comment le pourpoint de Maldent se trouvait-il sous le lit de la femme d'un paysan du village de Savy? C'est ce que nous ne pouvons nous dispenser de raconter, le destin des États tenant parfois à ces sortes de fils, plus légers que ceux qui volent à travers les airs, échappés au fuseau de la Vierge.

Après avoir quitté Yvonnet, Maldent avait continué son chemin.

Arrivé à Savy, il s'était, au détour d'une rue, trouvé en présence d'une patrouille de nuit.

Fuir était impossible : il avait été vu ; fuir, c'eût été donner des soupçons ; d'ailleurs, deux ou trois cavaliers, en mettant leurs chevaux au galop, l'eussent facilement rejoint.

Il se jeta dans l'embrasure d'une porte.

— Qui vive? cria une voix.

Maldent connaissait les mœurs picardes ; il savait qu'il était rare que les paysans fermassent les portes de leurs maisons au verrou ; il appuya sur le loquet : le loquet céda, la porte s'ouvrit.

— C'est ti tai, not' pove homme? demanda une voix de femme.

— Ah! oui-da, c'est mai, répondit Maldent, qui parlait le patois picard dans toute sa pureté, étant natif de Noyon, une des capitales de la Picardie.

— Oh! dit la femme, j' crayais mi éque t'étais défuncté!

— Bon! dit Maldent, ti va ben vir éque no!

Et, fermant la porte au verrou, il s'approcha du lit.

Si rapidement que Maldent eût disparu dans la maison, un cavalier l'avait vu disparaître, mais sans pouvoir dire précisément par quelle porte il avait disparu.

Or, comme cet homme pouvait être quelque espion suivant la patrouille, le cavalier, avec trois ou quatre de ses camarades, frappait déjà à la porte voisine, diligence qui prouvait à Maldent qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Mais Maldent connaissait mal les localités; il alla se jeter à corps perdu dans une table couverte de pots et de verres.

— Qué qui gnia donc? demanda la femme effrayée.

— Y gnia éque j' dégriboule! dit Maldent.

— Feut-i ête si viux pour ête si bête! murmura la femme.

Malgré le peu de galanterie de l'apostrophe, l'aventurier se contenta de répondre entre ses dents quelques mots de tendresse, et, tout en se déshabillant, s'approcha du lit

Il ne doutait pas que l'on ne frappât bientôt à la porte qui venait de s'ouvrir pour lui comme on frappait à la porte voisine, et il tenait fort à ce qu'on ne le reconnût pas pour étranger à la maison.

Or, le moyen de n'être pas reconnu pour étranger à la maison, c'était d'occuper la place du maître de la maison.

L'habitude que Maldent avait prise de dépouiller les autres faisait qu'il était très-prompt à se dépouiller lui-même; en un tour de main, ses vêtements furent à terre; il les poussa du pied sous le lit, leva la couverture, et se fourra dessous.

Mais il ne suffisait pas à Maldent d'être tenu par les étrangers pour le maître de la maison; il fallait encore que l'aigre femelle qui venait de l'apostropher si impoliment sur sa maladresse ne pût pas dire qu'il ne l'était point.

Maldent recommanda son âme à Dieu, et, sans savoir à qui il avait affaire, il s'empressa de prouver à son hôtesse, jeune ou vieille, qu'il n'était point *défuncté* ainsi qu'elle l'avait cru, ou plutôt elle avait feint de le croire.

C'était une manière de faire ses preuves, comme eût dit M. d'Hozier, qui plaisait fort à la bonne dame; aussi fut-elle la première à se plaindre du dérangement, quand, après avoir visité la maison voisine, occupée seulement par une vieille femme de soixante ans et une petite fille de neuf ou dix, les cavaliers, qui tenaient à savoir quel était l'homme qu'ils avaient entrevu, et qui avait été si prompt à disparaître, vinrent frapper à celle de la maison où était véritablement entré Maldent.

— Ah! min Diu! dit la femme, qué qui gnia, Gosseu?

— Bien, dit Maldent à lui-même, il paraît que je m'appelle Gosseu... C'est toujours bon à savoir.

Puis, à son hôtesse :

— Qué qui gnia? Va-t'en vir tai-meume.

— Mais, zernidiu! ils vont écramouler la porte! s'écria la femme.

— Bon! qu'ils l'écramoulent! répondit Maldent.

Et, sans s'inquiéter des soldats, l'aventurier reprit où il l'avait quittée la conversation interrompue; de sorte que, lorsque la porte céda sous les coups de botte des cavaliers, personne — et, un instant, son hôtesse moins que personne — n'avait le droit de lui contester le titre de maître de la maison.

Les soldats entrèrent, jurant, sacrant, blasphémant; mais, comme ils juraient, sacraient et blasphémaient en espagnol, et que Maldent leur répondait en picard, le dialogue devint

bientôt si confus, que les soldats jugèrent à propos d'allumer une chandelle, afin que l'on se vît au moins, si l'on ne se comprenait pas.

C'était le moment critique : aussi, pendant qu'un soldat battait le briquet, Maldent jugea-t-il prudent de mettre, en deux mots, son hôtesse au courant de la situation.

Il faut dire, à l'honneur de celle-ci, que son premier mouvement fut de ne point entrer dans la conspiration.

— Ah! s'écria-t-elle, vous n'êtes pau é ce pove Gosseu!... Dégalopez-mai vitemeint hors d'ici, grand r'nidiu!

— Bon! dit Maldent, j' sus Gosseu, pisque j' sus dans son lit!

Il paraît que l'argument parut péremptoire à l'hôtesse de Maldent, car elle n'insista pas davantage, et, après avoir, à la lueur de la chandelle qui venait de prendre flamme, jeté un regard rapide sur son mari improvisé, elle murmura :

— A tout péqué miséricorde! I n' faut mi vouloir l' mort du péqueu, comme dit l'Évangile d' Not' Seingneu.

Et elle tourna le nez du côté de la ruelle.

Maldent profita de la lumière qui venait d'être faite pour jeter à son tour un regard autour de lui.

Il était dans une maison de paysan aisé : table de chêne, armoire de noyer, rideaux de serge; sur une chaise, tout préparé, s'étalait le costume complet du dimanche, que, par les soins de sa ménagère, le véritable Gosseu devait trouver à son retour.

Les soldats, de leur côté, regardaient d'un œil non moins rapide et non moins observateur, et, comme rien au monde ne pouvait éveiller leurs soupçons à l'endroit de Maldent, ils commencèrent à parler entre eux en espagnol, mais sans menace ; ce que Maldent eût reconnu facilement, quand bien même il n'eût pas compris l'espagnol à peu près aussi clairement qu'il comprenait le picard.

Il s'agissait tout simplement de le prendre pour guide, les soldats ayant peur de s'égarer dans le trajet de Savy à Dallon.

Voyant qu'il ne courait pas d'autre danger que celui-là, et que même ce danger qu'il courait lui donnait toute chance de s'échapper, Maldent prit le haut de la conversation.

— Ah çà! messieurs les soldats, dit-il, i n' faut pau tant

laisser fertouiller vot' laingue dans vos bouques... Dites vite vos volontés.

Alors, le chef, qui parlait un peu plus français que les autres, comprenant à peu près l'apostrophe de Maldent, s'approcha du lit, et lui fit entendre que, ce qu'on désirait, c'était qu'il se levât d'abord.

Mais Maldent secoua la tête.

— Je n' peux mi, dit-il.

— Comment, tu ne peux pas? dit le chef.

— No!

— Et pourquoi ça, *no?*

— Pasque, en passant par la voyette de la Bourbatrie, je m'a laissé dégribouler deins l' carrière, éque j' n'ai la gaimbe foulée.

Et Maldent fit, avec le haut de son corps et ses deux coudes, le simulacre d'un homme qui boite.

— Bon! dit le sergent, en ce cas, on te donnera un cheval.

— Oh! répondit Maldent, merchi! Je n' sais mi monter à chevau; à beudet, bon!

— Alors, tu apprendras, dit le sergent.

— No, no, no! dit Maldent en secouant la tête de plus fort en plus fort, je ne monte mi à chevau!

— Ah! *tu ne montes mi à chevau!* dit l'Espagnol s'approchant de Maldent et levant son fouet; nous allons voir!

— J' monte à chevau! j' monte à chevau! dit Maldent en se jetant à bas du lit et en sautillant sur une jambe, comme si effectivement il ne pouvait pas se poser sur l'autre.

— A la bonne heure! dit l'Espagnol. Et maintenant, habillons-nous lestement.

— Bon! bon! fit Maldent; mais n' criez pau tant, qu' vous allez réveiller mi pauv' Cath'reine, qu'est enfieuvrée pasqu'il li pousse eine gross' dent... Dors, mi pauv' Cath'reine, dors!

Et Maldent, toujours sautant sur un pied, jeta le drap par-dessus la tête de *Cath'reine,* qui n'avait rien de mieux à faire que de simuler le sommeil.

Quant à Maldent, il avait son idée en recouvrant avec le drap la tête de Catherine; il avait guigné sur la chaise les nippes toutes flambantes neuves de maître Gosseu, et il

avait eu l'idée peu charitable de se les approprier, au lieu de l'habit de soudard tout dépenaillé qu'il avait précautionnellement poussé sous le lit.

Il trouvait à cette substitution un double avantage : c'était d'avoir des chausses et un pourpoint neufs, au lieu d'avoir un vieux pourpoint et de vieilles chausses, et, ensuite, d'être vêtu en paysan, au lieu d'être vêtu en militaire, ce qui lui donnait une plus grande sécurité pour accomplir le reste de son voyage.

Il commença donc à revêtir l'habit des dimanches du pauvre Gosseu, avec autant de tranquillité que si la mesure en eût été prise sur lui-même, et qu'il l'eût payé de sa propre bourse.

On comprend, du reste, que Catherine s'occupait peu de regarder ce qui se passait ; elle ne demandait plus qu'une chose, c'est que son faux mari s'en allât, et bien vite.

De son côté, Maldent, qui craignait à chaque instant de voir apparaître sur le seuil de la porte le vrai Gosseu, se dépêchait du mieux qu'il pouvait.

Il n'y avait pas jusqu'aux soldats, pressés d'arriver à Dallon, qui n'aidassent Maldent à revêtir les frusques de Gosseu.

Au bout de dix minutes, l'affaire fut bâclée. C'était un miracle comme les habits de Gosseu allaient bien à Maldent.

Une fois habillé, Maldent prit la chandelle, sous prétexte de chercher son chapeau ; mais Maldent, en se heurtant à un tabouret, laissa échapper de ses mains la chandelle, qui s'éteignit.

— Ah ! dit-il en grommelant contre lui-même, gnia ren d' pus bête au monde qu'ein paysan qui n'a pau d'esprit !

Et, comme pour sa propre satisfaction, il ajouta à demi-voix :

— Au réservé pourtant d'ein soldat qui crait dé n'avoir bécup.

Après quoi, prenant un ton pleureur :

— A r'vir, ma pauv' Cath'reine ! dit-il ; bonsoir ! j' décarre.

Et, s'appuyant au bras d'un soldat, le faux Gosseu sortit en boitant.

A la porte, il trouva un cheval tout préparé. Ce fut une grande affaire que de mettre Maldent à cheval ; il demandait

*

à grands cris *ein baudet* ou *eine bourrique;* il fallut que trois hommes le soulevassent pour qu'il arrivât à enfourcher la selle.

Une fois en selle, ce fut bien pis! Dès que le cheval menaçait de prendre le trot, Maldent jetait des cris lamentables et s'accrochait piteusement aux arçons, tirant si fort la bride en arrière, que le pauvre cheval, ahuri, faisait, de son côté, tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser d'un si désobligeant cavalier.

Il en résulta que, au coin d'une rue, le cheval profita de ce que le sergent venait de lui sangler un vigoureux coup de fouet sur la croupe, et de ce que, en même temps, Maldent lui lâchait les rênes et lui enfonçait les éperons dans le ventre, pour partir au triple galop.

Maldent appelait de toutes ses forces à son secours; mais, avant que l'on eût eu le temps d'y aller, le cheval et le cavalier avaient complétement disparu.

La comédie avait été si bien jouée, que ce ne fut que lorsque le bruit même des pas se fut éteint que les Espagnols commencèrent à comprendre qu'ils étaient dupes de leur guide, lequel, comme on voit, ne les avait pas guidés longtemps.

C'est ainsi que Maldent était arrivé à la Fère avec un cheval d'escadron et un habit de paysan, et avait failli être emprisonné, pendu ou roué, par suite de l'anomalie qui existait entre sa monture et son costume.

Maintenant, il nous reste à expliquer comment la lettre de Coligny était tombée entre les mains d'Emmanuel-Philibert, ce qui sera à la fois moins scabreux et plus court à raconter.

Deux heures après le départ du faux Gosseu, le vrai Gosseu était rentré chez lui; il avait trouvé le village en révolution et sa femme en larmes. La pauvre *Cath'reine* racontait à tout le monde comment un brigand était entré chez elle, — vu l'imprudence qu'elle avait eue, attendant son mari, de ne point fermer sa porte, — et, le pistolet à la main, l'avait forcée de lui livrer les habits de Gosseu, dont, sans doute, le scélérat avait besoin pour se dérober aux recherches de la justice; — car l'homme capable de faire une pareille violence à une pauvre femme ne pouvait être

qu'un grand criminel! — Alors, si grande que fût la colère du vrai Gosseu de s'être vu si impudemment voler ses hardes neuves, il n'avait pu s'empêcher de consoler sa femme en la voyant entrer dans un si grand désespoir; puis cette heureuse idée lui était venue, qu'en fouillant dans les poches des guenilles laissées à la place de ses belles hardes neuves, peut-être trouverait-il quelque renseignement qui l'aiderait dans la recherche de son infâme voleur. En effet, il avait trouvé la lettre adressée par l'amiral à son oncle M. de Montmorency, lettre oubliée par l'aventurier dans son pourpoint; mais de l'oubli de laquelle celui-ci s'était peu préoccupé, sachant par cœur et étant prêt à redire de vive voix au connétable ce qu'elle contenait.

On a vu, du reste, que l'absence de cette lettre avait failli lui être fatale.

La première idée du vrai Gosseu, honnête homme au fond, avait été de porter cette lettre à son adresse; mais il avait réfléchi que, au lieu de punir son voleur, il lui rendait service, puisqu'il faisait les commissions que celui-ci négligeait de faire, et la haine, cette mauvaise conseillère, lui avait alors soufflé l'inspiration d'aller la porter à Emmanuel-Philibert, c'est-à-dire à l'ennemi du connétable.

De cette façon, le messager n'aurait point la joie de voir sa commission faite, mais, tout au contraire, il serait peut-être fustigé, emprisonné, passé par les armes, dans la supposition qui viendrait au connétable qu'il avait trahi.

Il faut dire que Gosseu balança quelque temps entre le premier mouvement et le second; mais, comme s'il eût connu l'axiome que devait, trois siècles plus tard, formuler M. de Talleyrand, il lutta victorieusement contre ce premier mouvement, qui était le bon, et eut la gloire de céder au second, qui était le mauvais.

En conséquence, le jour venu, malgré les prières de sa femme, qui était assez bonne pour implorer son mari en faveur de l'infâme scélérat, il se mit en route en disant :

— Allons, Cath'reine, n' m'engiborne pau sur l'artique de c' gueux-là... N, i, ni, chest fini. J'ai bouté deins m' tête qu'y s'rait pendu, i l' s'ra... Saint-Quentin, tête de kien!

Et, maintenant sa résolution, l'entêté Picard avait effectivement porté la lettre à Emmanuel-Philibert, qui ne s'était

pas fait scrupule, bien entendu, de l'ouvrir, et qui y avait vu l'itinéraire tracé par M. de Coligny au connétable pour le renfort qu'il le priait de lui envoyer.

Emmanuel-Philibert récompensa largement Gosseu, et le renvoya chez lui en lui promettant qu'il serait bien vengé.

Néanmoins, tant que dura le jour, le duc de Savoie ne fit aucune démonstration pouvant laisser croire qu'il soupçonnait le projet du connétable ; mais, pensant bien que l'amiral ne s'était pas contenté de dépêcher un seul messager à son oncle, et que celui-ci devait en avoir reçu deux ou trois au moins, le soir arrivé, il fit partir cinquante pionniers, et couper, dans les vallées de Raucourt et de Saint-Phal, les chemins de Savy et de Ham par de larges fossés flanqués de barricades.

Puis il y embusqua les meilleurs arquebusiers espagnols.

La nuit se passa sans que l'on entendît parler de rien.

Emmanuel-Philibert s'y attendait, supposant bien qu'il avait fallu au connétable le temps de faire ses dispositions, et que la *comédie*, comme disait l'amiral, serait pour le lendemain.

Aussi, le lendemain au soir, les arquebusiers espagnols étaient-ils à leur poste.

Mais ce n'était pas assez d'empêcher ce secours d'arriver jusqu'à la ville. Emmanuel-Philibert avait pensé que, pour favoriser l'entrée des Français dans Saint-Quentin, toute la garnison se porterait au faubourg de Ponthoille, et dégarnirait les autres points; que le rempart du Vieux-Marché particulièrement, ayant cessé, depuis deux jours, d'être menacé par le feu des batteries flamandes, serait encore plus dégarni que les autres, et il avait ordonné une surprise pour la même nuit.

Nous avons vu comment le hasard, qui avait amené, pour affaires particulières, Yvonnet, suivi des deux Scharfenstein, sur le rempart du Vieux-Marché, avait fait échouer cette surprise.

Mais, comme compensation, en même temps que la surprise échouait, l'embuscade réussissait, et cruellement pour les pauvres assiégés, à qui cette réussite de l'ennemi enlevait leur dernier espoir. Trois fois Dandelot, revenant à la charge, essaya de franchir le mur de feu qui le séparait de

la ville; trois fois il fut repoussé, sans que les assiégés osassent, dans la nuit, et ignorant les dispositions prises par le duc de Savoie, sortir de la ville et leur porter secours. Enfin, décimés par les balles, les trois ou quatre mille hommes que conduisait Dandelot se dispersèrent dans la plaine, et, avec cinq ou six cents seulement, il rejoignit, le lendemain, 8 août, le connétable, auquel il raconta son échec, et qui, après l'avoir écouté en grommelant, jura que puisque les Espagnols le forçaient à se mettre de la partie, il allait leur apprendre un tour de vieille guerre.

A dater de ce moment, le connétable se décida donc à porter en personne, et avec toute son armée, — qui, au reste, n'était pas égale en nombre au cinquième de l'armée espagnole, — un secours d'hommes et de vivres à la ville de Saint-Quentin.

Ce fut, le lendemain matin, un coup terrible pour les assiégés, que cette double nouvelle, et de la surprise à laquelle ils avaient échappé, et de l'échec où avait succombé le secours que leur amenait le frère de l'amiral.

Ils en étaient donc réduits à leurs propres forces, et l'on a vu ce qu'étaient leurs forces.

Ce fut Maldent, qui, après avoir reçu décharge de la bouche même de Dandelot sur la façon dont il s'était conduit, se sauva à travers terres, et, à trois heures du matin, vint, par la vieille chaussée de Vermand, frapper à la porte de Ponthoille.

Les dernières paroles de Dandelot, paroles prononcées pour être transmises à son frère, avaient été de ne point désespérer, et que, si l'amiral trouvait quelque autre moyen de ravitailler la ville, il pouvait le lui indiquer par Maldent.

C'était une promesse, mais une promesse trop vague pour qu'on pût asseoir sur elle une espérance quelconque. Coligny trouva donc plus simple, tout en exposant, le lendemain, aux échevins et au maïeur la situation plus que grave dans laquelle on se trouvait, de ne pas dire un seul mot de cette promesse.

Les bourgeois, comme le dit Coligny dans ses Mémoires, *commencèrent par s'étonner un peu;* mais bientôt ils se réunirent, et l'amiral put, secondé par eux, prendre de nouvelles mesures.

Beaucoup de pauvres gens des environs, de peur du pillage, — exercice dans lequel les Espagnols avaient la réputation d'exceller, — s'étaient réfugiés, comme nous l'avons dit, dans la ville, y transportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre de ceux qui étaient venus demander cette hospitalité à Saint-Quentin étaient deux seigneurs de noble maison, et habitués à la guerre : les sires de Caulaincourt et d'Amerval.

Coligny les appela près de lui, et les invita à élever chacun une bannière sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et à y faire des enrôlements, promettant que, à chaque homme qui s'enrôlerait, il ferait payer un écu de gratification et un quartier d'avance.

Les deux gentilshommes acceptèrent; ils élevèrent chacun de son côté une bannière, et, au bout de quatre ou cinq heures, ils avaient enrôlé deux cent vingt hommes qui étaient, avoue lui-même Coligny, *assez bien armés et en bon équipage pour le lieu*.

L'amiral, le même soir, les passa en revue, et leur fit remettre la gratification et le quartier promis.

Puis, comme il pensait que le moment était venu de recourir aux mesures de rigueur, et que le peu de vivres que renfermait la ville le forçait d'en éloigner toutes les bouches inutiles, il fit publier à son de trompe que tous les hommes ou femmes étrangers à Saint-Quentin, et qui s'y étaient réfugiés venant des villages environnants, eussent à se faire enrôler pour travailler aux réparations, sous peine d'être fouettés par les carrefours, la première fois qu'on les trouverait en faute, et pendus, la seconde; « si mieux n'aimaient, ajoutait la publication, se réunir, une heure avant la nuit, à la porte de Ham, laquelle leur serait ouverte pour qu'ils pussent se retirer. »

Par malheur pour ces pauvres gens, dont la majeure partie préférait la retraite au travail, pendant la journée, on avait entendu battre les tambours, sonner les trompettes, et l'on avait aperçu, arrivant du côté de Cambray, une nouvelle troupe vêtue de bleu.

C'était l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, qui venait joindre celle du duc de Savoie, et occuper les campements qui lui étaient préparés; deux heures après,

elle complétait le blocus de la ville, masquant sa quatrième face, et s'étendant depuis le faubourg d'Isle jusqu'à Florimont.

Les trois généraux qui la commandaient étaient Pembroke, Clinson et Grey.

Elle traînait à sa suite vingt-cinq pièces de canon, et possédait ainsi, à elle seule, une artillerie double de celle que l'amiral avait été forcé d'éparpiller sur toute la circonférence des remparts de la ville.

Du haut des murailles, les habitants regardaient, avec consternation, cette troisième armée qui arrivait se joindre aux deux autres; mais l'amiral passait dans la foule, disant :

— Allons, braves gens de Saint-Quentin, du courage! Vous ne pouvez point penser que je sois venu parmi vous, et que j'y aie amené tant d'hommes de bien pour le plaisir de me perdre et de les perdre avec moi?... Or, quand nous en serions réduits à nous-mêmes, foi de Coligny, votre constance aidant, je tiens la garnison suffisante pour nous défendre contre nos ennemis!

Et, derrière lui, les fronts se relevaient, les yeux brillaient, et les plus abattus se disaient les uns aux autres :

— Eh bien donc, courage! Il ne nous arrivera pas pis à nous qu'à M. l'amiral, et, puisque M. l'amiral répond de tout, reposons-nous sur sa parole.

Mais il n'en était point de même des pauvres paysans étrangers à la ville, et qui, ne voulant pas courir le risque d'un travail exposé au feu de l'ennemi, s'étaient préparés à sortir de la ville : l'arrivée de l'armée anglaise venait de leur en fermer les portes, et, danger pour danger, beaucoup se décidèrent à affronter celui que présentait le travail de réparation aux murailles.

Les autres persistèrent à vouloir quitter la ville, et furent mis hors de la porte de Ham. Ils étaient plus de sept cents.

Pendant vingt-quatre heures, ces malheureux demeurèrent couchés dans les fossés, n'osant s'aventurer à travers l'armée anglaise ou espagnole; mais la faim les y força, et, le soir du second jour, il s'avancèrent, deux à deux, la tête basse, les mains jointes, vers les lignes ennemies.

Ce fut un terrible spectacle pour ceux de la ville, que de

voir ces malheureux entourés comme un troupeau par les soldats espagnols ou anglais, poussés dans le camp à grands coups de manche de pique, et demandant inutilement miséricorde.

Tout le monde pleurait autour de l'amiral. « Mais, dit celui-ci, ce fut autant de décharge, car il me fallait les nourrir ou les laisser mourir de faim. »

Le soir, Coligny tint conseil avec les bonnes gens de Saint-Quentin. Il s'agissait, maintenant que la ville était complétement bloquée, de trouver un passage par où le connétable pût essayer une nouvelle tentative de secours. On s'arrêta au passage de la Somme à travers les marais de Grosnard.

Ces marais étaient très-dangereux, à cause de leurs tourbières et de leurs puisards; mais des chasseurs habitués à ces marais, que l'on jugeait impraticables, déclarèrent que, si l'on voulait leur donner une cinquantaine d'hommes chargés de fascines, ils tenteraient, cette même nuit, d'établir un passage d'une dizaine de pieds de largeur faisant chaussée au milieu des marais, et s'avançant jusqu'à la Somme.

Quant à la rive gauche, il ne fallait pas s'en inquiéter : elle était praticable.

L'amiral adjoignit Maldent aux travailleurs; il lui donna une lettre pour son oncle; dans cette lettre, il traçait au connétable un plan des localités, lui indiquant, à ne pas s'y tromper, le point où devait avoir lieu l'embarquement; seulement, il lui recommandait de se munir de bateaux plats, attendu qu'il ne possédait, lui, que quatre nacelles en état de servir, et que la plus grande de ces quatre nacelles contenait à peine quatre hommes.

Si la chaussée était faite pendant la nuit, Maldent devait traverser la Somme à la nage, et se rendre près du connétable. S'il y avait réponse urgente, il la rapporterait de la même façon.

A deux heures du matin, chasseurs et travailleurs rentrèrent, disant qu'un chemin était tracé sur lequel pouvaient hardiment passer six hommes de front.

Le travail s'était fait sans dérangement aucun, les ingénieurs qui avaient sondé ces marais pour le duc de Savoie,

lui ayant rapporté que ce serait folie à un corps de troupes quelconque de s'y hasarder.

Maldent avait passé la rivière à la nage, et s'était, à travers plaines, dirigé sur la Fère.

Tout allait donc, de ce côté, aussi bien que possible, et c'était une espérance faible, il est vrai, mais qu'il fallait laisser grandir dans la foi du Seigneur.

Au point du jour, l'amiral était sur la plate-forme de la Collégiale. C'était le 9 au matin. De ce point élevé, il dominait le triple camp ennemi, et voyait tous les travaux des assiégeants.

Depuis vingt-quatre heures que Coligny n'était point monté à son observatoire, les Espagnols avaient diablement avancé leur besogne, et l'on voyait, aux grands amas de terre fraîche qui s'élevaient du côté de Rémicourt, que leurs pionniers étaient au travail.

L'amiral envoya chercher aussitôt un excellent mineur anglais nommé Lauxfort, et lui demanda ce qu'il pensait des travaux qu'exécutaient les ennemis; celui-ci fut d'avis que c'était le commencement d'une mine; mais il rassura l'amiral en lui disant que, par bonne fortune, lui-même avait déjà, depuis deux ou trois jours, commencé de contre-miner si à propos, qu'il se chargeait d'avoir raison de ce travail qui inquiétait l'amiral.

Mais, en même temps que ces mines, les Espagnols accomplissaient un autre travail qui n'était pas moins inquiétant : ils creusaient leurs tranchées, et ces tranchées — lentement, il est vrai, mais sans qu'on pût s'opposer à leur progrès — s'approchaient de la ville.

Ces tranchées étaient au nombre de trois; toutes trois menaçaient le rempart de Rémicourt, vers lequel elles s'avançaient en zigzag : une en face de la tour à l'Eau, la seconde en face de la porte de Rémicourt, la troisième en face de la tour Rouge.

L'amiral ne pouvait s'opposer efficacement à ces tranchées; il lui eût fallu assez d'hommes pour faire des sorties, et les détruire; assez d'arquebusiers pour soutenir ces sorties, et protéger la retraite; or, nous l'avons vu, il avait, avec les nouvelles recrues, six ou sept cents hommes à peine, et, en réunissant toutes les armes, il n'était arrivé à

se procurer qu'une quarantaine d'arquebuses; de sorte que, comme il le dit lui-même, il n'avait *aucun moyen de donner empêchement à ces travaux, ce dont il était fort marry!*

Tout ce que pouvait faire l'amiral était donc de réparer, tant bien que mal, au fur et à mesure que les Espagnols détruisaient.

Mais bientôt ces réparations elles-mêmes devinrent impossibles. Dans la journée du 9, on entendit tonner une nouvelle batterie, et cette batterie, élevée sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et prenant en écharpe le rempart de Rémicourt depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Rouge, ne permettait plus guère les réparations, car aucun travailleur n'osait s'y hasarder. Cependant, comme ces réparations devenaient d'autant plus urgentes que les ravages de l'artillerie ennemie étaient plus considérables, l'amiral commença par employer le bâton; mais, voyant que ce moyen, si efficace en d'autres circonstances, était insuffisant dans celle-ci, on dressa un rôle de pionniers auxquels on promit un écu par jour et une bonne nourriture. Cette *double friandise,* comme dit l'amiral, décida une centaine de travailleurs à s'engager.

De son côté, Maldent était arrivé sain et sauf à la Fère, et, aussitôt que le connétable avait su la détresse où se trouvait son neveu, et les travaux qui, exécutés à travers les marais, lui donnaient la facilité de le secourir, il avait résolu de visiter lui-même les lieux sans retard.

En conséquence, une heure après l'arrivée de Maldent à la Fère, il en partit à la tête de deux mille chevaux et de quatre mille hommes d'infanterie, et marcha jusqu'à Essigny-le-Grand, où il s'arrêta.

Là, après avoir rangé son armée en bataille, il envoya en avant trois officiers chargés d'étudier la position des Espagnols, et la distance qui séparait leurs avant-postes de la ville et de la rivière; puis, derrière eux, lui-même, avec ses capitaines les plus expérimentés, il s'avança le plus près possible des marais de la Somme, c'est-à-dire jusqu'au village de Gruoïs.

Les trois officiers envoyés en reconnaissance purent, eux, atteindre l'Abbiette en dépassant un poste d'arquebusiers espagnols; puis, ayant reconnu les marais de Gauchy, et

sondé les abords de la Somme, ils revinrent près du connétable, confirmant tout ce que Maldent avait dit.

A l'instant même, celui-ci reçut du connétable une lettre annonçant à Coligny qu'il n'avait plus à s'occuper de rien, que de bien tenir un jour ou deux, et que les secours demandés lui arriveraient d'un moment à l'autre.

L'amiral était donc invité à faire bonne garde, afin que, à quelque heure du jour que ce secours arrivât, on ne le fît point attendre hors des murailles.

En conséquence, et comme, dans tous les cas, ce secours devait arriver du côté de Tourival, l'amiral doubla les postes de ce côté, et fit porter bon nombre d'échelles sous les hangars du magasin à poudre, pour que les arrivants pussent à la fois entrer par la poterne Sainte-Catherine, et monter par-dessus la muraille.

Le connétable rejoignit son armée à Essigny-le-Grand, à peu près vers le moment où Maldent rentrait dans la ville.

La résolution du connétable était de secourir Saint-Quentin ouvertement et en plein jour. L'obscurité et la ruse avaient si mal secondé l'entreprise une première fois, qu'il en appelait à ces deux grands auxiliaires du courage, la lumière du soleil et la force ouverte.

Le connétable retourna donc à la Fère, y rassembla son infanterie, sa cavalerie, son artillerie, quinze pièces de canon, et fit tenir l'ordre au maréchal de Saint-André, qui se trouvait à Ham, de venir le joindre le 10 août, de bonne heure, sur le chemin de la Fère à Saint-Quentin.

Après avoir remis son message à Coligny, Maldent s'en revint tout droit à la tente des aventuriers.

Il trouva chacun à son poste; tous les visages étaient riants. Les affaires d'Yvonnet allaient à merveille. Fracasso avait abandonné l'infinitif du verbe *perdre* pour son participe passé, ce qui lui faisait *perdu*, rime à laquelle il avait trouvé immédiatement *pendu*. Les deux Scharfenstein s'étaient créé une petite industrie qui ne laissait pas que de leur rapporter un assez joli bénéfice : ils faisaient à eux deux des sorties nocturnes, s'embusquant sur les passages qui communiquaient d'un camp à l'autre, et, avec un grand fléau de leur invention pouvant atteindre à la distance de douze pieds, ils attendaient les passants, qui recevaient sur la

nuque un coup asséné soit par Frantz, soit par Heinrich, et tombaient, bien entendu, sans dire ouf. Or, comme les Espagnols et les Flamands venaient de toucher leur solde arriérée et une gratification d'entrée en campagne, les deux géants tiraient à eux l'homme mort ou évanoui, et le dépouillaient; s'il était mort, le passant ne se réveillait pas; s'il n'était qu'évanoui, il se réveillait ficelé comme un saucisson, et un bâillon dans la bouche, ayant à ses côtés trois ou quatre compagnons ficelés et bâillonnés comme lui. Puis, lorsqu'il était l'heure de s'aller coucher, les deux Scharfenstein chargeaient sur leurs épaules leurs trois ou quatre prisonniers, et, si pauvres que fussent les rançons, nos Allemands, qui étaient des gens d'ordre, les alignaient à l'*avoir* de la société. Procope continuait d'exercer son industrie de notaire marron et de procureur *in partibus*; il ne pouvait suffire aux testaments : aussi avait-il doublé son prix, et n'en faisait-il plus qu'à six livres. Lactance déménageait peu à peu la cave des jacobins, qui était réputée comme la meilleure qu'il y eût aux environs, et la faisait passer sous la tente des aventuriers. Pilletrousse revenait avec des bourses qu'il prétendait avoir rencontrées dans des pas de cheval, et des manteaux qu'il soutenait avoir découverts sur des bornes. — Les affaires d'argent comme les affaires d'amour allaient donc à merveille; l'or affluait de tous les côtés, et, quoique ce fût en petits ruisseaux, promettait de faire une si grosse rivière, que, pour peu que la guerre durât encore un ou deux ans, chacun de nos aventuriers pourrait se retirer avec une fortune honnête, et suivre en paix et avec considération le penchant naturel qui l'entraînait, celui-ci vers l'amour, celui-là vers la poésie.

Le sourire était sur toutes les lèvres, disons-nous, excepté pourtant sur celles du pauvre Malemort.

Malemort geignait lamentablement; jamais il n'avait fait entendre gémissements pareils. Ce n'était point qu'il allât plus mal, au contraire; mais Malemort, selon le précepte de Socrate : Γνῶθι σεαυτόν (*Connais-toi toi-même*), avait fait une étude, non pas psychologique, mais anatomique de lui-même; il se connaissait à fond; il sentait venir une affaire décisive, et, si promptes que fussent ses chairs à se recoudre, il voyait clairement qu'il lui serait tout à fait impos-

sible d'y jouer son rôle, et d'y attraper quelque nouvelle estafilade.

Maldent, en annonçant confidentiellement la prochaine arrivée du connétable, vint mettre le comble au désespoir de son compagnon.

C'était l'heure du souper; les aventuriers se mirent à table. Grâce aux mille ressources de leur imagination, cette table était certainement mieux garnie que celle de l'amiral. Le vin surtout, fourni, comme nous l'avons dit, par frère Lactance, y était à la fois abondant et délicieux.

Aussi épuisa-t-on toutes les santés.

On but d'abord au bon retour de Maldent; au sonnet de Fracasso, qui était venu à bien; à la santé de Malemort, puis à celle du roi, puis à celle de M. l'amiral, puis à celle de mademoiselle Gudule; puis, enfin, — et, disons-le, ce fut un souvenir de Maldent, — à celle de la pauvre Catherine Gosseu.

Il n'y avait que les deux Scharfenstein, qui, n'ayant pas une grande facilité d'élocution, avaient bu, et même bu beaucoup plus à eux deux que les sept autres, mais qui n'avaient pas encore porté de santé.

Enfin, Heinrich se leva, son verre plein à la main, la bouche souriante sous son épaisse moustache, l'œil petillant sous son large sourcil.

— Gombagnons, dit-il, che brobose ine zanté.

— Silence, messieurs! crièrent les aventuriers, Heinrich propose une santé!

— Et moi auzi, dit Frantz.

— Et Frantz aussi! crièrent les aventuriers.

— Foui!

— Laquelle, Frantz? Parle d'abord : la parole est au plus jeune.

— Zelle gue brobosera mon ongle.

— Ah! bravo! crièrent les aventuriers; neveu respectueux, comme toujours!... Voyons, Heinrich, ta santé!

— Che brobose la zanté te ce fertueux chenne homme gui est fenu nous ovvrir cing zents égus d'or bour la bédide avvaire en guesdion, fous safez...

Et il fit le signe un peu vulgaire d'un homme qui tue un lapin.

— Ah! oui, dit Yvonnet, le bâtard de Waldeck... Bon! nous ne l'avons pas revu ; il ne nous a pas laissé d'arrhes, et ne nous a pas dit pour quel jour nous lui appartenions.

— N'imborde! dit Heinrich, il a encaché za barole, et un Allemand n'a gue za barole : il fientra, il tonnera tes arrhes, et il nous vixera un chour.

— Merci, de répondre de moi, Heinrich! dit une voix à la porte de la tente.

Les aventuriers se retournèrent.

— Messieurs, dit le bâtard de Waldeck en s'avançant, voici les cent écus d'or que je vous avais promis comme arrhes, et vous m'appartenez corps et âme pour demain toute la journée, ou plutôt pour aujourd'hui, car il est une heure du matin.

Alors, il jeta cent écus d'or sur la table, et, prenant le verre que, à son grand regret, Malemort avait laissé plein :

— Çà, messieurs, dit-il, faisons honneur à la proposition du brave Heinrich... Buvons *à la reuzide de la bédide avvaire ?*

Et les aventuriers burent joyeusement à la réussite de cette petite affaire, qui n'était rien autre chose que la mort d'Emmanuel-Philibert.

XIV

LA BATAILLE DE LA SAINT-LAURENT.

Revenons au connétable.

Le même jour, — car, ainsi que l'avait fait judicieusement observer le bâtard de Waldeck, la première heure de la journée du 10 août 1557 venait de sonner au moment où il portait son toast, — le même jour, vers sept heures du matin, les troupes du maréchal de Saint-André, venant de Ham sous la conduite du comte de Larochefoucauld, firent leur jonction avec celles du connétable.

Les deux armées, ou plutôt les deux fractions d'armée

ainsi réunies formaient, pour nous servir des termes militaires, un effectif de neuf cents gendarmes, de mille chevau-légers et arquebusiers à cheval, de quinze compagnies françaises et de vingt-deux compagnies allemandes d'infanterie; total : neuf ou dix mille hommes (1).

C'était à la tête de cette faible troupe que le connétable venait attaquer une armée que la jonction du corps anglais avait portée à près de soixante mille hommes!

Aussi, la veille, au conseil, lorsqu'il avait fait part de sa volonté de marcher avec dix mille hommes au secours d'une ville assiégée par soixante mille, le maréchal de Saint-André lui avait-il fait observer le danger d'une pareille entreprise, et ce qu'il avait à craindre d'un ennemi aussi actif que le duc de Savoie pendant une retraite de six lieues à travers des plaines qui n'offraient aucun abri.

Mais, avec son aménité ordinaire, le connétable avait répondu :

— Corbleu ! monsieur, vous pouvez vous en reposer sur moi de ce qu'il convient de faire pour le bien de l'État. Il y a longtemps que j'ai appris quand et comment il faut donner ou éviter une bataille; soyez donc tranquille sur l'événement.

Le connétable était parti pendant la nuit. Il espérait être au moulin de Gauchy à quatre heures du matin; il n'y arriva qu'à dix, sa marche ayant été retardée par les bagages et le canon.

Au reste, le duc de Savoie était, de son côté, si mal servi de ses espions, qu'il fut surpris par l'armée française, apparaissant tout à coup sur les hauteurs de Gauchy.

Le connétable eut même le temps de lui enlever deux compagnies formant six cents hommes, et qui occupaient des postes avancés.

Arrivée là, l'armée française se trouvait en vue de l'armée espagnole; mais la Somme et les marais de l'Abbiette s'étendaient entre les deux armées, qui n'avaient d'autre moyen de se joindre qu'une chaussée située au bas du camp espagnol, et sur laquelle quatre hommes au plus pouvaient passer de front.

(1) Onze mille hommes selon Rabutin; huit mille selon Mergey, qui assistait à la bataille, et qui y fut pris.

Aprés tout ce que nous avons déjà dit à propos du siége, deux mots suffiront pour faire connaître la position du connétable, et rendre palpables les fautes qu'il commit dans cette fatale journée.

Toute l'armée espagnole, flamande et anglaise occupait la rive droite de la Somme.

Les quatorze enseignes de Julien Romeron et de Carondelet, plus les deux compagnies que commença par surprendre le connétable, occupaient seules, les quatorze enseignes, le faubourg d'Isle, et les deux compagnies, le moulin de Gauchy, placés, faubourg et moulin, sur la rive gauche de la Somme.

Or, une fois arrivé au moulin de Gauchy, une fois les deux compagnies prises, il y avait une manœuvre bien simple à exécuter, c'était de bloquer dans le faubourg les quatorze enseignes des deux capitaines espagnols, de mettre six pièces en batterie en face de la chaussée, seul passage praticable pour l'armée ennemie, de faire filer tranquillement sur Saint-Quentin autant d'hommes qu'il était nécessaire, et de se retirer, la ville ravitaillée, en sacrifiant deux des six pièces de canon et une centaine d'hommes qui eussent continué de tirer sur la chaussée, et qui suffisaient à garder ce passage.

Le connétable enleva les deux compagnies, bloqua les quatorze enseignes dans le faubourg d'Isle, et, négligeant complétement la chaussée, il ordonna de mettre à la Somme les quatorze bateaux qu'il avait apportés avec lui, sur l'avis des assiégés qu'ils ne possédaient que trois ou quatre petites barques.

Mais alors on s'aperçut que, au lieu d'avoir été placées à la tête de la colonne, les charrettes traînant les bateaux avaient été placées à la queue.

On perdit deux heures à les amener, une heure à les pousser jusqu'au bord de la Somme; puis, quand les barques furent descendues, les soldats s'y jetèrent avec tant d'empressement, que, se trouvant surchargées, elles s'engravèrent dans le limon de l'étang de l'Abbiette.

Pendant ce temps, un des archers faits prisonniers, le matin, au moulin de Gauchy, indiquait au connétable la tente du duc de Savoie.

Le connétable dressa aussitôt une batterie ayant pour but de battre cette tente.

Au bout de dix minutes, la batterie fit feu, et l'on put voir, au mouvement qui s'opérait autour de la tente, que les boulets n'avaient pas été perdus. Cependant, les barques, que l'on était enfin parvenu à mettre à l'eau, commencèrent à remonter la Somme en faisant, à l'aide de matières résineuses, une grande fumée, ce qui était le signal convenu entre le connétable et Coligny.

Au premier cri qui avait signalé l'apparition du connétable, Coligny était accouru sur la courtine de Tourival, d'où il dominait tout le pays jusqu'au moulin de Gauchy. Il vit donc de loin les barques qui s'avançaient chargées d'hommes; il ordonna aussitôt une sortie par la poterne Sainte-Catherine, sortie destinée à soutenir le débarquement, en même temps qu'il faisait descendre et appuyer aux murailles des échelles, afin de donner toute facilité aux hommes, si nombreux qu'ils fussent, d'entrer dans la ville.

Il venait de prendre ces dispositions, suivant des yeux la fumée des bateaux, qui s'approchaient de plus en plus, lorsque Procope l'aborda, et, invoquant le contrat passé entre l'amiral et les aventuriers, demanda congé pour le jour, l'intention des aventuriers étant de tenter une entreprise particulière.

C'était la lettre même du traité. L'amiral n'avait donc, non-seulement aucune raison, mais encore aucun droit de s'opposer à cette fantaisie. Toute licence fut donnée à Procope et à ses compagnons.

Ils suivirent, en conséquence, les hommes commandés pour la sortie, et se trouvèrent hors de la ville.

Le bâtard de Waldeck, armé de toutes pièces et la visière de son casque baissée, était à leur tête.

Le cheval d'Yvonnet, les deux chevaux de Maldent et un quatrième cheval fourni par le bâtard de Waldeck formaient la cavalerie.

Cette cavalerie se composait d'Yvonnet, de Maldent, de Procope et de Lactance.

Pilletrousse, Fracasso et les deux Scharfenstein formaient l'infanterie.

Cependant, pour accomplir la route, si la route était

longue, Pilletrousse et Fracasso devaient monter en croupe d'Yvonnet et de Lactance. Il n'y avait pas à s'occuper des deux Scharfenstein, qui n'étaient jamais fatigués et qui suivaient facilement le galop d'un cheval.

Le pauvre Malemort, comme on voit, manquait seul à l'expédition; mais il ne pouvait encore se tenir ni à pied ni à cheval, et on l'avait laissé pour garder la tente.

Les aventuriers se dirigèrent vers le pont où les barques devaient aborder.

Bientôt, en effet, elles prirent terre; mais la même précipitation et le même désordre qui avaient présidé à leur départ, présidaient à leur arrivée : sans vouloir rien entendre des paroles ni des signes de ceux que l'amiral avait envoyés là pour surveiller le débarquement, et leur indiquer le chemin à suivre sur la chaussée improvisée au milieu des marais, les soldats sautèrent à terre, commençant par s'envaser jusqu'à la ceinture; puis, troublés de cet accident, au milieu d'un tumulte effroyable qui empêchait d'entendre aucune recommandation, ils se poussèrent les uns à droite, les autres à gauche, ceux-ci s'enfonçant dans la boue ou dans la tourbe, ceux-là s'égarant du côté du camp ennemi.

Seuls, Dandelot et quatre cents hommes à peu près suivirent la ligne tracée par les fascines, et atteignirent la terre ferme.

Du haut du rempart, Coligny, désespéré, voyait diminuer et se perdre ce secours si longtemps attendu, appelant inutilement ces hommes qui se débattaient par centaines dans les fondrières où leur entêtement les avait jetés, et où ils disparaissaient peu à peu sans qu'on pût leur porter secours.

Cependant, Dandelot, après avoir rallié quelques-uns de ces hommes égarés ou en péril, arriva à la poterne avec une troupe de cinq cents soldats et de quinze ou seize capitaines, – auxquels il faut joindre quelques gentilshommes *venus là pour leur plaisir*, comme dit Coligny.

Ces gentilshommes étaient le vicomte du Mont-Notre-Dame, le sieur de La Curée, le sieur Matas et le sieur de Saint-Rémy; un commissaire d'artillerie et trois canonniers les suivaient.

Après la vue de son frère, qui arrivait tout trempé des eaux de la Somme, Coligny avoue que la vue de ces trois

canonniers fut celle qui lui fit le plus de plaisir, n'ayant d'autres artilleurs que des artilleurs bourgeois, lesquels étaient bien loin, sinon pour le courage, au moins pour l'expérience et la dextérité, de répondre aux besoins d'une ville assiégée, et assiégée surtout d'une si formidable façon.

Le bâtard de Waldeck attendit tranquillement avec les aventuriers que les soldats fussent débarqués, perdus ou envasés, et alors il prit une de leurs barques, et, suivi de ses huit hommes, il descendit la rivière, et alla aborder dans un petit bois d'aunes qui s'étendait comme un rideau d'argent à l'un des bouts de l'étang de l'Abbiette.

Arrivé là, il leur distribua à chacun une écharpe espagnole, et ne leur demanda rien autre chose que de se tenir cois, couverts et prêts à obéir au premier ordre.

Son plan était facile à comprendre.

Dès la veille, il avait su le projet du connétable de venir en personne et avec son armée ravitailler Saint-Quentin. Connaissant le duc de Savoie, il avait bien pensé que, à la vue de l'armée française, Emmanuel-Philibert ne resterait pas derrière ses lignes, mais, au contraire, qu'il sortirait et engagerait quelque bataille sur la rive gauche de la Somme. En conséquence, il était venu s'embusquer dans les marais de l'Abbiette, aux environs desquels, à son avis, la bataille devait se livrer, et avait distribué aux aventuriers des écharpes rouges et jaunes, afin que, à cette époque où les uniformes n'existaient pas encore, pris pour des coureurs espagnols, ils pussent, sans inspirer de défiance à Emmanuel-Philibert, s'approcher de lui, et l'entourer.

Une fois Emmanuel-Philibert entouré, on sait ce que le bâtard de Waldeck voulait faire de lui.

Nous allons voir s'il s'était trompé dans ses prévisions.

Emmanuel-Philibert venait de quitter la table lorsqu'on accourut lui annoncer la présence de l'armée française de l'autre côté de la Somme; sa tente était placée sur une éminence, de sorte qu'il n'eut qu'à sortir et à se tourner du côté de la Fère pour voir toute l'armée française en bataille sur les hauteurs de l'Abbiette; puis, en baissant les yeux, il vit au-dessous de lui, mais hors de portée d'arquebuse, l'embarquement de Dandelot et de ses hommes; en même temps, un de ces sifflements auxquels les militaires ne se

trompent pas se fit entendre au-dessus de sa tête, suivi de deux ou trois autres, et un boulet, en venant s'enterrer à ses pieds, le couvrit de sable et de cailloux.

Emmanuel-Philibert fit un pas en avant, afin de gagner un point d'où il pût suivre de l'œil tout le cours de la Somme; mais, au moment où il marchait, pour ainsi dire, au-devant du feu, il sentit qu'une main vigoureuse le saisissait par le bras, et le tirait en arrière.

C'était la main de Scianca-Ferro.

En ce moment, un boulet passait à travers la tente, et la trouait de part en part.

Rester plus longtemps sur ce point, devenu visiblement la cible de l'artillerie du connétable, c'était s'exposer à une mort certaine. Emmanuel-Philibert, tout en donnant l'ordre qu'on lui apportât ses armes et qu'on sellât son cheval, gagna une petite chapelle, monta sur la plate-forme du clocher, et, de là, put voir que l'armée française ne s'étendait pas plus loin que Saint-Lazare, et que ce village n'était même gardé que par un corps peu considérable de cavalerie.

Ces observations faites, il descendit, s'arma rapidement sous le porche même de la petite chapelle, appela à lui les comtes de Horn et d'Egmont, envoya un messager au duc Éric de Brunswick et au comte de Mansfeld pour leur ordonner de faire reconnaître les Français, et surtout de s'assurer si la chaussée de Rouvroy n'était pas menacée par quelque batterie ouverte ou masquée, leur donnant rendez-vous au quartier du feld-maréchal de Binincourt.

Un quart d'heure après, il était lui-même au rendez-vous. Il avait fait la moitié du tour de la ville en passant par Florimont et le chemin appelé aujourd'hui la ruelle d'Enfer, — qui allait aboutir à la ligne de circonvallation, prenant à Saint-Pierre-au-Canal, et finissant au faubourg Saint-Jean.

Les coureurs du duc de Brunswick et du comte de Mansfeld étaient déjà revenus : la chaussée de Rouvroy était parfaitement libre, et l'extrême point de l'armée française n'atteignait pas la Neuville.

Emmanuel-Philibert ordonna aussitôt à deux mille hommes de monter à cheval, se mit à la tête de cette troupe de cavaliers, traversa le premier la chaussée de Rouvroy, fit passer ses deux mille cavaliers derrière lui, et les rangea ensuite

en bataille pour qu'ils protégeassent à leur tour le passage de l'infanterie.

Puis, au fur et à mesure que débouchaient ses troupes, il les faisait filer sur le Mesnil par Harly, les dérobant, au moyen de ce circuit, à la vue de l'armée française.

Plus de quinze mille hommes étaient déjà passés, que le connétable s'amusait encore à tirer sur la tente vide d'Emmanuel-Philibert.

Tout à coup, le duc de Nevers, envoyé par le connétable avec les compagnies de gendarmes et avec les compagnies Curton et d'Aubigné pour éclairer la plaine de la Neuville, découvrit, en arrivant sur une hauteur, toutes les dispositions prises par l'armée espagnole.

Une immense colonne ennemie, protégée par les deux mille chevaux du duc de Savoie, s'avançait de l'autre côté d'Harly, et se développait, sombre et épaisse, derrière le Mesnil-Saint-Laurent, enfermant déjà l'armée du connétable dans un demi-cercle.

Le duc de Nevers, si faible que fût la troupe qu'il commandait, eut un instant l'idée d'envoyer dire au connétable qu'il allait se faire tuer là avec ses hommes, pour donner à l'armée française le temps de battre en retraite; mais le connétable lui avait défendu sur sa tête d'en venir à un engagement : c'eût été désobéir à ses ordres, et il savait combien le connétable était absolu en matière de disciple militaire. Il n'osa prendre sur lui la responsabilité d'un pareil acte, se replia sur un corps de cavalerie légère commandé par le prince de Condé, qui était en bataille au moulin de Gratte-Panse, sur le chemin du Mesnil, et, mettant son cheval au galop, courut en personne prévenir le connétable de ce qui arrivait.

Le connétable appela aussitôt auprès de lui M. de Saint-André, le comte de la Rochefoucauld, le duc d'Enghien et les principaux de son armée, et leur exposa que, content d'avoir introduit dans Saint-Quentin les secours que son neveu réclamait, il jugeait bon de battre en retraite le plus dignement, mais le plus promptement possible. Il invitait donc chaque chef de corps à reprendre son rang, à étayer ses hommes, et à se retirer du même pas que lui en évitant tout engagement auquel on ne serait pas forcé.

Mais le connétable, qui recommandait si bien aux autres la précaution stratégique, n'eut pas même celle d'embusquer une centaine d'arquebusiers dans chacun des moulins à vent situés à côté d'Urvilliers, d'Essigny-le-Grand et de ce qu'on appelle aujourd'hui la Manufacture, pour rompre le front de l'ennemi, et l'occuper par leur feu.

Ce fut l'infanterie française qui prit la tête de la retraite; elle s'avança d'un pas rapide, mais, cependant, en bon ordre, vers les bois de Jussy, qui seuls pouvaient lui offrir un couvert contre les charges de la cavalerie.

Mais il était trop tard : il y avait encore pour trois quarts d'heure de chemin, quand apparurent, à cinq cents pas de l'armée française, les escadrons et les bataillons de l'armée espagnole, formant autour d'elle un vaste cercle.

On était en présence.

Le connétable fit halte, mit ses canons en batterie, et attendit. La supériorité numérique de la cavalerie ennemie ne lui laissait aucun espoir d'atteindre le bois.

Alors, Emmanuel-Philibert divise son armée en trois grands corps, donne au comte d'Egmont le commandement de l'aile droite, aux ducs Ernest et Éric de Brunswick, celui de l'aile gauche, leur explique son plan, leur tend la main, reçoit d'eux la parole de ne rien entreprendre sans ses ordres, et prend le commandement du centre.

Entre l'armée française et l'armée espagnole se trouvait cette masse de vivandiers, de valets sans maître, de goujats, comme on les appelait alors, toute cette misérable multitude, enfin, qui s'attachait comme une vermine aux armées du temps. Emmanuel-Philibert fit tirer quelques volées de canon sur toute cette canaille.

L'effet fut celui qu'il en attendait : la terreur se mit parmi eux; un millier d'hommes et de femmes vint se jeter, en poussant de grands cris, dans les rangs des soldats du connétable.

On essaya de les repousser; mais la terreur est parfois plus puissante que le courage.

En se dressant sur ses étriers, Emmanuel-Philibert vit le désordre que cette irruption jetait dans les rangs français.

Alors, se tournant vers Scianca-Ferro :

— Que le comte d'Egmont tombe sur l'arrière-garde fran-

çaise avec toute sa cavalerie flamande... Il est temps! dit-il.

Scianca-Ferro partit comme l'éclair.

Puis, au duc Ernest, resté près de lui :

— Duc, dit Emmanuel, pendant que d'Egmont charge l'arrière-garde avec sa cavalerie flamande, prenez, vous et votre frère, chacun deux mille arquebusiers à cheval, et attaquez la tête de la colonne... Le centre me regarde.

Le duc Ernest s'éloigna au galop.

Emmanuel-Philibert suivit des yeux ses deux messagers, et, voyant chacun d'eux arrivé à sa destination, voyant commencer le mouvement à la suite des ordres transmis, il tira son épée, et, la levant en l'air :

— Sonnez, trompettes! dit-il; c'est l'heure!...

Le duc de Nevers, qui commandait l'extrême gauche de l'armée française, était chargé de soutenir l'attaque du comte d'Egmont. Pris en flanc par la cavalerie flamande au moment où il traversait la vallée de Grugies, il se retourna et fit face à l'ennemi avec ses compagnies de gendarmes; mais deux catastrophes vinrent gêner sa défense : un flot de ces vivandiers qui avait roulé tout le long du centre de l'armée, repoussé de rang en rang, apparut au haut des collines, et descendit comme une avalanche, se ruant dans les jambes des chevaux, tandis que, en même temps, une compagnie de chevau-légers anglais à la solde de la France tourna bride, et alla se joindre à la cavalerie flamande, avec laquelle elle revint immédiatement charger les gendarmes du duc de Nevers, et, cela, d'une si furieuse façon, qu'elle poursuivit jusque dans la vallée de l'Oise un gros de notre cavalerie qui s'y était jeté.

Pendant ce temps, et comme, malgré les efforts surhumains du duc de Nevers, qui fit des prodiges dans cette journée, le désordre commençait à se mettre dans l'aile gauche, les ducs Éric et Ernest de Brunswick, accomplissant l'ordre donné à l'un et transmis à l'autre, attaquaient la tête de la colonne française à sa sortie d'Essigny-le-Grand, et au moment où elle apparaissait sur la chaussée de Gibercourt.

Mais cette tête de colonne, n'ayant point contre elle l'irruption des vivandiers, et la trahison des chevau-légers anglais, tint ferme, continua sa marche, repoussant les charges

des arquebusiers à cheval, et donna le temps au connétable et au gros de l'armée — lequel s'était allongé dans son passage à travers Essigny-le-Grand — de se remettre en bataille au milieu de cette vaste plaine qui s'étend entre Essigny-le-Grand, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

Là, sentant qu'il ne pouvait aller plus loin, le connétable s'arrêta une seconde fois, comme le sanglier forcé qui se décide à tenir aux chiens, et, tout en disant ses patenôtres, il reforma son armée en carré, et replaça ses canons en batterie.

C'était la seconde halte; on était complétement entouré : il fallait vaincre ou mourir.

Le vieux soldat ne craignait point de mourir; il espéra donc de vaincre.

En effet, la vieille infanterie française, sur laquelle avait compté le connétable, se montrait digne de sa réputation, soutenant le choc de toute l'armée ennemie, tandis que, à sa seule approche, les Allemands à notre solde mettaient bas leurs piques, et levaient les mains pour demander quartier.

De son côté, le duc d'Enghien, jeune et plein d'ardeur, courait au secours du duc de Nevers avec sa cavalerie légère; il le trouva renversé pour la seconde fois de son cheval, se remettant en selle malgré un premier coup de pistolet qui lui entamait la cuisse; nous disons *un premier coup*, parce que, vers la fin de la journée, il devait en recevoir un autre.

Cependant, le connétable tenait ferme. Son infanterie, repoussant avec une incroyable intrépidité les charges de la cavalerie flamande, Emmanuel-Philibert fit approcher du canon pour démolir ces remparts vivants.

Dix pièces tonnèrent à la fois, et commencèrent à faire brèche dans l'armée.

Alors, le duc de Savoie se mit lui-même à la tête d'un escadron de cavalerie, et chargea comme un simple capitaine.

Le choc fut profond et décisif; le connétable, entouré de tous les côtés, se défendit avec le courage du désespoir, — disant, selon son habitude, son *Pater*, et donnant, à chaque phrase de ce *Pater*, un coup d'épée qui renversait un homme.

Emmanuel-Philibert le vit de loin, le reconnut et piqua à lui, criant :

— Prenez-le vif! c'est le connétable!

Il était temps : Montmorency venait de recevoir un coup de pique qui lui avait fait sous le bras gauche une blessure par laquelle s'en allaient son sang et ses forces. Le baron de Batenbourg et Scianca-Ferro, qui avaient entendu le cri d'Emmanuel, se précipitèrent en avant, firent au connétable un rempart de leurs corps, et le tirèrent de la mêlée, lui criant de se rendre, toute résistance étant inutile.

Mais le connétable, en signe qu'il se rendait, ne donna que son poignard : au duc de Savoie seul, il voulait, disait-il, remettre son épée.

C'est que cette épée fleurdélisée était celle de connétable de France!

Emmanuel-Philibert s'avança vivement, et, se faisant reconnaître, reçut l'épée de la main même de Montmorency.

La journée était gagnée pour le duc de Savoie, mais elle n'était pas finie; jusqu'à la nuit, on continua de se battre; beaucoup ne voulurent pas se rendre qui se firent tuer.

De ce nombre étaient Jean de Bourbon, duc d'Enghien, — qui, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, eut le corps traversé d'une balle en essayant de délivrer le connétable; — François de la Tour, vicomte de Turenne, et huit cents gentilshommes qui demeurèrent couchés sur le champ de bataille.

Les principaux prisonniers, outre le connétable, furent le duc de Montpensier, le duc de Longueville, le maréchal de Saint-André, le Rhingrave, le baron de Curton, le comte de Villiers, bâtard de Savoie, le frère du duc de Mantoue, le seigneur de Montbron, fils du connétable, le comte de la Rochefoucauld, le duc de Bouillon, le comte de la Roche-Guyon, le seigneur de Lansac, le seigneur d'Estrées, le seigneur de la Roche du Maine; enfin, les seigneurs de Chaudenier, de Poudormy, de Vassé, d'Aubigné, de Rochefort, de Brian et de la Chapelle.

Le duc de Nevers, le prince de Condé, le comte de Sancerre et le fils aîné du connétable se retirèrent à la Fère.

Le sieur de Bordillon les y rejoignit, ramenant les deux seules pièces de canon qui échappèrent à cette grande défaite, où la France, sur une armée de onze mille hommes, eut six mille tués, trois mille prisonniers, et perdit trois cents

chariots de guerre, soixante drapeaux, cinquante cornettes, tous les bagages, les tentes et les vivres!

Il ne restait pas dix mille hommes pour fermer à l'armée ennemie le chemin de la capitale.

Emmanuel-Philibert donna à ses troupes l'ordre de regagner le camp.

La nuit était venue, et, sans doute, rêvant, non point à ce qu'il avait fait, mais à ce qu'il lui restait à faire, Emmanuel-Philibert, accompagné de quelques officiers seulement, suivait la chaussée qui conduit d'Essigny à Saint-Lazare, lorsque huit ou dix hommes, moitié à cheval, moitié à pied, sortirent du moulin de Gauchy, et se glissèrent peu à peu au milieu des gentilshommes de son escorte.

Pendant quelque temps, on continua de cheminer en silence; mais, tout à coup, au moment où l'on passait près d'un petit bois dont l'ombre projetée redoublait les ténèbres, le cheval du duc de Savoie poussa un hennissement douloureux, fit un écart, et s'abattit.

Alors, on entendit un bruit pareil à celui du froissement du fer contre le fer; puis, dans l'ombre, ce cri d'autant plus terrible qu'il était poussé à voix basse :

— Sus! sus, au duc Emmanuel!

Mais aussi, à peine ces mots étaient-ils prononcés, à peine avait-on pu deviner que cette chute du cheval n'était point naturelle, et que son cavalier courait un danger quelconque, qu'un homme, renversant tout devant lui, frappant amis et ennemis avec sa masse d'armes, se précipita au milieu de cette sombre et presque invisible tragédie en criant :

— Tiens ferme, frère Emmanuel! me voici!

Emmanuel n'avait pas besoin de l'encouragement de Scianca-Ferro; il avait tenu ferme, en effet, car, tout renversé qu'il était, il avait saisi un de ses agresseurs, et, l'enveloppant de son bras, il l'avait couché sur lui, et s'en était fait un bouclier.

De son côté, le cheval avait un des jarrets de derrière coupé; mais, comme s'il eût senti la nécessité de défendre son maître, des trois jambes qui lui restaient il lançait de vigoureuses ruades, et, d'une de ces ruades, il avait renversé un des spectres inconnus qui s'étaient tout à coup dressés autour du vainqueur de la journée.

Pendant ce temps, et frappant toujours, Scianca-Ferro criait :

— Au secours du duc, messieurs! au secours du duc!

C'était inutile. Tous les gentilshommes de l'escorte avaient tiré l'épée, et chacun s'était rué, frappant au hasard, dans cette mêlée terrible, où l'on n'entendait d'autre cri que celui de « Tue! tue! » et dans laquelle on ne savait ni qui l'on tuait, ni qui tuait.

Enfin, on entendit le galop d'une vingtaine de cavaliers, et, à la réverbération de la flamme dans les arbres, on reconnut qu'ils portaient des torches.

A cette vue et à ce bruit, deux hommes à cheval se tirèrent de la mêlée, et s'enfuirent à travers champs sans que l'on songeât à les poursuivre.

Deux hommes à pied se jetèrent dans le bois, où ils disparurent sans que l'on cherchât à les y joindre.

Toute résistance avait cessé.

Au bout de quelques secondes, vingt torches éclairaient ce nouveau champ de bataille.

Le premier soin de Scianca-Ferro fut de s'occuper du duc.

Le duc, s'il était blessé, n'avait reçu que quelques blessures légères : l'homme qu'il avait maintenu entre ses bras l'avait protégé, et avait reçu une partie des coups qu'Emmanuel eût dû recevoir.

Aussi paraissait-il complétement évanoui.

Cela tenait à ce que Scianca-Ferro, pour s'assurer de lui, lui avait asséné un coup de sa masse sur le derrière de la tête.

Quant aux trois autres hommes qui étaient étendus à terre, et qui semblaient morts ou bien malades, personne ne les connaissait.

Celui que le duc avait pris à bras-le-corps, et avait renversé sur lui, portait un casque avec visière, et cette visière était baissée.

On délaça les oreillettes, on enleva le casque, et l'on vit apparaître le visage pâle d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Ses cheveux roux et sa barbe rousse étaient couverts du sang qui à la fois s'échappait et de sa bouche et de son nez, ainsi que d'une contusion qu'il avait reçue au derrière de la tête.

Malgré sa pâleur, malgré le sang qui le couvrait, sans doute Emmanuel-Philibert et Scianca-Ferro reconnurent tous deux en même temps le blessé, car ils échangèrent un rapide coup d'œil.

— Ah! ah! murmura Scianca-Ferro, c'est donc toi, serpent!

Puis, se retournant vers le duc :

— Vois donc, Emmanuel, lui dit-il, il n'est qu'évanoui... Si je l'achevais ?

Mais Emmanuel leva la main en signe de commandement et de silence, et, tirant lui-même le jeune homme évanoui des mains de Scianca-Ferro, il le traîna de l'autre côté du fossé qui bordait la route, l'adossa contre un arbre, et posa son casque près de lui.

Puis, remontant à cheval :

— Messieurs, dit-il, c'est à Dieu seul de juger ce qui s'est passé entre moi et ce jeune homme, et vous voyez que Dieu est pour moi!

Alors, entendant grommeler Scianca-Ferro, et le voyant regarder du côté du blessé en hochant la tête :

— Frère, dit-il, je t'en prie... C'est bien assez du père!

Puis, aux autres :

— Messieurs, dit-il, je désire que la bataille que nous avons livrée aujourd'hui 10 août, et qui est si glorieuse pour les armes espagnoles et flamandes, s'appelle la bataille de la Saint-Laurent, en mémoire du jour où elle a été donnée.

Et l'on rentra au camp, discourant sur la bataille, mais sans dire un seul mot de l'échauffourée qui était venue à sa suite.

XV

COMMENT L'AMIRAL EUT DES NOUVELLES DE LA BATAILLE.

Dieu venait de se déclarer encore une fois contre la France, ou plutôt, — si nous sondons les mystères de la Providence plus profondément que ne le font les historiens ordinaires, — Dieu venait, par Pavie et par Saint-Quentin, de préparer la besogne de Richelieu, comme, par Poitiers, Crécy et Azincourt, il avait préparé la besogne de Louis XI.

Puis aussi, peut-être voulait-il donner le grand exemple d'un royaume perdu par la noblesse, sauvé par le peuple.

Quoi qu'il en soit, le coup fut terrible, et entra cruellement au cœur de la France, en même temps qu'il réjouit fort notre grand ennemi Philippe II.

La bataille avait eu lieu le 10 : ce ne fut que le 12 que le roi d'Espagne fut assez rassuré contre la résurrection de toute cette noblesse couchée dans les plaines de Gibercourt, pour venir rejoindre Emmanuel-Philibert au camp.

Le duc de Savoie, qui avait cédé à l'armée anglaise tout ce terrain onduleux compris entre la Somme et la chapelle d'Épargnemaille, était revenu dresser sa tente en face du rempart de Rémicourt, point sur lequel il était décidé à continuer les travaux du siége, si, contre toute attente, à la nouvelle de la bataille perdue, — et perdue dans de si effroyables conditions! — Saint-Quentin ne se rendait pas.

Ce second campement, placé sur un petit monticule, — entre la rivière et les tentes du comte de Mègue, — était le plus rapproché des remparts, et s'élevait à deux tiers de portée de canon à peine de la ville.

Philippe II, après avoir pris à Cambrai une escorte de mille hommes; après avoir prévenu Emmanuel-Philibert de son arrivée, afin que celui-ci doublât ou triplât son escorte, s'il le jugeait nécessaire, par des troupes envoyées du camp,

Philippe II arriva devant Saint-Quentin, le 12, à onze heures du matin.

Aux limites du camp, Emmanuel-Philibert l'attendait. Là, il aida le roi d'Espagne à descendre de cheval, et, comme Emmanuel, selon l'étiquette établie même de prince a roi, voulait lui baiser les mains :

— Non, mon cousin, non, dit Philippe; c'est à moi de baiser les vôtres, qui viennent de me procurer une victoire si grande, si glorieuse, et qui nous coûte si peu de sang!

En effet, — au dire des chroniqueurs qui ont raconté cette curieuse bataille, — les Espagnols n'y avaient perdu que soixante-cinq hommes, et les Flamands que quinze.

Quant à l'armée anglaise, elle n'avait pas même eu besoin de s'y mêler, et, de son campement, elle avait regardé s'accomplir notre défaite.

Nous l'avons dit, cette défaite avait été épouvantable : les cadavres couvraient toute la plaine située entre Essigny, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

C'était un si pitoyable spectacle, qu'une digne chrétienne ne put le voir sans en être touchée. Catherine de Laillier, mère du sieur Louis Varlet, seigneur de Gibercourt, maïeur de Saint-Quentin, consacra et fit bénir un champ nommé le Vieux-Moustier, dans lequel elle fit creuser d'immenses fosses, et où elle fit apporter et enterrer tous ces cadavres.

Depuis lors, ce champ du Vieux-Moustier changea son nom en celui de *cimetière le Piteux* (1).

Pendant que cette digne dame accomplissait l'œuvre pieuse, Emmanuel-Philibert comptait ses prisonniers; nous avons dit combien ils étaient considérables.

Le roi Philippe II les passa en revue; puis on rentra dans la tente du duc Emmanuel, tandis que l'on plantait tout le long de la tranchée les enseignes françaises prises pendant la bataille, et qu'en signe de joie on tirait le canon dans les deux camps espagnol et anglais.

Philippe II, au seuil de la tente du duc de Savoie, assistait à toutes ces réjouissances.

Il appela Emmanuel, qui causait avec le connétable et le comte de la Rochefoucauld.

(1) Charles Gomart, *Siége et Bataille de Saint-Quentin.*

— Mon cousin, lui dit-il, sans doute avez-vous encore une autre intention que celle de vous réjouir en faisant tout ce bruit?

Et, comme, en ce moment, on arborait l'étendard royal d'Espagne sur la tente où était Philippe II :

— Oui, sire, répondit Emmanuel, je compte que l'ennemi, ne voyant plus aucune chance d'être secouru, se rendra sans même nous forcer à en venir à un assaut; ce qui nous permettrait de marcher immédiatement sur Paris, et d'y arriver en même temps que la nouvelle de la défaite de la Saint-Laurent; et, quant à cet étendard que nous élevons, c'est pour apprendre à M. de Coligny et à M. Dandelot, son frère, que Votre Majesté est au camp, et lui donner plus grand désir de se rendre, espérant mieux obtenir de votre clémence royale que de tout autre.

Mais, comme le duc de Savoie achevait ces paroles, répondant à toutes ces décharges joyeuses d'artillerie qui enveloppaient la ville d'un nuage de fumée, un seul éclair brilla, une seule détonation se fit entendre sur les remparts, et un boulet passa, en sifflant, à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe II.

Philippe II pâlit affreusement.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Sire, dit en riant le connétable, c'est un parlementaire que vous envoie mon neveu.

Philippe n'en demanda pas davantage : à l'instant même il donna l'ordre qu'une tente lui fût dressée hors de la portée du canon français, et, arrivé à cette tente, il fit vœu, se voyant en sûreté, de bâtir en l'honneur de saint Laurent, pour le remercier de la protection évidente qu'il avait donnée aux Espagnols, dans la journée du 10, le plus beau monastère qui eût été bâti.

Ce vœu eut pour résultat l'édification du palais de l'Escurial, cette sombre et magnifique construction toute selon le génie de son auteur, présentant dans son ensemble la forme d'un gril, instrument du martyre de saint Laurent; gigantesque bâtisse où trois cents ouvriers travaillèrent vingt-deux ans, où l'on dépensa trente-trois millions de livres, — qui, à cette époque, valaient cent millions de nos jours, — où la lumière pénètre par onze mille fenêtres, où l'on entre

et où l'on circule par quatorze mille portes dont les clefs seules pèsent cinq cents quintaux (1) !

Pendant que Philippe II se faisait dresser une tente hors de la portée des boulets français, voyons ce qui se passait dans la ville, laquelle n'était pas encore disposée à se rendre, au moins à en croire le *parlementaire* de M. de Coligny.

L'amiral avait entendu gronder le canon toute la journée, dans la direction de Gibercourt, mais il ignorait l'issue de la bataille. Aussi, en se couchant, avait-il dit que quiconque viendrait du dehors, pouvant lui donner des nouvelles, fût immédiatement amené devant lui.

Vers une heure du matin, on le réveilla; trois hommes venaient de se présenter à la poterne Sainte-Catherine, et ils disaient pouvoir fournir des détails sur la journée.

L'amiral les fit entrer aussitôt; c'étaient Yvonnet et les deux Scharfenstein.

Les deux Scharfenstein ne pouvaient pas dire grand'-chose : on sait que la facilité d'élocution n'était point leur mérite principal; mais il n'en était pas ainsi d'Yvonnet.

Le jeune aventurier annonça tout ce qu'il pouvait savoir, c'est-à-dire que la bataille avait été perdue, et qu'il y avait eu grand nombre de tués et de prisonniers; il ignorait les noms; seulement, il croyait avoir entendu dire par des Espagnols que le connétable était blessé et pris. Au reste, on aurait probablement des nouvelles plus complètes par Procope et Maldent, qui devaient avoir échappé.

L'amiral demanda à Yvonnet à quel propos lui et ses compagnons avaient été, faisant partie de la garnison, se mêler à la bataille; ce à quoi Yvonnet répondit qu'il croyait que c'était un droit qui leur avait été réservé par Procope dans le traité qu'il avait fait avec l'amiral.

Non-seulement le droit avait été réservé, mais encore l'amiral avait été prévenu; c'était donc par pur intérêt pour les aventuriers qu'il faisait cette question. D'ailleurs, il n'y

(1) On connaît la réponse d'un gentilhomme gascon auquel on montrait le monastère dans tous ses détails, et auquel on demandait ce qu'il pensait de ce monument. « Je pense, dit-il, qu'il faut que Sa Majesté Philippe II ait eu une fière peur pour faire un pareil vœu! »

avait point de doute sur la part qu'ils avaient prise à l'action : Yvonnet portait en écharpe son bras gauche, traversé d'un coup de poignard, Heinrich Scharfenstein avait le visage coupé en deux d'un coup de sabre, et Frantz boitait tout bas, ayant reçu un coup de pied de cheval qui eût brisé la jambe d'un éléphant ou d'un rhinocéros, et qui lui avait fait une grave contusion.

L'amiral recommanda aux trois aventuriers de garder le secret; il voulait que la ville apprît le plus tard possible la défaite du connétable.

Clopin-clopant, Yvonnet et les deux Scharfenstein rentrèrent sous leur tente, où ils trouvèrent Malemort en proie à un affreux cauchemar : il rêvait que l'on se battait, qu'il voyait la bataille, et qu'embourbé jusqu'à la ceinture dans un marais, il ne pouvait s'en dégager pour y prendre part.

Ce n'était pas tout à fait un rêve, comme on sait; aussi, quand ses trois compagnons l'eurent réveillé, ses gémissements, au lieu de diminuer, redoublèrent. Il se fit donner tous les détails de l'embuscade qui avait si mal tourné, et, à chaque détail qui eût fait désirer à un autre d'être à cent lieues d'une pareille mêlée, il répétait tristement :

— Et je n'étais pas là!...

Le soir, à cinq heures, Maldent reparut à son tour. Il était resté évanoui sur le champ de bataille; on l'avait cru mort; il était revenu à lui, et, grâce à sa connaissance du patois picard, il s'était tiré d'affaire.

Conduit chez l'amiral, il n'avait rien pu lui dire de plus que ce qu'avait dit Yvonnet, attendu qu'il était demeuré caché une partie de la journée dans les roseaux de l'étang de l'Abbiette.

Pendant la nuit suivante, arriva Pilletrousse. — Pilletrousse était un de ceux qui s'étaient jetés dans le bois, et que personne n'avait eu l'idée de poursuivre.

Pilletrousse possédait la langue espagnole presque aussi bien que Maldent possédait le patois picard; grâce à son écharpe jaune et rouge et à son pur parler castillan, au point du jour, Pilletrousse s'était joint à une bande espagnole chargée par Emmanuel-Philibert de chercher, au milieu des morts, M. le duc de Nevers, lequel s'était si fort et tant de fois exposé, que l'on ne pouvait croire qu'il eût

survécu à cette terrible journée. Pilletrousse et le détachement espagnol avaient donc erré toute la journée sur le champ de bataille, tournant et retournant les morts, dans la triste espérance de retrouver parmi eux le duc de Nevers. Il va sans dire qu'on ne tournait et retournait point les morts sans fouiller dans leurs poches; de sorte que Pilletrousse avait non-seulement accompli une œuvre pie, mais encore fait une bonne affaire : il revenait sans une contusion et les goussets pleins.

Selon les ordres donnés, il avait été conduit chez l'amiral, auquel il avait fourni les détails les plus circonstanciés sur les morts et sur les vivants, tenant tous ces détails de ses compagnons de recherche.

Ce fut donc par Pilletrousse que M. de Coligny apprit la mort du duc d'Enghien et celle de M. le vicomte de Turenne, et la prise du connétable, de Gabriel de Montmorency, son fils, du comte de la Rochefoucauld et de tous ces nobles gentilshommes que nous avons nommés.

M. l'amiral lui avait, plus qu'à tout autre, recommandé la discrétion, et l'avait renvoyé en lui annonçant que quatre de ses compagnons étaient revenus.

Vers le point du jour, on vint prévenir les pères jacobins que deux paysans de Gruoïs rapportaient un de leurs frères mort. Le cadavre était cloué dans une bière, sur laquelle était étendu le cilice de fer que le digne homme portait jadis sur la peau.

Cinq ou six fois dans le trajet, les Espagnols avaient arrêté les porteurs; mais, à chaque fois, ceux-ci leur avaient fait comprendre par gestes quelle pieuse mission ils remplissaient, en rapportant au couvent des jacobins le corps d'un pauvre moine mort dans l'exercice de ses fonctions religieuses, et toujours les Espagnols les avaient laissés passer en faisant le signe de la croix.

L'amiral avait ordonné de lui conduire les vivants, et non les morts; le cadavre fut donc transporté directement au couvent des jacobins, où on le déposa au milieu de la chapelle.

Et, comme les dignes frères entouraient la bière, s'informant avec anxiété du nom de celui qu'elle contenait, on entendit une voix qui sortait du cercueil, et qui disait :

— C'est moi, mes très-chers frères, moi, votre indigne capitaine, le frère Lactance!... Ouvrez-moi vite, car j'étouffe.

Les frères ne se le firent point répéter à deux fois ; chez quelques-uns, la terreur fut grande; mais d'autres, plus braves, comprirent que c'était quelque savante ruse de guerre qu'avait dû employer, pour rentrer dans la ville, leur honoré capitaine frère Lactance, et ils ouvrirent promptement le cercueil.

Ils ne se trompaient point : frère Lactance se leva, alla s'agenouiller devant l'autel, y dit ses actions de grâces, et revint raconter qu'après une expédition malheureuse dont il faisait partie, ayant trouvé asile chez de braves paysans, et ceux-ci craignant quelque perquisition espagnole, Dieu lui avait inspiré l'idée de se faire clouer dans une bière et rapporter dans la ville, comme s'il était mort.

Le stratagème avait été d'autant plus facile, que c'était justement chez un menuisier qu'il avait trouvé refuge.

On a vu que le stratagème avait parfaitement réussi.

Les bons pères, joyeux de revoir leur digne capitaine, ne marchandèrent pas sur le prix du cercueil et le prix du port : ils donnèrent un écu pour la bière et deux écus pour les porteurs, lesquels demandèrent à frère Lactance de les choisir, préférablement à tous autres, lorsque l'envie lui prendrait de se faire ensevelir de nouveau.

Ce fut par frère Lactance, qui n'avait reçu aucune recommandation de l'amiral, que le bruit de la défaite du connétable commença de se répandre dans le couvent, et, du couvent, transpira dans la ville.

Vers onze heures du matin, on annonça maître Procope à l'amiral, qui se tenait sur le rempart, près de la tour à l'Eau.

Maître Procope arrivait le dernier, mais ce n'était pas la faute du digne procureur. Il avait fait de son mieux, et arrivait avec une lettre du connétable.

Comment maître Procope avait-il une lettre de M. le connétable ?

Nous allons le dire.

Maître Procope s'était tout simplement présenté au camp espagnol comme un pauvre diable de reître ayant près de M. le connétable la fonction de fourbisseur de ses armes.

Il demandait à être réuni à son maître; la demande était si peu ambitieuse, qu'elle lui fut accordée.

On indiqua à maître Procope le logis qui avait été assigné à M. le connétable, et maître Procope s'y rendit.

D'un coup d'œil, il fit comprendre au connétable qu'il avait quelque chose à lui dire.

Le connétable répondit par un autre coup d'œil, et, en jurant, sacrant, maugréant, finit par renvoyer tous ceux qui étaient là.

Puis, quand il fut en tête-à-tête avec Procope :

— Allons, drôle, lui dit-il, j'ai compris que tu avais à me parler; dégoise-moi vite ton compliment, et sois clair, ou je te livre comme espion au duc de Savoie, qui te fera pendre.

Alors, Procope avait raconté au connétable toute une histoire à sa plus grande louange.

M. l'amiral, qui avait toute confiance en lui, l'avait expédié à son oncle, afin d'avoir de ses nouvelles, et Procope avait pris, pour arriver jusqu'à M. le connétable, le prétexte que nous avons dit.

M. le connétable pouvait donc le charger d'une réponse écrite ou verbale pour son neveu; il trouverait moyen de rentrer dans la ville, ce soin le regardait.

M. de Montmorency n'avait d'autre réponse à faire à son neveu que de lui recommander de tenir le plus longtemps possible.

— Donnez-moi cette recommandation par écrit, dit Procope.

— Mais, brigand! dit le connétable, si l'on te prend avec une pareille recommandation, sais-tu ce qui arrivera ?

— Je serai pendu, répondit tranquillement Procope; mais soyez tranquille, je ne me laisserai pas prendre.

Réfléchissant qu'après tout, c'était l'affaire de Procope, d'être pendu ou non pendu, et qu'il ne pouvait trouver un meilleur moyen de donner de ses nouvelles à Coligny, le connétable écrivit la lettre, que Procope eut la précaution de cacher entre l'envers et la doublure de son pourpoint.

Puis, en fourbissant avec acharnement le casque, la cuirasse, les brassards et les cuissards de l'armure du connétable, qui ne s'était jamais vue si brillante que depuis qu'elle

était aux mains de Précope, celui-ci attendit une occasion favorable à son retour dans la ville.

Le 12, au matin, une occasion se présenta. Philippe II arriva au camp, ainsi que nous l'avons dit, ce qui produisit un si grand mouvement, que nul ne songea à faire attention à un aussi petit personnage que l'était le fourbisseur de M. le connétable.

Le fourbisseur de M. le connétable parvint donc à se sauver, secondé dans sa fuite par la fumée des canons que l'on tirait en signe de réjouissance, et il était tranquillement venu frapper à la porte de Rémicourt, qui lui avait été ouverte.

L'amiral, nous l'avons dit encore, était sur le rempart, près de la tour à l'Eau, situation d'où l'on dominait tout le camp espagnol.

Il était accouru là au grand bruit et à la grande fête qui se faisaient dans le camp, bruit et fête dont il ignorait la cause.

Procope le mit au courant de la situation, lui donna la lettre du connétable, et lui désigna la tente d'Emmanuel-Philibert.

Puis il ajouta que cette tente avait été préparée pour recevoir le roi Philippe II, assertion sur laquelle l'amiral ne dut garder aucun doute, lorsqu'il vit cette tente se pavoiser de l'étendard royal espagnol.

Il y a plus, Procope, qui avait une vue excellente, une vue de procureur, prétendit que cet homme vêtu de noir qu'on apercevait au seuil de la tente était le roi Philippe II.

Ce fut alors que Coligny eut l'idée de répondre à tout ce bruit et à toute cette fumée par un seul coup de canon.

Procope demanda à pointer la pièce. Coligny pensa qu'il ne pouvait refuser une si petite satisfaction à l'homme qui venait de lui apporter une lettre de son oncle.

Procope pointa la pièce de son mieux, et, si le boulet passa à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe, ce fut, bien certainement, la faute du coup d'œil de l'aventurier, et non celle de sa volonté.

Quoi qu'il en soit, le connétable, comme on l'a vu, y avait reconnu la réponse de Coligny, lequel, convaincu que Procope avait fait tout ce qu'il pouvait, donna l'ordre qu'on lui comptât dix écus pour sa peine.

Procope rejoignit vers une heure ses compagnons, ou plutôt une partie de ses compagnons, c'est-à-dire Yvonnet, les deux Scharfenstein, Maldent, Pilletrousse, Lactance et Malemort.

Quant au poëte Fracasso, on l'attendit vainement, il ne reparut pas. Des paysans, interrogés par Procope, prétendirent avoir vu un cadavre pendu à un arbre, juste à l'endroit où avait eu lieu l'échauffourée du 10 au soir, et Procope pensa judicieusement que ce cadavre ne pouvait être que celui de Fracasso.

Pauvre Fracasso ! sa rime lui avait porté malheur !

XVI

L'ASSAUT.

Du moment où la victoire de la Saint-Laurent et l'arrivée de Philippe II devant Saint-Quentin n'amenaient pas la reddition de cette ville ; du moment où, au lieu de se rendre, Coligny, sans respect de la majesté royale, forçait Philippe II à battre en retraite, en faisant siffler un impertinent boulet à ses oreilles augustes, il devenait évident que la ville était décidée à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Il fut donc résolu qu'on la presserait sans relâche.

Il y avait dix jours que le siége était commencé : c'était bien du temps perdu déjà devant de si pauvres murailles. Il fallait en finir le plus tôt possible avec l'opiniâtreté de ces impudents bourgeois qui osaient tenir encore, lorsqu'ils avaient perdu l'espoir d'être secourus, et qu'ils n'avaient plus pour perspective qu'une ville emportée d'assaut, et tous les malheurs qui suivent d'ordinaire un pareil événement.

Quelque précaution qu'eût prise Coligny pour cacher aux Saint-Quentinois la défaite du connétable, la nouvelle s'en

répandit dans la ville; mais, chose étrange! et l'amiral l'avoue lui-même, elle eut plus d'influence sur les gens de guerre que sur les bourgeois.

Au reste, la grande difficulté qui commença de se présenter à l'amiral, et celle qui, comme on l'a vu, l'avait gêné dès le principe, fut de trouver des ouvriers pour réparer le ravage du canon. Ce ravage portait particulièrement sur le rempart de Rémicourt, et, depuis l'arrivée de l'armée anglaise, qui avait envoyé à Carondelet et à Julien Romeron, une douzaine de pièces d'artillerie, le rempart n'était plus tenable. En effet, une première batterie avait été établie, comme nous l'avons déjà dit, sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et une seconde à deux étages sur les hauteurs du faubourg. Ces deux batteries labouraient, dans toute sa longueur, le rempart de Rémicourt, depuis la porte d'Isle jusqu'à la tour Rouge; de sorte que les travailleurs, découverts des pieds à la tête, et exposés à ce double feu des batteries anglaises et espagnoles, n'osaient plus aborder le rempart, qui menaçait de s'écrouler un beau matin d'un bout à l'autre.

Ce fut Dandelot qui obvia à cet inconvénient.

Il eut cette idée de faire transporter sur le rempart toutes les vieilles barques que l'on put se procurer le long de la Somme, et d'en faire des traverses.

Un soir, à la nuit tombante, le travail commença.

Frantz et Heinrich, coiffés chacun d'un bateau comme d'un chapeau immense, entreprirent cette rude besogne. A mesure qu'un bateau était placé en travers sur le rempart, des pionniers l'emplissaient de terre.

On déposa de cette façon, pendant une nuit, sur le rempart, cinq bateaux qui furent emplis de terre, et qui offrirent un abri aux travailleurs.

Alors, les soldats reparurent sur le boulevard, et les travailleurs reprirent leur besogne.

Pendant ce temps, deux nouveaux chemins couverts avaient été entrepris par les assiégeants : le premier dans la direction de la tour à l'Eau, le second vis-à-vis le moulin de la courtine de Rémicourt.

L'amiral fit dépaver les rues, fit porter les pavés dans les tours, et, du haut des tours, fit, pour inquiéter les pionniers

espagnols, jeter ces pavés dans les tranchées; mais les gabions qui masquaient les mineurs les garantissaient, en grande partie, de l'action de ces projectiles, et leur permettaient de continuer l'œuvre de destruction.

Philippe II, afin d'exciter les canonniers espagnols à établir leurs batteries, venait parfois les visiter pendant leurs travaux; mais, un jour qu'il assistait à l'établissement d'une de ces batteries, l'amiral le reconnut, et, appelant ses plus habiles arquebusiers, il leur indiqua le point de mire royal. A l'instant, une grêle de balles siffla autour du roi, qui, à tout hasard, et de peur d'accident, avait amené son confesseur avec lui, pour avoir toujours sous la main une absolution *in extremis*.

Au bruit des balles, Philippe II se tourna vers le moine.

— Mon père, demanda-t-il, que dites-vous de cette musique?

— Je la trouve très-désagréable, sire, répondit le moine en secouant la tête.

— C'est aussi mon avis, dit Philippe II. Je ne comprends vraiment point comment mon père l'empereur Charles-Quint y pouvait trouver tant de plaisir... Allons-nous-en!

Et le roi d'Espagne et son confesseur s'en allèrent, en effet, pour ne plus revenir.

Cependant, l'achèvement de ces travaux ne demanda pas moins de neuf jours; c'étaient déjà neuf jours de gagnés pour le roi de France, qui, sans doute, ne perdait pas le temps que lui gagnaient l'amiral et les braves gens de sa ville de Saint-Quentin.

Enfin, le 21, on démasqua les batteries, et, le 22, on commença à les faire jouer. Seulement alors, les Saint-Quentinois purent juger du danger qui les menaçait.

Pendant ces neuf jours, Philippe II avait fait venir de Cambrai toute l'artillerie qu'il avait pu en distraire; de sorte que tout l'espace compris depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Saint-Jean ne formait plus qu'une immense batterie de cinquante pièces de canon, battant une ligne de murailles d'environ mille mètres.

D'un autre côté, les batteries flamandes de la ruelle d'Enfer avaient repris leur feu, battant la courtine du Vieux-Marché, et celle du corps de garde Dameuse.

Tandis que les batteries anglaises, séparées en deux parties, aidaient, d'un côté, les batteries espagnoles de Carondelet et de Julien Romeron, et, de l'autre, sous les ordres de lord Pembroke, lançaient, des hauteurs de Saint-Prix, leurs boulets dans le faubourg de Ponthoille et contre la tour Sainte-Catherine.

Saint-Quentin était complétement enveloppé d'un cercle de feu.

Par malheur, les vieux murs qui faisaient face à Rémicourt, c'est-à-dire le point attaqué avec le plus d'acharnement, n'avaient qu'un parement en grès, et ne pouvaient offrir qu'une bien faible résistance. A chaque nouvelle salve d'artillerie, la muraille entière tremblait, et l'on croyait voir s'écrouler sur toute sa longueur le revêtement, qui se détachait du rempart comme la croûte d'un gigantesque pâté.

A partir de ce moment, ce fut tout autour de la ville comme l'éruption d'un immense volcan. Saint-Quentin semblait la salamandre antique enfermée dans une ceinture de flammes; chaque boulet enlevait une pierre de la muraille, ou ébranlait une maison; les quartiers d'Isle et de Rémicourt ne présentaient plus que l'aspect d'une vaste ruine. On chercha d'abord à étayer et à soutenir les maisons; mais à peine l'une d'elles était-elle étayée, que la maison voisine, en s'écroulant, entraînait la maison et les étais avec elle. Les habitants de ces deux quartiers désolés se retiraient au fur et à mesure que s'écroulaient leurs demeures, et fuyaient vers le quartier Saint-Thomas, qui était de tous le moins exposé au feu; et tel est l'amour de la propriété, qu'ils ne quittaient les murs croulants qu'au moment où ils les voyaient tout près de tomber, et que quelques-uns mirent tant de lenteur à les abandonner, qu'ils furent ensevelis sous les décombres.

Et, cependant, du sein de cette désolation, du milieu de ces débris, pas une voix ne s'éleva pour parler de se rendre. Chacun était convaincu de la sainteté de sa mission, et semblait se dire : « Nous succomberons, villes, maisons, remparts, citoyens, soldats; mais, en succombant, nous sauverons la France! »

Cet orage de feu, cet ouragan de fer dura du 22 au 26 août. Le 26 août, le rempart n'était plus autre chose

qu'une grande découpure de pierre dans laquelle onze brèches, toutes praticables, avaient été creusées par le canon flamand, anglais et espagnol.

Tout a coup, vers deux heures de l'après-midi, d'un commun accord, les batteries ennemies se turent; un silence de mort succéda aux effroyables détonations qui ne cessaient de se faire entendre depuis quatre-vingt-seize heures, et l'on vit les assiégeants s'approcher en foule par des chemins couverts.

On crut que le moment de l'assaut était arrivé.

Justement, un boulet venait de mettre le feu à des chaumières situées près du couvent des jacobins, et l'on commençait à l'éteindre, lorsque, tout à coup, le cri : « Aux murailles ! » retentit par la ville.

Coligny accourut ; il invita les habitants à laisser brûler les maisons, et à venir défendre les remparts.

Les habitants, sans murmurer, abandonnèrent les pompes et les seaux, et, prenant les piques et les arquebuses, s'élancèrent aux murailles. Les femmes et les enfants restèrent pour voir brûler leurs demeures.

C'était une fausse alerte : l'assaut ne devait pas encore avoir lieu ce jour-là ; les assiégeants s'approchaient pour faire jouer les mines établies sous les escarpes. Sans doute ne trouvaient-ils pas encore la rampe suffisamment praticable. Les mines jouèrent, ajoutèrent de nouvelles brèches aux premières, de nouveaux décombres aux anciens, et les assiégeants se retirèrent.

Pendant ce temps, l'incendie, abandonné à lui-même, avait dévoré trente maisons !

La soirée et la nuit furent employées à réparer autant que possible les brèches du front d'attaque, et à établir sur la muraille de nouveaux parapets.

Quant à nos aventuriers, grâce au légiste Procope, leurs dispositions furent prises avec autant de loyauté que de discernement.

Le fonds commun se composait de quatre cents écus d'or; cela attribuait à chacun, vu la mort de Fracasso, et l'héritage qui en avait été la suite, cinquante écus d'or. Chacun prit sur soi vingt-cinq écus d'or, et laissa à la masse les vingt-cinq autres, qui furent enfouis dans les caves du cou-

vent des jacobins, après que tous eurent fait serment de ne mettre la main sur ce fonds de réserve que dans un an, à partir de ce jour, et en présence de tous les survivants. Des vingt-cinq écus que l'on avait sur soi, chacun en pouvait disposer à sa guise, et selon les besoins et circonstances. — Il était bien entendu que la part de ceux qui mourraient dans l'intervalle appartiendrait aux survivants. — Malemort, qui avait moins de chance de fuite que les autres, cacha ses vingt-cinq écus d'or à part, pensant, avec raison, que, s'il les gardait sur lui, ils étaient perdus.

Le lendemain 27, au point du jour, le canon recommença de tonner, et les brèches, à peu près réparées pendant la nuit, redevinrent praticables.

Nous avons dit qu'il y en avait onze principales.

Voici quelle était leur position, et en quoi consistaient leurs moyens de défense. La première, pratiquée dans la tour de la porte Saint-Jean, était gardée par le comte de Breuil, gouverneur de la ville. La seconde était gardée par la compagnie écossaise du comte de Haran : ces Écossais étaient les plus gais et les plus laborieux soldats de la garnison. La troisième, ouverte dans la tour de la Couture, était gardée par la compagnie du Dauphin, dont, autrefois, M. de Théligny était lieutenant : cette compagnie avait pour commandant M. de Cuisieux, son successeur. La quatrième, qui éventrait la tour Rouge, était gardée par la compagnie du capitaine Saint-André et par Lactance et ses jacobins : la tour Rouge n'était située qu'à cinquante pas du couvent. La cinquième, qui était en face du palais du gouverneur, était gardée par Coligny lui-même, avec sa compagnie : il avait près de lui Yvonnet, Procope et Maldent. La sixième, ouverte dans la tour placée à gauche de la porte de Rémicourt, était gardée par une moitié de la compagnie de l'amiral, que commandait le capitaine Rambouillet : Pilletrousse, qui avait des amis dans cette compagnie, s'y était fait incorporer. La septième était gardée par le capitaine de Jarnac, dont nous avons déjà dit quelques mots : il était fort malade ; mais, si malade qu'il fût, le 27 au matin, il s'était fait conduire à cette brèche, où, couché sur un matelas, il attendait l'assaut. La huitième, qui donnait accès dans la tour Sainte-Périne, était gardée par trois capitaines que nous n'avons

point eu encore l'occasion de nommer, et qui s'appelaient Forces, Oger et Soleil : un quatrième, le sieur de Vaulpergues, s'était joint à eux; ils commandaient à des soldats de différentes armes. La neuvième était gardée par Dandelot, avec trente-cinq hommes d'armes et vingt-cinq ou trente arquebusiers. La dixième, qui était ouverte dans la tour à l'Eau, était défendue par le capitaine de Lignières et sa compagnie. Enfin, la onzième, qui effondrait la porte d'Isle, était gardée par le capitaine Sallevert et la compagnie la Fayette, à laquelle s'étaient joints les deux Scharfenstein et Malemort, qui n'avaient eu qu'une trentaine de pas à faire hors de la tente pour arriver à la brèche.

Tous ces gens de guerre, répartis sur les différentes brèches, s'élevaient à huit cents hommes; les bourgeois mêlés à eux formaient un nombre à peu près double du leur.

Le 27 août, nous l'avons dit, dès le point du jour, le canon commença de gronder, et jusqu'à deux heures de l'après-midi ne s'arrêta point une seconde. Il était inutile de répondre à un pareil feu, qui broyait les remparts, écrasait les maisons, et allait frapper les habitants jusque dans les rues les plus reculées.

On se contenta donc d'attendre; mais, pour ne laisser à tout homme en état de porter les armes aucun doute sur la nécessité de sa coopération, depuis le point du jour, le guetteur du beffroi ne cessa de sonner, s'interrompant seulement pour crier, avec un porte-voix, du haut de la tour :

— Aux armes, citoyens! aux armes!

Et au son de cette cloche, et à ces cris lugubres et incessamment répétés, les plus faibles devenaient forts, les plus timides reprenaient courage.

A deux heures, le feu cessa, et un drapeau fut hissé par Emmanuel-Philibert sur le saillant du chemin couvert.

C'était le signal de l'assaut.

Trois colonnes furent lancées sur trois points : l'une, vers le couvent des jacobins; l'autre, vers la tour à l'Eau; la troisième, enfin, vers la porte d'Isle.

Ces trois colonnes se composaient : celle qui marchait vers le couvent des jacobins, des vieilles bandes espagnoles conduites par Alonzo de Cazières, et de quinze cents Alle-

mands sous les ordres de leur colonel Lazare Swendy; celle qui marchait sur la tour à l'Eau comptait six bataillons espagnols, commandés par le colonel Navarez, et six cents Wallons du comte de Mègue; enfin, celle qui marchait sur la porte d'Isle était guidée par le capitaine Carondelet et Julien Romeron. Ils avaient sous leurs ordres trois enseignes bourguignonnes et deux mille Anglais.

Il serait impossible de mesurer, si court qu'il fût, le temps qui s'écoula entre le moment où les assiégeants s'élancèrent des tranchées jusqu'à celui où ils vinrent se heurter aux assiégés; en pareil cas, on vit des années dans le cours d'une minute.

Le choc eut lieu sur les trois points menacés. Sur ces trois points, pendant un quart d'heure, on ne vit rien qu'une affreuse mêlée; on n'entendit rien que des cris, des hurlements, des blasphèmes; puis, suspendu un moment au haut de la falaise croulante, le flot qui avait monté descendit repoussé, laissant le talus couvert de morts.

Chacun avait fait merveille; les trois points attaqués avec acharnement avaient été défendus avec désespoir. Lactance et ses jacobins s'étaient vigoureusement montrés. L'ennemi avait roulé de la tour Rouge jusque dans les fossés; mais plus de vingt moines étaient restés pêle-mêle parmi les morts, avec les vieux soldats espagnols d'Alonzo de Cazières et les Allemands de Swendy. Les Wallons du comte de Mègue et les Espagnols de Navarez n'avaient pas été plus heureux, et, forcés de reculer jusqu'aux tranchées, ils se reformaient pour un second assaut. Enfin, à la tour de la porte d'Isle, la présence de Malemort et des deux Scharfenstein s'était fait efficacement sentir : Carondelet avait eu la main droite broyée d'un coup de pistolet tiré par Malemort, et Julien Romeron, renversé d'un coup de masse, et précipité du haut des remparts par Heinrich Scharfenstein, s'était brisé les deux jambes dans sa chute.

Il y eut un instant de halte sur toute la ligne. On respirait. Seulement, on continuait d'entendre vibrer le son du beffroi, et, par intervalles, la voix du guetteur qui criait aux quatre coins de la tour :

— Aux armes, citoyens! aux armes!

Ce cri n'était pas inutile, car, ainsi que nous l'avons dit,

les colonnes d'assaut se reformaient, et, ayant reçu un renfort de troupes fraîches, revenaient à l'attaque par le même chemin, semé de morts, qu'elles avaient déjà parcouru.

Ce qui faisait cette défense sublime, c'est que chefs, soldats et bourgeois, savaient bien qu'elle était inutile et ne pouvait avoir un heureux résultat; mais c'était un grand devoir à accomplir, et chacun l'accomplissait gravement, saintement, noblement!

Rien de plus sombre et de plus terrible — Coligny lui-même le dit — que cette seconde attaque, que n'accompagnaient ni les fanfares des trompettes, ni les roulements des tambours. Assiégeants et assiégés s'abordèrent en silence, et le seul bruit que l'on entendit fut celui du fer heurtant le fer.

La brèche qu'il gardait n'étant point attaquée, Coligny pouvait suivre des yeux les chances du combat, et se porter où il croirait sa présence nécessaire. Il vit alors un groupe d'enseignes espagnols qui, ayant délogé les arquebusiers de la tour Rouge, et profitant de cet avantage, s'avançaient jusqu'au parapet du rempart en se glissant à la file jusque dans la tour même.

Coligny ne s'inquiéta pas d'abord de cette attaque: le chemin pris par les Espagnols était si étroit et si difficile, que, si la compagnie du Dauphin faisait son devoir, les assiégeants allaient être certainement repoussés; mais, au grand étonnement de Coligny, les Espagnols se succédaient les uns aux autres par le même chemin, sans qu'il y eût apparence de trouble dans leur marche.

Tout à coup, un soldat effaré vint annoncer à l'amiral que la brèche de la tour Rouge était forcée.

Il était impossible à Coligny, à cause d'un bateau rempli de terre qui s'élevait entre lui et la tour Rouge, de voir ce qui se passait sur ce point; seulement, comprenant que le plus pressé était de courir là où on lui disait que l'ennemi était victorieux, il appela à lui cinq ou six hommes et descendit du rempart, qu'il comptait remonter de l'autre côté de la traverse, en criant :

— A moi, mes amis, c'est ici qu'il faut mourir!

Et, en effet, il courut de toute sa force vers la tour Rouge. Mais il n'était pas à moitié chemin, qu'il vit, derrière la

plate-forme du moulin à vent, l'enseigne de la compagnie du Dauphin fuyant dans la direction des Jacobins avec d'autres gens de guerre, tandis que moines et bourgeois se faisaient tuer plutôt que de reculer d'un pas.

Coligny pensa que sa présence était d'autant plus urgente à la tour Rouge, que les gens de guerre l'abandonnaient, et il redoubla de vitesse; mais, en remontant sur le rempart, il s'aperçut que le rempart était pris, et qu'il venait de donner tête baissée au milieu de la colonne d'attaque espagnole et allemande, déjà maîtresse, non-seulement de la brèche, mais encore de la muraille.

L'amiral regarda autour de lui : un seul page, presque enfant, l'avait suivi, avec un gentilhomme et un valet de chambre.

En ce moment, deux hommes l'attaquèrent, l'un à coups d'épée, l'autre en l'ajustant à bout portant avec une arquebuse.

L'amiral para les coups d'épée du revèrs de son bras bardé de fer, et écarta, à l'aide de la pique qu'il tenait à la main, le canon de l'arquebuse, qui partit en l'air.

Alors, le petit page, effrayé, cria en espagnol :

— Ne tuez pas monseigneur l'amiral! ne tuez pas monseigneur l'amiral!

— Êtes-vous, en effet, l'amiral? demanda le soldat qui avait porté les coups d'épée à Coligny.

— Si c'est l'amiral, il est à moi, cria l'homme à l'arquebuse.

Et il étendit la main sur Coligny.

Mais, lui, frappant cette main du manche de sa pique :

— Il n'est point besoin de me toucher, dit-il; je me rends, et, avec l'aide de Dieu, je trouverai pour ma rançon une telle somme, qu'elle vous contentera tous deux.

Alors, les deux soldats échangèrent à demi-voix quelques paroles que l'amiral ne put entendre, et qui étaient, sans doute, un accord, car ils cessèrent de se disputer pour lui demander si les hommes qui l'accompagnaient étaient à lui, et qui ils etaient.

— L'un est mon page, l'autre mon valet de chambre, le troisième un gentilhomme de ma maison, répondit l'amiral; leur rançon vous sera payée avec la mienne; seulement,

retirez-moi du chemin des Allemands : je désire ne point avoir affaire à eux.

— Suivez-nous, dirent les deux soldats, et nous allons vous mettre en lieu de sûreté.

Et, ayant demandé à l'amiral son épée, ils le ramenèrent à la brèche, qui n'avait point été escaladée, et, l'aidant à descendre, ils le conduisirent dans le fossé, à l'entrée d'une mine.

Là, on rencontra don Alonzo de Cazières, avec lequel les soldats échangèrent quelques paroles.

Alors, don Alonzo s'approcha de Coligny, le salua courtoisement; puis, lui montrant de la main un groupe de gentilshommes qui sortaient de la tranchée et s'avançaient vers la muraille, faisant cortége au généralissime de l'armée espagnole :

— Voici monseigneur Emmanuel-Philibert, dit-il; si vous avez quelque réclamation à faire, adressez-vous à lui.

— Je n'ai rien à lui dire, répondit l'amiral, sinon que je suis le prisonnier de ces braves gens, et que je désire que ce soient eux qui touchent le prix de ma rançon.

Emmanuel entendit ce que disait Coligny, et, avec un sourire :

— Monsieur l'amiral, dit-il en français, voici deux drôles qui, si notre prisonnier leur est payé à sa valeur, seront plus riches que certains princes de ma connaissance.

Et, laissant l'amiral aux mains de don Alonzo de Cazières, Emmanuel-Philibert monta sur le rempart par cette même brèche qu'avait défendue l'amiral.

XVII

UN FUGITIF.

Les habitants de Saint-Quentin savaient bien quel terrible jeu ils jouaient, en opposant à la triple armée espagnole,

flamande et anglaise qui entourait leurs murailles cette opiniâtre résistance dont la fortune de Philippe II venait de triompher.

Ils ne songèrent donc pas plus à demander merci que, selon toute probabilité, le vainqueur ne songea à leur accorder miséricorde.

C'était la nature des guerres de cette époque, d'entraîner à leur suite d'effroyables représailles. Dans ces armées composées d'hommes de tous pays, où des *condottieri* d'une même nation combattaient souvent les uns contre les autres, et où les engagements d'argent étaient, en général, assez mal tenus par les parties contractantes, le pillage était porté d'avance en ligne de compte, comme complément de solde, et devenait même parfois, en cas de défaite, la solde unique; seulement, dans ce cas, on pillait les amis au lieu de piller les ennemis.

Aussi, nous l'avons vu, la défense avait-elle été désespérée partout, excepté sur ce point où la compagnie du Dauphin avait faibli. L'ennemi occupait déjà la tour Rouge, l'amiral était déjà pris, Emmanuel-Philibert était déjà sur le rempart, que l'on se battait encore, non plus pour sauver la ville, mais pour tuer et être tué, sur trois autres brèches : celles qui étaient défendues par le capitaine Soleil, par la compagnie de M. de la Fayette, et par M. Dandelot, frère de l'amiral.

Il en était de même sur plusieurs points de la ville : les Espagnols, en pénétrant dans la place par la rue du Billon, avaient trouvé des groupes de bourgeois armés qui défendaient le carrefour de Cépy, et l'entrée de la rue de la Fosse.

Cependant, aux cris de « Ville gagnée ! » à la lueur du feu, à la vue de la fumée, ces résistances partielles s'éteignirent; la brèche du capitaine Soleil fut forcée, puis celle de M. de la Fayette, puis enfin la dernière, celle de M. Dandelot.

A mesure que ces brèches étaient prises, on entendait de grands cris auxquels succédait un silence sombre : ces cris, c'étaient des cris de victoire; ce silence, c'était celui de la mort.

La brèche forcée, ses défenseurs égorgés ou reçus à

rançon, — si on les jugeait à leur mine assez riches pour se racheter, — les vainqueurs se ruaient sur la partie de la ville la plus proche du rempart où ils avaient pris pied, et le pillage commençait.

Il dura cinq jours.

Pendant cinq jours, l'incendie, le viol et le meurtre, ces hôtes dévastateurs des villes prises d'assaut, se promenèrent par les rues, s'asseyant au seuil des maisons désertes ou renversées, et se vautrant jusque sur les dalles sanglantes des églises.

Rien ne fut épargné, ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ni moines, ni religieuses. Dans une piété pour les pierres qu'il n'avait pas pour les hommes, Philippe II avait donné l'ordre de respecter les édifices sacrés, craignant, sans doute, que les sacriléges commis ne retombassent sur sa tête; l'ordre fut inutile, rien n'arrêta la destruction aux mains des vainqueurs. L'église de Saint-Pierre-au-Canal fut renversée comme par un tremblement de terre; la Collégiale, trouée à jour par les boulets, veuve de ses magnifiques vitraux de couleur brisés par les décharges de l'artillerie, fut dépouillée de ses ciboires de vermeil, de ses vases et de ses chandeliers d'argent; le grand Hôtel-Dieu fut brûlé, et l'hôpital des Belles-Portes, l'hôpital de Notre-Dame, l'hôpital de Lembay, l'hôpital de Saint-Antoine, le béguinage des grainetiers et la maison du Séminaire ne présentèrent plus, ces cinq jours écoulés, qu'un monceau de ruines.

Une fois le rempart envahi, une fois la résistance des rues anéantie, chacun n'avait plus songé qu'à subir le destin, ou à y échapper; les uns avaient tendu la gorge au couteau ou à la hallebarde, les autres s'étaient réfugiés dans des caves, dans des souterrains où ils espéraient se dérober aux regards des ennemis; d'autres, enfin, s'étaient laissés glisser du haut en bas des remparts, essayant de passer à travers les tronçons mal joints des trois armées; — mais presque tous ceux qui avaient tenté ce dernier moyen de fuite avaient servi de but aux arquebusiers espagnols ou aux archers anglais, et bien peu avaient échappé aux balles des uns ou aux flèches des autres.

On égorgeait donc, non-seulement dans la ville, mais aussi hors la ville; non-seulement sur les remparts, mais

encore dans les fossés, dans les prairies, et jusque dans la rivière, que quelques désespérés essayaient de traverser à la nage.

Cependant, la nuit vint, et le bruit des fusillades cessa.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que la nuit était venue, il y avait à peu près vingt minutes que le dernier coup d'arquebuse s'était fait entendre, lorsqu'un léger frissonnement agita les roseaux de la partie du rivage de la Somme qui s'étendait des sources du Grosnard à la coupure faite en face de Tourival pour laisser pénétrer l'eau de la rivière dans les fossés de la ville.

Ce frissonnement était si léger, qu'il eût été impossible à l'œil le plus perçant ou à l'oreille la plus exercée de distinguer, à dix pas de distance, s'il était causé par les premiers souffles de la nuit, ou par le mouvement de quelque loutre se livrant à l'exercice nocturne de la pêche. Tout ce que l'on eût pu voir, c'est qu'il s'approchait insensiblement du fil de l'eau, assez peu profonde en cet endroit; aussi, arrivé à la lisière des roseaux, le frémissement cessa-t-il pendant quelques minutes, à la suite desquelles on eût pu entendre comme le bruit d'un corps qui plonge; en même temps, des bulles d'eau montèrent du fond de la rivière à la surface.

Quelques secondes après, un point noir apparut au milieu du cours de la rivière; mais, ne demeurant visible que juste le temps qu'il faut à un animal vivant dans notre atmosphère pour reprendre haleine, il disparut aussitôt.

Deux ou trois fois encore, à des distances égales, sans se rapprocher d'un bord ni de l'autre, et toujours suivant le fil de l'eau, le même objet disparut pour reparaître encore.

Puis, enfin, le nageur, — car, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la ville rugissante de douleur, et qu'un double regard, jeté à droite et à gauche, l'assurait que les deux rives de la Somme étaient désertes, l'individu dont nous suivons la trace paraissait moins craindre de laisser reconnaître qu'il appartenait à l'espèce du genre animal qui, de son autorité privée, s'est déclaré le plus noble; — puis, enfin, disons-nous, le nageur dévia volontairement de la ligne droite, et, après quelques vigoureuses brasses, pendant lesquelles le sommet de sa tête seul apparaissait à la

surface de l'eau, il aborda sur la rive gauche du fleuve, juste à un endroit où l'ombre d'un groupe de saules rendait l'obscurité plus épaisse encore que dans les endroits découverts.

Un instant, il s'arrêta, retint son haleine, et, demeurant aussi muet et aussi immobile que le tronc rugueux contre lequel il s'était appuyé, il interrogea avec tous ses sens, rendus plus subtils par l'idée du péril auquel il venait d'échapper et de celui qui le menaçait ėncore, l'air, la terre et l'eau.

Tout semblait silencieux et tranquille; la ville seule, couverte d'un panache de fumée au milieu duquel s'élevait parfois un jet de flammes, semblait, comme nous l'avons dit, se débattre dans les tortures d'une douloureuse agonie.

Le fugitif, alors, par cela même qu'il se sentait à peu près en sûreté, parut éprouver un plus vif regret d'abandonner ainsi une ville dans laquelle il laissait, sans doute, des souvenirs d'amitié ou d'amour chers à son cœur. Mais ce regret, si vif qu'il fût, ne parut pas lui inspirer un moment le désir de revenir sur ses pas; il se contenta de pousser un soupir, de murmurer un nom, et, après s'être assuré que son poignard, — seule arme qu'il eût conservée, et qu'il portait au cou, suspendu à une chaîne dont, le jour, on pouvait contester la valeur, mais que, la nuit, rien n'empêchait de prendre pour de l'or; — après s'être assuré, disons-nous, que son poignard jouait facilement dans le fourreau, et qu'une ceinture de cuir, à laquelle il semblait attacher une importance réelle, continuait de serrer sous son pourpoint la taille mince et flexible dont la nature l'avait doué, il s'élança vers les marais de l'Abbiette de ce pas qui tient le milieu entre le pas de course et le pas ordinaire, et que la stratégie moderne a baptisé du nom de pas gymnastique.

Pour quelqu'un qui eût été peu familier avec les alentours de la ville, le chemin que prenait le fugitif n'eût peut-être pas été sans danger. A l'époque où se passaient les événements que nous racontons, toute cette partie de la rive gauche de la Somme, sur laquelle se hasarde notre coureur nocturne, était occupée par des marais et des étangs qu'on ne traversait qu'à l'aide d'étroites chaussées; mais ce qui devenait un péril pour un homme inexpérimenté offrait,

au contraire, une chance de salut à celui qui connaissait les passes du boueux labyrinthe, et un ami invisible qui eût suivi des yeux notre homme, et qui eût conçu des craintes sur le chemin qu'il prenait, eût été bien vite rassuré.

En effet, toujours du même pas, et sans dévier un seul instant de la ligne de terrain solide qu'il devait suivre pour ne point s'engloutir dans quelqu'une de ces tourbières où le connétable avait si malheureusement envasé ses soldats, le fugitif traversa le marais, et se trouva bientôt sur les premiers monticules de cette plaine mamelonnée qui s'étend du village de l'Abbiette au moulin de Cauchy, et qui, lorsqu'elle est couverte d'épis, prend, sous le souffle du vent qui les courbe, l'aspect houleux d'une mer agitée.

Cependant, comme il devenait assez difficile de continuer a marcher du même pas au milieu de ces moissons à moitié sciées par l'ennemi pour en faire la paille de ses bivacs ou la nourriture de ses chevaux, celui que nous avons pris à tâche de suivre dans sa course aventureuse appuya sur sa gauche, et se trouva bientôt fouler un chemin battu qu'il semblait avoir eu pour but principal de rencontrer, en exécutant la savante évolution qu'il venait de faire.

Comme il arrive chaque fois qu'un but est atteint, le batteur d'estrade, en sentant sous ses pieds le sable de la route au lieu du chaume de la plaine, s'arrêta quelques instants, aussi bien pour jeter un coup d'œil autour de lui que pour reprendre son souffle; puis, dans une ligne qui l'éloignait plus directement de la ville qu'aucune de celles qu'il avait suivies jusque-là, il continua son chemin. Il courut ainsi un quart d'heure à peu près, puis il s'arrêta de nouveau, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille tendue.

A droite, à cent pas dans la plaine, avec ses grands bras de squelette, s'élevait le moulin de Cauchy; son immobilité dans les ténèbres lui donnait le double de sa grandeur ordinaire.

Mais ce qui avait arrêté court le fugitif, ce n'était point la vue de ce moulin, qui ne semblait pas lui être inconnu, et qui, sans doute, lui apparaissait, non pas, comme à don Quichotte, sous la forme d'un géant, mais sous sa véritable forme : ce qui avait arrêté tout court le fugitif, c'était un rayon de lumière qui avait glissé tout à coup par la porte

du moulin, et le bruit d'une petite troupe de cavaliers qui arrivait directement à son oreille, tandis que, s'approchant incessamment de lui, une masse compacte et mobile se faisait de plus en plus visible à ses yeux.

Il n'y avait pas de doute, c'était une patrouille espagnole qui battait la campagne.

Le fugitif s'orienta.

Il était juste à l'endroit où avait eu lieu, contre Emmanuel-Philibert, l'échauffourée du bâtard de Waldeck, échauffourée dans laquelle certains aventuriers de notre connaissance avaient été si maltraités, et qui avait eu pour le pauvre Fracasso particulièrement de si déplorables suites. A gauche, était le petit bois par lequel deux des assaillants s'étaient enfuis; ce bois ne paraissait point être étranger à notre inconnu; il s'y élança avec la rapidité d'un daim effarouché, et se trouva sous le couvert d'un taillis de vingt ou vingt-cinq ans, dominé de place en place par de grands arbres qui semblaient les aïeux de toute cette menue futaie.

Il était temps : la troupe prenait le chemin à quinze pas de lui, au moment même où il disparaissait dans le petit bois.

Soit qu'il pensât que ses facultés auditives fussent augmentées par le contact du sol, soit qu'il se crût plus en sûreté couché à plat ventre que debout, le fugitif se jeta la face contre terre, et demeura aussi immobile et aussi silencieux que le tronc du chêne au pied duquel il était couché.

Notre homme ne s'était point trompé; c'était bien une troupe de cavaliers ennemis qui battait les chemins, et qui peut-être même, avertie de la prise de la ville par quelque messager ou par la vue des flammes et de la fumée qui s'élevaient à l'horizon, allait lui réclamer sa part du butin.

Quelques mots espagnols prononcés par les cavaliers, comme ils passaient à la hauteur du fugitif, ne laissèrent à celui-ci aucun doute sur leur identité.

Il en devint plus immobile et plus muet que jamais.

Puis, quand, dans cette immobilité et ce mutisme, il eut donné aux rôdeurs nocturnes le temps de s'éloigner, quand le bruit de leurs voix fut éteint tout à fait, quand le retentissement des pas de leurs chevaux fut près de s'éteindre, il redressa la tête, et, soit pour prendre un parti sur la route qu'il devait suivre, afin d'éviter de pareilles rencontres, soi

pour attendre que les battements de son cœur, dont la violence accusait la vivacité de ses émotions, se fussent un peu calmés, il se souleva lentement sur ses genoux d'abord, puis sur ses mains, rampa pendant la longueur d'une toise, et, sentant, aux aspérités des racines qui sortaient de terre, qu'il était protégé par l'ombre de ces grands arbres semés de place en place dans le taillis, et dont nous avons parlé, il fit volte-face, et se trouva assis, le dos presque appuyé au tronc de l'arbre, le visage tourné vers le chemin.

Le fugitif, seulement alors, se permit de respirer librement, et, quoique ses vêtements fussent encore imprégnés des eaux de la Somme, il essuya son front couvert de sueur, et passa sa main fine et élégante dans les boucles de ses longs cheveux.

A peine avait-il achevé cette opération, qui lui avait fait pousser un soupir de bien-être, qu'il lui sembla qu'un objet mobile qui planait au-dessus de sa tête caressait à son tour, et de la même façon qu'il venait de le faire, cette belle chevelure dont il paraissait, dans les circonstances ordinaires de la vie, prendre un soin tout particulier.

Curieux de savoir quel était cet objet animé ou inanimé qui se permettait à son endroit cette caressante familiarité, le jeune homme, — il était facile de deviner, à la souplesse et à l'élasticité de ses mouvements, que le fugitif était un jeune homme, — le jeune homme donc se renversa en arrière, s'appuya sur les coudes, et essaya de distinguer, à travers les épaisses ténèbres, la forme de l'objet qui causait momentanément sa préoccupation.

Mais tout était si sombre autour de lui, qu'il ne put rien distinguer qu'une ligne rapide et étroite placée tout à l'heure verticalement au-dessus de sa tête, maintenant au-dessus de sa poitrine, et qui se balançait avec roideur au souffle de la brise, laquelle tirait des arbres environnants ces murmures nocturnes et indécis qui font, malgré lui, frissonner le voyageur, disposé à les prendre pour la plainte des âmes en peine.

Nos sens, on le sait, suffisent rarement, isolés, à nous donner une idée nette des objets avec lesquels ils sont mis en contact, et ne se complètent que les uns par les autres. Notre fugitif résolut donc de compléter la vue par le tou-

cher, l'œil par la main : il étendit la main, en effet, et demeura immobile et, pour ainsi dire, pétrifié; puis, tout à coup, comme s'il eût oublié que la situation précaire où il se trouvait lui faisait une obligation du mutisme et de l'immobilité, il jeta un cri et s'élança hors du bois, en proie à la plus effroyable terreur.

Ce n'était point une main qui venait de caresser amoureusement sa noire chevelure : c'était un pied, et ce pied, c'était celui d'un pendu !

Inutile de dire que ce pendu était notre ancienne connaissance le poëte Fracasso, qui, ainsi que le bruit en avait couru, avait, après la malheureuse échauffourée du bâtard de Waldeck, trouvé, au participe passé, la rime qu'il avait si longtemps et si inutilement cherchée à l'infinitif.

XVIII

DEUX FUGITIFS.

Le cerf relancé par les chiens ne se jette pas hors du bois et ne dévore pas la plaine en élans plus rapides que ne le faisait le jeune homme aux cheveux noirs qui paraissait posséder, à l'endroit des pendus, — sorte de gens beaucoup moins à craindre, cependant, après qu'avant l'opération, — une inconcevable irritabilité nerveuse.

Le seul soin qu'il prit donc, en apparaissant à la lisière du petit taillis, fut de tourner le dos à Saint-Quentin, et de courir dans une direction opposée à la ville ; le seul désir qu'il parut avoir fut de s'éloigner de là le plus tôt possible.

Le fugitif, en conséquence, soutint pendant plus de trois quarts d'heure une course dont on eût cru un coureur de

profession incapable, si bien qu'en ces trois quarts d'heure, il dut faire tout près de deux lieues.

Ces deux lieues faites, il se trouva au delà d'Essigny-le-Grand, et en deçà de Gibercourt.

Deux choses contraignirent le fugitif à une halte momentanée : d'abord, l'haleine lui manquait; puis, ensuite, le terrain devenait tellement bosselé, qu'on ne pouvait plus, je ne dirai pas courir, mais marcher qu'avec une extrême précaution, sous peine de trébucher à chaque pas.

En conséquence, dans l'impossibilité bien visible d'aller plus loin, il se coucha de son long sur une de ces bosses, haletant comme le cerf aux abois.

D'ailleurs, il avait réfléchi sans doute que, depuis longtemps, la ligne occupée par les avant-postes espagnols était dépassée, et, quant au pendu, s'il avait dû descendre de son arbre et courir après lui, il n'eût point attendu trois quarts d'heure pour se donner ce petit plaisir d'outre-tombe.

Notre jeune homme eût pu se faire sur ce dernier point une réflexion encore plus juste : c'est qu'en général, si les pendus pouvaient descendre de la potence, soit qu'elle étende au coin d'un carrefour son bras nu et sec, soit qu'elle allonge dans la forêt sa branche feuillue et pleine de séve, la situation n'est point tellement agréable pour eux, qu'ils ne descendissent dès le premier jour. Or, si notre calcul est juste, du jour de la bataille de Saint-Quentin au jour de la prise de la ville, vingt jours s'étaient écoulés, et, puisque Fracasso était resté patiemment vingt jours suspendu à sa corde, il était probable qu'il y resterait tant que la corde ne se romprait pas.

Pendant que notre fugitif reprenait haleine, et se livrait, sans doute, aux réflexions que nous venons de faire, onze heures trois quarts sonnaient au clocher de Gibercourt, et la lune se levait derrière les bois de Rémigny.

Il en résulta que, lorsqu'il releva la tête, ses réflexions achevées, le fugitif put reconnaître, aux rayons tremblants de la lune, le paysage dont il formait la partie la plus animée.

Il était en plein champ de bataille, au milieu du cimetière improvisé par Catherine de Laillier, mère du seigneur de Gibercourt; le petit monticule sur lequel il avait cherché un repos momentané n'était rien autre chose que le rebondis-

sement d'une fosse où une vingtaine de soldats français avaient trouvé le repos éternel.

Il était dit que le fugitif ne sortirait pas du cercle funèbre qui, depuis qu'il avait quitté Saint-Quentin, semblait s'étendre autour de lui.

Cependant, comme il paraît que, pour certaines organisations, les cadavres qui dorment à trois pieds sous terre sont moins effrayants que ceux qui se balancent à trois pieds au-dessus, notre fugitif se contenta, cette fois, de se livrer à un tremblement nerveux accompagné de ce petit roulement de la voix qui signifie qu'un frisson glacé passe entre le cuir et la chair de ce pauvre animal le plus facile à épouvanter après le lièvre, — c'est-à-dire de l'homme.

Puis, la poitrine soulevée encore par un reste de fatigue, résultat de la course désordonnée qu'il venait d'accomplir, notre fugitif se mit à écouter le cri d'une chouette qui jaillissait, mélancolique et régulier, d'un massif d'arbres verts restés debout comme pour indiquer le centre du cimetière.

Mais bientôt, si fort que ce chant lugubre parût captiver son attention, son sourcil se fronça, et sa tête tourna légèrement de droite à gauche, comme préoccupée d'un autre bruit qui venait se mêler à celui-là.

Ce bruit était plus matériel que le premier; le premier semblait descendre du ciel sur la terre, le second semblait monter de la terre au ciel. C'était le bruit de ce lointain galop d'un cheval si bien imité dans la langue latine, au dire des professeurs, ébahis, depuis deux mille ans, d'admiration devant le vers de Virgile :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Je n'oserais pas dire que notre fugitif connût ce vers; mais, à coup sûr, il connaissait le galop d'un cheval : car à peine le bruit de ce galop était-il perceptible à une oreille ordinaire, que le jeune homme était debout, interrogeant l'horizon du regard; seulement, comme le cheval galopait non pas sur une grande route, mais sur un sol poussiéreux, défoncé par les marches et les contre-marches de l'armée espagnole et de l'armée française, comme ce sol, sillonné par les boulets et couvert des débris de la moisson, n'avait qu'une

médiocre sonorité, il se trouvait qu'en réalité, le cheval et le cavalier étaient beaucoup plus près du fugitif que celui-ci ne se l'était imaginé d'abord.

La première idée qui vint à notre jeune homme, c'est que, défiant dans la roideur de ses jambes, le pendu avec lequel il venait de se compromettre avait emprunté aux écuries de la Mort quelque cheval fantastique à l'aide duquel il s'était mis à sa poursuite; et la marche rapide du cavalier, le peu de bruit que faisait le cheval en gagnant du chemin rendaient cette supposition possible, surtout pour une organisation nerveuse et surexcitée encore par les événements qui venaient de s'accomplir, et par l'aspect vraiment lugubre du théâtre où ils s'étaient accomplis.

Ce qu'il y avait de positif dans tout cela, c'est que cheval et cavalier n'étaient plus guère qu'à cinq cents pas du jeune homme, et que celui-ci commençait à les distinguer l'un et l'autre, autant qu'il est permis, par le clair quelque peu obscur d'une lune à son dernier quartier, de distinguer les spectres d'un cavalier et d'un cheval.

Peut-être, si la course du fantastique centaure qui s'approchait eût dû laisser notre fugitif à vingt pas à droite ou à vingt pas à gauche, celui-ci n'aurait-il pas bougé, et, au lieu de fuir, se serait-il couché à l'ombre, dans quelque entre-deux de tombes pour laisser passer l'apocalyptique vision; mais point : il se trouvait sur la ligne directe parcourue par le nouvel arrivant, et il lui fallait fuir au plus vite, s'il ne voulait pas être traité par le cavalier infernal comme Héliodore, vingt siècles auparavant, avait été traité par le cavalier céleste.

Il jeta donc un regard rapide vers l'horizon opposé à celui par lequel surgissait le danger, et, à trois cents pas à peine devant lui, il aperçut, comme un rideau sombre, la lisière des bois de Rémigny.

Il songea bien un instant à se jeter soit dans le village de Gibercourt, soit dans le village de Ly-Fontaines, placé qu'il était à mi-chemin de ces hameaux, dont le premier s'élevait à sa droite, et le second à sa gauche; mais, calcul fait des distances, il reconnut qu'il était au moins à cinq cents pas de l'un et de l'autre, tandis qu'il était à trois cents pas à peine de la lisière du bois.

Ce fut donc vers le bois qu'il se dirigea avec l'élan du cerf à qui la meute en défaut a donné le loisir de reposer pendant quelques instants ses membres déjà roidis; mais, au moment où il passait de l'immobilité au mouvement, il lui sembla que le cavalier poussait un cri de joie qui n'avait rien d'humain. Ce cri, apporté aux oreilles du fugitif sur les ailes vaporeuses de la nuit, donna une nouvelle activité à sa course, et, comme, cependant, le bruit de cette course épouvantait la chouette cachée dans les massifs d'arbres, et qui s'envolait en jetant une dernière plainte plus lugubre que les autres, il se prit à envier ces ailes rapides et silencieuses à l'aide desquelles le sombre oiseau de nuit se trouva en un instant perdu dans le rideau de bois qui s'étendait devant lui.

Mais, si le fugitif n'avait point les ailes de la chouette, le cheval qui servait de monture au cavalier lancé à sa poursuite paraissait avoir celles de la Chimère : tout en bondissant par-dessus les tombes, le jeune homme jetait un regard derrière lui, et, avec une rapidité effrayante, il voyait se rapprocher et grandir le cheval et le cavalier.

En outre, le cheval hennissait, et le cavalier hurlait.

Si les artères des tempes du fugitif n'eussent point battu si fort, il eût compris que les hennissements du cheval n'avaient rien que de naturel, et que les hurlements du cavalier étaient tout simplement une répétition du mot *Arrête!* prononcé sur tous les tons, depuis celui de la prière jusqu'à celui de la menace; mais, comme, malgré cette gamme ascendante, loin de s'arrêter, le fugitif redoublait d'efforts pour gagner le bois, le cavalier, de son côté, redoublait d'efforts pour atteindre le fugitif.

Au reste, peu s'en fallait que la respiration de celui-ci ne fût aussi rauque que celle du quadrupède qui le poursuivait; il n'était plus qu'à cinquante pas de la lisière du bois; mais le cheval et le cavalier n'étaient plus qu'à cent pas de lui.

Ces derniers cinquante pas étaient au fugitif ce qu'est au naufragé roulé par les vagues les cinquante dernières brasses qu'il lui reste à compter pour atteindre le rivage; et encore le naufragé a-t-il cette chance que, les forces venant à lui manquer, le flux le portera peut-être vivant sur le galet, tandis qu'aucune espérance de ce genre ne pouvait bercer

le fugitif, si — ce qui était plus que probable — les jambes venaient à lui manquer avant qu'il eût atteint ce bienheureux couvert où la chouette l'avait précédé, et semblait railler, de sa voix funèbre, son dernier et impuissant effort.

Les bras tendus, le haut du corps en avant, la gorge desséchée, l'haleine stridente, un bourdonnement de tempête dans les oreilles, un nuage de sang dans les yeux, notre fugitif n'avait plus que vingt pas à faire pour atteindre la lisière du bois, quand, en se retournant, il vit que le cheval toujours hennissant, le cavalier toujours criant, n'avaient plus que dix pas à faire pour l'atteindre, lui!

Alors, il voulut, de son côté, redoubler de vitesse; mais sa voix expira dans son gosier, ses jambes se roidirent; il entendit comme un grondement de tonnerre derrière lui, sentit comme une haleine de flamme sur son épaule, éprouva un choc pareil à celui que lui eût causé un rocher lancé par une catapulte, et s'en alla rouler, à moitié évanoui, dans le fossé du petit bois.

Puis, comme à travers une vapeur de flamme, il vit le cavalier descendre, ou plutôt se jeter à bas de sa monture, s'élancer vers lui, le soutenir, le relever, l'asseoir sur le talus, le regarder à la lueur de la lune, et tout à coup s'écrier:

— Par l'âme de Luther, c'est ce cher Yvonnet!

A ces mots, l'aventurier, qui commençait à reconnaître le cavalier pour un être humain, s'efforça de rassembler ses esprits, fixa ses yeux hagards sur celui qui, après une si rude poursuite, lui adressait de si rassurantes paroles, et, d'une voix que la sécheresse de son gosier faisait ressembler au râle d'un mourant:

— Par l'âme du pape, murmura-t-il, c'est monseigneur Dandelot!

Nous savons pourquoi Yvonnet fuyait devant monseigneur Dandelot; il nous reste à expliquer pourquoi monseigneur Dandelot poursuivait Yvonnet. Il nous suffira pour cela de jeter un regard en arrière, et de reprendre les événements où nous les avons abandonnés, c'est-à-dire au moment où Emmanuel-Philibert mettait le pied sur la brèche de Saint-Quentin.

XIX

AVENTURIER ET CAPITAINE.

Nous avons dit comment Yvonnet, Maldent et Procope défendaient la même brèche que l'amiral Coligny.

La brèche n'avait pas été difficile a défendre, n'ayant pas été attaquée.

Seulement, nous avons dit encore comment la brèche voisine avait été surprise par les enseignes espagnols, et comment la compagnie du Dauphin l'avait si tristement laissé prendre.

Nous avons dit enfin comment, en voyant ce qui se passait à gauche, Coligny s'était élancé, appelant sur ses traces ceux qui l'entouraient, et comment, après le détour que la traverse l'avait forcé de faire, il était remonté sur le rempart que les Espagnols envahissaient déjà, et s'était écrié :

— C'est ici qu'il faut mourir!

Cette généreuse détermination était bien certainement dans le cœur de l'amiral, et sans doute avait-il fait tout ce qu'il pouvait pour l'accomplir, quoiqu'il ne fût point mort sur la brèche, soit par une faveur divine, soit par une vengeance céleste, — selon qu'on envisagera son assassinat, le jour de la Saint-Barthélemy, au point de vue protestant ou au point du vue catholique.

Mais cet avis, courageusement émis par un géneral de grand cœur, portant sur ses épaules toute une responsabilité militaire et politique, — qu'il faut mourir le jour où l'on est vaincu, — cet avis n'était sans doute point celui des trois aventuriers qui lui avaient loué, par l'entremise du procureur Procope, leurs bras pour la défense de la ville.

Donc, en voyant que la ville était prise, et qu'il n'y avait plus moyen de la défendre, ils jugèrent que leur bail était

résilié de plein droit, et, sans communiquer cette opinion à ses coassociés, chacun se mit à fuir du côté où il espérait trouver son salut.

Maldent et Procope disparurent à l'angle du couvent des jacobins, et, comme ce n'est point à eux que nous avons affaire pour le moment, nous les abandonnerons à leur bonne ou mauvaise fortune, afin de suivre celle de leur compagnon Yvonnet.

D'abord, il eut l'idée, rendons-lui cette justice, de prendre le chemin du Vieux-Marché pour aller offrir son épée et son poignard à sa bonne amie Gudule Pauquet; mais sans doute pensa-t-il que, si redoutables que fussent ces armes dans sa main expérimentée, elles ne pouvaient, en pareille circonstance, être que d'une utilité médiocre à une jeune fille que sa beauté et ses grâces naturelles défendraient bien plus efficacement contre la colère des vainqueurs que toutes les épées et tous les poignards du monde.

D'ailleurs, il savait que le père et l'oncle de Gudule avaient, dans les caves de leurs maisons, préparé, pour leurs objets les plus précieux, — et, au premier rang de leurs objets les plus précieux, ils plaçaient naturellement leur fille et nièce, — le jeune homme savait, disons-nous, que le père et l'oncle de Gudule avaient préparé une cachette qu'ils regardaient comme introuvable, et dans laquelle ils avaient, à tout hasard, amassé des vivres pour une dizaine de jours. Or, si acharné que fût le pillage, il était probable qu'à la voix des chefs, l'ordre se rétablirait dans la malheureuse ville avant le dixième jour, et que, l'ordre rétabli, Gudule mettrait le nez hors de sa cachette, et, en temps opportun, reparaîtrait à la lumière du soleil.

Le sac de la ville se passerait donc, selon toute probabilité, grâce aux précautions prises, assez tranquillement pour la jeune fille, qui, pareille aux premières chrétiennes, entendrait, des catacombes où elle était cachée, rugir le carnage et le meurtre au-dessus de sa tête.

Une fois convaincu que sa présence, au lieu d'être utile à mademoiselle Gudule, ne pouvait lui être que nuisible, Yvonnet, peu curieux, d'ailleurs, de s'enterrer pendant huit ou dix jours comme un blaireau ou comme une marmotte, Yvonnet, au risque de ce qui pourrait lui en arriver, résolut

de rester au grand jour du ciel, et, au lieu de se cacher dans quelque coin de la ville assiégée, se hâta de mettre tout en œuvre pour que, du soir au lendemain matin, la plus grande distance possible existât entre elle et lui.

Abandonnant Procope et Maldent, qui, comme nous l'avons dit, tournèrent l'angle du couvent des jacobins, il commença par enfiler la rue des Ligniers, coupa vers son extrémité la rue de la Sellerie, prit la rue des Brebis, remonta jusqu'au carrefour des Campions, redescendit jusqu'à la ruelle de la Brassette, longea la rue des Canonniers, et, par la rue de la Poterie, gagnant l'église Sainte-Catherine, il se trouva sur le rempart entre la tour et la poterne de ce nom.

Pendant sa course, et sans s'arrêter pour cette double opération, Yvonnet avait débouclé le ceinturon de son épée et les courroies de sa cuirasse, et, comme son épée et sa cuirasse ne devaient lui être d'aucune utilité dans le plan de fuite qu'il venait d'improviser, il avait jeté son épée pardessus un mur de la rue Brassette, et sa cuirasse derrière une borne de la rue de la Poterie. Au contraire, il avait assuré son poignard à la chaîne de cuivre doré qui faisait orgueilleusement le tour de son cou, et il avait resserré d'un cran la ceinture contenant les vint-cinq écus d'or qui constituaient la moitié de sa fortune; car, si Malemort, ne pouvant fuir, avait enterré les siens, Yvonnet qui comptait, lui, sur l'agilité de ses jambes pour sauver ses écus et sa vie, n'avait pas voulu se séparer de la part de son trésor dont il lui était permis de disposer.

Arrivé au rempart, Yvonnet enjamba résolûment le parapet, et s'élança, roide et les bras au corps, dans le fossé rempli d'eau vive qui serpentait au bas de la muraille. Il avait passé si rapidement, qu'à peine les sentinelles avaient-elles fait attention à lui; d'ailleurs, les cris qui, au même instant, retentissaient de l'autre côté de la ville avaient quelque chose de bien plus intéressant pour elles que cet homme ou cette pierre qu'on avait entendu rouler dans le fossé, et qui ne reparaissait point sur l'eau, dont les cercles élargis venaient se briser d'un côté contre la muraille, de l'autre contre le talus gazonné des marais de Grosnard.

L'individu dont la chute avait causé ces cercles multipliés

n'avait garde de reparaître, ayant nagé entre deux eaux, étant allé s'accroupir au milieu d'une famille de nénufars dont les feuilles protectrices cachaient à tous les regards sa tête, ensevelie dans l'eau jusqu'à la bouche.

Ce fut de là qu'il assista à un spectacle bien capable de préparer ses nerfs à l'état d'irritabilité auquel nous les avons vus arriver.

Beaucoup de combattants, la ville une fois prise, suivirent le même chemin que lui, les uns sautant, comme il avait fait, du haut en bas du rempart, les autres fuyant tout simplement par la poterne Saint-Catherine ; mais tous eurent cette malheureuse idée, au lieu d'attendre la nuit, d'essayer de fuir immédiatement. Or, fuir immédiatement était chose impossible, vu le cercle que les Anglais avaient eu soin de former parallèlement à cette face de la muraille, depuis la vieille chaussée de Vermand jusqu'aux rives de la Somme.

Tous les fuyards furent donc accueillis à coups d'arquebuse ou de flèches, et repoussés dans le marais, où ils donnèrent aux Anglais — excellent viseurs, comme on sait — le plaisir du tir à la cible.

Deux ou trois cadavres vinrent tomber, en reculant, tout près d'Yvonnet, et s'en allèrent, en suivant le fil de l'eau, joindre le cours de la Somme.

Cela donna une idée au jeune aventurier : ce fut de jouer le cadavre, et, en se tenant roide et immobile, de gagner, lui vivant, ce bienheureux courant d'eau qui emportait les morts.

Tout alla bien jusqu'à l'endroit où l'eau des fossés se jette dans la Somme ; mais, arrivé là, Yvonnet, en inclinant la tête en arrière, et en ouvrant avec précaution les yeux, vit une double haie d'Anglais disséminés sur l'une et l'autre rive de la Somme, et qui, n'ayant pas de vivants à fusiller, s'amusaient à fusiller les cadavres.

Le jeune homme, au lieu de conserver la roideur cadavérique qui le maintenait à la surface de l'eau, se pelotonna en boule, roula au fond, et, à quatre pattes, gagna cette espèce de forêt de roseaux au milieu de laquelle il demeura caché sans accident, et d'où nous l'avons vu déboucher pour gagner l'autre rive.

Comme, à partir du moment où le voyageur reparut à

l'ombre des saules, nous l'avons suivi pas à pas jusqu'à celui où, haletant, il tomba sur la lisière du bois de Rémigny, il est inutile, du moins momentanément, de nous occuper davantage de lui. Nous allons donc l'abandonner pour suivre à son tour, dans tous les détails des événements qui venaient de lui arriver, monseigneur Dandelot, frère de l'amiral, dont la figure amie venait de faire jeter à Yvonnet un si joyeux cri de reconnaissance.

Nous avons dit que la brèche gardée par Dandelot avait été la dernière prise.

Dandelot était non-seulement un général, mais encore un soldat; il avait combattu de la hallebarde et de l'épée, aussi bien qu'aurait pu le faire le dernier reître de l'armée. Comme rien ne le distinguait des autres que son courage, on l'avait respecté pour son courage, qui avait cédé au nombre; une douzaine d'hommes s'étaient jetés sur lui, l'avaient désarmé, terrassé et amené prisonnier au camp, sans savoir quel était le capitaine, nous ne dirons pas qui s'était rendu à eux, mais qui avait été pris par eux.

Une fois au camp, il avait été reconnu par le connétable et par l'amiral, qui, tout en cachant son nom et le degré d'intérêt qu'ils lui portaient comme oncle et comme frère, avaient répondu de lui à ceux qui l'avaient pris, pour une somme de mille écus, que les deux illustres captifs devaient payer en même temps que leur propre rançon.

Mais à Emmanuel-Philibert il n'y avait pas eu moyen de dissimuler le rang du prisonnier; aussi, en invitant Dandelot à souper avec lui, comme il avait fait pour le connétable et pour l'amiral, il avait recommandé, comme il avait fait encore pour ceux-ci, que la surveillance la plus active entourât ce troisième prisonnier, qu'il tenait au moins pour l'égal des deux autres.

Le souper s'était prolongé jusqu'à dix heures et demie du soir, avec une courtoisie digne des beaux temps de la chevalerie. Emmanuel-Philibert avait essayé de faire oublier à toute cette noblesse française, prisonnière comme au lendemain de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, qu'elle était à la table de son vainqueur, et il avait été infiniment plus question, pendant la soirée, du siége de Metz et de la bataille de Renty, qu'il n'avait été question de la

bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin.

A dix heures et demie, comme nous l'avons dit, on se leva de table; des tentes avaient été préparées pour les nobles prisonniers au centre même du camp, dans une enceinte de palissades où l'on ne pénétrait que par une étroite ouverture que gardaient deux sentinelles.

Un cercle de factionnaires veillaient, en outre, en dehors de cette enceinte de palissades.

Souvent, pendant les longues nuits du siége, Dandelot avait, du haut de la muraille, étendu son regard sur ce camp gigantesque couché à ses pieds. Il connaissait le quartier de chaque chef, le gisement des tentes, l'intervalle gardé entre les hommes de nations différentes, et jusqu'aux accidents de terrain qui faisaient moutonner toute la cité aux flottantes banderoles.

Depuis qu'il était prisonnier, — et l'on sait qu'il n'y avait pas longtemps, — une seule idée avait, comme le balancier d'une pendule, battu les deux côtés du crâne de Dandelot.

Cette idée, c'était celle de fuir.

Aucune parole ne l'engageait, et, nous l'avons dit, il ne s'était pas rendu : il avait été pris; or, il pensait avec raison que plus tôt il tenterait de mettre à exécution ce projet de fuite, plus il aurait de chances qu'il réussît.

On ne sera donc pas étonné, quand nous dirons qu'à peine sorti du quartier d'Emmanuel-Philibert pour regagner celui des prisonniers, son œil commença d'interroger avidement tous les objets qui s'offraient à sa vue, avec le désir de faire, dans un moment donné, du plus futile et du plus insignifiant peut-être de ces objets, un moyen de salut.

Un officier allait être envoyé par Emmanel-Philibert à Cambrai, où il devait annoncer la prise de la ville, et porter la liste des prisonniers de marque qui avaient été faits.

Cette liste s'était encore augmentée pendant le souper, et l'officier, après qu'Emmanuel-Philibert avait eu pris congé de ses convives, était entré sous la tente du général en chef, pour que celui-ci ajoutât à la liste les nouveaux noms dont elle devait être grossie.

Un des chevaux des écuries d'Emmanuel, choisi parmi les plus rapides coureurs, stationnait à dix pas du quartier du

prince, la bride enrayée à l'arçon, et tenu au mors par un valet d'écurie.

Dandelot s'approcha du cheval en amateur qu'attire la vue d'une bête de race; puis, justifiant la réputation qu'il avait d'être un des meilleurs écuyers de l'armée française, d'un bond il se mit en selle, enfonça les éperons dans le ventre du cheval, renversa le palefrenier et partit au galop.

Le palefrenier renversé cria : « Alarme! » mais Dandelot était déjà à vingt pas du point d'où il était parti. Il passa comme une vision devant les tentes du comte de Mègue; le factionnaire le mit en joue, mais la mèche de son arquebuse était éteinte. Un autre, qui était armé d'un mousquet à rouet, se doutant que c'était ce cavalier qui passait comme une trombe que lui désignaient les cris retentissant de tous côtés, tira sur lui, et le manqua; cinq ou six soldats tentèrent de lui barrer le chemin avec des hallebardes, mais il culbuta les uns, sauta par-dessus les autres, les dépassa tous, rencontra la Somme sur son chemin, bondit d'un seul élan jusqu'au tiers de la rivière, au lieu d'essayer de couper le courant, se laissa dériver, et, à travers une fusillade qui n'eut d'autre résultat que de lui enlever son chapeau et de lui trouer son haut-de-chausses, sans même lui égratigner la peau, il aborda sur l'autre rive.

Arrivé là, il était à peu près sauvé.

En cavalier consommé qu'il était, il avait trop promptement compris la valeur du cheval qu'il serrait entre ses jambes, pour redouter la poursuite d'autres chevaux sur lesquels il aurait cinq ou six minutes d'avance; la seule chose qu'il eût donc à craindre, c'était que quelque balle ne le jetât à bas de son cheval, ou ne blessât son cheval assez grièvement pour l'empêcher de continuer son chemin.

Aussi, Dandelot eut-il un moment d'inquiétude en sortant de la Somme; ce moment fut court : au bout de cinq ou six élans, le fugitif avait reconnu que le cheval était aussi sain et sauf que lui-même.

Dandelot ne connaissait pas le pays, mais il savait la situation des villes principales qui entouraient Saint-Quentin, et qui formaient la ceinture française, Laon, la Fère, Ham; il devinait instinctivement le point où, vingt-cinq à vingt-six lieues au delà de ces villes, gisait Paris. Ce qui lui impor-

tait, c'était de s'éloigner du danger; il piqua droit devant lui, et se trouva naturellement sur la ligne de Gauchy, de Gruoïs et d'Essigny-le-Grand.

C'est en arrivant en vue de ce dernier village que, la lune s'étant levée, le cavalier put se rendre compte, non pas du chemin qu'il avait fait, non pas du lieu où il se trouvait, mais du paysage et de son aspect.

Dandelot, on se le rappelle, n'avait point assisté à la bataille; il ne pouvait donc pas être frappé de l'aspect que présentait le champ de bataille, et qui avait troublé Yvonnet.

Il continua sa route en ralentissant, cependant, le pas de son cheval, longea le village de Benay, passa entre les deux moulins d'Hinocourt, jetant à droite et à gauche, devant lui, d'avides regards. — Ce que cherchait le cavalier, c'était quelque homme isolé, quelque paysan des environs auprès duquel il pût se renseigner du lieu même où il se trouvait, et qui pût lui servir de guide, ou tout au moins le mettre dans son chemin. Voilà ce qui faisait qu'à tout instant il se levait sur ses étriers, étendant son regard aussi loin que ce regard pouvait porter.

Tout à coup, il lui sembla, au milieu du terrain bouleversé du cimetière le Piteux, voir se dresser une ombre humaine; il piqua droit sur cette ombre; mais l'ombre paraissait aussi désireuse de le fuir que lui était désireux de la joindre. L'ombre avait donc fui à toutes jambes; Dandelot lui avait donné la chasse; l'ombre s'était dirigée vers le bois de Rémigny. Dandelot avait deviné son intention, et, par tous les moyens possibles à un cavalier, c'est-à-dire par les éperons, par les genoux, par la voix, avait redoublé la vitesse de son cheval, lui faisant franchir monticules, buissons, ruisseaux, afin d'arriver à ces bois maudits avant l'ombre qu'il poursuivait, et qui eût semblé celle d'Achille aux pieds légers, si la terreur qu'elle paraissait éprouver ne l'eût point rendue indigne de ce nom victorieux d'Achille. L'ombre n'était plus qu'à vingt pas du taillis, Dandelot n'était plus qu'à trente pas de l'ombre; il avait fait un dernier effort dont nous avons vu le résultat ; l'ombre, — qui, au fur et à mesure qu'il s'en était approché, avait pris la solidité d'un corps, — l'ombre avait roulé à ses pieds, heurtée par le poitrail de son cheval. Il s'était jeté à terre

pour porter secours à ce fuyard, dont les renseignements pouvaient lui être si précieux, et, dans le pauvre diable haletant, presque évanoui, à demi mort de frayeur, il avait, à son grand étonnement et, en même temps, à sa grande joie, reconnu l'aventurier Yvonnet.

Quant à Yvonnet, avec un étonnement égal, mais avec une joie bien autrement grande, il avait, de son côté, reconnu le frère de l'amiral, monseigneur Dandelot de Coligny.

XX

L'ATTENTE.

La nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin avait retenti comme un coup de tonnerre inattendu par toute la France, et avait eu particulièrement son écho dans le château de Saint-Germain. Jamais le connétable de Montmorency, ce vieux soudard quinteux et ignorant, n'avait eu plus grand besoin, pour ne pas tomber en complète disgrâce, de l'inexplicable soutien que lui prêtait, près du roi Henri II, la constante et inébranlable faveur de Diane de Poitiers.

En effet, le coup était terrible : une moitié de la noblesse occupée, avec le duc de Guise, à la conquête de Naples, l'autre moitié anéantie ! Quelques gentilshommes échappés, meurtris et haletants, de cette grande boucherie, groupés autour de M. le duc de Nevers, blessé à la cuisse, — c'était toute la force active qui restait à la France !

Quatre ou cinq pauvres villes mal protégées par des remparts en mauvais état, mal approvisionnées de munitions et de vivres, mal pourvues de garnisons, Ham, la Fère, Laon, le Catelet et, comme une sentinelle perdue au milieu du

feu, Saint-Quentin, la moins forte, la moins défendue, la moins tenable de ces villes.

Trois armées ennemies, une espagnole, une flamande, une anglaise, les deux premières exaspérées par une longue alternative de victoires et de défaites, la troisième toute neuve, toute fraîche, alléchée par les antécédents de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, désireuse de voir ce fameux Paris dont une autre armée anglaise avait entrevu les murailles sous Charles VI, c'est-à-dire un siècle et demi auparavant.

Un roi isolé, sans génie personnel, brave, mais de cette bravoure particulière à l'individualité française, capable d'être un excellent soldat, incapable d'être un médiocre général.

Pour tout conseil, le cardinal de Guise et Catherine de Médicis, c'est-à-dire la cauteleuse politique italienne alliée à la ruse française et à l'orgueil lorrain.

En dehors de cela, une cour frivole de reines et de princesses, de femmes légères et galantes : la petite reine Marie, la petite princesse Élisabeth, madame Marguerite de France, Diane de Poitiers et sa fille, — à peu près fiancée à l'un des fils du connétable de Montmorency, François-Charles-Henri, — enfin, la petite princesse Marguerite.

Aussi, la nouvelle fatale de la perte de la bataille de Saint-Quentin ou de la Saint-Laurent, comme on voudra, ne semblait-elle, selon toute probabilité, que l'avant-courrière de deux nouvelles non moins terribles : la prise de la ville de Saint-Quentin et la marche sur Paris de la triple armée espagnole, flamande et anglaise.

Le roi commença donc par ordonner secrètement les préparatifs d'une retraite sur Orléans, cette vieille forteresse de la France, qui, reprise par une vierge, avait, un peu plus de cent ans auparavant, servi de tabernacle à l'arche sainte de la monarchie.

La reine, les trois princes, la petite princesse et toute la cour féminine devaient se tenir prêts à partir, soit de jour, soit de nuit, au premier ordre qui serait donné.

Quant au roi, il devait aller rejoindre les débris de l'armée partout où ils seraient, et combattre avec eux jusqu'à ce qu'il eût versé la dernière goutte de son sang. Toutes les

mesures étaient prises pour que le dauphin François lui succédât, en cas de mort, avec Catherine de Médicis pour régente, et le cardinal de Lorraine pour conseil.

En outre, nous croyons l'avoir déjà dit, des courriers avaient été expédiés au duc François de Guise afin qu'il hâtât son retour, et qu'il ramenât avec lui tout ce qu'il pourrait ramener de l'armée d'Italie.

Ces dispositions prises, Henri II avait attendu avec anxiété, l'oreille tournée vers la route de Picardie.

Alors, il avait appris que, contre toute probabilité, et même contre toute espérance, Saint-Quentin tenait encore. Quinze mille hommes avaient été anéantis sous ses murs; l'héroïque ville luttait contre la triple armée victorieuse avec quatre ou cinq cents soldats de toutes armes. Il est vrai qu'outre sa garnison, Saint-Quentin renfermait cette vaillante population que nous venons de voir à l'œuvre.

On attendit avec cette même anxiété, pendant deux jours, pendant trois jours, la nouvelle de la prise de la ville.

Rien de pareil n'arriva. On apprit, au contraire, que Dandelot était parvenu à entrer dans la place avec un renfort de quelques centaines d'hommes, et que l'amiral et lui avaient fait serment de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Or, on savait que, lorsque Coligny et Dandelot faisaient de pareils serments, ils les tenaient; le roi fut donc un peu rassuré : le danger existait toujours, mais il était moins imminent.

Tout l'espoir de la France se trouvait, comme on le voit, concentré sur Saint-Quentin.

Henri II demandait au ciel que la ville pût tenir huit jours; en attendant, et afin d'être au courant des nouvelles, il partit pour Compiègne : à Compiègne, il était à quelques lieues seulement du théâtre de la guerre.

Catherine de Médicis l'accompagna.

Lorsqu'il s'agissait de demander un bon conseil, c'était à Catherine de Médicis que Henri II avait recours; lorsqu'il s'agissait de passer un doux moment, c'était à Diane de Poitiers qu'il s'adressait.

Le cardinal de Guise restait à Paris pour surveiller et encourager les Parisiens.

En cas d'urgence, le roi rejoindrait l'armée, s'il existait

encore une armée, pour l'encourager de sa présence; Catherine reviendrait à Saint-Germain pour prendre la direction suprême de la retraite.

Henri trouva les populations beaucoup moins effrayées qu'il ne le craignait; cette habitude des armées des XIVe XVe et XVIe siècles, de ne hasarder un pas dans leurs conquêtes qu'après s'être assuré la possession des villes qu'elles rencontraient sur leur chemin, donnait un peu de répit à Compiègne, protégée par Ham, le Catelet et la Fère.

Henri s'installa au château.

A l'instant même, des espions furent envoyés du côté de Saint-Quentin, afin de s'informer de l'état de la place, et des courriers du côté de Laon et de Soissons, pour s'enquérir de ce qu'était devenue l'armée.

Les espions revinrent, racontant que Saint-Quentin tenait parfaitement, et ne faisait pas le moins du monde mine de vouloir se rendre; les courriers revinrent, disant que deux ou trois mille hommes — c'était tout ce qui restait de l'armée — s'étaient ralliés à Laon, autour du duc de Nevers.

Au reste, de ces deux ou trois mille hommes, le duc de Nevers avait tiré le meilleur parti possible.

Il connaissait les lenteurs de cette guerre de siéges que — une fois Saint-Quentin emportée — allait probablement entreprendre l'armée espagnole; il ne s'occupa donc que de renforcer les villes qui pouvaient retarder la marche de l'ennemi. Il envoya le comte de Sancerre à Guise, où celui-ci conduisit sa cornette de cavalerie, celle du prince de la Roche-sur-Yon, et les deux compagnies de d'Estrées et de Cuisieux. Il envoya le capitaine Bordillon à la Fère avec cinq enseignes de gens de pied, et autant de compagnies de cavalerie. Enfin le baron de Polignac partit pour le Catelet, M. d'Humières pour Péronne, M. de Chausnes pour Corbie, M. de Sésois pour Ham, M. de Clermont d'Amboise pour Saint-Dizier, Bouchavannes pour Coucy, et Montigny pour Chauny.

Quant à lui, il restait à Laon avec un corps d'un millier d'hommes; c'était là que le roi devait lui faire tenir les nouvelles troupes qu'il pourrait lever, et les renforts que l'on tirerait des autres parties de la France.

On mettait ainsi un premier appareil sur la blessure; mais rien ne disait encore que la blessure ne fût point mortelle.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus triste que ce vieux château de Compiègne, déjà sombre par lui-même, mais encore assombri par la présence de ses deux hôtes royaux. Lorsque Henri II venait à cette résidence, — et cela lui arrivait d'habitude trois ou quatre fois par an, — c'était pour peupler château, ville et fort de cette magnifique cour de jeunes femmes et de jeunes seigneurs qu'il traînait après lui ; c'était pour emplir les corridors et les salles gothiques du bruit des instruments de fête; c'était, enfin, pour faire retentir la forêt du son du cor et de l'aboi des chiens.

Cette fois, il n'en était pas ainsi. Vers la fin du jour, un lourd chariot s'était arrêté à la porte du château, sans avoir aucunement éveillé la curiosité des habitants de la ville, qu'il venait de traverser. A peine le suisse s'était-il ému de cet événement, en apparence peu important; un homme d'une quarantaine d'années, au teint presque africain, à la barbe noire, à l'œil cave ; une femme de trente-six ans, à la peau blanche et fine, aux yeux vifs, aux dents superbes, aux cheveux noirs, descendirent de cette voiture, suivis de trois ou quatre officiers de service. Le concierge les regarda avec étonnement, s'écria à double reprise : « Le roi ! la reine !... » puis, sur un signe de mutisme que lui fit Henri, les introduisit dans la cour intérieure, referma la porte derrière eux, et tout fut dit.

Le lendemain, on apprit à Compiègne que le roi et Catherine de Médicis étaient arrivés la veille, escortés de la nuit, moins triste et moins sombre qu'eux, et habitaient le château.

Aussitôt la population s'était émue, s'était assemblée, et, avec des cris de « Vive le roi! vive la reine! » s'était portée vers la résidence princière.

Henri fut toujours fort aimé, Catherine n'était point encore haïe.

Le roi et la reine parurent sur le vieux balcon de fer.

— Mes amis, dit le roi, je suis venu dans vos murs pour être moi-même le défenseur des marches de la France D'ici, mes oreilles et mes yeux resteront constamment tendus vers Saint-Quentin. J'espère que l'ennemi ne viendra pas jusqu'ici; mais qu'à tout hasard, comme ont fait les braves

Saint-Quentinois, chacun se prépare à la défense. Quiconque aura des nouvelles, bonnes ou mauvaises, de la ville assiégée, sera bien venu au château en me les apportant.

Les cris de « Vive le roi ! » avaient retenti de nouveau. Henri et Catherine avaient fait ce geste royal qui a si longtemps abusé les peuples, de se mettre la main sur le cœur, et s'étaient retirés à reculons. Derrière eux, les fenêtres s'étaient refermées; chacun s'était mis de son mieux en mesure de défense, et le roi n'avait plus reparu.

Les jardiniers, interrogés, avaient dit qu'il se promenait pensif dans les allées les plus sombres du parc, quelquefois jusqu'à une heure ou deux du matin, s'arrêtant tout à coup, écoutant immobile, souvent même appliquant son oreille à la terre, pour surprendre les détonations lointaines du canon... Mais, on le sait, toute attaque prématurée avait cessé, afin de donner à Emmanuel-Philibert le temps de préparer l'attaque générale.

Alors, le roi revenait au château, ignorant, inquiet; il montait à une espèce de tour d'où l'on découvrait jusqu'à une longue distance la route de Saint-Quentin, à laquelle venaient s'embrancher celles de Ham et de Laon; son œil interrogeait chaque voyageur qui apparaissait sur cette route, tremblant et désireux tout à la fois de trouver en lui le messager qu'il attendait.

Le roi était arrivé le 15 août, et les jours s'écoulaient les uns après les autres, sans qu'il entendît aucun bruit, sans qu'il vît venir aucun messager; ce qu'il savait seulement, c'est que Saint-Quentin tenait toujours.

Le 24, Henri se promenait, comme d'habitude, dans le parc, quand, tout à coup, un grondement lointain vint le faire tressaillir. Il s'arrêta et écouta; mais il n'eut pas même besoin d'approcher son oreille de la terre, pour comprendre que de foudroyantes décharges d'artillerie se succédaient sans interruption.

Pendant trois jours, bien avant dans la nuit, et longtemps avant le lever du soleil, le même bruit s'était fait entendre; Henri, à ce formidable écho, ne comprenait pas qu'une seule maison de Saint-Quentin pût être demeurée debout.

Le 27, à deux heures de l'après-midi, le bruit avait cessé.

Qu'était-il arrivé? Que voulait dire ce silence, après l'effroyable rumeur qui l'avait précédé?

Sans doute, Saint-Quentin, moins privilégiée que ces fabuleuses salamandres dont François Ier avait fait ses armes, venait de succomber dans un cercle de feu.

Il attendit jusqu'à sept ou huit heures du soir, écoutant si le bruit éteint ne se réveillait pas. Il espérait encore que la lassitude des assiégeants les avait forcés d'accorder une trêve à la ville.

Cependant, à neuf heures du soir, ne pouvant résister à son inquiétude, il expédia deux ou trois courriers, avec ordre de prendre différentes routes, afin que, si l'un d'eux tombait aux mains de l'ennemi, les autres, du moins, eussent la chance d'y échapper.

Jusqu'à minuit, il erra dans le parc; puis il rentra au château, se coucha, chercha vainement le sommeil dans ses draps fiévreux, et, ne pouvant dormir, se leva au point du jour, pour gagner son observatoire.

A peine y était-il, qu'à l'extrémité de cette route si souvent explorée par ses regards, il vit, soulevant la poussière du chemin, que commençaient à dorer les premiers rayons du soleil, accourir un cheval emportant au galop deux cavaliers vers la ville.

Henri n'eut pas un instant de doute : ces deux cavaliers ne pouvaient être que des messagers lui apportant des nouvelles de Saint-Quentin. Il envoya au-devant d'eux pour qu'ils n'éprouvassent point de retard à la porte dite de Noyon. Un quart d'heure après, le cheval s'arrêtait devant la herse du château, et Henri jetait un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant Dandelot, et en voyant poindre derrière lui, et rester respectueusement au seuil de la porte, un second personnage dont la figure ne lui était pas étrangère, quoiqu'il ne pût, au premier abord, se rappeler où il avait vu cette figure.

Notre lecteur, qui a probablement plus de mémoire que le roi Henri II, et à qui, d'ailleurs, sur ce point, nous viendrons en aide, se souviendra que c'était au château de Saint-Germain, lorsque notre aventurier servait d'écuyer au malheureux Théligny, qui avait été tué pendant les premiers jours du siége.

En voyant arriver sur la même monture Dandelot et Yvonnet, on n'exigera point, sans doute, que nous racontions comment, après la reconnaissance qui avait eu lieu sur la lisière du bois de Rémigny, la meilleure harmonie s'était à l'instant même établie entre le fugitif fuyant et le fugitif poursuivant; comment Yvonnet, qui savait la contrée par cœur, pour l'avoir de nuit et de jour explorée en tout sens, s'était offert pour guide à Dandelot, et comment, enfin, en échange de ce service, le frère de l'amiral avait invité l'amant de mademoiselle Gudule à monter en croupe derrière lui, arrangement qui avait ce double avantage de ne point fatiguer l'aventurier et de ne pas retarder le capitaine.

Le cheval eût peut-être préféré une autre combinaison; mais c'était un noble animal plein de feu et de courage; on voit qu'il avait fait de son mieux, et qu'il n'avait, à tout prendre, employé que trois heures et demie pour franchir la distance qui sépare Gibercourt de Compiègne, c'est-à-dire pour faire près de onze lieues!

XXI

LES PARISIENS.

Les nouvelles apportées par les deux messagers etaient de celles qui sont bientôt dites, mais sur lesquelles on revient longtemps. Après le récit sommaire, qui fut d'abord fait par Dandelot, de la prise de la ville, le roi passa aux détails, et, moitié par le capitaine, moitié par l'aventurier, il apprit à peu près tout ce que nous avons raconté à nos lecteurs.

En somme, la ville était prise; le connétable et Coligny, c'est-à-dire, en l'absence du duc de Guise, les deux meilleurs capitaines du royaume étaient prisonniers, et l'on igno-

rait encore si l'armée victorieuse s'amuserait à batailler devant des bicoques ou marcherait directement sur Paris.

Batailler devant des bicoques, c'était bien une guerre qui allait au tempérament craintif et tâtonneur de Philippe II.

Marcher droit sur Paris était une détermination qui s'harmonisait bien avec le génie aventureux d'Emmanuel-Philibert.

Auquel de ces deux partis s'arrêteraient les vainqueurs?

C'est ce qu'ignoraient également Dandelot et Yvonnet.

Dandelot était d'avis que le prince de Savoie et le roi d'Espagne marcheraient sur Paris immédiatement.

Quant à Yvonnet, une pareille question dépassait complétement la hauteur de ses vues stratégiques; mais, comme le roi voulait absolument qu'il eût un avis, il se rangea à celui de Dandelot.

Il y eut donc majorité sur ce point, que les vainqueurs ne perdraient pas de temps, et que, par conséquent, les vaincus n'avaient pas de temps à perdre.

A l'instant même, il fut décidé qu'après avoir pris quelques minutes de repos, les deux messagers partiraient, Dandelot de son côté, et Yvonnet du sien, chargés l'un et l'autre d'une mission en harmonie avec la position sociale et militaire respectivement occupée par chacun d'eux.

Dandelot accompagnerait Catherine de Médicis à Paris; Henri, qui ne voulait pas quitter le voisinage de l'ennemi, envoyait la reine faire un appel au patriotisme des bourgeois parisiens.

Yvonnet partirait pour Laon, remettrait des lettres du roi au duc de Nevers, tâcherait, sous un déguisement quelconque, de rôder autour de l'armée espagnole, et de surprendre les intentions du roi d'Espagne à l'endroit du plan que ce dernier allait suivre. Il y avait bien des chances pour que celui qui était chargé de cette périlleuse mission fût pris et pendu; mais cette idée, qui, par les souvenirs qu'elle lui rappelait, eût fait frissonner Yvonnet pendant les ténèbres, n'avait plus d'effet sur le jeune homme, une fois le jour venu. Yvonnet accepta donc; il n'avait de nerfs que la nuit; mais, alors, on l'a vu, il en avait prodigieusement.

M. Dandelot fut autorisé par le roi à s'entendre avec le cardinal de Lorraine, qui avait le maniement des finances,

sur les besoins d'argent que lui et son frère pouvaient avoir dans la situation précaire où ils se trouvaient. Quant à Yvonnet, il reçut vingt écus d'or pour le message qu'il venait d'apporter, et la commission qu'il allait entreprendre ; en outre, le roi l'autorisa, comme il avait déjà fait une première fois, à choisir dans ses écuries le meilleur cheval qu'il y trouverait.

A dix heures du matin, c'est-à-dire après avoir pris chacun environ six heures de repos, les deux messagers partirent pour leur destination respective; seulement, à la porte, tous deux se tournèrent le dos, l'un allant vers l'orient, et l'autre vers le couchant.

Nous retrouverons plus tard Yvonnet, le moins important de nos deux personnages, ou, si nous ne le retrouvons pas, comme nous saurons du moins par ouï-dire ce qu'il est devenu, attachons-nous aux pas de M. Dandelot, lesquels sont aussi les pas de la reine Catherine de Médicis, qui, en sa compagnie et sous sa garde, suit la route de Paris aussi vite que le permet la pesanteur du char attelé de quatre chevaux qui la traîne vers la capitale.

En vertu de cet axiome que le danger, vu de loin, est parfois bien autrement effrayant que vu de près, la frayeur avait peut-être été d'abord plus grande à Paris qu'elle ne l'était à Compiègne. Jamais, depuis l'époque où l'Anglais, de la plaine Saint-Denis, avait pu entrevoir les tours de Notre-Dame et le clocher de la Sainte-Chapelle, jamais, disons-nous, terreur pareille n'avait agité les Parisiens. C'était au point que, le lendemain du jour où la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin était parvenue des bords de la Somme aux rives de la Seine, à voir les charrettes attelées et chargées de meubles, les chevaux harnachés avec cavaliers et cavalières en selle, on eût pu croire qu'on était dans un de ces jours de déménagement où le tiers de Paris change de domicile. Or, c'était plus qu'un changement de domicile, c'était une fuite; la capitale débordait sur la province.

Il est vrai que, peu à peu, et lorsqu'on avait vu que les nouvelles ne devenaient pas plus alarmantes, grâce à cette précieuse organisation dont, entre tous les peuples, est doué le peuple français, et qui consiste à rire de tout, ceux qui étaient restés à Paris en étaient venus à railler ceux qui l'a-

vaient quitté; de sorte que, tout doucement, les fugitifs étaient rentrés, et que c'étaient ceux-là, maintenant, qui, rendus plus fermes par la raillerie, paraissaient disposés à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Telle était la disposition où Catherine et Dandelot, en franchissant la barrière, dans l'après-midi du 28 août 1557, trouvèrent les Parisiens, auxquels ils apportaient une nouvelle plus formidable encore que celle de la perte de la bataille de la Saint-Laurent, c'est-à-dire celle de la reddition de la ville de Saint-Quentin.

C'est de la façon dont les nouvelles sont répandues que dépend parfois l'effet qu'elles produisent.

— Mes amis, dit Dandelot s'adressant au premier groupe de bourgeois qu'il rencontra, gloire aux habitants de la ville de Saint-Quentin! Ils ont tenu près d'un mois dans une place où les plus braves eussent hésité à promettre de tenir huit jours; par cette résistance, ils ont donné à M. de Nevers le temps de rassembler une armée sur laquelle Sa Majesté le roi Henri II expédie à chaque instant de nouveaux renforts, et voici Sa Majesté la reine Catherine qui vient parmi vous faire appel à votre patriotisme pour la France et à votre amour pour vos rois.

Et, à ces mots, la reine Catherine passa la tête tout entière par la portière de la voiture, criant :

— Oui, mes bons amis, c'est moi qui viens, au nom du roi Henri II, pour vous annoncer que toutes les villes sont prêtes à faire de leur mieux, comme a fait Saint-Quentin. Illuminez donc en signe de la confiance que le roi Henri a en vous, et de l'amour que vous lui portez. Et, ce soir, à l'hôtel de ville, je m'entendrai avec vos magistrats, M. le cardinal de Lorraine et M. Dandelot, sur les mesures qu'il y a à prendre pour repousser l'ennemi, découragé par la longueur du siége mis devant la première de nos villes.

Il y avait une grande connaissance de la multitude dans cette façon de lui annoncer une des plus terribles nouvelles que jamais la population d'une capitale eût reçue; aussi était-ce Dandelot qui avait préparé tout à la fois et son discours et celui de la reine Catherine.

Il en résulta que ce peuple qui, si on lui eût dit tout simplement : « Saint-Quentin est pris, et les Espagnols marchent

sur Paris! » se fût débandé, et eût couru tout effaré par les rues et les carrefours en hurlant : « Tout est perdu! sauve qui peut! » se mit, au contraire, à crier de toutes ses forces : « Vive le roi Henri II! vive la reine Catherine! vive le cardinal de Lorraine! vive M. Dandelot! » et, pressant de ses flots la voiture de Catherine et le cheval de l'illustre gentilhomme, leur fit une bruyante et presque joyeuse escorte de la barrière Saint-Denis au palais du Louvre.

Arrivé à la porte du Louvre, Dandelot se dressa de nouveau sur les arçons pour dominer la foule innombrable qui encombrait la place, les rues adjacentes et jusqu'aux quais, et, d'une voix forte :

— Mes amis, dit-il, Sa Majesté la reine me charge de vous rappeler que, dans une heure, elle se rendra à l'hôtel de ville, où vos magistrats vont être convoqués; elle s'y rendra à cheval pour être plus près de vous, et, au grand nombre que vous serez, elle jugera de votre amour. N'oubliez pas les torches et les illuminations.

Un immense vivat retentit, et la reine put, dès lors, être assurée que toute cette population, qu'elle venait de s'acquérir par quelques paroles, était prête à faire, comme celle de Saint-Quentin, tous les sacrifices, même celui de la vie.

Catherine de Médicis rentra au Louvre, accompagnée de Dandelot; à l'instant, le cardinal de Lorraine fut convoqué, avec ordre de faire réunir les magistrats de la ville, maires, échevins, prévôts des marchands, syndics des communautés, chefs d'états, à l'hôtel de ville, pour neuf heures du soir.

On a déjà vu que Dandelot était un habile metteur en scène; il avait choisi cette heure-là comme celle de l'effet.

La plupart des gens qui étaient assemblés à la porte du Louvre résolurent, pour être sûrs de faire partie du cortége royal, et, en même temps, pour que personne ne leur prît les premières places, de ne point bouger du poste où ils étaient; seulement, quelques-uns, messagers des masses, se détachèrent pour aller acheter des torches.

D'un autre côté, ces hérauts populaires qui, dans tous les grands événements, se sacrent eux-mêmes crieurs publics, allaient par les rues qui conduisaient du Louvre à l'hôtel de ville, criant :

— Bourgeois de Paris, illuminez vos fenêtres : la reine

Catherine de Médicis va passer, se rendant à l'hôtel de ville!

Et, à cet appel, qui n'avait rien de forcé, mais qui, au contraire, laissait aux bourgeois leur libre arbitre, dans toute maison située sur la route que devait parcourir la reine, comme dans une vaste ruche, chacun commençait à s'agiter, à courir aux lampions, aux lanternes, aux chandelles, et, sur chaque fenêtre, lumineuse alvéole, à traduire son enthousiasme, que l'on pouvait estimer au nombre des cires brûlantes ou des suifs incandescents.

Nous disons que les crieurs allaient par les rues; car, avec leur intelligence instinctive, ils avaient bien compris que la reine suivrait la ligne des rues, et non celle des quais; les cortéges qui suivent les quais se trompent dans leur itinéraire, s'ils ont besoin d'enthousiasme : le long des quais, l'enthousiasme les suit, mais en boitant comme la justice; le côté de la rivière est forcément muet.

Aussi, l'heure venue, la reine, à cheval entre Dandelot et le cardinal de Lorraine, accompagnée d'une suite pauvre et peu nombreuse, comme il convient à une reine qui en appelle à son peuple des revers de la fortune royale, la reine, disons-nous, gagna la rue Saint-Honoré à la hauteur du château d'Eau, suivit la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Fourreurs, continua jusqu'à la rue Jean-Pain-Mollet, et déboucha sur la Grève par la rue de l'Épine.

Cette marche, dont les événements eussent dû faire une marche funéraire, devint un véritable triomphe que rappelèrent de bien loin les fameuses proclamations de *la patrie en danger*, mises en scène par l'artiste Sergent; là tout était préparé d'avance; pour Catherine tout fut improvisé.

De quatre heures à neuf heures du soir, elle avait eu le temps d'envoyer chercher à Saint-Germain le jeune dauphin François; l'enfant pâle et maladif était bien celui qui convenait au drame : c'était le fantôme de cette dynastie des Valois près de s'éteindre dans la plus riche postérité qu'eût jamais possédée un roi, à l'exception du roi Priam. Quatre frères! Il est vrai que trois de ces frères furent empoisonnés probablement, et le quatrième assassiné!

Mais, pendant cette soirée que nous tentons de décrire, le mystérieux avenir était encore caché dans les bienheureuses ténèbres qui le voilent aux regards des hommes.

Chacun ne s'occupait que du présent, et le présent, en effet, portait avec lui une somme d'occupation suffisante aux plus avides d'émotion et de mouvement.

Dix mille personnes accompagnaient la reine; cent mille faisaient la haie sur son passage; deux cent mille peut-être la regardaient passer aux fenêtres. Ceux qui la suivaient, ceux qui faisaient la haie portaient des torches dont la lueur, jointe à celle des illuminations, faisait une lumière moins brillante, c'est vrai, mais autrement fantastique que celle du jour; les gens qui suivaient la reine ou qui l'accompagnaient secouaient leurs torches; les gens des fenêtres secouaient leurs mouchoirs ou jetaient des fleurs.

Tous criaient : « Vive le roi! vive la reine! vive le dauphin! »

Puis, de temps en temps, comme un souffle de menace et de mort passait sur cette foule, et l'on entendait gronder comme une voix sombre, avec accompagnement d'épées choquées les unes contre les autres, avec éclairs de couteaux brandis, et détonations d'arquebuses déchargées.

C'était ce cri, qui naissait on ne sait où, et qui allait se perdre dans l'infini :

— Mort aux Anglais et aux Espagnols!

Et, à ce cri, un frisson passait dans le corps du plus brave, tant on sentait que ce cri était celui de la haine invétérée de tout un peuple.

La reine, le dauphin et leur cortége, partis à neuf heures du Louvre, n'arrivèrent qu'à dix heures et demie à l'hôtel de ville; pendant tout le trajet, il avait fallu fendre la foule, et, cette fois, l'expression était littérale, aucune garde, aucun soldat ni à pied ni à cheval n'étant là pour rendre aux augustes cavaliers ce mauvais service. Chacun, au contraire, pouvait toucher le cheval, les vêtements et mêmes les mains de la reine et de l'héritier de la couronne. — Le peuple était très-avide de toucher ces chevaux qui menaçaient de l'écraser, ces riches vêtements qui contrastaient singulièrement avec ses guenilles, ces mains qui allaient lui enlever son dernier sou : cet attouchement le faisait crier de joie, quand il aurait dû hurler de douleur!

Ce fut donc au milieu des cris de joie et des protestations de dévouement de la population tout entière que le cortége

royal déboucha sur la place la Grève, où l'hôtel de ville — bijou de la renaissance gâté par l'ordre de Louis-Philippe, comme tous les monuments sur lesquels il a porté sa main antiartistique — venait d'être bâti.

Tous les magistrats municipaux, les prévôts, les syndics, les chefs de corporations, attendaient, étagés sur le perron de l'hôtel de ville, débordant sur la place, s'enfonçant dans l'intérieur sous les voûtes sombres.

Il fallut un quart d'heure à la reine, au dauphin, à M. le cardinal de Lorraine et à Dandelot pour traverser la place.

Jamais cirque néronien ne fut plus ardemment éclairé, même pendant les nuits où l'on y brûlait des chrétiens roulés dans le soufre et la poix-résine : des lumières étincelaient à toutes les fenêtres; des torches flamboyaient par toute la place, se prolongeaient sur les quais, montaient sur les galeries et jusque sur le sommet des tours de Notre-Dame. La rivière semblait charier du feu liquide!

La reine et le dauphin ne disparurent sous le porche de l'hôtel de ville que pour reparaître presque immédiatement sur le balcon.

On répétait avec enthousiasme ces mots que Catherine avait dits ou n'avait pas dits : « Si le père meurt en vous défendant, bonnes gens de la ville de Paris, je vous amène son fils. »

Et, à la vue de ce fils, qui devait être ce pauvre petit François II de piteuse mémoire, on applaudissait, on poussait des cris, on hurlait.

La reine demeurait sur le balcon pour entretenir l'enthousiasme, laissant le cardinal de Lorraine et Dandelot faire les affaires auprès des magistrats de la ville de Paris.

Elle avait raison; ils les faisaient et les faisaient bien.

« Ils rassuraient, dit l'*Histoire de Henri II* par l'abbé Lambert, les magistrats et les principaux bourgeois de la ville de Paris, sur l'amour et sur la tendresse du roi, prêt à sacrifier sa vie pour éloigner les dangers qui semblaient les menacer; ils leur affirmaient que, quelque accablante que fût la perte que la France venait de faire, cette perte n'était point irréparable, si toutefois Sa Majesté trouvait dans ses fidèles sujets le zèle que ceux-ci avaient toujours eu pour la gloire et les intérêts de l'État; ils ajoutaient que le roi, afin de ne

pas surcharger ses peuples, n'avait point hésité à engager son propre domaine, mais que, s'étant enlevé cette ressource, Sa Majesté ne devait plus compter que sur les secours volontaires qu'elle se promettait de l'amour de ses sujets, et que plus le besoin était pressant, plus le peuple français devait faire d'efforts pour mettre son roi à même d'opposer des forces égales à celles de ses ennemis. »

Ce discours produisit son effet : la ville de Paris vota, séance tenante, trois cent mille livres pour les premiers frais de la guerre, invitant les principales villes du royaume à en faire autant qu'elle.

Quant aux moyens de défense immédiate, — et l'on sait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, — voici ceux que Dandelot proposait : d'abord, le rappel d'Italie de M. de Guise et de son armée ; c'était, on le sait, chose arrêtée déjà, et les ordres relatifs au retour étaient partis depuis longtemps ; ensuite une levée de trente mille soldats français, et de vingt mille étrangers ; enfin, les hommes d'armes et les chevau-légers devaient être doublés.

Pour subvenir à ces frais gigantesques, dans un moment où le trésor public était à sec, et où les domaines du roi *étaient engagés*, voici ce que Dandelot proposait :

Le clergé, sans exception d'aucun bénéfice, serait prié d'offrir au roi, à titre de don, une année de son revenu ;

Les gentilshommes, quoique exempts par leurs priviléges de toute contribution, se taxeraient eux-mêmes chacun selon ses facultés.

Et Dandelot, donnant l'exemple, déclarait ne se réserver, pour son entretien et celui de son frère, que la somme de deux mille écus, abandonnant au roi le reste des revenus de l'amiral et des siens.

Enfin, un travail serait fait par M. le cardinal de Lorraine, administrateur des finances, qui taxerait le tiers état selon ses moyens.

Pauvre tiers état : on se gardait bien de le taxer à une année de son revenu, lui, ou de lui laisser le soin de se taxer lui-même !

Une partie de ces mesures furent votées d'enthousiasme ; les autres, ajournées. — Il va sans dire que les mesures ajournées étaient celles qui faisaient contribuer le clergé

et la noblesse aux frais de la levée et de l'entretien des troupes.

Mais ce qui fut décidé immédiatement, c'est que quatorze mille Suisses seraient levés, et huit mille Allemands enrôlés; c'est que l'on formerait, dans chaque province du royaume, des compagnies de tous les jeunes gens en état de porter les armes.

En somme, c'était beaucoup de besogne faite dans une soirée; à minuit, tout était fini et arrêté.

A minuit quelques minutes, la reine descendait le perron, tenant par la main M. le dauphin, lequel, tout en dormant debout, saluait gracieusement la foule avec son petit toquet de velours.

A une heure et demie, la reine rentrait au Louvre, pouvant dire, cent ans juste avant son compatriote Mazarin : « Ils ont crié, ils payeront! »

Oh! peuple! peuple! c'était cependant cette faiblesse même qui révélait ta force; c'était cette prodigalité de ton or et de ton sang qui témoignait de ta richesse! Ceux qui te maîtrisaient en revenaient à toi, dans ce moment solennel où le roi le plus hautain, la reine la plus fière, te faisaient demander l'aumône de ton sang et de ton or dans le toquet de velours de l'héritier de la couronne!

XXII

AU CAMP ESPAGNOL.

Nous avons vu ce que M. le duc de Nevers faisait à Laon; nous avons vu ce que le roi Henri faisait à Compiègne; nous avons vu, enfin, ce que la reine Catherine, le dauphin, le

cardinal de Lorraine faisaient à Paris. Nous allons voir ce que Philippe II et Emmanuel-Philibert faisaient au camp espagnol, et comment on perdait là le temps si bien mis à profit ailleurs.

D'abord, ainsi que nous l'avons dit, la ville de Saint-Quentin, subissant les conséquences de son héroïsme, avait été livrée à cinq jours de pillage. Cette ville, qui, vivante, avait sauvé la France, continuait de la sauver par son agonie : l'armée qui s'acharnait sur la pauvre ville morte oubliait que le reste de la France vivait, et, exalté à ce spectacle, organisait une défense désespérée.

Nous passerons donc par-dessus ces cinq jours, jours d'incendie, de deuil et de désolation, pour arriver au 1er septembre, et, comme, dans un chapitre précédent, nous avons dit quel aspect présentait la ville, nous dirons, avec la même exactitude, quel aspect présentait le camp.

Tout, depuis le matin, y était à peu près rentré dans l'ordre. Chacun comptait ses prisonniers, visitait son butin, faisait son inventaire, et riait de ce qu'il avait gagné, ou pleurait de ce qu'il avait perdu.

A onze heures du matin, il devait y avoir conseil sous la tente du roi d'Espagne.

Cette tente était placée à l'extrémité du camp ; nous avons expliqué pourquoi : — la musique des boulets français étant, comme il l'avait avoué lui-même, particulièrement désagréable aux oreilles de Philippe II.

Commençons par les sommités, et voyons ce qui se passait sous cette tente.

Le roi tenait décachetée une lettre que venait d'apporter, tout poudreux, un messager assis sur un banc de pierre à la porte de la tente royale ; — un valet du roi d'Espagne versait à ce messager, dans un verre de cabaret, un vin doré dont la couleur trahissait l'origine méridionale.

Cette lettre, qui était revêtue d'un grand sceau de cire rouge représentant des armes surmontées d'une mitre, et flanquées de deux crosses, paraissait préoccuper singulièrement Philippe II.

Au moment où, pour la troisième ou quatrième fois, il venait de relire l'importante missive, le galop d'un cheval s'arrêtant brusquement aux portes de sa tente lui fit relever

la tête, et, sous ses paupières clignotantes, son œil terne parut chercher quel était celui qui semblait avoir si grande hâte de se trouver en sa présence.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, que la tapisserie qui fermait l'entrée de la tente se souleva, et qu'un de ces serviteurs qui transportaient jusqu'au milieu des camps l'étiquette des palais de Burgos et de Valladolid, annonça :

— Son Excellence don Luis de Vargas, secrétaire de monseigneur le duc d'Albe.

Philippe poussa un cri de joie ; puis, comme s'il eût été honteux vis-à-vis de lui-même de s'être laissé aller à cette première impression, il s'imposa en quelque sorte un moment de silence, et, d'une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre émotion, agréable ou désagréable :

— Faites entrer don Luis de Vargas, dit-il.

Don Luis entra.

Le messager était couvert de sueur et de poussière; la pâleur de son front indiquait la fatigue d'une longue route ; l'écume qui couvrait son cheval, et qui humectait le côté intérieur de ses bottes, montrait la hâte qu'il avait eue d'arriver. Et cependant, l'annonce faite, il s'arrêta debout, immobile et le chapeau à la main, à dix pas du roi Philippe II, attendant, pour dire les nouvelles qu'il apportait, que celui-ci lui eût adressé la parole.

Cette soumission à la loi de l'étiquette — la première de toutes les lois en Espagne — parut satisfaire le roi ; et, avec un sourire, vague comme un rayon de soleil jouant sur la terre à travers un nuage grisâtre d'automne :

— Que Dieu soit avec vous, don Luis de Vargas ! Quelles nouvelles d'Italie?

— Bonnes et mauvaises à la fois, sire ! répondit don Luis. Nous sommes maîtres de la position en Italie ; mais M. de Guise revient en France en toute hâte avec une partie de l'armée française.

— C'est le duc d'Albe qui vous envoie m'annoncer cette nouvelle, don Luis?

— Oui, sire, et il m'a ordonné de prendre le chemin le plus court, et de faire toute diligence, afin que je pusse précéder en France M. de Guise d'une douzaine de jours, au

moins. En conséquence, je me suis embarqué sur une galère à Ostie; j'ai pris terre à Gênes; je suis venu par la Suisse, Strasbourg, Metz et Mézières, et suis heureux d'avoir fait tout ce grand voyage en quatorze jours, attendu, j'en suis sûr, qu'il en faudra bien le double au duc de Guise pour arriver à Paris.

— Effectivement, vous avez fait bonne diligence, don Luis, et je reconnais que vous ne pouviez pas venir en un moindre temps. Mais n'avez-vous point de lettre particulière du duc d'Albe pour moi?

— Monseigneur, dans la crainte que je ne fusse pris, n'a point osé me rien confier par écrit; seulement, il m'a ordonné de vous répéter ces mots: « Que Sa Majesté le roi d'Espagne se souvienne du roi Tarquin abattant les trop hautes tiges de pavot poussant dans son jardin; rien ne doit pousser trop haut dans le jardin des rois, pas même les princes! » Votre Majesté, a-t-il ajouté, comprendrait parfaitement ce que ces mots veulent dire, et à quelle fortune ils font allusion.

— Oui, murmura le roi d'Espagne; oui, je reconnais là la prudence de mon fidèle Alvarez... J'ai compris, en effet, don Luis, et je le remercie. Quant à vous, allez vous reposer, et faites-vous donner par mes gens tout ce qui vous est nécessaire.

Don Luis de Vargas s'inclina, sortit, et la tapisserie retomba derrière lui.

Laissons le roi Philippe II méditer à loisir sur la lettre aux armes épiscopales, et sur le message verbal du duc d'Albe, et passons sous une autre tente qui n'est éloignée de la sienne que d'une portée de fusil.

Celle-là, c'est la tente d'Emmanuel-Philibert.

Emmanuel-Philibert est incliné sur un lit de camp où gît un blessé; un médecin enlève l'appareil d'une plaie qui semble n'être qu'une contusion au côté gauche de la poitrine, et qu'à la pâleur et à la faiblesse du blessé, on peut juger être, cependant, plus grave.

Toutefois, le visage du médecin paraît se rasséréner à l'inspection de l'effroyable ecchymose, qu'on dirait provenir du choc d'une pierre lancée par une catapulte antique.

Le blessé n'est autre que notre ancien ami Scianca-Ferro,

que nous n'avons pu suivre au milieu de ce grand ensemble de l'assaut dont nous avons essayé de donner une idée. Nous retrouvons, enfin, le brave écuyer sous la tente du duc de Savoie, sur ce lit de douleur que l'on a fait accroire au soldat être un lit de gloire.

— Eh bien? demanda avec inquiétude Emmanuel-Philibert.

— Du mieux! beaucoup de mieux, monseigneur! répondit le médecin; et, maintenant, le blessé est hors de danger...

— Je te le disais bien, Emmanuel! interrompit Scianca-Ferro d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner de la fermeté, et qui, malgré ses efforts, demeurait stridente. En vérité, tu m'humilies, à me traiter comme tu traiterais une vieille femme, et tout cela pour une misérable contusion!

— Une misérable contusion qui t'a brisé une côte, qui t'en a enfoncé deux autres, et qui te fait cracher le sang à chaque haleine depuis six jours!

— C'est vrai, que le coup a été solidement appliqué! reprit le blessé en essayant de sourire. Passe-moi donc la machine en question, Emmanuel.

Emmanuel chercha des yeux ce que Scianca-Ferro désignait sous le titre de *la machine en question*, et s'en alla ramasser, dans un coin de la tente, un objet qui, effectivement, était une véritable machine, et même une machine de guerre.

Si vigoureux qu'il fût, le prince souleva cet objet avec peine, et vint le déposer sur le lit de Scianca-Ferro.

C'était un boulet de douze emmanché d'une barre de fer; le tout pouvait peser de vingt-cinq à trente livres.

— *Corpo di Bacco!* s'écria gaiement le blessé, conviens, Emmanuel, que voilà un charmant joujou! Et qu'a-t-on fait de celui qui en jouait?

— Selon tes ordres, il ne lui a été fait aucun mal. On lui a demandé sa parole de ne pas fuir; il l'a donnée, et il doit être, comme d'habitude, à quelques pas de la tente, soupirant et pleurant, le front dans ses mains.

— Oui, pauvre diable!... J'ai, à ce que tu m'as dit, fendu jusqu'aux oreilles la tête de son neveu, un digne Allemand qui jurait bien, mais qui frappait encore mieux!... Ma foi!

s'il y avait eu seulement dix hommes comme ces deux gaillards-là à chaque brèche, c'eût été quelque chose de pareil à la fameuse guerre des titans que tu me racontais quand tu expliquais ce malheureux grec auquel je n'ai jamais voulu mordre, et autant eût valu escalader Pélion ou Ossa?

Puis, prêtant l'oreille :

— Eh! mordieu! Emmanuel, il y a quelqu'un qui lui cherche querelle, à mon digne Tedesco... J'entends sa voix... Il faut que ce soit diablement grave, car on m'a dit que, depuis cinq jours, il n'avait pas desserré les dents!

En effet, le bruit d'une rixe arrivait jusqu'aux oreilles du blessé et de ceux qui l'entouraient, avec un triple accompagnement de jurons en espagnol, en picard et en allemand.

Emmanuel laissa Scianca-Ferro aux soins du docteur, et, pour faire plaisir au blessé, il parut sur le seuil de sa tente, s'informant des causes de cette rixe, qui, en quelques secondes, venait de dégénérer en un véritable combat.

Voici, — au moment où, pareil au Neptune de Virgile, Emmanuel-Philibert prononçait le *quos ego* qui devait calmer les vagues irritées, — voici, disons-nous, quel était l'aspect du champ de bataille.

D'abord, — nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais, comme disent les paysans picards, avec lesquels nous allons nous retrouver en contact, — *sauf le respect que nous leur devons*, le personnage principal de l'échauffourée était un âne.

Un âne magnifique, c'est vrai, chargé de choux, de carottes et de laitues, ruant et brayant que c'était merveille, et secouant de son mieux sa cargaison potagère, éparse autour de lui.

Après l'âne, l'acteur le plus important était, sans contredit, notre ami Heinrich Scharfenstein, frappant à droite et à gauche avec un pieu de tente qu'il avait déraciné, et à l'aide duquel il avait déjà renversé sept ou huit soldats flamands. Un voile de profonde mélancolie était étendu sur son visage; mais, comme on le voit, cette mélancolie n'ôtait rien à la vigueur de son bras.

Après Heinrich, venait une belle et jeune paysanne, vigoureuse et fraîche, laquelle gourmait de son mieux un

soldat espagnol qui, selon toute probabilité, avait essayé de se livrer vis-à-vis d'elle à des privautés que sa pudeur ne pouvait autoriser.

Puis, enfin, le paysan propriétaire probable de l'âne, qui, tout en grommelant, ramassait ses laitues, ses carottes et ses choux, dont les soldats qui l'entouraient paraissaient fort friands.

La présence d'Emmanuel-Philibert fit, nous l'avons déjà dit, l'effet de la tête de Méduse sur les assistants : les soldats lâchèrent les choux, les carottes ou les laitues qu'ils s'étaient déjà appropriés ; la belle fille lâcha le soldat espagnol, qui s'enfuit, la moustache à moitié arrachée et le nez en sang ; l'âne cessa de ruer et de braire.

Henrich Scharfenstein, seul, porta encore, comme une machine lancée avec trop de force pour s'arrêter au premier signe, deux ou trois coups de pieu qui abattirent deux ou trois hommes.

— Qu'y a-t-il ? demanda Emmanuel-Philibert ; et pourquoi maltraite-t-on ces braves gens ?

— Ah ! ch'est vous, monseingneu ; èje va vous conter cha, dit le paysan en s'approchant du prince, les bras chargés de choux, de carottes et de laitues, et tenant le rebord de son chapeau entre ses dents, comme pour rendre encore son patois picard plus inintelligible.

— Diable ! murmura Emmanuel-Philibert, j'aurai peut-être quelque peine à comprendre ce que vous avez à me dire, mon ami ! Je parle proprement l'italien, passablement l'espagnol, assez bien le français, un peu l'allemand ; mais pas du tout le patois picard.

— Qu'importe, èje va toujours vous conter cha... Ah ! y vient de m'arriver une rude ahure, allez ! et à mein baudet aussi, et à mein fille aussi !

— Mes amis, dit Emmanuel-Philibert, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui puisse me traduire en français, en espagnol, en italien ou en allemand les plaintes de cet homme ?

— En fransé ?... V'là mein fille Yvonnette, qui gna été en pension rue de l'Somme-Rouche, à Saint-Quentin, qu'elle va vous causer fransé comme not' curé... Oh ! gna ty qu' cha, ch'est bon ! Parle, Yvonnette ! parle !

La jeune fille s'avança timidement en essayant de rougir.

— Monseigneur, dit-elle, excusez mon père... mais il est du village de Savy, où l'on ne parle que patois, et... vous comprenez?...

— Oui, dit Emmanuel en souriant, je comprends que je ne comprends pas!

— En vérité, murmura le paysan, y faut qu' tous ces renidiu, ils soient pus bêtes èque des kiens pour pas comprendre el picard!

— Chut! mon père! dit la jeune fille.

Puis, se tournant vers le prince :

— Voici donc ce qui est arrivé, monseigneur. Hier, nous avons entendu dire dans notre village que, vu les grands dégâts qui avaient été faits dans les champs environnants par les combats et les batailles qui s'y étaient livrés... que, vu que la place du Catelet, qui tient toujours pour le roi Henri, empêchait d'arriver les convois de Cambrai, on manquait de vivres frais au camp, et surtout de légumes, même sur la table du roi d'Espagne et sur la vôtre, monseigneur.

— Eh bien, à la bonne heure, dit Emmanuel-Philibert, voilà qui s'appelle parler!... C'est la vérité, la belle enfant : sans manquer tout à fait de vivres, nous n'avons pas ce que nous voulons; les légumes surtout sont rares.

— Oui, reprit le paysan, qui ne paraissait pas vouloir céder complétement la parole à sa fille; alors, hier, èje dis comme cha à not' mekaine : « Tiote!... »

— Mon ami, interrompit le prince, laissez parler votre fille, si cela vous est égal : nous y gagnerons tous les deux,

— Bon! parle, tiote! parle!

— Alors, hier, mon père s'est dit : « Tiens, si je prenais mon baudet, et si je le chargeais de choux, de carottes et de laitues, et que nous portions tout cela au camp, peut-être cela ferait-il plaisir au roi d'Espagne et au prince de Savoie, de manger de l'herbe fraîche.

— Je l' crai, pardié! cha fait ben plaisir à not' vaque, qui est pas pu bête qu'un autre, d'en manger d' l'herb' fraîche! pourquoi cha n' frait ty pas plaisi à ein roi et à ein prince?

— Si vous parliez longtemps, mon ami, dit en souriant Emmanuel-Philibert, je crois que je finirais par vous com-

prendre; mais, c'est égal, j'aime mieux avoir affaire à votre fille qu'à vous... Continuez, la belle enfant, continuez!

— Alors, ce matin, au point du jour, reprit la jeune fille, nous sommes descendus dans le jardin, mon père et moi; nous avons coupé ce que nous avons trouvé de plus frais et de plus beau en légumes; nous en avons chargé le baudet, et nous sommes venus... Avons-nous donc mal fait, monseigneur?

— Au contraire, mon enfant, c'est une très-bonne idée que vous avez eue là!

— Dame! nous le croyions comme vous, monseigneur... Mais, à peine dans le camp, vos soldats se sont jetés sur notre pauvre âne. Mon père avait beau dire : « Mais c'est pour Sa Majesté le roi d'Espagne! mais c'est pour monseigneur le prince de Savoie! » ils n'ont voulu entendre à rien. Alors, nous nous sommes mis à crier, et notre âne s'est mis à braire; mais, malgré nos cris et ceux de Cadet, nous allions être dévalisés... sans compter ce qui pouvait m'arriver, à moi... quand ce brave homme qui est allé se rasseoir là-bas est venu à notre secours, et a fait la besogne que vous voyez.

— Oui, rude besogne! dit Emmanuel-Philibert en secouant la tête; deux hommes morts, et quatre ou cinq blessés, pour quelques misérables légumes!... Mais, n'importe, il l'a fait à bonne intention. D'ailleurs, il est sous la protection d'un ami à moi; tout est donc bien.

— Alors, monseigneur, il ne nous arrivera pas malheur pour être venus au camp? demanda timidement celle que son père avait désignée sous le nom d'Yvonnette.

— Non, ma belle fille, non, au contraire!

— C'est que, continua la jeune paysanne, nous sommes fatigués, monseigneur, ayant fait cinq lieues pour venir au camp, et nous voudrions bien ne nous remettre en route que quand la chaleur sera passée.

— Vous vous en irez quand vous voudrez, dit le prince; et, comme la bonne intention doit être aussi bien récompensée que le fait, et mieux que le fait, s'il est possible, voici trois pièces d'or pour la charge de votre baudet.

Puis, se retournant vers quelques-uns de ses gens que la curiosité avait attirés autour de lui :

— Gaetano, dit-il, tu feras déposer ces provisions dans la cantine du roi d'Espagne; puis tu donneras de ton mieux à boire et à manger à ces braves gens, tout en veillant à ce qu'il ne leur soit fait aucune insulte.

Puis, comme l'heure de la réunion qui devait avoir lieu sous la tente du roi d'Espagne approchait; comme, de tous les points du camp, les chefs commençaient à s'acheminer vers cette tente, Emmanuel-Philibert entra sous la sienne, afin de s'assurer si le pansement de son ami Scianca-Ferro était achevé, et, cela, — tant cette préoccupation l'emportait chez lui sur toute autre, — sans s'apercevoir du sourire narquois que le paysan et sa fille échangeaient avec une espèce de drôle de la plus mauvais mine qui s'avançait fourbissant d'un poing furieux les brassards de la cuirasse du connétable de Montmorency.

XXIII

OU YVONNET RECUEILLE TOUS LES RENSEIGNEMENTS QU'IL PEUT DÉSIRER.

Le prétexte qu'avaient pris pour entrer dans le camp espagnol le paysan picard et sa fille, en supposant toutefois que ce fût un prétexte, était parfaitement choisi; aussi a-t-on vu qu'Emmanuel-Philibert avait apprécié cette attention qu'avait eue le maraîcher, d'apporter des légumes frais à son intention et à celle du roi d'Espagne.

En effet, s'il faut en croire Mergey, gentilhomme de M. de la Rochefoucauld, fait prisonnier à la bataille de la Saint-Laurent, et conduit le même soir au camp espagnol, les vivres n'abondaient pas à la table du prince de Savoie; lui d'abord fut réduit à l'eau, contre son naturel, ce qui l'attrista fort; il est vrai que son maître, M. le comte de la Rochefou-

cauld n'était pas mieux traité : « Ils n'avoient pour tous vivres, entre sept qu'ils étoient à table, — dit le même Mergey, si désolé d'en être réduit à l'eau, — qu'un morceau de vache gros comme le poing, qu'ils mettoient dedans un pot plein d'eau sans sel, ni lard, ni herbes, et, étant tous à table, ils avoient de petites saulcières de fer-blanc où ils mettoient ledit bouillon; puis le lopin de vache étoit départi en autant de morceaux qu'ils étoient d'hommes à table, avec fort peu de pain. » On ne s'étonnera donc plus, si les chefs étaient réduits à une pareille abstinence, que les soldats, moins bien partagés encore, se fussent jetés sur l'âne chargé de vivres, qu'ils allaient dépouiller peut-être, malgré les efforts d'Heinrich Scharfenstein, du paysan et de sa fille, lorsque Emmanuel-Philibert, attiré par le bruit, était sorti de sa tente, et, comme un pacificateur, était venu mettre l'ordre dans toute cette mêlée.

Bien que placés sous la protection spéciale de Gaetano, le paysan et surtout sa fille paraissaient avoir toutes les peines du monde à se remettre de l'alarme qu'ils venaient de subir; quant au baudet, il paraissait de tempérament moins impressionnable, et, une fois rendu à la liberté, il s'était joyeusement mis à glaner les légumes de toute espèce que la chaleur du combat avait éparpillés sur le sol.

Ce ne fut donc que lorsque le paysan et sa fille eurent vu Emmanuel-Philibert, sorti une seconde fois de sa tente, s'éloigner et disparaître dans la direction de celle du roi d'Espagne, qu'ils parurent reprendre un peu d'assurance,— quoique, d'après ce qui venait de se passer, et le prince ayant été leur sauvegarde, ils eussent, au contraire, dû raisonnablement préférer sa présence à son absence; mais personne ne se rendit compte de cette anomalie, excepté le fourbisseur de la cuirasse du connétable, qui regardait le prince s'éloigner avec une attention égale à celle que paraissaient porter à cette action le paysan et sa fille. Quant a Heinrich Scharfenstein, il était allé se rasseoir sur le banc qu'il avait quitté pour venir au secours des deux victimes de la brutalité des soldats espagnols, et il était retombé dans cette profonde tristesse qui paraissait le dévorer.

Quelques curieux entouraient encore le paysan et sa fille, et paraissaient les gêner beaucoup par leur présence, quand

Gaetano vint les tirer d'embarras, en les invitant à entrer, leur baudet et eux, dans l'espèce de parc entouré de palissades attenant à la tente du prince de Savoie.

Il s'agissait de décharger l'âne de son précieux fardeau, et de recevoir les vivres que la munificence du prince, au milieu de la disette générale, avait ordonné de mettre à leur disposition.

Les légumes déchargés, le paysan reçut de Gaetano un pain, un morceau de viande froide et un cruchon de vin. C'était, comme on voit, plus qu'il n'était accordé au comte de la Rochefoucauld et aux six gentilshommes prisonniers avec lui.

Aussi, — sans doute pour ne point s'exposer à quelque nouvelle avanie en tentant la gourmandise des soldats, — le paysan et sa fille sortirent avec toute sorte de précautions, regardant à droite et à gauche, afin de voir si les importuns s'étaient retirés, et si les curieux avaient disparu.

Il ne restait sur le champ de bataille, d'où les morts et les blessés avaient été enlevés en présence même d'Emmanuel-Philibert, que le fourbisseur du connétable, qui fourbissait son brassard avec plus d'acharnement que jamais, et Heinrich Scharfenstein, qui n'avait pas fait un seul mouvement en l'absence du paysan et de sa fille.

Yvonnette se dirigea vers un petit hangar isolé, tandis que, reconnaissant du service que lui avait rendu le géant, son père allait inviter Heinrich Scharfenstein à faire avec eux honneur au déjeuner qu'ils tenaient de la munificence du duc de Savoie; mais Heinrich se contenta de secouer la tête, et de murmurer en poussant un soupir :

— Tebuis que Frantz il êdre mort, moi n'afre blus faim!

Le paysan regarda tristement Heinrich, et, après avoir échangé un regard avec le fourbisseur, il alla rejoindre sa fille, qui s'était fait une table d'un coffre à avoine, et qui attendait l'auteur de ses jours assise sur une botte de paille.

A peine avaient-ils commencé leur repas, qu'une ombre se profila jusque sur la table improvisée; c'était celle de l'infatigable fourbisseur.

— Peste! dit-il, en voilà un luxe! j'ai envie d'aller chercher M. le connétable pour dîner avec nous.

— Ah! ma foi, non, dit le paysan en excellent français, il mangerait à lui seul toute notre pitance!

— Sans compter, dit la jeune paysanne, qu'une fille d'honneur court grand risque, à ce que l'on assure, dans la compagnie du vieux soudard.

— Oui, avec ça que tu les crains, toi, vieux où jeunes, les soudards! Ah! mordieu! quel coup de poing tu lui as allongé, à cet Espagnol qui voulait t'embrasser! J'avais commencé de soupçonner qui tu étais; mais ce n'est qu'à ce majestueux coup de poing-là que je t'ai reconnu... Ah çà! mais quel diable d'intérêt avez-vous tous les deux à risquer d'être pendus comme espions en venant dans le camp de tous ces vanu-pieds d'Espagnols?

— D'abord, celui d'avoir de tes nouvelles, mon cher Pilletrousse, et de celles de nos compagnons, dit la paysanne.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle Yvonnette, et, si vous voulez bien emplir ce troisième verre, que vous paraissez avoir apporté là à mon intention, nous boirons d'abord à la santé de votre serviteur, qui n'est pas mauvaise, comme vous voyez, puis à celle de nos autres compagnons, qui, par malheur, ne se portent pas tous aussi bien que nous.

— Et moi, dit Yvonnet, — car, sans doute, on a reconnu notre aventurier, malgré le déguisement qu'il s'est mis sur le corps, et la syllabe qu'il a ajoutée à son nom, — moi, je te dirai à mon tour ce que je viens faire ici; et tu m'aideras de ton mieux à accomplir ma mission.

Et, versant généreusement un plein verre de vin à Pilletrousse, Yvonnet attendit avec une certaine anxiété les nouvelles demandées.

— Ah! dit Pilletrousse en faisant entendre ce clappement de langue qui, chez les buveurs intelligents, est presque toujours l'oraison funèbre du verre de vin qu'ils viennent de boire, quand surtout le vin est bon; — ah! cela fait plaisir, de retrouver un vieil ami!

— Parles-tu du vin ou de moi? dit Yvonnet.

— De tous les deux... Mais, pour en revenir à nos compagnons, voici Maldent, qui a d'abord dû te donner, sur Procope, Lactance et lui, tous les renseignements que tu pouvais désirer; car, ajouta Pilletrousse, j'ai entendu dire que vous aviez été enterrés ensemble.

— Oui, répondit Maldent, et je dois ajouter qu'à notre grand émoi, nous sommes restés au sépulcre deux jours de plus que Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Mais vous en êtes sortis avec gloire, c'était l'important! Dignes jacobins! et comment vous nourrissaient-ils pendant votre trépas?

— De leur mieux, il faut leur rendre cette justice, et jamais morts, même le mari de la matrone d'Éphèse, n'ont été l'objet de soins si assidus.

— Et les Espagnols ne vous ont pas rendu visite dans votre caveau?

— Deux ou trois fois nous avons entendu le bruit de leurs pas sur les marches de l'escalier; mais, en voyant cette longue file de sépulcres éclairés par une seule lampe, ils se sont retirés, et je crois que, s'ils fussent venus, et qu'il nous eût pris l'idée de lever le couvercle de nos tombes, ils eussent eu plus peur que nous.

— Bon! voilà pour trois et même pour quatre, puisque je te vois sur tes jambes, et fourbissant l'armure du connétable.

— Oui, tu devines, n'est-ce pas? grâce à ma connaissance de la langue espagnole, j'ai passé pour un ami des vainqueurs; puis je me suis glissé vers la tente de monseigneur, j'ai repris ma besogne interrompue quinze jours auparavant, et, de même que personne ne s'était inquiété de mon départ, personne ne s'est inquiété de mon retour.

— Mais Frantz? mais Malemort?

— Vois d'ici le pauvre Heinrich qui pleure, et tu sauras ce qu'est devenu Frantz.

— Comment diable un pareil géant a-t-il pu être tué par un homme? demanda Yvonnet avec un profond soupir; car on n'a pas oublié quelle tendre amitié liait les deux Allemands au plus jeune des aventuriers.

— Aussi, répondit Pilletrousse, n'est-ce point par un homme qu'il a été tué, mais par un démon incarné qu'ils appellent Brise-Fer, un écuyer, un frère de lait, un ami du duc de Savoie. L'oncle et le neveu étaient à vingt pas l'un de l'autre, défendant la onzième brèche, je crois. Ce Brise-Fer, autrement dit Scianca-Ferro, s'est attaqué au neveu : le pauvre Frantz avait déjà tué une vingtaine d'hommes; il

était un peu fatigué, et il est arrivé trop tard à la parade; l'épée a fendu son casque, et lui a ouvert le crâne jusqu'aux yeux! et, il faut le dire à sa louange, son crâne était si dur, que, quelque effort qu'ait fait le maudit Brise-Fer, il n'a jamais pu arracher son épée de la blessure. C'est pendant qu'il s'acharnait à la ravoir que l'oncle s'est aperçu de ce qui se passait, et, voyant qu'il n'avait pas le temps d'arriver au secours de son neveu, y a envoyé de toute volée sa masse d'armes en son lieu et place : la masse a été droit au but, a enfoncé la cuirasse, les chairs et même les côtes, à ce qu'il paraît; mais il était trop tard : Frantz est tombé d'un côté, et Brise-Fer de l'autre; seulement, Frantz est tombé sans prononcer une parole, tandis que Brise-Fer, en tombant, a eu le temps de dire : « Qu'on ne fasse aucun mal à celui qui vient de m'envoyer sa masse à travers les côtes... Si j'en reviens, je désire cultiver la connaissance de cette estimable catapulte! » Et il s'est évanoui; mais sa volonté a été sacrée. Heinrich Scharfenstein a été pris vivant; ce qui n'a pas été difficile, attendu que, quand il a vu tomber son neveu, il a été droit à lui, s'est assis sur la brèche, a tiré l'épée de son crâne, lui a enlevé le casque de la tête, et lui a posé la tête sur ses genoux, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. Or, comme lui et son neveu tenaient les derniers, le neveu mort et l'oncle assis, le combat avait cessé : on entoura donc le pauvre homme, et on le somma de se rendre en lui disant qu'il ne lui serait fait aucun mal. « Me zébarera-d-on du gorps de mon envant? demanda-t-il. — Non, lui fut-il répondu. — Eh pien, alors, che me rends : vaides de moi ce que fous foudrez. » Et en effet, il se rendit, prit le corps de Frantz dans ses bras, suivit ceux qui le conduisaient jusqu'à la tente du duc de Savoie, garda le mort un jour et une nuit, creusa sa fosse au bord de la rivière, l'enterra, et, fidèle à sa parole de ne pas fuir, revint prendre sur le banc la place où vous l'avez trouvé... Seulement, on dit que, depuis la mort de Frantz, il n'a ni bu ni mangé.

— Pauvre Heinrich! murmura Yvonnet, tandis que Maldent, soit qu'il eût le cœur moins sensible, soit qu'il voulût, au contraire, empêcher la conversation de tomber dans l'élégie, demandait :

— Et Malemort, j'espère bien que, cette fois-ci, il a fait une fin digne de lui?

— Eh bien, répondit Pilletrousse, voilà ce qui te trompe : Malemort a reçu deux nouvelles blessures, ce qui, avec les vieilles, lui en fait vingt-six bien comptées, et, comme on l'a tenu pour mort et pour bien mort, on l'a jeté à la rivière; mais il paraît que la fraîcheur de l'eau l'a fait revenir à lui; car, en menant boire le cheval de M. le connétable à la Somme, j'ai entendu un pauvre diable qui geignait : je me suis approché, et j'ai reconnu Malemort.

— Qui n'attendait qu'un ami pour expirer entre ses bras?

— Pas du tout!... Qui n'attendait qu'une épaule pour s'y appuyer et remonter vers la vie, comme aurait dit notre poëte Fracasso, le seul dont je ne puisse pas te donner des nouvelles.

— Eh bien, dit Yvonnet tout frémissant encore, il a eu la bonté de m'en donner, à moi, et en personne.

Et Yvonnet raconta, non sans pâlir, quoiqu'il fît grand jour, ce qui lui était arrivé pendant la nuit du 27 au 28 août.

Il en était à la fin de son récit, quand un grand mouvement annonça que la conférence qui avait lieu sous la tente du roi d'Espagne était terminée.

Tous les chefs des armées espagnole, flamande et anglaise regagnaient, en effet, leurs logis respectifs, en appelant à eux, comme des hommes pressés de transmettre les ordres qu'ils ont reçus, ceux des soldats de leur armée, ou des gens de leur maison qu'ils rencontraient sur leur chemin; — tous paraissaient être d'assez mauvaise humeur.

Au bout d'un instant, Emmanuel-Philibert reparut à son tour : il sortait comme les autres de la tente du roi d'Espagne; seulement, il paraissait être de plus mauvaise humeur que les autres.

— Gaetano, cria-t-il à son majordome du plus loin qu'il l'aperçut, donne l'ordre que l'on plie les tentes, que l'on charge les bagages, et que l'on selle les chevaux.

Cette injonction indiquait un départ, mais laissait nos aventuriers dans le vague le plus complet sur la route que l'on allait suivre. Selon toute probabilité, Paris était menacé, mais par quelle route l'armée ennemie allait-elle mar-

cher sur Paris? Se dirigerait-elle par Ham, Noyon et la Picardie, en suivant la rivière de Somme, ou par Laon, Soissons et l'Ile-de-France, ou, enfin, par Châlons et la Champagne? Ces trois chemins, on le sait, — à part les quelques troupes groupées à Laon autour du duc de Nevers, et les forteresses de Ham et de la Fère, que l'on pouvait facilement tourner, — n'offraient aucun obstacle à l'armée espagnole.

Savoir laquelle de ces trois routes l'armée espagnole allait suivre, c'était là l'important pour Yvonnet.

Pilletrousse comprit l'urgence de la situation; il saisit le pot de vin, vide aux deux tiers à peu près, et, buvant à même pour ne point perdre de temps, il acheva de le vider, puis se prit à courir vers la tente du connétable, espérant y apprendre quelque nouvelle.

Le faux paysan et la fausse paysanne, sous prétexte de tirer leur baudet de la bagarre, pendant laquelle il pouvait être considéré comme faisant partie des bêtes de somme de l'armée princière, rentrèrent dans la cour, et attendirent — Maldent tenait Cadet par la bride, et Yvonnet un pied dans chaque panier et assis à califourchon sur son bât — que quelque indiscrétion des domestiques leur apprît ce qu'ils voulaient savoir.

L'indiscrétion ne se fit point attendre.

Gaetano sortit tout effaré pour transmettre aux muletiers, aux palefreniers et aux valets d'écurie l'ordre qu'il avait reçu; puis, apercevant le paysan et sa fille :

— Ah! vous êtes encore là, mes braves gens? fit-il.

— Oui, répondit Yvonnette, la seule qui fût censée entendre le français; mon père attend pour savoir où il devra désormais porter ses légumes.

— Oui-da, il trouve la pratique bonne, à ce qu'il paraît! Eh bien, qu'il vienne au Catelet, dont nous allons faire le siége.

— Marci, mein garchon! Seulement, il y aura à gambillonner pour le bourrique; mais n'importe! on ira tout de même au Catelet.

— Au Catelet! répéta Yvonnette à demi-voix. Mordieu! ils tournent le dos à Paris! Voilà une riche nouvelle à annoncer au roi Henri II!

Cinq minutes après, les deux aventuriers gagnaient, à l'aide de la chaussée, la rive gauche de la Somme; une heure après, Yvonnet, débarrassé de sa robe de paysanne, et sous le costume que nous lui connaissons, galopait sur la route de la Fère.

A trois heures de l'après-midi, il entrait au château de Compiègne en secouant sa toque, et en criant :

— Bonne nouvelle, riche nouvelle! Paris est sauvé!

XXIV

DIEU PROTÉGE LA FRANCE.

En effet, du moment que Philippe II et Emmanuel-Philibert ne marchaient pas immédiatement sur Paris, — Paris était sauvé.

Comment une pareille faute avait-elle été commise? Par suite du caractère irrésolu et ombrageux du roi d'Espagne, ou plutôt par un effet de cette faveur spéciale que, dans les situations extrêmes, Dieu accorde toujours à la France.

On se rappelle cette lettre que tenait à la main le roi Philippe II au moment où don Luis de Vargas, secrétaire du duc d'Albe, arrivait de Rome. Cette lettre était de l'évêque d'Arras, un des conseillers de Philippe II dans lequel ce prince, si peu confiant, avait le plus de confiance.

Philippe II lui avait envoyé un courrier pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire après la bataille de la Saint-Laurent, et sur ce qu'il y aurait à faire après la prise de Saint-Quentin, si Saint-Quentin, comme la chose était probable, tombait aux mains des Espagnols. L'évêque, ainsi qu'on de-

vait s'y attendre, avait répondu en homme d'Église, et non en soldat.

Le cardinal Granvelle, dans la collection de ses papiers d'État, nous a conservé cette lettre, qui fut d'un si grand poids dans les destinées de la France.

Nous nous contenterons d'en extraire le passage suivant, et c'était ce passage que Philippe II lisait avec tant d'attention lorsque entra don Luis de Vargas.

« Il ne serait pas prudent de rien tenter contre les Français pendant le reste de l'année, la saison s'y opposant aussi bien que la nature du pays : ce serait compromettre les avantages déjà obtenus, et la réputation des armes espagnoles. Le mieux serait de se borner à inquiéter l'ennemi en incendiant et en ravageant son territoire au delà de la Somme. »

C'était donc l'avis de l'évêque d'Arras, que, malgré la double victoire de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin, le roi d'Espagne ne pénétrât point plus avant au cœur de la France.

Pour être plus obscur aux yeux des autres, l'avis du duc d'Albe n'en était pas moins clair aux yeux de Philippe II.

« Sire, rappellez-vous Tarquin, abattant de sa baguette les plus hauts pavots de son jardin ! »

Tel était l'avis de ce capitaine-ministre, dont le sombre génie allait si bien au tempérament terrible du successeur de Charles V, que la colère céleste semble avoir fait Philippe II pour le duc d'Albe, et le duc d'Albe pour Philippe II.

Or, ce pavot dont la tête se levait si rapidement, n'était-ce point Emmanuel-Philibert?

Il est vrai que, s'il grandissait si rapidement, c'est qu'il poussait sur les champs de bataille, et que la gloire arrosait sa fortune; mais, plus grand était le prestige qui s'attachait au prince de Savoie, plus ce prestige était à craindre.

Si, après la victoire de la Saint-Laurent remportée, après Saint-Quentin prise, on marchait sur Paris, et que Paris à son tour tombât aux mains d'Emmanuel-Philibert, quelle récompense serait digne d'un pareil service? Serait-ce assez de rendre au fils du duc Charles les États qui lui avaient été enlevés? D'ailleurs, ces États, était-il bien de l'intérêt de Philippe II, qui en détenait une partie, de les lui rendre? Une

fois qu'on lui aurait rendu le Piémont, qui assurait qu'il ne prendrait pas le Milanais, et, après le Milanais, le royaume de Naples? — ces deux possessions de la couronne d'Espagne en Italie, lesquelles avaient déjà, par la double prétention que la France avait sur elles, coûté tant de sang à Louis XII et à François Ier, sans que ceux-ci eussent pu, nous ne dirons pas les prendre, mais les conserver. Pourquoi ni Louis XII, ni François Ier, l'un après avoir pris Naples, l'autre après avoir pris Milan, n'avaient-ils pas su les conserver? C'est qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre de racines en Italie ; c'est qu'ils étaient forcés de tirer tous leurs secours d'au delà des monts. — Mais en serait-il de même pour un prince qui s'appuierait, au contraire, au versant oriental des Alpes, et qui parlerait la même langue que les Milanais et les Napolitains? Cet homme, au lieu d'être pour l'Italie un conquérant, ne serait-il pas pour elle un libérateur?

Voilà le gigantesque fantôme qui, pareil au géant du cap des Tempêtes, s'était levé entre Saint-Quentin et Paris.

En conséquence, contre l'avis général, et surtout contre celui d'Emmanuel-Philibert, qui était de marcher directement sur la capitale sans laisser à Henri II le temps de respirer, Philippe avait déclaré que l'armée victorieuse ne ferait pas un pas en avant, et que l'on se contenterait, pour cette campagne, d'assiéger le Catelet, Ham et Chauny, tandis qu'on relèverait les murailles de Saint-Quentin, et que l'on ferait de cette ville le boulevard des conquêtes de l'armée espagnole.

C'était cette nouvelle — non pas dans tous ses détails, mais dans toutes ses probabilités — qu'apportait Yvonnet au roi Henri II, et qui lui faisait crier avec tant d'assurance : « Paris est sauvé ! »

A cette nouvelle, à laquelle Henri ne pouvait pas croire, de nouveaux ordres se croisèrent dans tous les sens, de Compiègne à Laon, de Laon à Paris, de Paris aux Alpes.

Une ordonnance fut rendue, portant que tous soldats, gentilshommes ou autres ayant porté les armes, ou pouvant les porter, eussent à se retirer à Laon auprès de M. de Nevers, lieutenant général du roi, tant à peine de punition corporelle que d'abolition de noblesse.

Dandelot eut ordre de partir pour les petits cantons, et de

presser la levée de quatre mille Suisses, dont on avait décrété l'enrôlement.

Deux colonels allemands, Rockrod et Reiffenberg, amenèrent, à travers l'Alsace et la Lorraine, quatre mille hommes levés par eux sur les bords du Rhin.

On savait que huit mille hommes de l'armée d'Italie venaient de repasser les Alpes, et arrivaient à marches forcées.

En même temps, — et comme pour achever de rassurer Henri, qui, quoique l'ennemi eût fait une pointe jusqu'à Noyon, n'avait pas quitté Compiègne, — on apprit que de graves dissentiments venaient de s'élever entre les Anglais et les Espagnols au siége du Catelet.

Les Anglais, blessés par les manières hautaines des Espagnols, qui s'attribuaient tout l'honneur de la bataille de la Saint-Laurent, et tout le succès du siége de Saint-Quentin, demandaient à se retirer ; au lieu de chercher à rapprocher les deux peuples, Philippe II, dans sa prédilection pour les Espagnols, donna raison à ceux-ci, et permit aux Anglais de se retirer ; ce qu'ils firent le jour même où la permission leur en fut accordée. Huit jours après, les Allemands se mutinèrent à leur tour, blessés de ce que le roi Philippe II et Emmanuel-Philibert eussent seuls profité de la rançon des prisonniers de Saint-Quentin. Trois mille Allemands, à la suite de cette discussion, désertèrent l'armée espagnole, et, embauchés immédiatement par le duc de Nevers, passèrent du service du roi d'Espagne à celui du roi de France.

Le rendez-vous de toutes ces troupes était la ville de Compiègne, que M. de Nevers fit fortifier avec un soin extrême, et sous le canon de laquelle il fit tracer un camp retranché si spacieux, qu'il pouvait contenir cent mille hommes.

Enfin, pendant les derniers jours du mois de septembre, le bruit se répandit tout à coup dans Paris que le duc François de Guise était arrivé en poste d'Italie.

Le lendemain, une magnifique cavalcade conduite par le duc lui-même, ayant M. le cardinal de Lorraine à sa droite, M. de Nemours à sa gauche, et derrière lui deux cents gentilshommes à ses couleurs, sortit de l'hôtel de Guise, regagna les boulevards, et, revenant par les quais et l'hôtel de ville, excita l'enthousiasme des Parisiens, qui crurent qu'ils n'a-

vaient plus rien à craindre puisque leur duc bien-aimé était de retour.

Le même soir, on proclama à son de trompe, dans tous les carrefours de Paris, que M. le duc François de Guise était nommé lieutenant général du royaume.

Peut-être y avait-il là, de la part du roi Henri II, un grave oubli de la recommandation que lui avait faite son père au lit de mort, d'avoir pour premier principe surtout de ne pas trop élever la maison de Guise ; mais la position était extrême, et ce sage conseil fut négligé.

Le lendemain, qui était le 29 septembre, le duc partit pour Compiègne, et, le même jour, commença l'exercice de sa charge par la revue qu'il fit des troupes rassemblées comme par miracle au camp retranché.

Le 10 août, au soir, il ne restait peut-être pas dans tout le royaume — les garnisons des villes comprises — dix mille hommes en état de porter les armes ; et encore, ces dix mille hommes étaient si découragés, qu'au premier coup de canon, ils étaient prêts, ceux qui tenaient la campagne à fuir, ceux qui tenaient les villes à en ouvrir les portes ; — le 30 septembre, le duc de Guise passait en revue une armée de cinquante mille hommes, à peu près, c'est-à-dire d'un tiers plus forte que ne l'était l'armée du roi d'Espagne depuis sa rupture avec les Anglais et sa séparation d'avec les Allemands. Cette armée était belle, pleine d'enthousiasme, et demandait à grands cris à marcher à l'ennemi.

Heureuse terre que celle où l'on n'a qu'à frapper le sol du pied, au nom de la monarchie ou au nom de la nation, pour en faire jaillir des armées !

Enfin, le 26 octobre, on apprit que le roi Philippe, suivi du duc de Savoie et de toute la cour, venait de quitter Cambrai pour retourner à Bruxelles, regardant la campagne comme terminée.

Alors, chacun put dire, non-seulement comme l'avait dit Yvonnet en entrant dans la cour de Compiègne : « Riche nouvelle ! Paris est sauvé ! » mais encore : « Riche nouvelle ! la France est sauvée ! »

TROISIÈME PARTIE

I

UN SOUVENIR ET UNE PROMESSE.

Un an s'était écoulé depuis que le roi Philippe II, en se retirant de Cambrai à Bruxelles, et en déclarant la campagne de 1557 terminée, avait fait pousser à vingt-cinq millions d'hommes ce cri de joie : « La France est sauvée ! »

Nous avons dit quelles misérables considérations l'avaient, selon toute probabilité, empêché de poursuivre ses conquêtes ; nous ne tarderons pas à trouver, à la cour du roi Henri II, un pendant fatal à cette égoïste détermination, qui avait, nous l'avons vu, si fort affligé Emmanuel-Philibert.

Le chagrin qu'avait éprouvé le duc de Savoie, en se voyant ainsi arrêté sur la rive droite de la Somme, avait été d'autant plus grand, qu'il ne lui avait point été difficile de soupçonner la cause de cette étrange décision, restée aussi inexplicable pour quelques historiens modernes que le fut, pour les historiens antiques, la fameuse halte d'Annibal à Capoue.

Au reste, de grands événements, au courant desquels nous sommes forcé de mettre le lecteur, s'étaient accomplis pendant cette année.

Le plus considérable, sans contredit, de ces événements, avait été la reprise de Calais sur les Anglais, par le duc François de Guise. Après cette fatale bataille de Crécy, qui avait mis la France aussi près de sa perte que celle de Saint-

Quentin, Édouard III était venu attaquer Calais par mer et par terre : par mer, avec une flotte de quatre-vingts voiles, et, par terre, avec une armée de trente mille hommes. Quoique défendue par une garnison peu nombreuse, mais placée sous les ordres de Jean de Vienne, un des plus braves capitaines de son temps, Calais ne s'était rendue qu'après un an de siége, et lorsque ses habitants avaient eu mangé jusqu'au dernier morceau de cuir qui se trouvait dans la ville.

Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis deux cent dix ans, les Anglais, comme ils font aujourd'hui de Gibraltar, ne s'étaient préoccupés que d'une chose : c'était de rendre Calais imprenable, et ils croyaient y avoir si bien réussi, qu'ils avaient, vers la fin du siècle précédent, fait graver, au-dessus de la principale porte de la ville, une inscription qui pouvait se traduire par les quatre vers suivants :

Calais, après trois cent quatre-vingts jours de siége,
Fut, sur Valois vaincu, prise par les Anglais.
Quand le plomb nagera sur l'eau comme le liége,
Les Valois reprendront sur les Anglais Calais.

Or, cette ville, que les Anglais avaient mis trois cent quatre-vingts jours à prendre sur Philippe de Valois, et que les successeurs du vainqueur de Cassel, du vaincu de Crécy, ne devaient reprendre que lorsque le plomb nagerait sur l'eau comme le liége, le duc de Guise l'avait — non pas même par un siége en règle, mais par une espèce de coup de main — emportée en huit jours.

Puis, après Calais, le duc de Guise avait repris Guines et Ham, tandis que le duc de Nevers reprenait Herbeumont ; et, dans ces quatre places, Calais comprise, les Anglais et les Espagnols avaient laissé trois cents canons de fonte et deux cent quatre-vingt-dix canons de fer.

Peut-être nos lecteurs, quand nous parlons de tous ces vaillants qui combattaient de leur mieux pour réparer les échecs de l'année précédente, s'étonneront-ils de ne point entendre prononcer, nous ne dirons pas les noms du connétable et de Coligny, — on sait que tous deux étaient prisonniers, — mais celui de Dandelot, non moins illustre, non moins français surtout.

Le nom de Dandelot était le seul, en effet, qui pût porter ombrage à celui du duc de Guise, en rivalisant de génie et de courage avec le sien.

C'était ce qu'avait compris le cardinal de Lorraine, si préoccupé de la fortune de sa famille, reposant tout entière en ce moment sur la tête de son frère, qu'il était capable de tout, même d'un crime, pour écarter un homme pouvant mettre obstacle à cette fortune.

Or, partager l'amitié du roi et la reconnaissance de la France avec le duc de Guise, c'était, selon le cardinal de Lorraine, mettre obstacle à la fortune de la hautaine maison dont les représentants allaient bientôt avoir la prétention de marcher les égaux des rois de France, et qui, peut-être, ne se fussent pas même contentés de cette égalité, si, trente ans plus tard, Henri III n'avait fait, sous le poignard des Quarante-Cinq, crouler cette fortune, imprudemment élevée par Henri II.

Le connétable et l'amiral prisonniers, un seul homme, nous l'avons dit, inquiétait donc le cardinal de Lorraine ; cet homme, c'était Dandelot; dès lors, Dandelot devait disparaître.

Dandelot appartenait à la religion réformée, et, comme il voulait attirer son frère, encore chancelant, à cette opinion, il lui avait envoyé à Anvers, où le roi d'Espagne le retenait prisonnier, quelques *livres de Genève,* avec une lettre où il le pressait d'abandonner l'hérésie papale pour la lumière de Calvin.

Cette lettre de Dandelot tomba, par malheur, aux mains du cardinal de Lorraine.

C'était l'époque où Henri II sévissait avec la plus grande rigueur contre les protestants. Plusieurs fois déjà, on lui avait dénoncé Dandelot comme entaché d'hérésie; mais il n'avait pas cru à cette accusation, ou avait feint de n'y pas croire, tant il lui coûtait d'éloigner de lui un homme élevé dans sa maison depuis l'âge de sept ans, et qui venait de payer par de si grands et de si réels services l'amitié que lui portait son roi.

Mais, à cette preuve d'hérésie, il n'y avait plus moyen de faire semblant de douter.

Cependant, Henri déclara que, sur ce point, aucune

preuve, fût-elle de l'écriture de Dandelot, ne serait convaincante pour lui, et qu'il ne s'en rapportait qu'aux aveux mêmes de l'accusé.

En conséquence, il résolut d'interroger, en présence de toute la cour, Dandelot sur sa nouvelle croyance.

Mais, ne voulant point le prendre par surprise, il invita le cardinal de Châtillon, son frère, et François de Montmorency, son cousin, à faire venir Dandelot à la maison de plaisance de la reine, qu'il habitait alors, près de Meaux, en le disposant à répondre de manière à se disculper publiquement.

Dandelot fut donc invité, par François de Montmorency et de Châtillon, à se rendre à Monceaux, — c'était le nom de cette maison de campagne de la reine, — et à préparer sa défense, s'il ne jugeait pas au-dessous de sa dignité de se défendre.

Le roi était à dîner, lorsqu'on lui annonça que Dandelot venait d'arriver.

Le roi le reçut à merveille, commençant par l'assurer qu'il n'oublierait jamais les signalés services qu'il venait de lui rendre; ensuite, abordant la question des bruits qui couraient sur son compte, il lui dit qu'il était accusé non-seulement de penser, mais encore de parler mal des saints mystères de notre religion; puis, formulant encore plus nettement sa pensée :

— Dandelot, je vous ordonne de dire ici votre opinion sur le saint sacrifice de la messe.

Dandelot savait d'avance quelle douleur il allait causer au roi, et, comme il avait pour Henri un grand respect, en même temps qu'une amitié profonde :

— Sire, dit-il humblement, ne pourriez-vous dispenser un sujet aussi profondément dévoué à son roi que je le suis de répondre à une question de pure croyance, devant laquelle, si grand et si puissant que vous soyez, vous n'êtes qu'un homme de la taille et de la force des autres hommes?

Mais Henri II n'en était point venu là pour reculer; il ordonna donc à Dandelot de répondre catégoriquement.

Alors, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'éluder la question :

— Sire, repondit Dandelot, pénétré des sentiments de la

plus vive reconnaissance pour tous les bienfaits dont il a plu à Votre Majesté de me combler, je suis prêt à exposer ma vie, et à sacrifier mes biens pour son service; mais, puisque vous me forcez de vous en faire l'aveu, sire, en matière de religion, je ne reconnais d'autre maître que Dieu, et ma conscience ne me permet pas de vous déguiser mes sentiments. En conséquence, sire, je ne crains pas de proclamer que la messe est non-seulement une chose qui n'est recommandée ni par Notre-Seigneur Jésus, ni par ses apôtres, mais encore une détestable invention des hommes.

A cet horrible blasphème, que les huguenots rigides regardaient comme une vérité que l'on ne pouvait confesser trop haut, le roi tressaillit d'étonnement, et, passant de l'étonnement à la colère :

— Dandelot! s'écria-t-il, jusqu'à présent, je vous ai défendu contre ceux qui vous attaquaient; mais, apres une si abominable hérésie, je vous ordonne de sortir de ma présence, vous déclarant que, si vous n'étiez en quelque sorte mon élève, je vous passerais mon épée au travers du corps!

Dandelot demeura parfaitement calme, salua respectueusement, sans répondre à cette terrible apostrophe du roi, et se retira.

Mais Henri II n'avait pas conservé le même sang-froid. A peine la tapisserie qui pendait à la porte de la salle à manger fut-elle retombée derrière Dandelot, qu'il donna ordre à son maître de la garde-robe, la Bordaisière, d'arrêter immédiatement le coupable, et de le conduire prisonnier à Meaux.

L'ordre fut exécuté ; mais cela ne suffisait point au cardinal de Lorraine : il exigea du roi que la charge de colonel général de l'infanterie française, qui était à Dandelot, lui fût ôtée, et fût donnée à Blaise de Montluc, lequel était tout dévoué à la maison de Guise, ayant été page de René II, duc de Lorraine.

Telle fut la récompense de Dandelot pour les immenses services qu'il venait de rendre au roi, et que le roi avait promis de ne jamais oublier!

On sait celle qui attendait plus tard son frère, l'amiral de Coligny.

Voilà pourquoi le nom de Dandelot n'était point prononcé au milieu de tous ces noms qui éclataient à chaque instant, par la lueur de quelque victoire.

De son côté, Emmanuel-Philibert n'était pas resté dans l'inaction, et il avait vigoureusement lutté contre ce suprême effort de la France.

La bataille de Gravelines, gagnée, sur le maréchal de Termes, par le comte Lamoral d'Egmont, avait été une de ces journées que la France devait inscrire au nombre de ses jours malheureux.

Puis, comme dans ces combats singuliers où, après avoir lutté à armes égales, deux adversaires dignes l'un de l'autre, sans s'être rien dit, mais se sentant épuisés d'une égale fatigue, font un pas en arrière, et, sans se perdre de vue, se reposent appuyés sur la garde de leur épée, la France et l'Espagne, Guise et Emmanuel-Philibert reprenaient haleine : le duc de Guise à Thionville, Emmanuel-Philibert à Bruxelles.

Quant au roi Philippe II, il commandait en personne l'armée des Pays-Bas, forte de trente-cinq mille hommes et de quatorze mille chevaux, campée sur la rivière d'Anthée. — Ce fut là qu'il apprit la mort de la reine d'Angleterre, sa femme, qui venait de trépasser d'une hydropisie qu'elle s'était obstinée à prendre pour une grossesse.

Quant à l'armée principale de France, elle était, de son côté, retranchée derrière la Somme, et, comme l'armée espagnole et ses chefs, se tenait momentanément inactive. Elle se composait, outre seize mille Français, de dix-huit mille reîtres, de vingt-six mille fantassins allemands, et de six mille Suisses; rangée en bataille, — c'est ce que nous apprend Montluc, — elle tenait une lieue et demie de terrain, et il fallait trois heures pour en faire le tour.

Enfin, Charles-Quint, comme nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, était mort le 21 septembre 1558, au monastère de Saint-Just, dans les bras de l'archevêque de Tolède.

Et, comme les événements de la terre ne sont qu'un enchaînement de contrastes, la jeune reine, Marie Stuart, âgée de quinze ans, venait d'épouser le dauphin François, âgé de dix-sept.

Voilà où en étaient les affaires politiques et privées de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, et, par conséquent, du monde, lorsque, par une matinée du mois d'octobre 1558, Emmanuel, — qui, vêtu de ce deuil dont parle Hamlet, lequel deuil s'étend des habits au cœur, donnait quelques ordres militaires à Scianca-Ferro, entièrement guéri de sa blessure, et qu'il s'apprêtait à envoyer en courrier au roi Philippe, — vit entrer dans son cabinet Leona, toujours belle et souriante sous son costume habituel, mais ne pouvant voiler une teinte profonde de mélancolie perçant sous son sourire.

Au milieu de la terrible campagne de France, qui s'était accomplie l'année précédente, nous avons vu disparaître la belle jeune fille. En effet, pour ne point l'exposer aux fatigues des camps, des batailles et des siéges, Emmanuel-Philibert avait exigé qu'elle restât à Cambrai; puis, la campagne achevée, avec un bonheur plus grand, avec un amour plus profond que jamais, les deux amants s'étaient retrouvés, et comme, soit par lassitude, soit par dégoût, Emmanuel-Philibert avait pris peu de part à la campagne de 1558, dont il avait dirigé les opérations de Bruxelles, les deux amants ne s'étaint plus quittés.

Habitué à lire jusqu'aux plus secrètes pensées du cœur de Leona sur son visage, Emmanuel-Philibert fut frappé de cette teinte de mélancolie, qui éteignait le sourire presque forcé de la jeune fille.

Quant à Scianca-Ferro, moins habile que son ami à surprendre les mystérieux secrets du cœur, il ne vit, dans l'entrée de Leona, que son apparition quotidienne dans le cabinet du prince, et, après avoir échangé avec le beau page, — dont, depuis longtemps, le sexe n'était plus un secret pour lui, — une poignée de main, moitié respectueuse, moitié amicale, il prit des mains d'Emmanuel-Philibert la dépêche préparée, et s'éloigna en fredonnant insoucieusement une chanson picarde, et en faisant sonner bruyamment ses éperons.

Emmanuel-Philibert le suivit des yeux jusqu'à la porte, et, quand le jeune homme eut disparu, il reporta son regard inquiet sur Leona.

Leona souriait toujours; elle était debout, appuyée a un

fauteuil, comme si, sans appui, ses jambes faiblissantes eussent refusé de la porter. Ses joues étaient pâles et son œil brillait d'une dernière larme mal essuyée.

— Qu'a donc ce matin mon enfant bien-aimée? demanda Emmanuel-Philibert avec ce ton de tendre paternité que donne à l'amour le passage, chez l'homme, du jeune âge à l'âge viril.

En effet, le 8 juillet 1558, Emmanuel-Philibert venait d'accomplir sa trentième année. Protégé par le malheur, qui l'avait forcé de devenir un grand homme, — ce qu'il n'eût peut-être pas été s'il eût tranquillement hérité des États du duc son père, et régne sans conteste, — Emmanuel-Philibert avait, à cet âge si peu avancé de trente ans, acquis une réputation militaire qui rivalisait avec les premières de l'époque, c'est-à-dire avec celles du connétable, du duc de Guise, de l'amiral et du vieux maréchal de Strozzi, qui venait de mourir si glorieusement au siége de Thionville.

— J'ai, dit Leona de sa voix harmonieuse, tout à la fois un souvenir à te rappeler et une demande à te faire.

— Leona sait que, si ma mémoire est ingrate, mon cœur est fidèle. Voyons le souvenir d'abord, puis nous verrons la demande.

Et, en même temps qu'il sonnait pour donner à un huissier l'ordre de ne laisser entrer personne, il faisait signe à Leona de venir prendre place sur une pile de coussins entassés près de lui, et qui étaient le siége ordinaire de la jeune fille dans ses tête-à-tête avec son amant.

Leona vint prendre sa place accoutumée, et, appuyant ses deux coudes sur la cuisse d'Emmanuel et sa tête sur ses deux mains, elle plongea dans les yeux du duc un regard d'une douceur infinie, où l'on pouvait lire un amour, mieux que cela encore, un dévouement sans bornes.

— Eh bien? demanda le duc avec un sourire qui, de son côté, trahissait l'inquiétude, comme celui de Leona trahissait la mélancolie.

— Dans quel jour du mois sommes-nous aujourd'hui, Emmanuel? demanda Leona.

— Le 17 novembre, si je ne me trompe, répondit le duc.

— Cette date ne rappelle-t-elle à mon bien-aimé prince aucun anniversaire qui mérite d'être fêté?

Emmanuel sourit plus franchement que la première fois, car sa mémoire, meilleure qu'il ne l'avait faite, venait de se reporter en arrière, et de lui représenter dans tous ses détails l'événement auquel Leona faisait allusion.

— Il y a aujourd'hui vingt-quatre ans, dit-il, qu'à l'heure à peu près où nous sommes, emporté par mon cheval, qui s'était effrayé à la vue d'un taureau furieux, je trouvai, à quelques centaines de pas du village d'Oleggio, au bord d'un ruisseau affluent du Tessin, une femme morte et un enfant presque mort. Cet enfant que j'ai eu le bonheur de rendre à la vie, c'était ma bien-aimée Leona!

— As-tu un instant depuis ce jour, Emmanuel, eu l'occa sion de regretter cette rencontre?

— J'ai, au contraire, béni le ciel, chaque fois que le souvenir de cet événement s'est présenté à ma mémoire, répondit le prince; car cet enfant est devenu l'ange gardien de mon bonheur!

— Et si, dans ce jour solennel, pour la première fois de ma vie, je te demandais de me faire une promesse, Emmanuel, trouverais-tu que je suis trop exigeante, et me refuserais-tu ma demande?

— Tu m'inquiètes, Leona! dit Emmanuel. Quelle demande peux-tu avoir à me faire, que tu ne sois pas sûre d'être obéie à l'instant même?

Leona pâlit, et, d'une voix tremblante, en même temps qu'elle paraissait prêter l'oreille à un bruit lointain :

— Par la gloire de ton nom, Emmanuel, par la devise de ta famille : *Dieu reste à qui tout manque*, par les promesses solennelles faites à ton père mourant, jure-moi, Emmanuel, de m'accorder ce que je vais te demander!

Le duc de Savoie secoua la tête en homme qui sent qu'il s'engage à accomplir quelque grand sacrifice inconnu, mais qui, en même temps, est convaincu que ce sacrifice sera fait au profit de son honneur et de sa fortune.

Levant donc solennellement la main :

— Tout ce que tu me demanderas, Leona, dit-il, excepté de ne plus te voir, je te l'accorderai.

— Oh! murmura Leona, je me doutais que tu ne jurerais pas sans restriction. Merci, Emmanuel! — Maintenant, ce que je demande, ce que j'exige même, en vertu du serment

que tu viens de faire, c'est que tu ne mettes aucune opposition personnelle à la paix entre la France et l'Espagne, dont mon frère vient, au nom du roi Philippe et du roi Henri, te soumettre les propositions.

— La paix! ton frère!... Comment sais-tu ce que j'ignore, Leona?

— Un puissant prince a cru qu'il avait besoin près de toi de son humble servante, Emmanuel; et voilà comment je sais ce que tu ne connais pas encore, mais ce que tu vas savoir.

Alors, comme un grand bruit de chevaux se faisait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et sous la fenêtre même du cabinet du prince, Leona se leva et alla, au nom du duc de Savoie, donner l'ordre à l'huissier de laisser entrer le chef de la cavalcade.

Un instant après, tandis qu'Emmanuel-Philibert retenait par le bras Leona, qui voulait s'éloigner, l'huissier annonçait :

— Son Excellence le comte Odoardo Maraviglia, envoyé de Leurs Majestés les rois d'Espagne et de France.

— Qu'il entre, répondit Emmanuel-Philibert d'une voix presque aussi tremblante que l'était, un instant auparavant, celle de Leona.

II

L'ENVOYÉ DE LEURS MAJESTÉS LES ROIS DE FRANCE ET D'ESPAGNE.

Au nom qu'ils viennent d'entendre prononcer, nos lecteurs ont reconnu le frère de Leona, ce jeune homme condamné à mort pour avoir tenté d'assassiner le meurtrier de son père, et enfin, le gentilhomme recommandé à son fils

Philippe II par Charles-Quint, le jour même de son abdication.

Nos lecteurs se rappelleront, en outre, que, quoique, dans Odoardo Maraviglia, Leona reconnaisse son frère, celui-ci est loin de se douter que Leona, qu'il a à peine entrevue sous la tente d'Emmanuel-Philibert au camp d'Hesdin, soit sa sœur.

Le duc de Savoie sait donc seul, avec son page, le secret qui a sauvé la vie à Odoardo.

Maintenant, comment Odoardo se trouve-t-il à la fois le mandataire de Philippe et de Henri? C'est ce que nous allons expliquer en quelques mots.

Fils d'un ambassadeur du roi François Ier, élevé parmi les pages dans l'intimité du dauphin Henri II, adopté publiquement par l'empereur Charles-Quint, le jour de son abdication, Odoardo jouissait d'une faveur égale à la cour du roi d'Espagne.

On savait, de plus, sans connaître les détails de cet événement, que c'était à Emmanuel-Philibert qu'il devait la vie.

Il était donc tout simple qu'une personne intéressée à la paix eût l'idée d'en faire faire la double ouverture par l'homme qui avait à la fois l'oreille du roi de France et celle du roi d'Espagne, et que, les principaux articles de cette paix arrêtés entre les deux souverains, le même homme fût envoyé à Emmanuel-Philibert pour lui faire adopter ces mêmes articles; surtout, comme nous l'avons dit, d'après le bruit qui s'était répandu, que c'était à l'intercession du duc de Savoie qu'Odoardo Maraviglia avait dû non-seulement d'avoir la vie sauve, mais encore d'avoir été comblé d'honneurs, et recommandé au roi Philippe II par l'empereur Charles-Quint.

L'homme qui avait eu l'idée de mettre en avant Odoardo Maraviglia ne s'était trompé sur aucun point.

La paix, également désirée par Philippe II et par Henri de Valois, avait vu ses préliminaires plus promptement posés que l'on n'eût dû s'y attendre dans une affaire de cette importance; et, comme on l'avait pensé encore, quoiqu'on ne connût pas les causes de la sympathie d'Emmanuel-Philibert pour le fils de l'ambassadeur du roi François Ier, celui-ci était un des plus agréables messagers que l'on pût lui envoyer.

Il se leva donc, et, malgré cette arrière-pensée qu'il y avait une douleur privée cachée pour lui au fond de ce grand événement politique, il tendit à Odoardo une main que l'envoyé extraordinaire baisa respectueusement.

— Monseigneur, dit-il, vous voyez en moi un homme bien heureux, car peut-être ai-je déjà prouvé dans le passé, et vais-je prouver dans l'avenir à Votre Altesse que vous avez sauvé la vie à un homme reconnaissant.

— Ce qui vous a d'abord sauvé la vie, mon cher Odoardo, c'est la générosité du noble empereur dont nous portons tous le deuil. Je n'ai été, moi, vis-à-vis de vous, que l'humble intermédiaire de sa clémence.

— Soit, monseigneur; mais vous avez été pour moi le messager visible de la faveur céleste. C'est donc vous que j'adore, comme les anciens patriarches faisaient des anges qui leur apportaient la volonté de Dieu... A mon tour, au reste, monseigneur, je suis auprès de vous un ambassadeur de paix.

— C'est comme tel que vous m'êtes annoncé, Odoardo; c'est comme tel que vous étiez attendu; c'est comme tel que je vous reçois.

— Je vous étais annoncé? vous m'attendiez?... Pardon, monseigneur, mais je croyais être le premier à vous annoncer ma présence par ma présence même; et, quant aux propositions que j'étais chargé de vous transmettre, elles étaient si secrètes...

— Ne vous inquiétez point, monsieur l'ambassadeur, reprit, en s'efforçant de sourire, le duc de Savoie. N'avez-vous point entendu dire que certains hommes ont leur démon familier, qui les avertit d'avance des choses les plus inconnues? Je suis un de ces hommes-là.

— Alors, dit Odoardo, vous savez le motif de ma visite?

— Oui; mais le motif seulement. Restent les détails.

— Quand Votre Altesse le désirera, je serai prêt a lui transmettre ces détails.

Et Odoardo, en s'inclinant, fit à Emmanuel un signe indiquant qu'ils n'étaient pas seuls.

Leona vit ce signe, et fit un pas pour se retirer; mais le prince la retint par la main.

— Je suis toujours seul quand je suis avec ce jeune

homme, Odoardo, dit-il; car, ce jeune homme, c'est le démon familier dont je vous parlais tout à l'heure... Reste, Leone, reste! ajouta le duc. *Nous* devons savoir tout ce que l'on me propose... J'écoute : parlez, monsieur l'ambassadeur.

— Que diriez-vous, monseigneur, demanda en souriant Odoardo, si j'annonçais à Votre Altesse qu'en échange de Ham, du Catelet et de Saint-Quentin, la France vous rend cent quatre-vingt-dix-huit villes?

— Je dirais, répondit Emmanuel, que c'est impossible.

— Il en est pourtant ainsi, monseigneur.

— Et, au nombre des villes qu'elle rend, la France met-elle Calais?

— Non. La nouvelle reine d'Angleterre, Élisabeth, qui, sous prétexte de conscience religieuse, vient de refuser d'épouser le roi Philippe II, veuf de sa sœur Marie, a été un peu sacrifiée dans tout cela. Cependant, ce n'est qu'à certaines conditions que la France garde Calais et les autres villes de Picardie reprises par M. de Guise sur les Anglais.

— Et à quelles conditions?

— Au bout de huit ans, le roi de France sera obligé de les restituer, si mieux il n'aime payer cinquante mille écus à l'Angleterre.

— Il les donnera, à moins qu'il ne soit aussi pauvre que Baudouin, qui mettait en gage la couronne de Notre-Seigneur!

— Oui, mais c'est une espèce de satisfaction que l'on a voulu donner à la reine Élisabeth, et dont, par bonheur, elle s'est contentée, ayant beaucoup à faire dans ce moment-ci avec le pape.

— Ne l'a-t-il pas déclarée bâtarde? demanda Emmanuel.

— Oui, mais il y perdra sa suzeraineté sur l'Anglais. Élisabeth, de son côté, vient de déclarer que tous les édits publiés par la feue reine Marie en faveur de la religion catholique étaient abolis, et qu'au contraire, elle rétablissait tous les actes faits contre le pape sous Édouard et Henri VIII, et que, comme ces deux rois, elle joignait à ses prérogatives royales le titre de chef suprême de l'Église anglicane.

— Et que fait la France de sa petite reine d'Écosse, au milieu de ce grand conflit?

— Henri II a déclaré Marie Stuart reine d'Écosse et d'Angleterre, comme héritière de la feue reine Marie Tudor, comme unique descendante de Jacques V, petit-fils de Henri VII, roi d'Angleterre, et en vertu de l'illégitimité d'Élisabeth, déclarée bâtarde par un acte qui n'a jamais été révoqué.

— Oui, dit Emmanuel-Philibert; toutefois, il y a un testament de Henri VIII qui déclare Élisabeth héritière de la couronne, au défaut d'Édouard et de Marie, et c'est sur cet acte que le parlement s'est appuyé pour proclamer Élisabeth reine. Mais, s'il vous plaît, revenons à nos affaires, monsieur l'ambassadeur.

— Eh bien, monseigneur, voici les principales conditions du traité, les bases sur lesquelles on propose de l'établir :

« Les deux rois, — le roi d'Espagne et le roi de France, — travailleront conjointement à rendre la paix à l'Église, en provoquant l'assemblée d'un concile général.

» Il y aura une amnistie pour ceux qui auront suivi le parti de l'un ou l'autre roi, à l'exception, cependant, des bannis de Naples, de Sicile et du Milanais, qui ne seront point compris dans le pardon général.

» Il est stipulé, ensuite, que toutes les villes et tous les châteaux pris par la France au roi d'Espagne, et particulièrement Thionville, Marienbourg, Ivoy, Montmédy, Damvilliers, Hesdin, le comté de Charolais, Valence dans la Loménie, seront restitués audit roi d'Espagne;

» Qu'Ivoy sera démantelé, en compensation de Thérouanne détruite ;

» Que le roi Philippe épousera la princesse Élisabeth de France, qu'il avait d'abord demandée pour son fils don Carlos, et qu'avec cette princesse, il lui sera donné une dot de quatre cent mille écus d'or.

» Que la forteresse de Bouillon sera restituée à l'évêque de Liége.

» Que l'infante de Portugal sera mise en possession des biens qui lui appartiennent du côté de la reine Éléonora, sa mère, veuve de François Ier.

» Enfin, que les deux rois rendront au duc de Mantoue ce qu'ils ont pris dans le Montferrat, sans pouvoir y démolir les citadelles qu'ils y ont bâties. »

— Et toutes ces conditions sont accordées par le roi de France? demanda Emmanuel.

— Toutes!... Qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est à merveille, monsieur l'ambassadeur, et que, si c'est vous qui avez eu cette influence, l'empereur Charles-Quint, lorsqu'il descendit du trône, avait bien raison de vous recommander à son fils le roi d'Espagne.

— Hélas! non, monseigneur, répondit Odoardo, les deux principaux agents de cette paix étrange sont madame de Valentinois, qui s'inquiète de voir grandir la fortune des Guise et le crédit de la reine Catherine, et M. le connétable, qui sent que, pendant sa captivité, les Lorrains mettent le pied sur sa maison.

— Ah! dit Emmanuel, voilà qui m'explique les fréquents congés sollicités par M. le connétable auprès du roi Philippe II pour passer en France, et cette demande qu'il m'adresse, de racheter lui et l'amiral moyennant deux cents écus, demande que je viens de soumettre au roi, par l'entremise de mon écuyer Scianca-Ferro, qui partait un moment avant que vous arrivassiez.

— Le roi ratifiera cette demande, à moins de profonde ingratitude, répondit l'ambassadeur.

Puis, après un moment de silence, et regardant le prince :

— Mais vous, monseigneur, dit-il, vous ne me demandez point ce qui sera fait pour vous?

Emmanuel sentit frissonner la main de Leona, qu'il avait gardée dans la sienne.

— Pour moi? répondit le prince. Hélas! j'espérais avoir été oublié.

— Il eût fallu, pour cela, que les rois Philippe et Henri eussent choisi un autre négociateur que celui qui vous doit la vie, monseigneur. Oh! non, non, Dieu merci, la Providence a été juste, cette fois, et le vainqueur de Saint-Quentin sera, je l'espère, largement récompensé.

Emmanuel échangea avec son page un regard douloureux, et attendit.

— Monseigneur, dit Odoardo, toutes les places qui ont été prises au duc votre père et à vous, tant au delà qu'en deçà les Alpes, vous seront rendues, à l'exception de Turin,

de Pignerol, de Chieri, de Chivas et de Villeneuve, dont la France demeurera en possession jusqu'au jour où Votre Altesse aura un héritier mâle. En outre, jusqu'au jour de la naissance de cet héritier, qui tranchera ce grand procès de Louise de Savoie et du Piémont, il sera permis au roi d'Espagne de mettre des garnisons dans les villes d'Asti et de Verceil.

— Alors, dit vivement Emmanuel-Philibert, en ne me mariant pas?...

— Vous perdez cinq villes si magnifiques, monseigneur, qu'elles suffiraient à la couronne d'un prince!

— Mais, dit vivement Leona, monseigneur le duc de Savoie se mariera. Que Votre Excellence veuille donc bien terminer sa négociation, en disant au prince à quelle illustre alliance il est destiné.

Odoardo regarda le jeune homme avec étonnement; puis ses yeux se reportèrent sur le duc, dont le visage exprimait la plus cruelle anxiété.

Le négociateur, si habile qu'il fût, se trompa à cette expression.

— Oh! rassurez-vous, monseigneur, lui dit-il, la femme que l'on vous destine est digne d'un roi.

Et, comme les lèvres blêmissantes d'Emmanuel restaient fermées, au lieu de s'ouvrir à la question qu'attendait Odoardo :

— C'est, ajouta celui-ci, madame Marguerite de France, sœur du roi Henri II; et, outre le duché de Savoie tout entier, elle apporte en dot à son heureux epoux trois cent mille écus d'or.

— Madame Marguerite de France, murmura Emmanuel, est une grande princesse, je le sais; mais je m'étais toujours dit, monsieur, que je reconquerrais mon duché par des victoires, et non par un mariage.

— Mais, dit Odoardo, madame Marguerite de France est digne, monseigneur, d'être la récompense de vos victoires; et peu de princes ont payé le gain d'une bataille et la prise d'une ville avec une sœur de roi, fille de roi.

— Oh! murmura Emmanuel, que n'ai-je brisé mon épée au commencement de cette campagne!

Puis, comme Odoardo le regardait avec étonnement;

— Votre Excellence, lui dit Leona, voudrait-elle me laisser seul un instant avec le prince ?

Odoardo demeurait muet, et continuait d'interroger du regard Emmanuel-Philibert.

— Un quart d'heure, répéta Leona; et, dans un quart d'heure, Votre Excellence recevra du prince une réponse telle qu'elle la désire.

Le duc fit un mouvement négatif, comprimé à l'instant même par un geste muet et suppliant de Leona.

Odoardo s'inclina et sortit; il avait compris que le page mystérieux pouvait seul vaincre cette incompréhensible résistance que paraissait vouloir opposer le duc de Savoie aux désirs des rois de France et d'Espagne.

Un quart d'heure après, appelé par l'huissier, Odoardo Maraviglia rentra dans le cabinet du duc de Savoie.

Emmanuel-Philibert était seul.

Triste mais résigné, il tendit la main au négociateur.

— Odoardo, dit-il, vous pouvez retourner vers ceux qui vous envoient, et leur dire qu'Emmanuel-Philibert accepte avec reconnaissance la part que les rois de France et d'Espagne ont bien voulu faire au duc de Savoie.

III

CHEZ LA REINE.

Grâce à l'habileté du négociateur, doué de toute la finesse diplomatique que l'on prétend être un des apanages de la race florentine ou milanaise; grâce surtout à l'intérêt que les deux rois avaient à ce que le secret fût religieusement gardé, rien, à part ces bruits vagues qui accompagnent les grands événements, n'avait encore transpiré à

la cour des grands projets que venait d'exposer au duc de Savoie Odoardo Maraviglia, et dont la réalisation coûtait si cher à la France.

Ce fut donc avec un grand étonnement que deux cavaliers, suivis chacun d'un écuyer, et qui arrivaient chacun par une route opposée, se rencontrèrent aux portes du Louvre, quatre jours après l'entrevue que nous venons de raconter, et se reconnurent, l'un pour le connétable de Montmorency, que l'on croyait prisonnier à Anvers, l'autre pour le duc de Guise, que l'on croyait au camp de Compiègne.

Entre ces deux ennemis acharnés, les compliments ne furent pas longs. — En sa qualité de prince impérial, le duc de Guise avait le pas sur toute la noblesse de France : M. de Montmorency fit donc faire un pas de retraite à son cheval, et M. de Guise un pas en avant au sien; de sorte que l'on eût pu croire que le connétable était tout simplement l'écuyer de quelque gentilhomme de la suite du prince, si, en entrant dans la cour du Louvre, — où le roi était en résidence d'hiver, — l'un n'eût pas pris à droite et l'autre à gauche.

L'un, le duc de Guise, se rendait chez la reine Catherine de Médicis; l'autre, le connétable, se rendait chez la favorite Diane de Poitiers. Tous deux, par l'une et par l'autre, étaient attendus avec une égale impatience.

Que l'on nous permette d'accompagner le plus important de nos personnages chez la plus importante, en apparence du moins, des deux femmes que nous venons de nommer, c'est-à-dire le duc de Guise chez la reine.

Catherine de Médicis était Florentine, les Guise étaient Lorrains; il n'y avait donc rien d'étonnant, à la rigueur, qu'au moment où la funeste nouvelle de la bataille de Saint-Quentin se répandit en France, Catherine et le cardinal de Lorraine, qui voyaient baisser leur crédit par l'influence que prenait naturellement le connétable comme chef de l'armée, n'eussent eu qu'une idée, — non pas que la perte de cette bataille mettait la France à deux doigts de sa perte, — mais qu'en faisant M. le connétable et l'un de ses fils prisonniers des Espagnols, elle ruinait le crédit des Montmorency. Or, le crédit des Montmorency ne pouvait s'abaisser

que si l'on élevait, par un jeu naturel de bascule politique et militaire, le crédit des Guise.

Aussi, comme nous l'avons dit déjà, toute l'administration civile du royaume avait-elle été remise aux mains du cardinal de Lorraine, tandis que le duc François de Guise, attendu d'Italie comme un sauveur, avait, à son arrivée, concentré tout le pouvoir militaire entre ses mains, avec le titre de lieutenant général du royaume.

Nous avons vu, au reste, comment le duc de Guise avait usé de cette toute-puissance : l'armée réorganisée, Calais rendue à la France, Guines, Ham et Thionville prises d'assaut, Arlon surprise ; — tel avait été le résultat d'une seule campagne.

Le duc de Guise se berçait donc dans un immense rêve d'ambition près de s'accomplir, c'est-à-dire dans un des plus doux rêves que pût faire un Guise, lorsqu'une vague rumeur vint le réveiller. Il était question du retour du connétable à Paris; retour que l'on pourrait, s'il s'effectuait, regarder comme le préliminaire d'un traité de paix.

A cette simple rumeur, le duc de Guise était parti du camp de Compiègne, et, à moitié chemin, c'est-à-dire à Louvres, il avait rencontré un exprès que lui envoyait le cardinal de Lorraine, avec injonction d'arriver à Paris le plus tôt possible. Le messager n'avait pas d'autre instruction; mais, prévenu comme il l'était, le duc se doutait bien dans quel but il était mandé.

En rencontrant M. de Montmorency à la porte du Louvre, il ne lui resta plus aucun doute : M. de Montmorency était libre, et la paix, selon toute probabilité, allait être la conséquence de cette liberté inattendue.

M. de Guise avait cru la captivité du connétable une captivité éternelle, comme celle du roi Jean : le désappointement était cruel.

M. de Montmorency avait tout perdu, M. de Guise avait tout sauvé, et cependant, le vaincu allait reparaître à la cour sur le même pied que le victorieux. Et qui sait encore si, grâce à la protection de madame de Valentinois, ce n'était point au vaincu que la bonne part serait faite?

C'étaient toutes ces pensées qui assombrissaient le visage du duc de Guise au moment où il montait l'escalier condui-

tnas chez la reine Catherine, tandis qu'au contraire, le visage joyeux, le connétable montait, de l'autre côté de la cour, l'escalier conduisant chez madame Diane.

Le duc était évidemment attendu, car, aussitôt que son nom eut été prononcé, il vit se soulever la portière de la chambre de la reine, et il entendit la voix de Catherine qui, avec son rauque accent florentin, lui criait :

— Entrez, monsieur le duc! entrez!

La reine était seule. Le duc François jeta les yeux autour de lui, comme s'il se fût attendu à trouver quelqu'un avec elle.

— Ah! oui, dit la reine, vous cherchez votre frère?

— Votre Majesté sait-elle, répondit le duc de Guise abrégeant tous les compliments d'usage, comme il convenait à une si grande situation, Votre Majesté sait-elle que mon frère m'a envoyé un courrier avec invitation de me rendre à l'instant même à Paris?

— Oui, dit Catherine; mais, comme le courrier est parti à une heure de l'après-midi seulement, nous ne vous attendions que ce soir, et même assez avant dans la nuit.

— Ah! c'est que le courrier m'a rencontré à moitié chemin.

— Et qui vous ramenait à Paris?

— Mon inquiétude.

— Duc, dit Catherine négligeant cette fois de ruser, vous avez raison d'être inquiet; car jamais inquiétude n'a été mieux fondée!

En ce moment, on entendit le bruit d'une clef qui grinçait dans une première serrure, puis dans une seconde; la porte d'une entrée particulière, donnant sur les corridors de la reine, s'ouvrit, et le cardinal parut.

Sans prendre le temps de saluer son frère, et comme s'il fût entré chez une princesse de son rang, ou même d'un rang inférieur, il marcha droit à Catherine et à François, et, avec une altération de voix qui indiquait l'importance qu'il attachait à cette nouvelle :

— Savez-vous qu'il vient d'arriver? dit-il; le savez-vous?

— Oui, répondit le duc François devinant de qui parlait le cardinal, je l'ai rencontré à la porte du Louvre.

— Qui cela? demanda Catherine.

— Le connétable, répondirent à la fois le duc et le cardinal de Guise.

— Ah! fit Catherine, comme si elle eût reçu un coup de couteau en pleine poitrine. Mais peut-être, comme les autres fois, revient-il seulement avec un congé de quelques jours.

— Point! répondit le cardinal. Il revient définitivement : il a obtenu, par l'intermédiaire du duc de Savoie, d'être mis à rançon, lui et l'amiral, moyennant deux cent mille écus qu'il trouvera moyen, vous le verrez, de faire payer au roi. Par la croix de Lorraine! continua le cardinal mordant sa moustache de colère, la sottise, en effet, était trop forte pour être payée par un simple gentilhomme; et, si l'on y eût mis le prix qu'elle mérite, les Montmorency, les Damville, les Coligny et les Dandelot eussent été ruinés à la peine!

— En somme, demanda Catherine, qu'avez-vous appris de plus que ce que nous savons?

— Pas grand'chose; mais j'attends d'un moment à l'autre votre ancien messager, M. le duc de Nemours, dit Charles de Lorraine en se tournant vers son frère. — M. de Nemours est de la maison de Savoie; on ne se doute pas qu'il est à nous, et, comme le vent souffle en ce moment du côté du Piémont, peut-être pourra-t-il nous apprendre du nouveau.

En ce moment, on gratta respectueusement à la porte par laquelle, un instant auparavant, était entré le cardinal, et qu'il avait refermée à clef derrière lui.

— Ah! dit Charles de Lorraine, c'est lui, probablement.

— Ouvrez, alors, dit Catherine.

Et, sans s'inquiéter de ce que l'on pourrait penser en voyant la clef d'une porte donnant dans sa chambre entre les mains du cardinal de Lorraine, elle poussa le cardinal vers cette porte.

C'était, en effet, ce même duc de Nemours que nous avons déjà vu introduire dans l'appartement de Catherine par le cardinal Charles de Lorraine un an et demi auparavant, pendant cette matinée où le roi et une partie de la cour étaient en chasse dans la forêt de Saint-Germain.

Lui n'avait ni les inquiétudes du duc de Guise, ni les familiarités du cardinal : aussi voulut-il saluer Catherine se-

lon les règles de la plus scrupuleuse étiquette; mais celle-ci ne lui en donna pas le temps.

— Monsieur le duc, dit-elle, voici notre cher cardinal, qui nous annonce que vous avez probablement du nouveau à nous apprendre. Parlez... Que savez-vous de cette misérable paix?

— Mais, répondit M. de Nemours, je puis vous mettre au courant, et de première main : je quitte le négociateur, Odoardo Maraviglia, qui quitte lui-même le duc Emmanuel de Savoie.

— Alors, vous devez être bien renseigné, dit le cardinal de Lorraine, car le duc Emmanuel de Savoie est le principal intéressé dans cette affaire, puisque sa principauté est en jeu.

— Eh bien, chose étonnante! dit M. de Nemours, soit insouciance des grandeurs, soit — et la chose est bien plus probable — quelque cause mystérieuse comme le seraient un amour secret ou des engagements pris avec une autre, le prince Emmanuel-Philibert a reçu les ouvertures qui lui ont été faites avec plus de tristesse que de joie.

— Peut-être aussi, dit le duc de Guise d'un ton d'amertume, a-t-il été mal payé par la reconnaissance royale. Il n'y aurait là rien d'étonnant : celui-là aussi est au nombre des vainqueurs.

— En ce cas, dit le duc de Nemours, il serait bien difficile, car on lui rend ses États à peu près intacts, sauf cinq villes, et encore ces cinq villes lui seront-elles rendues lorsqu'il aura un enfant mâle de sa femme.

— Et sa femme... quelle sera sa femme? demanda vivement le cardinal de Lorraine.

— Ah! c'est vrai, répondit Nemours, on ne sait point encore la nouvelle. Sa femme sera madame Marguerite de France.

— La sœur du roi! s'écria Catherine.

— Elle sera arrivée à son but, dit le duc François; elle ne voulait épouser qu'un prince souverain.

— Seulement, dit Catherine avec cette âcreté particulière aux femmes quand elles parlent les unes des autres, — seulement, elle aura attendu longtemps, la chère personne! car, si je ne me trompe, elle a tantôt trente-six ans; mais, enfin,

selon toute probabilité, elle n'aura pas perdu pour attendre.

— Et comment Emmanuel-Philibert a-t-il pris la nouvelle de cette alliance royale?

— Très-froidement d'abord. Le comte Maraviglia prétend qu'il a vu le moment où le duc allait refuser; puis, après un quart d'heure de réflexion, il a accepté. Enfin, le soir, en voyant l'ambassadeur, le prince lui a dit qu'il désirait n'être point trop positivement engagé à l'endroit du mariage, tant qu'il n'aurait pas vu la princesse Marguerite. Mais vous comprenez bien que l'ambassadeur n'a rien laissé entrevoir de cette hésitation, et a présenté, au contraire, au roi Heuri II, Emmanuel-Philibert comme le prince le plus joyeux et le plus reconnaissant du monde.

— Et, demanda le duc François de Guise, quelles sont les provinces qu'on lui rend?

— Toutes, répondit le jeune homme, à l'exception des villes de Turin, de Pignerol, de Chieri, de Chivas et de Villeneuve d'Asti, qui lui seront rendues à son premier héritier mâle. D'ailleurs, le roi de France aurait eu tort de marchander sur les villes ou sur les châteaux, puisqu'il en rend, tant à la reine d'Angleterre qu'au roi d'Espagne, quelque chose comme cent quatre-vingt-dix-huit.

— Bon! dit le duc de Guise pâlissant malgré lui; et n'auriez-vous pas entendu dire, par hasard, qu'au nombre de ces villes et de ces châteaux, le roi rendait Calais?

— Je n'en sais trop rien, dit le duc de Nemours.

— Mordieu! dit alors le duc de Guise, c'est que, comme ce serait me dire que mon épée lui est inutile, j'irais l'offrir à quelque souverain qui l'utiliserait mieux... si toutefois, ajouta-t-il entre ses dents, je ne la gardais pas pour moi-même.

En ce moment, un valet du cardinal, placé en observation par Son Éminence, leva vivement la tapisserie en criant:

— Le roi!

— Où cela? demanda Catherine.

— Au bout de la grande galerie, répondit le valet.

Catherine regarda le duc François, comme pour l'interroger sur ce qu'il croyait devoir faire.

— Je l'attendrai, dit le duc.

— Attendez-le, monseigneur, dit le duc de Nemours: vous

êtes un preneur de villes et un gagneur de batailles, et vous pouvez attendre tous les rois du monde le front levé. Mais croyez-vous que, lorsque Sa Majesté rencontrera ici le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, elle ne trouvera point que c'est bien assez sans moi?

— En effet, dit Catherine, il est inutile qu'il vous voie ici. — La clef, mon cher cardinal.

Le cardinal, qui tenait la clef prête à tout hasard, la passa vivement à la reine. La porte s'ouvrait devant le duc de Nemours, et elle venait de se refermer discrètement derrière le donneur de nouvelles, lorsque, le visage sombre et le sourcil froncé, Henri de Valois parut dans l'encadrement de la porte opposée.

IV

CHEZ LA FAVORITE.

Si nous avons suivi d'abord le duc de Guise, au lieu de suivre le connétable, ce n'est point que ce qui devait se passer chez madame de Valentinois fût moins intéressant que ce que nous avons vu se passer chez Catherine de Médicis; — mais c'est, comme nous l'avons dit, que le duc de Guise était un plus grand sire que M. de Montmorency, et Catherine une plus grande dame que la duchesse de Valentinois. — A tout seigeur tout honneur.

Mais, maintenant que nous avons donné une marque de déférence à la suprématie royale, voyons ce qui s'était passé chez la belle Diane de Poitiers, et sachons pourquoi le roi Henri se présentait chez sa femme le visage sombre et le sourcil froncé.

L'arrivée du connétable n'était pas plus un mystère pour la duchesse de Valentinois que le retour du duc de Guise

n'était un secret pour la reine Catherine de Médicis; sous le couvert de la France, et sous la rubrique de la royauté, chacune jouait son jeu, — Catherine criant : « Guise! » et la duchesse de Valentinois : « Montmorency! »

De même qu'on tenait de hardis propos sur la reine et le cardinal, de même les mauvaises langues s'exerçaient, nous croyons l'avoir déjà dit, sur la favorite et le connétable. Maintenant, comment un vieillard de soixante-huit ans, maussade, brutal et grognon, se serait-il trouvé le rival d'un roi de quarante ans, plein d'élégance et de galanterie? C'est là un de ces mystères dont nous laissons l'explication à ces habiles anatomistes qui prétendent qu'aucune fibre du cœur n'échappe à leur investigation.

Ce qu'il y avait de réel, d'incontestable, de visible à tous les yeux, — c'était l'obéissance presque passive de la belle Diane, cette favorite plus reine que la reine, non-seulement aux désirs, mais encore aux caprices du connétable.

Il est vrai que cela durait depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis l'âge où la belle Diane en avait trente, et où le connétable n'en avait que quarante-huit.

Ce fut donc avec un cri de joie que la duchesse accueillit cette annonce :

— Monseigneur le connétable de Montmorency.

Elle n'était cependant pas seule; dans un coin de l'appartement, à demi couchés sur une pile de coussins, deux beaux enfants essayaient la vie, où ils venaient d'entrer par la porte de l'amour : c'étaient la jeune reine Marie Stuart et le petit dauphin François, mariés depuis six mois, et plus amants peut-être que la veille de leur mariage.

La jeune reine arrangeait sur la tête de son mari un toquet de velours un peu trop grand pour elle, et qu'elle soutenait n'être pas trop petit pour lui.

Ils étaient enfoncés si avant dans cette grave occupation, que, si importante, politiquement parlant, que fût cette annonce qui constatait à Paris le retour de l'illustre prisonnier, ils ne l'entendirent pas, ou, s'ils l'entendirent, n'y firent pas la moindre attention.

C'est une si belle chose que l'amour, à quinze et à dix-sept ans, qu'une année d'amour vaut vingt années d'existence! François II mourut à dix-neuf ans, après deux ans

de bonheur avec la jeune et belle Marie, n'est-il pas plus heureux que celle-ci vivant trente ans de plus que lui, mais passant, de ces trente années, trois ans en fuite, et dix-huit ans en prison?

Aussi, sans s'inquiéter du charmant groupe qui vivait dans un coin de sa vie exceptionnelle et favorisée, Diane alla-t-elle au connétable, les bras ouverts, et lui donnant son beau front à baiser.

Lui, plus prudent qu'elle, s'arrêta au moment d'y porter les lèvres.

— Holà! dit-il, il me semble que vous n'êtes pas seule, ma belle duchesse.

— Si fait, mon cher connétable, répondit-elle.

— Allons donc! si vieux que je sois, j'ai encore les yeux assez bons pour voir quelque chose qui grouille là-bas.

Diane se mit à rire.

— Ce quelque chose qui grouille là-bas. dit-elle, c'est la reine d'Écosse et d'Angleterre, et l'héritier de la couronne de France. — Mais, soyez tranquille, ils sont tellement occupés de leurs affaires, qu'ils ne se mêlent pas des nôtres.

— Ouais! dit le connétable, les affaires vont-elles donc si mal de l'autre côté de la mer que la manière dont elles vont préoccupe ces jeunes cerveaux?

— Mon cher connétable, les Écossais seraient à Londres, ou les Anglais à Édimbourg, — ce qui serait, dans l'un ou l'autre cas, une grande nouvelle, — on crierait cette nouvelle aussi haut que l'on vient de crier votre arrivée, que je doute que l'un ou l'autre de ces deux enfants se retournât. Oh! non, Dieu merci! ils sont préoccupés de choses bien autrement importantes : ils s'aiment, mon cher connétable! Qu'est-ce que le royaume d'Angleterre et d'Écosse à côté de ce mot *aimer*, qui donne le royaume du ciel à ceux qui le prononcent entre deux baisers!

— Oh! sirène que vous êtes! murmura le vieux connétable. — Mais, voyons, où en sommes-nous de nos affaires?

— Mais, dit Diane, il me semble que nos affaires vont à merveille, puisque vous voilà... La paix est faite ou à peu près; M. François de Guise va être forcé de remettre sa grande épée au fourreau; comme il n'y a point besoin de lieutenant général, mais comme il y a toujours besoin d'un

connétable, mon cher connétable reparaîtra sur l'eau, et se retrouvera le premier du royaume, au lieu d'en être le second.

— Voilà qui n'est pas mal joué, tête Dieu! dit le connétable. Reste la question de rançon : vous savez, ma belle Diane, que je suis renvoyé sur parole, mais que je dois deux cent mille écus d'or.

— Eh bien ? demanda la duchesse avec un sourire.

— Eh bien, mille diables! cette rançon, je compte bien ne pas la payer.

— Pour qui vous battiez-vous, mon cher connétable, quand vous avez été pris ?

— Pardieu! c'était pour le roi, il me semble, quoique la blessure que j'ai reçue ait bel et bien été pour moi.

— Eh bien, alors, ce sera le roi qui payera; mais je croyais vous avoir entendu dire, mon cher connétable, que, si je menais à bonne fin les négociations de la paix, le duc Emmanuel, qui est un prince généreux, vous ferait probablement remise de ces deux cent mille écus.

— Ai-je dit cela? demanda le connétable.

— Vous ne me l'avez pas dit : vous me l'avez écrit.

— Diable, diable, diable! dit le connétable en riant, il faudra donc vous mettre pour quelque chose dans la spéculation. Eh bien, voyons, nous allons jouer cartes sur table. — Oui, M. le duc de Savoie me remet mes deux cent mille écus; mais, comme mon neveu l'amiral est un gaillard trop fier pour accepter une remise pareille, je ne lui en dirai pas un mot.

— Bon! de sorte qu'il vous comptera ses cent mille écus comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel-Philibert?

— Justement.

— De sorte, continua Diane, que le roi vous comptera vos deux cent mille écus comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel-Philibert?

— Justement encore.

— De sorte que cela vous fait trois cent mille écus qui ne doivent rien à personne?

— Si fait! qui doivent le plaisir d'être entre mes mains à la belle duchesse de Valentinois... Mais, — comme toute peine mérite salaire, — voici ce que nous faisons de ces trois cent mille écus...

— D'abord, reprit la duchesse, nous en appliquons deux cent mille à indemniser le cher connétable de ses frais de campagne, et des pertes et préjudices que lui ont causés ses dix-huit mois de prison.

— Trouvez-vous que ce soit trop?

— Notre cher connétable est un lion, et il est juste qu'il se fasse la part du lion. — Et les cent mille restant?

— Voici comment nous les divisons : — moitié, c'est-à-dire cinquante mille, pour acheter les pompons et les épingles qui les attacheront à ma belle duchesse; — et cinquante mille pour doter nos pauvres enfants, qui se trouveront bien misérables si le roi n'ajoute pas quelque chose à la dot qu'un malheureux père donne à son fils en se saignant à blanc!

— Il est vrai que notre fille Diane a déjà son douaire comme duchesse de Castro, et que ce douaire est de cent mille écus... Mais vous comprenez bien, mon cher connétable, que, si le roi, dans sa munificence, avise que ce n'est point assez pour la femme d'un Montmorency et la fille d'un roi, ce n'est pas moi qui, lorsqu'il tirera les cordons de sa bourse pour l'ouvrir, tirerai ces cordons pour la fermer.

Le connétable regarda la favorite avec une certaine admiration.

— Bon! dit-il, notre roi porte donc toujours la bague magique que vous lui avez passée au doigt?

— Toujours, répondit en souriant la duchesse; et, comme je crois entendre les pas de Sa Majesté, vous allez, je crois, en avoir la preuve.

— Ah! ah! dit le connétable, il vient donc toujours par ce corridor, et il a donc toujours la clef de cette porte, le roi?

En effet, le roi avait la clef de la porte secrète de Diane, comme le cardinal avait la clef de la porte secrète de Catherine.

Il y avait beaucoup de portes secrètes au Louvre, et toutes avaient une clef, quand elles n'en avaient pas deux.

— Bon! dit la duchesse en regardant son vieil adorateur avec une indéfinissable expression de raillerie, n'allez-vous pas être jaloux du roi, maintenant?

— Je le devrais peut-être, grommela le vieux soudard.

— Ah! prenez garde, dit la duchesse ne pouvant s'empêcher de faire allusion à la proverbiale avarice de Montmorency, ce serait de la jalousie placée à deux cents pour cent de perte, et ce n'est point à ce taux-là que vous avez l'habitude de placer...

Elle allait dire : « Votre amour, » mais elle fit faire un tour de plus à sa langue.

— Quoi? demanda le connétable.

— Votre argent, dit la duchesse.

En ce moment, le roi entrait.

— Oh! sire, s'écria Diane en s'élançant au-devant de lui, venez donc! car tout aussi bien allais-je vous envoyer chercher... Voici notre cher connétable, qui nous arrive, toujours jeune et fier comme le dieu Mars.

— Oui, dit le roi employant le langage mythologique du temps, et sa première visite a été pour la déesse Vénus... Il a raison ; je ne dis pas, moi : « A tout seigneur tout honneur, » je dis : « A toute beauté toute majesté. » — Votre main, mon cher connétable.

— Mordieu! sire, dit Montmorency en grommelant et en prenant sa figure refrognée, je ne sais pas si je devrais vous la donner, ma main.

— Bon! et pourquoi cela? dit en riant le roi.

— Mais, répondit le connétable se refrognant de plus en plus, parce qu'il me semble que vous m'aviez un peu oublié là-bas.

— Moi, vous oublier, mon cher connétable? s'écria le roi commençant à se défendre, quand il avait si beau jeu pour attaquer.

— Ah! il est vrai que M. de Guise sonnait tant de fanfares à vos oreilles! dit le connétable.

— Dame, fit Henri ne pouvant s'empêcher de riposter par un coup droit à l'espèce de feinte que lui faisait Montmorency, vous ne pouvez pas empêcher un victorieux de sonner ses clairons...

— Sire, dit Montmorency se dressant sur ses éperons comme eût fait un coq sur ses ergots, il y a telle défaite aussi illustre qu'une victoire!

— Oui, dit le roi, mais moins profitable, vous en conviendrez.

— Moins profitable... moins profitable, grommela le connétable, bien certainement! Mais la guerre est un jeu où le plus habile peut perdre la partie : le roi votre père en savait quelque chose !

Henri rougit légèrement.

— Et, quant à la ville de Saint-Quentin, il me semble, continua le connétable, que si elle s'est rendue...

— D'abord, interrompit vivement Henri, la ville de Saint-Quentin ne s'est pas rendue : la ville de Saint-Quentin a été prise, et prise, vous le savez, après une héroïque défense ! La ville de Saint-Quentin a sauvé la France, que...

Henri hésita.

— Oui, achevez : que la bataille de la Saint-Laurent avait perdue, n'est-ce pas? Voilà ce que vous voulez dire?... Faites-vous donc meurtrir, navrer et prendre pour un roi, afin que ce roi vous en remercie par un si doux compliment!

— Non, mon cher connétable, fit Henri, qu'un regard de Diane venait d'amener au repentir, non, je ne dis point cela; au contraire... je disais seulement que Saint-Quentin avait fait une admirable défense.

— Oui-da! avec cela que Votre Majesté a bien traité son défenseur!

— Coligny? Que pouvais-je de plus, mon cher connétable, que de payer sa rançon avec la vôtre?

— Ne parlons pas de cela, sire... Il est bien question de la rançon de Coligny! il est question de la captivité de Dandelot.

— Ah! ah! fit le roi, pardon, mon cher connétable, mais M. Dandelot est un hérétique!

— Comme si nous ne l'étions pas tous peu ou prou, hérétiques! Auriez-vous, par hasard, la prétention d'aller en paradis, vous, sire?

— Pourquoi pas?

— Allons donc! vous irez comme votre vieux maréchal Strozzi, qui est mort en renégat. Demandez un peu à votre ami M. de Vieilleville ce qu'il a dit en crachant son dernier soupir.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : « Je renie Dieu; ma fête est finie! » Et, comme

M. de Guise lui répondait: « Prenez garde, maréchal! car vous serez aujourd'hui même devant la face de ce Dieu que vous reniez! — Bon! reprit le mourant en faisant claquer son pouce, je serai aujourd'hui où sont tous les autres qui sont morts depuis six mille ans!... « Eh bien, soit; pourquoi ne le faites-vous pas déterrer, et pourquoi ne brûlez-vous pas son corps en Grève? Il y aurait une raison de plus: celui-là est mort pour vous, tandis que les autres n'ont été que blessés!

— Connétable, dit le roi, vous êtes injuste!

— Injuste? Bah! où est donc M. Dandelot? A inspecter votre cavalerie, comme le veut sa charge, ou dans son château, à se reposer de ce fameux siége de Saint-Quentin, où vous avouez vous-même qu'il a fait des miracles? Non! il est en prison dans le château de Melun; et pourquoi cela? parce qu'il a dit franchement son avis sur la messe!... Oh! mordieu! je ne sais ce qui me retient, sire, de me faire huguenot, et d'aller offrir mon épée à M. de Condé!

— Connétable!...

— Et quand je pense que, mon pauvre cher Dandelot, c'est probablement encore à M. de Guise qu'il doit sa prison...

— Connétable, dit le roi, je vous jure que MM. de Guise ne sont pour rien dans toute cette affaire.

— Comment! vous allez me dire que ce n'est point une machination de votre cardinal d'enfer?

— Connétable, désirez-vous une chose? dit le roi éludant la question.

— Laquelle?

— C'est qu'en honneur et joie de votre bon retour, M. Dandelot soit mis en liberté?

— Mille diables! s'écria le connétable, je crois bien que je le désire! je dis plus: je le veux!

— Connétable, mon cousin, objecta le roi avec un sourire, tu sais que le roi lui-même dit: « Nous voulons? »

— Eh bien, sire, fit Diane, dites: « Nous voulons que notre bon serviteur Dandelot soit mis en liberté, pour qu'il puisse assister au mariage de notre bien-aimée fille Diane de Castro avec François de Montmorency, comte de Damville. »

— Oui, dit le connétable grommelant de plus en plus, si toutefois ce mariage se fait...

— Et pourquoi ne se ferait-il pas? demanda Diane; trouvez-vous les futurs époux trop pauvres pour risquer de se mettre en ménage?

— Oh! si la question est là seulement, dit le roi, toujours enchanté de sortir d'un embarras à prix d'argent, nous trouverons bien cent mille écus dans quelque coin de la caisse de notre domaine.

— Il est bien question de cela! dit le connétable. Mille diables! qui parle d'argent ici? Je doute que ce mariage se fasse, mais par une autre raison.

— Et par laquelle? demanda le roi.

— Eh bien, parce que ce mariage gêne vos bons amis MM. de Guise.

— En vérité, connétable, vous vous mettez en campagne contre des fantômes.

— Contre des fantômes! Et pourquoi donc croyez-vous que M. François de Guise soit à Paris, si ce n'est pour contre-carrer ce mariage, qui peut donner un nouveau lustre à ma maison... quoique, à tout prendre, ajouta insolemment le connétable, madame de Castro ne soit qu'une bâtarde.

Le roi se mordit les lèvres, et Diane rougit; mais, ne voulant pas répondre à cette dernière phrase :

— D'abord, dit le roi, mon cher connétable, vous vous trompez : M. de Guise n'est pas à Paris.

— Et où est-il donc?

— Au camp de Compiègne.

— Bon! sire... Et vous allez me dire que vous ne lui avez pas donné congé?

— Pourquoi faire?

— Pour venir ici, donc!

— Moi? Je n'ai donné aucun congé à M. de Guise.

— Eh bien, alors, sire, M. de Guise est venu à Paris sans congé voilà tout.

— Vous êtes fou, connétable! M. de Guise sait trop ce qu'il me doit pour quitter le camp sans ma permission.

— Le fait est, sire, que le duc vous doit beaucoup, qu'il vous doit énormément; mais il a oublié ce qu'il vous devait.

— Enfin, connétable, dit Diane lançant son mot, êtes-vous

sûr que M. de Guise ait commis... je ne sais comment dire... de quel nom appelle-t-on une faute de discipline? ait commis cette inconvenance?

— Pardon, dit le connétable, je l'ai vu.

— Quand ? demanda le roi.

— Tout à l'heure.

— Où?

— A la porte du Louvre; nous nous y sommes rencontrés.

— Comment ne l'ai-je pas vu, alors?

— Parce que, au lieu de tourner à gauche, il aura tourné à droite, et que, au lieu de se trouver chez le roi, il se sera trouvé chez la reine.

— Vous dites que M. de Guise est chez la reine ?

— Oh! que Votre Majesté se rassure, dit le connétable; je parierais bien qu'il n'y est pas seul, et que M. le cardinal s'y trouve en tiers.

— Ah! s'écria le roi, c'est ce que nous allons voir... Attendez-moi ici, connétable; je ne vous demande qu'un instant.

Et le roi sortit furieux, tandis que le connétable et Diane de Poitiers échangeaient un regard de vengeance, et le dauphin François et la petite reine Marie, qui n'avaient rien vu ni rien entendu, un baiser d'amour.

Voilà pourquoi le roi Henri II se présentait chez la reine Catherine de Médicis le visage sombre et le sourcil froncé.

V

OU, APRÈS QUE LE VAINCU A ÉTÉ TRAITÉ EN VAINQUEUR, LE VAINQUEUR EST TRAITÉ EN VAINCU.

L'attitude des trois personnages était différente, et exprimait assez bien la situation des âmes.

La reine Catherine était encore près de la porte particulière, le dos appuyé à la tapisserie, la main, qui tenait la clef, cachée derrière elle; son visage était un peu pâle; tout son corps frissonnait, tant l'ambition a de mystérieuses émotions qui ressemblent à celles de l'amour.

Le cardinal, debout, dans son petit costume de prélat, moitié ecclésiastique, moitié militaire, était près d'une table chargée à la fois de papiers et de colifichets de femme; son poing fermé s'arc-boutait sur la table, et lui servait de soutien.

Le duc François était isolé en face de la porte; il semblait un champion tenant une lice, défiant chaque venant et s'exposant à tous les coups. Son costume, presque militaire, — le casque et la cuirasse manquaient seuls à son armement, — avec ses longues bottes toutes couvertes de boue, sa grande épée ceinte à la taille et se tenant collée à son côté comme une inflexible et fidèle amie, il avait ce même aspect qu'il savait prendre sur le champ de bataille quand les flots d'ennemis venaient se rompre au poitrail de son cheval, ainsi que, pendant une tempête, viennent se rompre à l'angle d'un rocher les flots tumultueux de la mer. Découvert devant la majesté royale, il tenait à la main son chapeau de feutre, ombragé d'une plume cerise; mais sa haute stature, rigide et droite comme celle du chêne, n'avait point, devant le roi, perdu une ligne de sa taille.

Henri vint se heurter à cette dignité victorieuse, qui faisait dire à je ne sais quelle grande dame du temps que, auprès du duc de Guise, tous les autres gentilshommes semblaient peuple.

Il s'arrêta comme s'arrête le caillou qui frappe la muraille, le plomb qui rebondit contre le fer.

— Ah! c'est vous, mon cousin! dit-il; je suis étonné de vous trouver ici: je vous croyais commandant le camp à Compiègne.

— C'est exactement comme moi, sire, répondit le duc de Guise; j'ai été on ne peut plus étonné de rencontrer le connétable à la porte du Louvre: je le croyais prisonnier à Anvers.

Henri se mordit les lèvres à cette rude réponse.

— C'est vrai, monsieur, dit-il; mais j'ai payé sa rançon,

et, pour deux cent mille écus, j'ai eu le plaisir de revoir un fidèle ami et un vieux serviteur.

— Votre Majesté n'estime-t-elle qu'à deux cent mille ecus les villes qu'elle rend, assure-t-on, à l'Espagne, à l'Angleterre et au Piémont? Comme elle en rend deux cents, à peu près, cela ne ferait que mille écus la ville!

— Je rends ces villes, monsieur, dit Henri, non point pour racheter M. de Montmorency, mais pour acheter la paix.

— J'avais cru jusqu'ici que — en France du moins — la paix s'achetait avec des victoires.

— C'est qu'en votre qualité de prince lorrain, monsieur, vous connaissez mal l'histoire de France... Avez-vous oublié, entre autres, les traités de Brétigny et de Madrid?

— Non, sire; mais je ne croyais pas qu'il y eût identité ni même ressemblance entre les positions. Après la bataille de Poitiers, le roi Jean était prisonnier à Londres; après la bataille de Pavie, le roi François Ier était prisonnier à Tolède. Aujourd'hui, le roi Henri II, à la tête d'une magnifique armée, est tout-puissant dans son Louvre! A quoi bon renouveler, en pleine prospérité, les désastres des époques fatales de la France.

— Monsieur de Guise, dit le roi avec hauteur, vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume?

— Oui, sire! Après la désastreuse bataille de la Saint-Laurent, après l'héroïque défense de Saint-Quentin, quand l'ennemi était à Noyon, quand M. de Nevers n'avait plus que deux ou trois cents gentilshommes autour de lui, quand Paris en rumeur fuyait par ses barrières brisées; quand le roi, au sommet de la plus haute tour du château de Compiègne, interrogeait la route de Picardie, afin d'être le dernier à se retirer devant l'ennemi, — non pas comme un roi, qui devrait ne point s'exposer aux coups, mais comme un général, comme un capitaine, comme un soldat qui soutient une retraite, — vous m'avez appelé, sire, et vous m'avez nommé lieutenant général du royaume. Mon droit, dès lors, était de sauver la France, que M. de Montmorency avait perdue. Qu'ai-je fait, sire? J'ai ramené en France l'armée d'Italie, j'ai délivré Bourg, j'ai arraché les clefs de votre royaume de la ceinture de la reine Marie Tu-

dor en lui reprenant Calais; j'ai reconquis Guines, Ham et Thionville; j'ai surpris Arlon, j'ai réparé les désastres de Gravelines, et, après un an d'une guerre acharnée, j'ai réuni au camp de Compiègne une armée du double plus forte qu'elle n'était à l'heure où j'en avais pris le commandement. Était-ce dans mon droit, tout cela, sire?

— Sans doute, sans doute, balbutia Henri embarrassé.

— Eh bien, alors, que Votre Majesté me permette de lui dire que je ne comprends rien à cette question qu'elle vient de me faire : « Vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume? »

— Je voulais vous dire, monsieur le duc, qu'au nombre des droits qu'un roi donne à l'un de ses sujets, il est rare qu'il y comprenne celui de remontrance.

— D'abord, répondit le duc François en s'inclinant avec une courtoisie si affectée, qu'elle devenait impertinente, j'oserai faire observer à Votre Majesté que je n'ai pas précisément l'honneur d'être son sujet : après la mort du duc Albert, l'empereur Henri III donna le duché de haute Lorraine à Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire et tige de notre maison; j'ai reçu ce duché de mon père, qui le tenait du sien... Par la grâce de Dieu, de même que je l'ai reçu de mon père, je le léguerai à mon fils! C'est ce que, du grand au petit, vous faites pour le royaume de France, sire.

— Savez-vous, mon cousin, reprit Henri cherchant à introduire l'ironie dans la discussion, que ce que vous me dites là me donne une crainte?

— Laquelle, sire? demanda le duc.

— C'est que la France n'ait, un jour, la guerre avec la Lorraine.

Le duc se mordit les lèvres.

— Sire, reprit-il, la chose est plus qu'improbable; mais, si, cependant, cela arrivait, et qu'en ma qualité de duc souverain, j'eusse à défendre mon patrimoine contre Votre Majesté, je vous jure que ce n'est que sur la brèche de ma dernière place forte que je signerais un traité aussi désastreux que celui que vous avez consenti.

— Monsieur le duc! fit le roi en redressant la tête, et haussant le ton.

— Sire, répondit M. de Guise, laissez-moi dire à Votre Majesté ce que je pense et ce que nous pensons, tous tant que nous sommes de gens de noblesse. L'autorité d'un connétable est telle, à ce que l'on prétend, que, dans une extrême nécessité, il peut engager le tiers du royaume. Eh bien, sans autre nécessité que celle de sortir d'une prison où il s'ennuie, M. le connétable vous coûte plus du tiers de votre royaume, sire!... Oui, de votre royaume, car je tiens comme étant de votre royaume toute cette conquête du Piémont qui a coûté à la couronne de France plus de quarante millions d'or, et à la terre de France plus de cent mille de ses enfants! car je tiens comme étant de votre royaume ces beaux parlements de Turin et de Chambéry que le feu roi, votre seigneur et père, avec un grand nombre d'autres États, y avait institués à la française! car je tiens comme étant de votre royaume toutes ces belles villes transalpines où tant de vos sujets avaient établi race et lignée, que, peu à peu, les habitants quittaient leur italien corrompu, et commençaient à parler aussi bon français que celui que l'on parle à Lyon ou à Tours!

— Eh bien, demanda Henri, assez embarrassé de répondre à de pareilles raisons, pour qui aurai-je abandonné tout cela? Pour la fille de mon père, pour ma sœur Marguerite.

— Non, sire, vous l'aurez abandonné pour le duc Emmanuel-Philibert, son mari, c'est-à-dire pour votre ennemi le plus cruel, pour votre antagoniste le plus acharné! Une fois mariée, la princesse Marguerite n'est plus la fille du roi votre père; la princesse Marguerite n'est plus votre sœur: la princesse Marguerite est duchesse de Savoie. Or, voulez-vous que je vous dise ce qui arrivera, sire? C'est qu'à peine rentré dans ses terres, le duc de Savoie en arrachera tout ce que le roi votre père et vous y avez planté; si bien que toute cette gloire que la France a acquise en Italie, dans l'espace de vingt-six ou trente ans, y sera complétement éteinte, et que cet espoir vous échappera à tout jamais de reconquérir un jour le duché de Milan. Et ce n'est point encore cela qui me trouble le plus l'esprit, et me déchire le plus l'âme : c'est que cet avantage, vous le faites au lieutenant général du roi Philippe, au représentant de cette mai-

son d'Espagne, notre plus fatale ennemie! Par les Alpes, dont le duc de Piémont tient tous les passages, songez-y, sire, l'Espagne est aux portes de Lyon! de Lyon, qui, avant cette paix, était au centre de votre royaume, et qui, aujourd'hui, se trouve ville frontière!

— Oh! sous ce rapport, répondit Henri, vous vous effarouchez à tort, mon cousin! M. le duc de Savoie, par arrangements pris entre nous, passe, en réalité, du service de l'Espagne au nôtre. Que M. le connétable meure, et son épée est promise au duc Emmanuel-Philibert.

— Et c'est sans doute pour cela, répliqua le duc de Guise avec amertume, qu'il la lui a prise d'avance à Saint-Quentin?

Puis, comme le roi faisait un mouvement d'impatience :

— Pardon, sire, continua le duc, j'ai tort, et de pareilles questions doivent être traitées plus sérieusement... Ah! le duc Emmanuel-Philibert a la survivance de M. de Montmorency? Ah! M. de Savoie tiendra dans sa main l'épée fleurdélisée? Eh bien, sire, le jour où vous lui remettrez cette épée, craignez qu'il n'en use à la manière du comte de Saint-Paul, qui était étranger comme M. le duc de Savoie, étant de la maison de Luxembourg. Le roi Louis le onzième et le duc de Bourgogne, eux aussi, firent un jour la paix, comme vous la voulez faire, ou comme vous la venez de faire avec le roi d'Espagne; une des conditions de cette paix était que le comte de Saint-Paul serait connétable de France, et il le fut; mais, à peine connétable, il favorisa sous main le duc de Bourgogne, son premier maître, et, comme on peut le voir aux *Mémoires de Philippe de Comines*, il ne marcha plus, dès lors, que de trahisons en trahisons.

— Eh bien, dit le roi, puisque vous me renvoyez aux *Mémoires de Philippe de Comines*, je vous répondrai par les *Mémoires de Philippe de Comines*. Quel fut le résultat de toutes les trahisons du comte de Saint-Paul? qu'il eut le cou tranché, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez ceci, mon cousin : à la première trahison du duc Emmanuel, je vous jure, — et c'est moi qui vous le dis, — qu'il en sera fait de lui par moi comme il en a été fait du comte de Saint-Paul par mon prédécesseur Louis le onzième... Mais il n'en sera point ainsi, s'il plaît à Dieu! continua le roi. Le duc Emmanuel-Philibert, loin d'oublier ce qu'il nous doit, aura toujours devant

les yeux la position que nous lui avons faite ; aussi bien, gardons-nous, au milieu de ses terres, le marquisat de Saluces, comme une marque d'honneur pour la couronne de France, et, afin que le duc de Savoie, ses enfants et sa postérité n'oublient jamais que nos rois ont autrefois conquis et possédé tout le Piémont et toute la Savoie, mais qu'en faveur d'une fille de France qui fut mariée en leur maison, on leur a restitué et même plutôt gratuitement donné tout ce qu'ils possédaient deçà et delà les monts, pour les rendre, par cette immense libéralité, plus obéissants et affectionnés à la couronne de France.

Puis, comme le roi voyait que le duc de Guise ne paraissait pas estimer à sa valeur cette possession du marquisat de Saluces que se réservait la France :

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si vous vouliez bien y réfléchir, monsieur le duc, vous diriez, comme moi, que c'était une fort tyrannique usurpation de la part du feu roi, mon seigneur et père, que celle qu'il avait faite sur le pauvre prince père du présent duc de Savoie; car il n'y avait aucun droit, et ce n'était point agir en bon chrétien que de chasser ainsi un fils hors du duché de son père, et de le dépouiller de tout; et, quand je n'aurais d'autre motif que de décharger de ce péché l'âme du roi mon père, je voudrais rendre à Emmanuel-Philibert ce qui lui appartient.

Le duc s'inclina.

— Eh bien, demanda Henri, vous ne répondez rien, monsieur de Guise?

— Si fait, sire... Seulement, dès lors que la passion du moment emporte Votre Majesté à ce point d'accuser le roi son père de tyrannie, ce n'est plus — moi qui tiens le roi François Ier pour un grand roi, et non pour un tyran — ce n'est plus au roi Henri II, c'est au roi François Ier que j'ai à rendre compte de ma conduite. De même que vous jugez votre père, sire, votre père me jugera; et, comme je crois le jugement des morts plus infaillible que celui des vivants, condamné par le vivant, c'est au mort que j'en appelle !

Alors, s'approchant de ce beau portrait de François Ier par Titien, qui est aujourd'hui un de nos principaux ornements du musée du Louvre, mais qui était alors le prin-

cipal ornement de la chambre dans laquelle avait lieu la discussion que nous venons de rapporter, — ne fût-ce que pour prouver à nos lecteurs que ce n'est pas la pointe de l'épée espagnole, mais que ce sont les beaux yeux d'une femme qui firent signer le fatal traité de Cateau-Cambrésis :

— O roi François Ier ! dit le duc, toi qui fus armé par Bayard, et qu'on appela le roi chevalier, voulant te donner un titre qui résumât toutes les honorables qualifications données aux rois tes prédécesseurs, tu aimais trop, de ton vivant, les siéges et les batailles, et tu étais trop affectionné à ton beau royaume de France pour ne pas avoir, de là-haut, regardé ce qui se passe chez nous ! Tu sais ce que j'ai fait et ce que je voulais faire encore; mais on m'arrête en chemin, ô mon roi ! et l'on préfère une paix qui nous coûte, en la signant, plus que ne nous coûteraient trente ans de revers ! Mon épée de lieutenant général du royaume est donc inutile, et, comme je ne veux pas qu'on dise qu'une telle paix a été consentie tant que le duc de Guise avait son épée au côté, moi, François de Lorraine, qui n'ai jamais rendu mon épée, je te la rends, à toi, mon roi, le premier pour qui je l'ai tirée, et qui sais ce qu'elle valait !

A ces mots, détachant épée et ceinturon, le duc accrocha le tout, comme un trophée, au cadre du portrait, s'inclina et sortit, laissant le roi de France furieux, le cardinal atterré, Catherine triomphante.

En effet, la vindicative Florentine ne voyait qu'une chose en tout cela : c'était l'insulte faite par le duc de Guise à Diane de Valentinois, sa rivale, et au connétable son ennemi.

VI

LE COLPORTEUR.

Entre ces deux groupes d'ambitions opposées, qui, sous le prétexte de la dignité du roi ou de la grandeur de la France, faisaient les affaires de leurs maisons, et essayaient de ruiner celles des maisons rivales, s'élevait un troisième groupe tout poétique, tout artiste, tout dévoué au beau, au vrai, au bon; ce groupe se composait de la jeune princesse Élisabeth, fille de Henri II, de la veuve d'Horace Farnèse, Diane d'Angoulême, duchesse de Castro, des deux jeunes époux que nous venons d'entrevoir chez madame de Valentinois, et, enfin, était dominé par la gracieuse et sereine figure de madame Marguerite de France, fille de François Ier, et que la paix venait de fiancer à Emmanuel-Philibert.

Autour de ces charmants visages, comme des papillons autour d'un massif de fleurs, voletaient tous les poëtes du temps : Ronsard, du Bellay, Jodelle, Daurat, Remy Belleau; puis, plus graves que ceux-là, quoique non moins lettrés, le bon Amyot, traducteur de *Plutarque* et précepteur du prince Charles, et le chancelier de l'Hospital, secrétaire particulier de madame Marguerite.

C'étaient les intimes; ils avaient ce que, depuis, sous Louis XIV, on a appelé les grandes et les petites entrées : à toute heure du jour, ils se pouvaient faire annoncer chez madame Marguerite, leur protectrice; mais plus particulièrement étaient-ils reçus chez elle après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures de l'après-midi.

La nouvelle de la paix, qui prenait de plus en plus de consistance, et dont on annonçait même déjà que les préliminaires étaient signés, avait, en passant avec ses grandes ailes blanches, laissé tomber sur le groupe que nous venons

de mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour les uns des sourires, pour les autres des larmes.

On devine que, dans cette répartition de tristesse et de joie, Marie Stuart et François II n'avaient rien eu à prétendre : le destin leur avait déjà fait leur part, et nous avons vu que, de cette part, ni l'un ni l'autre ne se plaignaient.

La belle veuve d'Horace Farnèse non plus ne se plaignait point : elle épousait un beau et noble gentilhomme de trente à trente-deux ans, riche et portant un grand nom; l'avenir n'avait donc pour elle que le mystère de ce plus ou moins de bonheur que donne aux époux l'harmonie des goûts ou l'opposition des caractères.

La princesse Marguerite était celle qui avait reçu, de la corne d'abondance de cette belle déesse qu'on appelle la Paix, la plus large part d'espérances. On sait le souvenir que, lors de son voyage à Nice, elle avait gardé d'un jeune prince de douze ou quatorze ans; or, après seize années de désillusions, d'obstacles, d'impossibilités même, voilà que, tout à coup, le rêve de son cœur devenait une réalité, que le fantôme prenait une forme, et que l'espérance se changeait en un bonheur certain.

Une des conditions de cette paix, que l'on disait signée ou à peu près, était son mariage avec ce petit prince de Savoie, devenu, sous le nom d'Emmanuel-Philibert, un des premiers capitaines de son époque. Aussi, nous le répétons, madame Marguerite était bien heureuse.

Hélas! il n'en était pas de même de la pauvre Élisabeth! Fiancée d'abord au jeune prince don Carlos, qui lui avait envoyé son portrait, et qui avait reçu le sien, elle avait vu la mort inattendue de Marie Tudor ruiner tout à coup l'échafaudage de son bonheur, qu'elle croyait hors de toute atteinte. Veuf de Marie, repoussé par Élisabeth d'Angleterre, Philippe II s'était rabattu sur Élisabeth de France, et, dans les conditions du traité de paix, on n'avait eu à changer que deux mots, qui devaient faire le malheur de deux personnes, et même de trois.

Au lieu donc de ces deux mots : « *Le prince Carlos* épousera la princesse Élisabeth de France, » on avait mis ces deux autres mots : « Le *roi Philippe* épousera la princesse Élisabeth de France. »

Or, on comprend de quel coup terrible ces deux mots avaient frappé le cœur de la pauvre fiancée, qui, sans être consultée, changeait ainsi de fiancé. A quinze ans, au lieu d'épouser un jeune prince de seize, beau, chevaleresque, amoureux, elle était condamnée à épouser un roi jeune encore, mais vieux avant l'âge, sombre, défiant, fanatique, qui l'emprisonnerait dans les lois de l'étiquette espagnole, la plus sévère de toutes les étiquettes, et qui, à la place de joutes, de bals, de fêtes, de spectacles, de tournois, lui donnerait, de temps en temps, l'horrible distraction d'un auto-da-fé!

Les différents personnages que nous venons d'énumérer étaient, selon leur habitude, réunis après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures, chez madame Marguerite, chacun rêvant à sa joie ou à sa douleur: madame Marguerite près de sa fenêtre entr'ouverte, par laquelle glissait un pâle rayon de soleil qui semblait se réchauffer à l'or de ses cheveux; Élisabeth couchée à ses pieds, et la tête appuyée à ses genoux; Diane de Castro lisant les poésies de maître Ronsard, étendue dans un grand fauteuil, et Marie Stuart jouant devant une espèce d'épinette, vénérable grand'mère du clavecin, et aïeule du piano, une mélodie italienne à laquelle elle avait adapté des paroles de sa composition.

Tout à coup, madame Marguerite, dont les yeux bleus paraissaient chercher dans le ciel un coin d'azur qui leur rappelât leur patrie, sortit de la vague rêverie où elle était plongée, et, daignant abaisser vers la terre son regard de déesse, sembla prêter quelque attention à une scène qui se passait dans une cour communiquant, par un guichet ou plutôt par une poterne, avec cette langue de terre qui alors descendait en talus jusqu'à la Seine, et que nous appellerons improprement le quai, ne sachant quel autre nom lui donner.

— Qu'y a-t-il? demanda madame Marguerite, de cette voix charmante que tous les poëtes du temps ont chantée, et qui affectait plus de douceur encore quand elle parlait à ses subordonnés que lorsqu'elle parlait à ses égaux.

Une autre voix répondit d'en bas quelques mots qui parvinrent à elle, penchée en dehors de la fenêtre, mais qui

n'arrivèrent pas jusqu'aux oreilles des quatre autres personnes, si diversement préoccupées, qui se trouvaient dans l'intérieur de l'appartement.

Cependant, tout en jetant en l'air la dernière note du couplet qu'elle venait de chanter, Marie Stuart se retourna vers la princesse Marguerite, comme pour lui demander l'explication de ce dialogue vertical dont elle n'avait entendu que quelques mots, c'est-à-dire ceux qui avaient été prononcés par la princesse elle-même.

— Ma chère petite reine, dit Marguerite répondant à cette interrogation muette, demandez pour moi pardon à mon bien-aimé neveu le dauphin de la grande inconvenance que je viens de commettre.

— Oh! belle tante, dit François avant que Marie Stuart eût eu le temps de placer un mot, nous connaissons vos inconvenances pour être toujours de charmantes fantaisies! aussi elles vous sont pardonnées d'avance, en supposant que, chez vous, nous ayons le droit de réprimande ou de pardon.

— Qu'est-ce donc que vous avez fait, madame? demanda Diane de Castro en levant les yeux de dessus son livre avec une langueur qui indiquait que ses rêveries venaient tout autant de ses souvenirs ou de ses espérances que de sa lecture.

— J'ai autorisé deux colporteurs italiens qui ne voulaient, disaient-ils, montrer qu'à nous les trésors que contiennent leurs balles, à être introduits en notre présence. L'un, à ce qu'il paraît, vend des bijoux, et l'autre des étoffes.

— Oh! s'écria la petite reine Marie en battant des mains comme un enfant, que vous avez bien fait, petite tante! Il vient de si beaux bijoux de Florence, et de si belles étoffes de Venise!

— Si nous allions chercher madame de Valentinois? demanda Diane de Castro en faisant un mouvement pour sortir.

La princesse Marguerite l'arrêta.

— Ne serait-il pas mieux, ma belle Diane, lui dit-elle, de faire une surprise à notre chère duchesse? Nous choisirons d'abord deux ou trois objets que nous lui enverrons comme cadeau, — en supposant que ces marchands soient aussi bien assortis qu'ils le prétendent; — puis, ensuite, nous lui enverrons les marchands eux-mêmes.

— Vous avez toujours raison, madame, reprit Diane de Castro en baisant la main de la princesse.

Celle-ci se retourna vers Élisabeth.

— Et toi, ma chère enfant, dit-elle, voyons, ne souriras-tu pas un peu?

— A quoi sourirais-je? demanda la jeune princesse en tournant vers Marguerite ses beaux yeux noyés de larmes.

— Quand ce ne serait qu'aux gens qui t'aiment, mon enfant!

— Je souris en voyant que je suis encore au milieu de gens qui m'aiment; mais je pleure en songeant qu'il me va falloir les quitter...

— Bah! un peu de courage, sœur! dit le dauphin François. Que diable! le roi Philippe II n'est peut-être pas aussi terrible qu'on le dit; puis tu te fais, en pensant à lui, l'idée d'un vieillard; mais, songes-y donc, il est tout jeune : il n'a que trente-deux ans, juste l'âge de François de Montmorency, qui va épouser sœur Diane... et, tu le vois, sœur Diane ne se plaint pas, elle!

Élisabeth poussa un soupir.

— Je ne me plaindrais pas, dit-elle, d'épouser un des colporteurs qui vont entrer, et je me plains d'épouser le roi Philippe II.

— Bon! bon! dit la petite reine Marie, les belles étoffes que l'on va nous montrer te réjouiront les yeux... Seulement, sœur chérie, essuie-les pour y mieux voir.

Et, s'approchant d'Élisabeth, elle lui essuya d'abord les yeux avec son mouchoir; puis, ensuite, les lui embrassant :

— La, dit-elle, j'entends les marchands.

Élisabeth essaya de sourire.

— Si, parmi toutes leurs étoffes, il en est une noire lamée d'argent, vous saurez d'avance que je la retiens pour ma robe de noce, et vous me la laisserez, n'est-ce pas, mes sœurs?

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'on aperçut dans l'antichambre deux hommes vêtus en colporteurs, et tenant chacun sur le dos une de ces grandes boîtes où les marchands forains mettent leurs marchandises, et qu'ils appellent des balles.

— Pardon, Altesse, dit l'huissier s'adressant à la princesse Marguerite, mais peut-être ceux d'en bas ont-ils mal entendu...

— Mal entendu?... Pourquoi cela? demanda la princesse.

— Parce qu'ils disent que vous avez autorisé ces deux hommes à monter.

— Ils disent la vérité, répondit Marguerite.

— Alors, ces hommes peuvent entrer?

— Parfaitement.

— Entrez, mes braves gens, dit l'huissier en se retournant vers les deux colporteurs, et tâchez de vous souvenir où vous êtes!

— Oh! choyez tranquille, mon brave homme! répondit celui qui paraissait le plus jeune des deux, beau garçon blond et rose, avec des moustaches et une barbe rousses; cha n'est point la première fois qu'on entre chez des prinches et des princhèches.

— Bon! dit le dauphin François, il ne faut pas demander d'où ils viennent!

Puis, à demi-voix :

— Tante Marguerite, dit-il en riant, ce sont probablement des ambassadeurs déguisés qui viennent voir si on n'a pas trompé leur duc, quand on lui a dit que vous étiez la plus charmante princesse du monde.

— En tout cas, répondit Marguerite, ce sont de mes futurs sujets, et vous ne trouverez pas mauvais que je les traite comme tels.

Puis, se retournant vers eux :

— Tenez, mes amis, dit-elle.

— Allons, viens donc, toi! Èche que tu n'entends pas que chette belle dame, que le bon Dieu béniche, nous jinvite à entrer?

Et, pour donner l'exemple à son compagnon, le colporteur blond, à la peau rose, à la barbe rousse, entra.

Derrière lui venait son camarade.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, vigoureusement bâti, avec des yeux noirs, une barbe noire, et qui conservait, sous ses grossiers habits de drap de couleur sombre, un air de singulière distinction.

En l'apercevant, la princesse Marguerite retint un cri prêt à s'échapper de sa bouche, et fit un mouvement si visible, que le colporteur blond s'en aperçut.

— Oh! oh! qu'avez-vous, ma belle dame? demanda-t-il

en déposant sa boîte sur le parquet; èche que le pied vous ja gliché?

— Non, dit en souriant Marguerite; mais, en voyant la difficulté qu'éprouvait votre compagnon à se débarrasser de sa boîte, j'ai fait un mouvement pour l'y aider.

— Bon! dit le même interlocuteur, qui paraissait jusque-là s'être chargé de faire tous les frais de la conversation, cha cherait la première fois que des mains de princhèche auraient touché la boîte d'un pauvre colporteur! ch'est qu'il faut vous dire que le garchon est depuis quelques jours cheulement dans le métier, et il est encore maladroit... n'est-che pas, Beppo?

— Vous êtes Italien, mon ami? demanda Marguerite.

— *Si, signora,* répondit en italien le colporteur à la barbe noire.

— Et vous venez?...

— De Venise, par Florence, Milan et Turin... Or, en arrivant à Paris, comme nous avons appris qu'il allait y avoir de grandes fêtes dans la capitale, à l'occasion de la paix et du mariage de deux illustres princesses, nous nous sommes dit, mon camarade et moi, que, si nous pouvions arriver jusqu'à Leurs Altesses, notre fortune serait faite.

— Hein! vous voyez; quand il peut baragouiner le patois de chon pays, il ch'en tire prècheque auchi bien que moi!

— En effet, reprit le colporteur brun, on m'avait dit qu'il y avait ici deux ou trois princesses qui parlaient l'italien comme leur langue maternelle.

Marguerite sourit; elle paraissait prendre un plaisir infini à la conversation de cet homme, dans la bouche duquel le patois du Piémont, c'est-à-dire la langue des paysans, s'imprégnait d'une élégance parfaite.

— Il y a, dit-elle, ma chère petite nièce Marie, qui parle toutes les langues, et particulièrement la langue de Dante, de Pétrarque et de l'Arioste... Viens, Marie! viens! et demande à ce brave homme des nouvelles du beau pays où, comme dit le poëte de l'*Enfer,* résonne le *si.*

— Et moi, demanda le colporteur blond, èche que je ne trouverai pas auchi quelque belle princhèche qui parle chavoyard?

— Moi! dit Marguerite.

— Vous parlez chavoyard, vous?... Non, cha n'est pas vrai!

— Je ne le parle pas, dit Marguerite; mais je veux l'apprendre.

— Ah! vous javez raijon : ch'est une belle langue!

— Mais, dit la petite reine Marie, dans le plus pur toscan qui se soit jamais parlé de Pise à Arezzo, vous nous aviez promis des merveilles, et, quoique nous soyons princesses, nous sommes femmes... Ne nous faites donc pas trop attendre.

— Bon! dit le dauphin François, on voit bien que tu ne connais pas encore tous ces bavards qui nous arrivent de l'autre côté des monts! A les entendre, ils portent sur leur dos les sept merveilles du monde; mais, quand ils ouvrent leur boîte, tout cela se résume en bagues de cristal de roche, en diadèmes de filigrane, et en perles de Rome. — Dépêche-toi donc un peu, l'ami, ou sinon tu t'en trouveras mal, car plus tu nous feras attendre, plus nous deviendrons difficiles.

— Que dit le seigneur prince? demanda le colporteur brun, comme s'il n'eût pas entendu.

La princesse Marguerite répéta en italien les paroles du jeune dauphin en adoucissant celles qui pouvaient être un peu dures pour le colporteur brun, que, comme Piémontais, elle semblait avoir pris sous sa protection.

— J'attends, répondit le colporteur, que la belle jeune dame qui est au balcon, et qui semble si triste, s'approche à son tour. J'ai toujours remarqué qu'il y a, dans les pierres précieuses, une magie puissante pour sécher dans de beaux yeux les larmes, si amères qu'elles soient.

— Vous entendez, ma chère Élisabeth? dit la princesse Marguerite. Voyons, levez-vous! venez! et prenez exemple sur votre sœur Diane, qui dévore déjà, à travers les volets de la boîte, les bijoux qu'elle contient.

Élisabeth se leva nonchalamment, et vint appuyer à l'épaule de son frère François sa tête pâle et languissante.

— Et maintenant, dit François raillant, apprêtez-vous à fermer les yeux pour ne pas être éblouies de ce que vous allez voir!

Comme s'il n'eût attendu que cette invitation, le colporteur à la barbe brune ouvrit sa boîte, et, ainsi que l'avait dit le dauphin, les femmes, si habituées qu'elles fussent aux précieuses pierreries et aux riches bijoux, reculèrent éblouie en jetant un cri de joie et d'admiration.

VII

LES PARURES ET LES ROBES DE NOCE.

En effet, on eût dit que la main de quelque génie de la terre venait d'ouvrir devant les princesses la porte d'une des mines de Golconde ou de Visapour, tant les quatre planches qui formaient les quatre étages de la boîte ruisselaient de la flamme des diamants, et de l'éclair bleu, vert et rouge des saphirs, des émeraudes et des rubis, au milieu desquels des perles de toutes grosseurs et de toutes formes jetaient l'éblouissement étrange de leur mate pâleur.

Les princesses se regardèrent étonnées, se demandant des yeux si elles allaient être assez riches pour payer ces parures qui leur étaient offertes par un simple colporteur italien.

— Eh bien, demanda Marie Stuart au dauphin, que dis-tu de cela, François?

— Moi? répondit le jeune prince ébloui. Je ne dis rien : j'admire!

Le colporteur à la barbe noire fit semblant de ne point entendre ; et, comme s'il eût deviné ce qui venait d'être dit au moment de son entrée à propos de la duchesse de Valentinois, comme s'il eût pu savoir l'influence que la belle Diane de Poitiers avait sur tout ce monde princier et royal au milieu duquel il se trouvait :

— Commençons d'abord par faire la part des absents, dit-il; c'est une piété dont ceux qui sont près ne peuvent se fâcher, et dont ceux qui sont loin vous sont reconnaissants.

A ces mots, le colporteur plongea sa main dans la boîte aux merveilles, et en tira une espèce de diadème qui, arrivé au jour, fit jeter un cri de surprise aux spectateurs.

— Voici, dit le colporteur, un diadème bien simple, mais qui, dans sa simplicité, grâce à la main de l'illustre orfévre qui l'a ciselé, me paraît digne de la personne à laquelle il est destiné. C'est, vous le voyez, un triple croissant enlacé comme un nœud d'amour; dans l'ouverture, le beau berger Endymion est couché, et dort; et voici, dans son char de nacre aux roues de diamant, la déesse Diane qui vient le visiter pendant son sommeil... L'une des illustres princesses que j'ai devant les yeux, continua le colporteur, ne se nomme-t-elle pas Diane de Castro?

Diane, oubliant que celui qui parlait était un simple marchand forain, s'avança avec autant d'empressement, et nous dirons presque avec autant de politesse que si elle eût eu affaire à un prince, tant la vue d'une œuvre d'art, d'un bijou précieux, d'une chose ayant une valeur princière fait un prince de celui qui la possède.

— C'est moi, mon ami, dit-elle.

— Eh bien, très-illustre princesse, répondit le colporteur en s'inclinant, voici un bijou qui, sur l'ordre du duc Cosme Ier de Florence, a été ciselé par Benvenuto Cellini. Je passais à Florence; le bijou était à vendre : je l'ai acheté, espérant m'en défaire avantageusement à la cour de France, où je savais trouver deux Diane, au lieu d'une. Dites-moi, n'ira-t-il pas à merveille sur le front de marbre de madame la duchesse de Valentinois?

Diane de Castro poussa un petit cri de plaisir.

— Oh! ma mère! ma chère mère! dit-elle, comme elle va être contente!

— Diane, s'écria le dauphin, tu lui diras que ce sont ses enfants François et Marie qui le lui donnent.

— Puisque monseigneur vient de prononcer ces deux noms illustres, reprit le colporteur, qu'il veuille bien me laisser mettre sous ses yeux ce que, dans mon humble dé-etrsir d'ê agréable à ceux qui le portent, j'avais préparé pour

leur être offert. Tenez, monseigneur, ceci est un reliquaire d'or pur qui a appartenu au pape Léon X, et qui, au lieu de reliques ordinaires, contient un morceau de la vraie croix; le dessin en a été donné par Michel-Ange, et il a été exécuté par Nicolas Braschi, de Ferrare; le rubis qui est enchâssé au-dessus de l'entaille destinée à recevoir la sainte hostie, a été rapporté de l'Inde par le fameux voyageur Marco Polo. Ce splendide bijou — vous m'excuserez, monseigneur — était, dans mon esprit, destiné à la jeune, belle et illustre reine Marie Stuart; il devait incessamment lui rappeler, dans ce pays d'hérétiques sur lequel elle régnera un jour, qu'il n'y a d'autre foi que la foi catholique, et que mieux vaut mourir pour cette foi, comme l'Homme-Dieu, dont un morceau de la précieuse croix est renfermé dans ce reliquaire, que de la renier pour mettre sur sa tête la triple couronne d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre.

Marie Stuart avait déjà étendu les deux mains pour recevoir ce magnifique héritage de la papauté, lorsque François, hésitant, l'arrêta.

— Mais, dit-il, prenons garde, Marie! ce reliquaire doit coûter la rançon d'un roi.

Un sourire effleura la lèvre railleuse du colporteur; peut-être allait-il dire: « La rançon d'un roi n'est pas chère, lorsque, comme votre grand-père François Ier, on ne la paye pas; » mais il se retint et dit:

— J'ai eu crédit pour l'acquisition, monseigneur, et, comme j'ai pleine confiance en l'acheteur, je ferai crédit pour la vente.

Et le reliquaire passa des mains du marchand forain dans celles de la reine Marie Stuart, qui alla le déposer sur une table, et s'agenouilla devant, non pas pour faire sa prière, mais pour l'admirer tout à son aise.

François, l'ombre de ce corps charmant, s'apprêtait à la suivre, lorsque le colporteur, le rappelant:

— Pardon, monseigneur, lui dit-il, mais voici quelque chose que j'avais acquis à votre intention... Me ferez-vous la faveur de jeter les yeux sur cette arme?

— Oh! l'admirable poignard! s'écria François en arrachant la dague des mains du colporteur, comme Achille fit du glaive des mains d'Ulysse.

— N'est-ce pas, monseigneur. que voilà une merveilleuse pièce d'armurerie? C'est un poignard qui était destiné à Laurent de Médicis, prince pacifique qu'on a voulu tuer quelquefois, mais qui, lui, n'a jamais tué personne. Il a été ciselé par l'orfévre Ghirlandajo, dont la boutique est sur le Ponte-Vecchio, à Florence. On dit que cette portion (et le colporteur indiqua la coquille) a été modelée par Michel-Ange, âgé alors de quinze ans. Laurent mourut avant que le poignard fût complétement achevé; pendant soixante-sept ans, il demeura la propriété des descendants de Ghirlandajo; ils avaient besoin d'argent au moment de mon passage à Florence : j'ai eu cette merveille pour un morceau de pain, et je ne gagnerai sur vous que mes frais de route, monseigneur. Prenez donc en toute confiance : ce n'est point cette bagatelle qui ruinera un dauphin de France.

Le jeune prince poussa un cri de joie, tira le poignard hors du fourreau, et, pour s'assurer que la lame n'était point inférieure à la monture, il posa une pièce d'or sur la table de chêne sculpté devant laquelle Marie était à genoux, et, d'un coup plus fermement appliqué qu'on n'eût dû l'attendre d'une si débile main, il perça la pièce d'or de part en part.

— Hein! s'écria-t-il tout joyeux, et en montrant la pièce d'or, à travers laquelle apparaissait la pointe de la lame; en feriez-vous autant, vous?

— Monseigneur, répondit humblement le colporteur, je suis un pauvre marchand forain mal exercé aux jeux des princes et des capitaines : je vends des poignards, mais je ne m'en sers point.

— Oh! dit le dauphin François, vous m'avez l'air, mon ami, d'un gaillard qui, dans l'occasion, jouerait de l'épée et de la dague aussi bien qu'homme du monde! Essayez donc de faire ce que j'ai fait, et si, par maladresse, vous cassez la lame, eh bien, le dégât sera à mon compte.

Le colporteur sourit.

— Si vous le voulez absolument, monseigneur, dit-il, j'essayerai.

— Bon! dit François en cherchant dans sa poche un second écu d'or.

Mais, pendant ce temps, le colporteur avait tiré, de la petite bourse de cuir qui pendait à sa ceinture, un qua-

druple d'Espagne trois fois épais comme le noble-rose que venait de percer le dauphin, et l'avait posé sur la table.

Alors, sans effort, et comme s'il eût seulement levé et laissé retomber son bras, il renouvela l'expérience du jeune prince, mais avec un succès bien différent : car, après avoir percé la pièce d'or comme si elle eût été de carton, la lame s'enfonça de deux ou trois pouces dans la table de chêne, qu'elle perça à son tour de part en part comme le dauphin avait percé la pièce.

Le coup avait, d'ailleurs, porté aussi juste au milieu du quadruple que si on eût pris la mesure de ce milieu avec un compas.

Le colporteur laissa le jeune prince tirer comme il pourrait le poignard de la table, et revint à ces bijoux.

— Et moi, mon ami, demanda la veuve d'Horace Farnèse, n'avez-vous donc rien pour moi ?

— Excusez-moi, madame, répondit le colporteur. Voici un bracelet arabe d'une grande richesse et d'une suprême originalité ; il a été pris à Tunis, dans le trésor du harem, lorsque l'empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, y entra triomphalement, l'an 1535. Je l'ai acheté à un vieux condottiere qui avait suivi l'empereur dans cette campagne, et je l'ai mis de côté à votre intention; s'il ne vous convenait point, vous pourriez choisir autre chose : Dieu merci! vous voyez que nous ne sommes pas encore à bout de trésors.

Et, effectivement, l'œil émerveillé de la jeune veuve put plonger, comme dans un brillant abîme, jusqu'au fond de la caisse du colporteur.

Mais le bracelet, ainsi que l'avait dit le marchand, était à la fois trop original et trop riche pour ne point contenter les désirs de Diane de Castro, si fantasques que fussent ces désirs. La belle veuve prit donc le bracelet, et ne parut plus s'occuper que d'une chose, c'est-à-dire s'il lui serait possible de payer une si magnifique acquisition.

Restaient la princesse Élisabeth et la princesse Marguerite : la princesse Élisabeth, qui attendait que sa part lui fût faite, avec la mélancolie de l'indifférence, et la princesse Marguerite, avec le calme de la conviction.

— Madame, dit alors le colporteur à la fiancée du roi Philippe II, quoique j'aie aussi mis quelque chose à part pour être présenté à Votre Altesse, vous plairait-il mieux de choisir parmi tous ces bijoux? Votre cœur paraît si peu désireux de toutes ces riches bagatelles, que je crains de ne pas avoir choisi selon votre goût, et que je préfère que vous choisissiez vous-même.

Élisabeth sembla sortir d'une profonde rêverie.

— Quoi? dit-elle; que me demandez-vous? que désirez-vous?

Alors, Marguerite, prenant des mains du colporteur un magnifique collier de perles de cinq fils, dont la fermeture se composait d'un seul diamant gros comme une noisette, et valant un million :

— On désire, chère petite nièce, répondit-elle, que tu essayes ce collier, pour voir un peu comment il ira à ton cou, ou, mieux encore, comment ton cou lui ira.

Et elle agrafa le collier au cou d'Élisabeth, la poussant du côté d'une petite glace de Venise, afin qu'elle pût juger elle-même soit du lustre que les perles jetaient sur son cou, soit du tort que son cou faisait aux perles.

Mais elle, toujours perdue dans sa douleur, passa distraitement, sans s'arrêter, devant le miroir, et s'en alla s'asseoir près de la fenêtre, à la place qu'elle occupait quand le colporteur était entré.

Marguerite la suivit tristement des yeux, et s'aperçut, lorsqu'elle se retourna, que les yeux du colporteur étaient fixés dans la même direction que les siens, avec une expression de tristesse non moins réelle.

— Hélas! murmura-t-elle, toutes les perles de l'Orient n'éclairciraient pas ce front-là!

Puis, revenant au colporteur, et comme secouant le voile de mélancolie qui s'était répandu sur son visage :

— Et moi, dit-elle, je suis donc la seule oubliée?

— Madame, répondit le colporteur, le hasard ou plutôt ma bonne fortune m'a fait rencontrer sur ma route le prince Emmanuel-Philibert. Comme je suis du Piémont, et, par conséquent, son sujet, je lui ai dit le but de mon voyage et l'honneur que j'ambitionnais de pouvoir arriver jusqu'à Votre Altesse... Alors, pour le cas où je parviendrais à ce

but, il m'a remis, en me chargeant de la déposer à vos pieds, cette ceinture, qui a été offerte par son père Charles III à sa mère Béatrix de Portugal, le jour de leur mariage. C'est, comme vous le voyez, un serpent d'or émaillé d'azur, dont la gueule soutient une châtelaine à laquelle pendent cinq clefs du même métal; ces clefs sont celles de Turin, de Chambéry, de Nice, de Verceil et de Villeneuve-d'Asti, écussonnées des armes de ces villes, qui sont les cinq fleurons de votre couronne; chacune d'elles ouvre, dans le palais de Turin, une armoire que vous ouvrirez vous-même le jour de votre entrée au palais, comme duchesse souveraine de Piémont. Après cette ceinture, que pouvais-je vous présenter qui fût digne de vous, madame ? Rien, si ce n'est peut-être quelques-unes des riches étoffes que mon compagnon va avoir l'honneur de vous faire voir.

Alors, le second colporteur ouvrit sa boîte à son tour et déroula aux yeux émerveillés des princesses une éblouissante collection de ces magnifiques écharpes d'Alger, de Tunis ou de Smyrne, qui semblent brodées avec des rayons du soleil d'Afrique ou de Turquie; un assortiment de ces riches étoffes, aux fleurs brocardées d'or et d'argent, que Paul Véronèse jette sur les épaules aristocratiques de ses doges et de ses duchesses, et dont les flots somptueux, après avoir glissé le long de leur corps, balayent derrière eux les marches des palais ou les perrons des églises; enfin, un choix de ces longues pièces de satin qui, voyageant d'Orient en Occident, faisaient, à cette époque, halte un instant à Venise, et venaient s'étaler aux yeux des belles dames d'Anvers, de Bruxelles et de Gand, immense et triple caravansérail d'où elles repartaient, portant à l'Angleterre, à la France et à l'Espagne un merveilleux échantillon de la patience indienne et chinoise, dont l'aiguille, sur chacune d'elles, avec des couleurs plus éclatantes que celles de la nature même, avait tracé tout un monde d'oiseaux fantastiques, de fleurs inconnues et de chimères impossibles!

Les princesses se partagèrent ces trésors avec cette agilité fébrile qui saisit la femme, de quelque condition qu'elle soit, à la vue de ces objets de parure qui, dans ses idées de coquetterie, doivent encore ajouter aux charmes qu'elle a reçus de la nature; et, au bout d'un quart d'heure, le col-

porteur blond, à la barbe rousse, avait eu un débit aussi complet de ses étoffes que le colporteur brun, à la barbe noire, de ses bijoux et de ses pierreries.

Restaient les comptes à régler. Pour arriver à recevoir quittance des deux marchands forains, chacun avait sa ressource prête : Diane de Castro comptait recourir à la duchesse de Valentinois; Marie Stuart à ses oncles de Guise; le dauphin à son père Henri II; madame Marguerite à elle-même. Quant à la princesse Élisabeth, restée à peu près étrangère à tout ce qui s'était passé, elle ne se préoccupait pas plus du payement qu'elle ne s'était préoccupée de l'achat.

Mais, au moment où les belles chalandes se préparaient, les unes à mettre la main à leur escarcelle, les autres à fouiller dans des bourses mieux garnies que les leurs, les deux marchands déclarèrent qu'ils ne pouvaient, séance tenante, indiquer les prix des bijoux ni des étoffes, obligés qu'ils étaient, pour ne point faire d'erreurs, de se reporter à leurs factures et à leurs livres d'achat.

En conséquence, ils demandèrent à leur illustre clientèle la permission de revenir le lendemain à la même heure, — qui avait le double avantage de donner aux vendeurs le temps d'établir leurs chiffres, et aux acheteurs celui de se procurer de l'argent.

Puis, sur cette proposition, qui faisait les affaires de tout le monde, les deux colporteurs rechargèrent assez maladroitement leurs balles sur leurs épaules, et, l'un en savoyard, l'autre en piémontais, prirent, avec force saluts et actions de grâces, congé de l'auguste assemblée.

Seulement, pendant les préparatifs de départ, Marguerite avait disparu, et le Piémontais chercha vainement des yeux la princesse, au moment où se refermait derrière lui la porte du salon dans lequel s'était passée l'étrange scène que nous venons de raconter.

Mais, arrivé dans l'antichambre, il fut accosté par un page qui, lui mettant le bout du doigt sur l'épaule, lui fit signe de déposer son fardeau près de la banquette de bois sculpté qui régnait autour de l'appartement, et de le suivre.

Le colporteur obéit, déposa sa balle à l'endroit indiqué, et, à la suite du page, s'engagea dans un corridor percé de plusieurs portes.

Au bruit de ses pas, une des portes s'ouvrit; il tourna la tête, et il se trouva en face de la princesse Marguerite.

En même temps, le page disparut derrière une tapisserie.

Le colporteur s'arrêta étonné.

— Beau vendeur de bijoux! lui dit la princesse avec un charmant sourire, ne vous étonnez point que je vous aie fait venir en ma présence : je n'ai pas voulu, de peur de ne point vous revoir demain, remettre à plus tard le seul payement qui soit digne de vous et de moi.

Et, riche de cette grâce parfaite qui accompagnait tous ses mouvements, la princesse tendit la main au colporteur.

Celui-ci, de son côté, avec la courtoisie d'un gentilhomme, mit un genou en terre, prit cette blanche main du bout des doigts, et y appuya ses lèvres avec un soupir que la princesse attribua à l'émotion, et qui n'exprimait peut-être rien autre chose qu'un regret.

Puis, après un instant de silence :

— Madame, dit le colporteur, s'énonçant, cette fois, en excellent français, c'est un grand honneur que me fait là Votre Altesse; mais sait-elle bien quel est l'homme à qui elle fait cet honneur?

— Monseigneur, dit Marguerite, il y a dix-sept ans que je suis entrée au château de Nice, et que le duc Charles de Savoie m'a présenté son fils comme devant être mon époux : à partir de ce jour, je me suis regardée comme la fiancée du prince Emmanuel-Philibert, et j'ai attendu, pleine de confiance en Dieu, l'heure où il plairait à la Providence de nous réunir. Dieu a récompensé la confiance que j'ai eue en lui, en faisant de moi, aujourd'hui, la plus heureuse et la plus fière princesse de la terre!

Puis, jugeant qu'elle en avait assez dit comme cela, la princesse, par un double mouvement rapide comme la pensée, jeta, d'une main, autour du cou d'Emmanuel-Philibert, la chaîne d'or garnie de pierreries qu'elle portait au sien, tandis que, de l'autre, elle laissait retomber la tapisserie qui la séparait de celui avec lequel elle venait d'échanger les présents des fiançailles.

Le lendemain et les jours suivants, on attendit vainement au Louvre les deux colporteurs; et, comme la princesse Marguerite ne mit personne dans la confidence de ce qui

s'était passé après leur sortie du salon, ceux qui se rapprochèrent le plus de la vérité pensèrent que les deux généreux distributeurs de bijoux et de robes étaient deux envoyés du prince, chargés par lui de ses cadeaux de noce ; — mais nul n'alla jusqu'à supposer que l'un des deux fût le prince lui-même, et l'autre son fidèle et inséparable Scianca-Ferro.

VIII

CE QUI SE PASSAIT AU CHATEAU DES TOURNELLES ET DANS LES RUES DE PARIS PENDANT LES PREMIERS JOURS DE JUIN 1559.

Le 5 du mois de juin de l'an 1559, une splendide cavalcade se composant de dix clairons, d'un roi d'armes, de quatre hérauts, de cent vingt pages tant de la chambre, de la grande écurie, de la vénerie, de la fauconnerie que d'ailleurs, et de trente ou quarante écuyers qui fermaient la marche, sortit du palais royal des Tournelles, situé près de la Bastille, prit la rue Saint-Antoine, suivie d'un grand concours de peuple qui n'avait jamais vu pareille magnificence, et s'arrêta sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Là, les trompettes sonnèrent par trois fois, afin de donner le temps aux fenêtres de s'ouvrir, et à ceux qui étaient éloignés de s'approcher ; puis, lorsque la foule fut bien épaisse, lorsque tous les yeux de cette foule furent bien fixes, toutes les oreilles bien ouvertes, le roi d'armes déploya un grand parchemin scellé du sceau royal, et, après que les hérauts eurent crié trois fois : « Silence !... Oyez ce qui va être dit ! » le roi d'armes commença de lire le cartel suivant :

DE PAR LE ROY,

« Après que, par une longue, cruelle et violente guerre,

les armes ont été exercées en divers endroits avec effusion de sang humain et autres pernicieux actes que la guerre produit, et que Dieu, par sa sainte grâce, clémence et bonté, a bien voulu donner à la chrétienté tout entière, affligée par tant de malheurs, le repos d'une bonne et sûre paix, il est plus que raisonnable que chacun se mette en devoir, avec toutes démonstrations de joie, plaisir et allégresse, de louer et célébrer un si grand bien, qui a converti toutes les inimitiés et toutes les aigreurs en douceurs et amitiés, par les étroites alliances de consanguinité qui se font, moyennant les mariages accordés par le traité de ladite paix; — à savoir:

» De très-haut, très-puissant et très-magnanime prince Philippe, roi catholique des Espagnes, avec très-haute et très-excellente princesse madame Élisabeth, fille aînée de très-haut, très-puissant et très-magnanime prince Henri, second de ce nom, très-chrétien roi de France, notre souverain seigneur.

» Et aussi de très-haut et très-puissant prince Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, avec très-haute et très-excellente princesse madame Marguerite de France, duchesse de Berry, sœur unique dudit seigneur roi très-chrétien, notre souverain seigneur.

» Lequel, considérant que, grâce aux occasions qui s'offrent et se présentent, les armes, éloignées de toute cruauté et violence, se peuvent et se doivent employer, avec plaisir et utilité, par ceux qui désirent s'éprouver et s'exercer en vertueux et louables faits et actes.

» Fait savoir, en conséquence, à tous princes, seigneurs, gentilshommes, chevaliers et écuyers suivant le fait des armes, et désirant faire preuve de leur personne pour exciter les jeunes à la vertu, et recommander les prouesses des expérimentés, qu'en la ville capitale de Paris, le pas sera ouvert par Sa Majesté Très-Chrétienne et par les princes Alphonse, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, pair et grand chambellan de France, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, tous chevaliers de l'Ordre, pour être tenu contre tout venant dûment qualifié, à commencer le seizième jour du présent mois de juin, et continuant jusqu'à l'accomplissement et effet des emprises et articles qui s'ensuivent.

» La première emprise, à cheval, en lice, en double pièce, se composera de quatre coups de lance, et un pour la dame.

» La deuxième emprise, à coups d'épée, à cheval, un à un ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp.

» La troisième emprise, à pied, trois coups de pique et six coups d'épée.

» Et, si, en courant, aucun frappe le cheval, au lieu de frapper le cavalier, il sera mis hors des rangs, sans plus y retourner, si le roi ne l'ordonne.

» Et, à tout ce que dessus, seront ordonnés quatre maîtres de camp, pour veiller à toutes choses.

» Et celui des assaillants qui aura le mieux rompu, et le mieux fait, aura le prix, dont la valeur sera à la discrétion des juges.

» Pareillement, celui qui aura le mieux combattu à l'épée et à la pique aura aussi le prix, à la discrétion desdits juges.

» Seront tenus les assaillants, tant de ce royaume comme étrangers, de venir toucher à l'un des écus qui seront pendus au perron, au bout de la lice, selon les emprises qu'ils voudront faire : et ainsi toucheront à plusieurs d'entre eux, à leur choix, ou à tous, s'ils veulent ; et, là, ils trouveront un officier d'armes qui les enrôlera selon les écus qu'ils auront touchés.

» Seront aussi tenus les assaillants d'apporter ou faire apporter par un gentilhomme, audit officier d'armes, leur écu armorié de leurs armoiries, pour cet écu être pendu au perron trois jours durant, avant le commencement dudit tournoi.

» Et, en cas que, dans ledit temps, ils n'apportent ou n'envoient leurs écus, ils ne seront reçus audit tournoi sans le congé des tenants.

» Et, en signe de vérité, nous, Henri, par la grâce de Dieu, roi de France, avons signé le présent écrit de notre main.

» *Signé :* Henri. »

Lecture faite de ce cartel, les quatre hérauts crièrent par trois fois :

— Vive le roi Henri, à qui le Seigneur donne de longs et glorieux jours!

Puis toute la troupe — roi d'armes, hérauts, pages et écuyers — poussa le même cri, auquel répondit une acclamation générale de la foule.

Après quoi, la cavalcade, toujours clairons sonnants, se remit en marche, traversa la rivière, remonta la Cité jusqu'au parvis Notre-Dame, et, là, s'arrêtant, avec le même cérémonial, fit lecture du même cartel, qui fut suivi de cris pareils et de semblables fanfares.

Enfin, par le même pont qu'elle avait pris pour venir, la cavalcade rentra dans la ville, atteignit la rue Saint-Honoré, gagna la place du Louvre, où une nouvelle lecture fut faite, toujours au milieu des acclamations et des mêmes bravos de la multitude, qui semblait comprendre que ce spectacle devait être le dernier de ce genre qu'il lui serait permis de contempler.

De là, par les boulevards extérieurs, la cavalcade regagna le palais des Tournelles, où le roi avait transporté sa cour.

En effet, huit jours auparavant, avis avait été donné au roi que le duc d'Albe, désigné pour représenter le roi Philippe dans la cérémonie du mariage, et dans les fetes qui en devaient être la suite, s'avançait vers Paris avec une troupe de trois cents gentilshommes espagnols.

Aussitôt, le roi avait évacué le Louvre, et s'était retiré au palais des Tournelles, qu'il comptait habiter avec toute la cour pendant le temps que dureraient les fêtes, abandonnant son palais du Louvre au duc d'Albe et aux illustres hôtes qu'il amenait avec lui.

A cette première nouvelle, le roi avait envoyé le connétable au-devant du duc d'Albe, lui ordonnant de marcher jusqu'à ce qu'il le rencontrât.

Le connétable avait rencontré, à Noyon, le représentant du roi Philippe II, et avait continué avec lui sa marche vers Paris.

Arrivés à Saint-Denis, le connétable et le duc d'Albe virent venir à eux M. le maréchal de Vieilleville, surintendant général, lequel était envoyé de la part du roi pour veiller à ce que les Espagnols fussent grandement traités.

Deux heures après, par une belle matinée du dernier dimanche de mai, toute cette troupe, rafraîchie et restaurée, fit son entrée dans Paris; — entrée magnifique, cette troupe formant, tant en princes, seigneurs, gentilshommes qu'écuyers et pages, plus de cinq cents cavaliers.

M. de Vieilleville fit traverser aux Espagnols tout Paris, depuis la barrière Saint-Denis jusqu'à celle des Sergents; puis il logea, comme l'ordre en avait été donné, le duc d'Albe et les principaux seigneurs espagnols au palais du Louvre, et les simples gentilshommes dans la rue Saint-Honoré.

Aussi, quand la lecture du cartel fut faite sur la place du Louvre, y avait-il là, pour l'écouter, presque autant d'Espagnols que de Français, et, quand elle fut finie, les bravos retentirent-ils dans les deux langues.

Maintenant, si le lecteur qui vient de suivre la proclamation royale du château des Tournelles à la place de l'Hôtel-de-Ville, de la place de l'Hôtel-de-Ville au parvis Notre-Dame, et du parvis Notre-Dame à la place du Louvre, veut la reconduire jusqu'au château des Tournelles, d'où elle est sortie depuis deux heures, nous profiterons de sa bonne volonté pour examiner avec lui les grands travaux que le roi vient d'y faire exécuter à l'occasion des joutes proclamées par le cartel que nous avons cru devoir, si long qu'il fût, rapporter en entier, non-seulement comme pièce curieuse et authentique, et comme spécimen des mœurs de cette époque, dans laquelle s'exhala le dernier soupir chevaleresque de la France, mais encore parce que les lois de cette joute nous aideront à mieux comprendre les faits qui vont s'accomplir sous nos yeux.

La lice extérieure — et, par cette désignation, nous entendons la circonférence entière du bâtiment — avait été élevée sur le terrain vague qui s'étendait du palais des Tournelles à la Bastille; elle avait deux cents pas de long sur cent cinquante de large.

La carcasse oblongue de cette lice était fabriquée en planches, et couverte de toile pareille à celle des tentes, sinon qu'elle était rayée plus richement, c'est-à-dire d'azur et d'or, qui sont les deux couleurs du blason de France.

Sur les deux prolongements latéraux, on avait construit

des estrades réservées aux spectateurs, gentilshommes et dames de la cour.

Du côté du château s'ouvraient trois portes, affectant à peu près les formes des trois portes d'un arc de triomphe, celle du milieu étant plus élevée que les deux autres.

La porte du milieu avançait de douze ou quinze pieds dans la lice, et formait l'entrée et la sortie d'un bastion dans lequel devaient demeurer les quatre tenants, toujours prêts à répondre à quiconque viendrait les provoquer. — En avant de ce bastion, il y avait une barrière transversale que les écuyers ouvraient au cri de « Laissez aller! »

Les quatre tenants étaient, on le sait déjà :

Le roi de France Henri II;

Le prince de Ferrare Alphonse d'Este;

François de Lorraine, duc de Guise;

Jacques de Savoie, duc de Nemours.

Quatre mâts surmontés de banderoles portaient chacun un écu aux armes de l'un des illustres champions; les assaillants, qui entraient du côté opposé de la lice, — où avait été bâtie une grande salle dans laquelle ils pouvaient se vêtir et se dévêtir, — devaient venir toucher du bois de leur lance l'écu du tenant qu'ils désiraient combattre, pour indiquer que, ce qu'ils demandaient, c'était une simple course en l'honneur des dames, une joute à armes courtoises.

De ce côté, comme du côté du château, une barrière, en s'ouvrant, donnait passage au cheval et au cavalier.

Sans doute, malgré cette précaution, arriverait-il ce qui arrivait presque toujours en pareille circonstance : c'est que quelque haine vigoureuse se produirait tout à coup; que quelque chevalier inconnu ferait demander au roi, au lieu d'une joute à armes courtoises, un bon combat à outrance, et, ayant obtenu cette permission de Henri II, qui n'aurait pas le courage de la lui refuser, viendrait toucher l'écu de son adversaire du fer et non plus du bois de sa lance.

Alors, en place d'un simulacre de combat, s'engagerait un combat réel dans lequel, cessant de jouer le jeu ordinaire, les deux adversaires joueraient leur vie.

La lice intérieure — celle dans laquelle devaient avoir lieu les courses — était large de quinze pas ou de quarante cinq pieds; ce qui permettait aux tenants et aux assaillants de

courir un contre un, deux contre deux, et même quatre contre quatre.

Cette lice était fermée, dans sa longueur, par une balustrade en bois s'élevant à la hauteur de trois pieds, et recouverte de la même étoffe que celle qui tapissait tout l'intérieur de la tente. Des barrières s'ouvrant, deux à chaque extrémité, permettaient aux juges du camp d'entrer dans la lice, ou aux assaillants — si quelques-uns d'entre eux, avec permission du roi, obtenaient de jouter contre un juge du camp, au lieu de jouter contre un des tenants désignés — de passer, de la lice, dans le vaste quadrilatère réservé, à droite et à gauche, aux juges du camp et aux estrades, afin d'aller toucher du bois ou du fer de leur lance l'écu de celui auquel ils désiraient avoir affaire.

Il y avait autant de juges du camp que de tenants, c'est-à-dire quatre juges.

Ces quatre juges étaient :

Le prince de Savoie Emmanuel-Philibert;

Le connétable de Montmorency;

M. de Boissy, grand écuyer, — qu'on appelait d'habitude *M. le Grand;*

Enfin, M. de Vieilleville, grand chambellan et maréchal de France.

Chacun d'eux avait, à l'un des angles du quadrilatère, un petit bastion surmonté de ses armes.

Deux de ces bastions — et c'étaient ceux de M. le duc de Savoie et du connétable — étaient appuyés à la façade du palais des Tournelles.

Les deux autres — ceux de MM. de Boissy et de Vieilleville — s'adossaient au bâtiment construit pour les assaillants.

Le dessus du bastion des tenants formait le balcon réservé à la reine, aux princes et aux princesses; il était tout tendu de brocart, et l'on y avait dressé une espèce de trône pour la reine, des fauteuils pour les princes et les princesses, et des tabourets pour les dames attachées à la cour.

Tout cela vide encore, mais visité chaque jour par le roi, dont l'impatience comptait les instants, attendait tenants et assaillants, juges et spectateurs.

IX

NOUVELLES D'ÉCOSSE.

Le 20 du mois de juin, une seconde cavalcade non moins splendide que celle du duc d'Albe arrivait de Bruxelles par le même chemin, et entrait à Paris par la même porte.

Celle-là était conduite par Emmanuel-Philibert, futur époux de madame Marguerite de France, duchesse de Berry.

A Écouen, on avait fait une halte. On avait pu remarquer alors que le prince était entré avec son page dans une maison qui semblait les attendre, s'étant ouverte à leur arrivée.

Cette maison, perdue sous une voûte de verdure, était située hors de la ville, et s'élevait isolée à cent pas de la route.

L'escorte ne sembla pas s'inquiéter de cette disparition du prince, fit halte de l'autre côté de la route, et attendit.

Au bout de deux heures, le prince reparut seul; il avait sur les lèvres ce triste sourire de ceux qui viennent d'accomplir un grand sacrifice.

On remarqua tout bas que son page, qui ne le quittait jamais, l'avait cependant quitté.

— Allons, messieurs, dit Emmanuel, on nous attend à Paris... Partons !

Puis, tournant la tête avec un soupir, comme s'il eût demandé à ce qu'il laissait derrière lui un dernier encouragement à remplir un devoir pénible, il mit son cheval au galop, et gagna la tête de l'escorte, qui se déployait sur la route de Paris.

A Saint-Denis, Emmanuel-Philibert rencontra son ancien prisonnier le connétable, qui venait au-devant de lui, comme il avait été au-devant du duc d'Albe, de la part du roi et pour le féliciter.

Emmanuel reçut les compliments du connétable avec un visage courtois, mais, en même temps, grave et triste. On sentait l'homme qui continuait sa route vers Paris, mais qui avait laissé son cœur en chemin.

Entre Paris et Saint-Denis, le prince vit venir à lui un cortége considérable; il était évident que ce cortége venait à son intention. Il envoya Robert de Rovère, capitaine de ses gardes, pour reconnaître cette troupe.

Elle se composait de deux cents gentilshommes savoyards et piémontais, tous vêtus de velours noir, et portant chacun une chaîne d'or au cou; elle était conduite par le comte de Raconis.

Elle prit rang après l'escorte d'Emmanuel-Philibert.

Arrivé à la barrière, le cortége vit un écuyer qui, sans doute, l'attendait, partir au galop en piquant du côté du faubourg Saint-Antoine. Cet homme était un messager du roi qui allait lui annoncer l'arrivée du prince.

Au boulevard, le cortége tourna à gauche, et s'avança vers la Bastille.

Le roi attendait le prince au pied du perron des Tournelles, tenant par la main sa sœur, madame Marguerite; derrière lui, sur la première marche, étaient la reine Catherine et ses cinq enfants; sur les autres marches s'étageaient en amphithéâtre les princesses et les gentilshommes et dames attachés à leur service.

Emmanuel-Philibert arrêta son cheval à dix pas du perron, et sauta à terre; puis il s'avança vers le roi, dont il voulut baiser la main, mais qui lui ouvrit ses bras en disant :

— Embrassez-moi, mon très-cher frère!

Puis il lui présenta madame Marguerite.

Madame Marguerite était vêtue d'une robe de velours incarnat, avec des crevés blancs aux manches; elle avait pour tout ornement cette magnifique ceinture émaillée, aux cinq clefs d'or, que le colporteur lui avait offerte au Louvre de la part de son futur époux.

A l'approche d'Emmanuel, l'incarnat de sa robe parut passer tout entier sur ses joues.

Elle lui tendit la main, et, comme avait fait le colporteur au Louvre, le prince fit aux Tournelles, mettant un genou en terre, et baisant cette belle main royale.

Puis il fut successivement présenté par le roi à la reine, aux princes, aux princesses.

Chacun, pour lui faire honneur, s'était paré du bijou sorti de la balle du colporteur piémontais, bijou que l'on avait compris être un cadeau du fiancé, du moment où ni l'un ni l'autre des deux marchands forains n'en étaient venus réclamer le prix.

Madame de Valentinois portait en diadème son triple croissant de diamants, madame Diane de Castro son bracelet arabe, madame Élisabeth son collier de perles, moins pâle que son cou, et le dauphin François son beau poignard florentin, qu'il était parvenu à tirer de la table de chêne où l'avait enfoncé le vigoureux colporteur.

Marie Stuart, seule, n'avait pu se parer de son précieux reliquaire, qui était devenu le plus riche ornement de son oratoire, et qui devait, trente ans après, pendant la nuit qui précéda sa mort, recevoir, au château de Fotheringay, l'hostie sainte arrivée de Rome, avec laquelle elle communia le jour même de son exécution.

A son tour, Emmanuel-Philibert présenta au roi les seigneurs et les gentilshommes qui l'accompagnaient.

C'étaient les comtes de Horn et d'Egmont, ces deux héros, l'un de la Saint-Laurent, l'autre de Gravelines, lesquels devaient, neuf ans plus tard, mourir martyrs de la même foi, sur le même échafaud, condamnés par ce duc d'Albe qui, à la suite du roi de France, leur souriait, et attendait que son tour fût venu de leur serrer la main.

C'était Guillaume de Nassau, beau jeune homme de vingt-six ans, déjà sombre de cette tristessse qui lui valut plus tard le surnom de *Taciturne*, et qu'on appelait prince d'Orange, parce que, en 1545, il avait hérité la principauté d'Orange de son oncle René de Nassau.

C'étaient, enfin, les ducs de Brunswick et les comtes de Schwartzbourg et de Mansfeld, qui, plus heureux que les autres personnages que nous venons de nommer, ne devaient pas attacher à leur mort le sombre éclat de l'échafaud ou de l'assassinat.

Puis, tout à coup, comme s'il fallait que rien ne manquât à cette réunion d'hommes et de femmes marqués d'avance par le destin, comme si la fatalité le ramenait, on vit arriver,

par le boulevard, un cavalier courant à toute bride, lequel, voyant la magnifique assemblée qui encombrait la porte des Tournelles, arrêta son cheval, mit pied à terre, jeta la bride aux mains de son écuyer, et attendit que le roi lui adressât la parole.

Et ce cavalier pouvait être tranquille : il était arrivé d'une allure trop rapide, il avait trop savamment fait faire halte à son cheval, il avait trop élégamment mis pied à terre pour que Henri, cavalier consommé, ne fît point attention à lui.

Aussi, levant la tête au-dessus de toute cette foule brillante qui l'entourait :

— Ah ! Lorges ! Lorges ! dit le roi, notre capitaine de la garde écossaise, que nous avions envoyé au secours de votre mère avec trois mille hommes, ma chère Marie, et qui, pour que rien ne nous manque en ce beau jour, vient nous donner des nouvelles de votre royaume d'Écosse ! — Allons, continua le roi, viens çà, Montgomery ! viens ! et, comme nous allons avoir de grandes fêtes et de grandes réjouissances, prends garde aux tisons ! Il y a un proverbe qui dit qu'il ne faut jamais jouer avec le feu.

Est-il utile d'expliquer à nos lecteurs que le roi Henri faisait allusion à l'accident dont Jacques de Montgomery, père de Gabriel, avait été l'auteur, lorsque, dans le siége simulé de l'hôtel Saint-Paul, qu'il défendait contre le roi François Ier, il atteignit celui-ci au menton avec un tison brûlant, blessure qui amena, pour plus de cent ans, cette mode de porter la barbe longue et les cheveux courts.

Montgomery s'avança vers Henri sans se douter qu'un accident bien autrement grave que celui dont son père avait été la cause à l'endroit du père, l'attendait lui-même à l'endroit du fils, au milieu de ces fêtes que le roi Henri voyait venir avec une si grande joie.

Il apportait d'Écosse de bonnes nouvelles politiques, de sombres nouvelles religieuses. Élisabeth d'Angleterre n'entreprenait rien contre sa voisine, les frontières étaient tranquilles ; mais l'intérieur de l'Écosse était en feu.

L'incendie, c'était la réforme ; l'incendiaire, c'était John Knox.

A peine connaissait-on en France ce nom terrible, quand Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, le prononça.

Qu'importait, en effet, à cette élégante cour des Valois, qui vivait dans ses châteaux du Louvre, des Tournelles et de Fontainebleau; qu'importait à François Ier, avec sa duchesse d'Étampes, son Léonard de Vinci, son André del Sarte, son Benvenuto Cellini, son Bosso, son Primatice, avec Rabelais, Budé, Lascaris et Marot; qu'importait à Henri II, avec sa duchesse de Valentinois, avec Ronsard, Philibert Delorme, Montaigne, de Bèze, du Bellay, Amyot, le chancelier de l'Hospital, Jean Goujon, Serlio, Germain Pilon, Catherine de Médicis et ses filles d'honneur; qu'importait à tout ce monde brillant, frivole, brave, athée, dans les veines duquel coulait comme une double source, le sang français et italien, qui mêlait sans cesse l'histoire au roman, la chevalerie à la politique, qui avait la prétention de faire à la fois, de Paris, Rome, Athènes et Cordoue; qu'importait à tous ces rois, ces princes, ces princesses, ces gentilshommes, ces sculpteurs, ces peintres, ces écrivains, ces architectes, éclairés par l'arc-en-ciel de la gloire, de l'art et de la poésie; que leur importait ce qui se passait sur un coin du globe qu'ils regardaient comme l'extrémité de la terre civilisée, chez un peuple pauvre, ignorant, brutal, considéré comme une annexe au royaume de France, comme un de ces bijoux, plus curieux par le métal que par le travail, qu'une reine ajoute à l'agrafe de la châtelaine qu'elle porte à sa ceinture? Cette terre devait-elle, un jour, se révolter contre son jeune roi François, ou contre sa jeune reine Marie Stuart? Eh bien, on partirait sur quelques nefs dorées, comme avait fait Guillaume lorsqu'il avait conquis l'Angleterre, ou Roger lorsqu'il avait conquis la Sicile ! On prendrait l'Écosse, et on la mettrait, avec un bracelet d'or au pied en guise de chaîne, aux genoux de la petite-fille d'Édouard et de la fille de Jacques V !

Or, Gabriel de Lorges venait rectifier les idées de la cour de France à l'endroit de l'Écosse; il venait apprendre à Marie Stuart, étonnée, que son principal ennemi n'était pas l'illustre reine d'Angleterre Élisabeth, mais que c'était un pauvre prêtre renégat de la cour pontificale nommé John Knox.

Lui l'avait vu, ce John Knox, au milieu d'une émeute populaire, et il en avait gardé un terrible souvenir qu'il es-

sayait de grandir, aux yeux de la future reine d'Écosse, jusqu'à la hauteur où il était resté dans son esprit.

Il l'avait suivi pendant cette émeute, dont Knox parle lui-même en ces termes :

« J'ai vu l'idole de Dagon (1) rompue sur le pavé, et prêtres et moines qui fuyaient à toutes jambes, crosses à bas, mitres brisées, surplis par terre, calottes en lambeaux; moines gris d'ouvrir la bouche, moines noirs de gonfler leurs joues, sacristains pantelants de s'envoler comme corneilles, et heureux qui le plus promptement regagnait son gîte; car jamais panique semblable n'avait couru parmi cette génération de l'Antechrist!... »

Celui de la bouche duquel soufflait le vent qui avait déchaîné une pareille tempête devait être et était un titan.

En effet, John Knox était un de ces éléments à face humaine comme on en voit apparaître au moment des grandes révolutions politiques ou religieuses.

S'ils naissent en Écosse ou en Angleterre lors de la réforme presbytérienne, on les appelle John Knox ou Cromwell.

S'ils naissent en France lors de la réforme politique, on les appelle Mirabeau ou Danton.

John Knox était né dans le Lothian oriental, en 1505; il avait donc, à l'époque où l'on était arrivé, cinquante-quatre ans. Il allait entrer dans les ordres, quand la parole de Luther retentit de Worms à Édimbourg; aussitôt John Knox s'était mis à prêcher, avec la violence de son tempérament, contre le pape et contre la messe. Nommé, en 1552, chapelain du roi d'Angleterre Édouard VI, il avait été obligé de quitter la Grande-Bretagne à l'avénement au trône de la sanglante Marie, et s'était retiré à Genève, près de Calvin. Marie morte, Élisabeth sur le trône, il avait jugé le moment favorable, et était revenu en Écosse, où il avait rapporté des milliers d'exemplaires du pamphlet qu'il avait fait imprimer à Genève, et qui était à la fois une attaque contre la régence actuelle de Marie de Lorraine, et contre le règne futur de Marie Stuart (2).

(1) Le crucifix.

(2) Ce pamphlet était intitulé : *Contre le gouvernement des femmes.*

En son absence, l'arbre de la réforme, planté par lui, avait grandi, et abritait sous son ombre les trois quarts de l'Écosse.

Il avait quitté une patrie catholique, il retrouvait une patrie protestante.

C'était là l'homme que Marie avait à craindre.

Mais quoi ! Marie avait-elle quelque chose à craindre?

L'Écosse était pour elle non-seulement dans les lointains de l'espace, mais encore dans ceux de l'avenir.

Qu'avait-elle à faire avec l'Écosse, elle, la femme du dauphin de France; elle, la bru d'un beau-père de quarante et un ans à peine, vigoureux, solide, ardent comme un jeune homme; elle, l'épouse d'un mari de dix-neuf ans?

Quelle était la pire prédiction qu'on pût lui faire ? Vingt ans de règne du roi son beau-père; quarante ans d'existence du roi son mari. — On ignorait encore que l'on mourût si jeune chez les Valois!

Qu'avait-elle besoin de cette rose sauvage, poussée au milieu des rochers, qu'on appelait la couronne d'Écosse, quand elle avait en perspective cette couronne de France que, selon l'empereur Maximilien, Dieu donnerait à son second fils, s'il avait deux fils?

Il y avait bien cet horoscope qu'un devin avait composé sur le jour de la naissance du roi Henri II, horoscope dont s'était tant moqué M. le connétable, que le roi avait déposé entre les mains de M. de l'Aubespine, et qui disait que le roi Henri II serait tué dans un duel ou dans un combat singulier. Il y avait bien cette marque fatale que Gabriel de Lorges portait entre les deux sourcils, et qui avait si fort inquiété l'empereur Charles-Quint jusqu'à ce que son astrologue lui eût dit que cette marque ne menaçait qu'un prince de la fleur de lis.

Mais quelle probabilité y avait-il qu'un des plus grands princes de la chrétienté se battît jamais en duel? Quelle probabilité y avait-il aussi que Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, l'un des seigneurs les plus dévoués à Henri II, son capitaine de la garde écossaise, qui lui avait à peu près sauvé la vie, dans cette chasse au sanglier de la forêt de Saint-Germain à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, levât jamais une main parricide contre le roi, dont la mort brisait sa fortune?

Ni réalité, ni prédiction, ni présent, ni avenir ne pouvaient donc attrister, fût-ce instinctivement, les beaux visages de cette joyeuse cour, lorsque le bourdon de Notre-Dame lui annonça que tout était prêt, meme Dieu, pour la première de ces noces qui devaient se célébrer, et qui était celle du roi Philippe II, représenté par le duc d'Albe, avec Élisabeth de France, que l'on appelait Élisabeth *de la Paix,* en raison de l'influence qu'avait ce mariage sur la paix du monde.

X

LES JOUTES DE LA RUE SAINT-ANTOINE.

Ce fut le 27 juin 1559 que le bourdon de Notre-Dame, ébranlant les vieilles tours de Philippe-Auguste, annonça la solennité de ce mariage du roi d'Epagne avec la fille du roi de France.

Le duc d'Albe, accompagné du prince d'Orange et du comte d'Egmont, représentait, comme nous l'avons dit, le roi Philippe II.

En arrivant au parvis de l'église métropolitaine, les jambes manquèrent à la pauvre Élisabeth ; il fallut la soutenir par-dessous les bras, la porter presque, pour la mener jusqu'à la nef. Ce furent le comte d'Egmont et Guillaume d'Orange, ces deux hommes marqués par la fatalité, l'un pour l'échafaud du duc d'Albe, l'autre pour la balle de Balthasar Gérard, qui lui rendirent ce triste service.

Emmanuel la regardait avec un sourire sympathique dont Scianca-Ferro, le seul qui sût ce que le prince avait laissé à Écouen, pouvait seul aussi deviner la signification.

Après la cérémonie, on revint au château des Tournelles, où un grand dîner attendait. La journée se passa en con-

certs, et, le soir venu, Emmanuel-Philibert ouvrit le bal avec la jeune reine d'Espagne, qui n'avait d'autre consolation que l'absence de son royal époux, dont elle était encore éloignée pour quelques jours; Jacques de Nemours dansa avec la princesse Marguerite; François de Montmorency, avec Diane de Castro, et le dauphin, que nous aurions dû nommer le premier, avec la reine Marie Stuart.

Amis et ennemis étaient réunis là pour un moment; toutes ces grandes haines paraissaient, sinon éteintes, du moins assoupies.

Seulement, amis et ennemis formaient deux groupes bien séparés.

Le connétable, avec tous ses fils : Coligny, Dandelot et leurs gentilshommes.

François de Guise, avec tous ses frères : le cardinal de Lorraine, le duc d'Aumale, le duc d'Elbeuf... On oublie les noms de ces six fils du même père.

Les premiers, gais, triomphants, joyeux.

Les autres, sombres, graves, menaçants.

On se disait tout bas que, si, le lendemain, dans la lice, quelqu'un de ces Montmorency se heurtait à quelqu'un de ces Guise, on aurait, au lieu d'une joute, un véritable combat.

Mais Henri avait pris ses précautions.

Il avait fait défendre à Coligny et à Dandelot de toucher d'autres boucliers que le sien ou ceux de Jacques de Nemours et d'Alphonse d'Este.

Même défense avait été faite à Damville et à François de Montmorency.

Les Guise avaient voulu d'abord s'éloigner de ces fêtes; le duc François avait parlé de la nécessité d'un voyage dans sa principauté; mais Catherine de Médicis et le cardinal de Lorraine l'avaient fait revenir sur cette résolution, imprudente comme toutes celles qui sont inspirées par le dépit et l'orgueil.

Il était donc resté, et l'événement prouva qu'il avait bien fait de rester.

A minuit, on se sépara. Le duc d'Albe conduisit Élisabeth jusqu'à sa chambre, plaça sa jambe droite dans le lit, la couvrit du drap; puis, après quelques secondes, la tira hors

des couvertures, salua, et sortit. Les épousailles étaient faites.

Le lendemain, toute la cour fut réveillée par les fanfares, à l'exception du roi Henri, qui n'avait pas dormi, tant il avait hâte d'en arriver à ces joutes, dont il se promettait la joie depuis si longtemps!

Aussi, quoique le tournoi ne dût commencer qu'après le déjeuner, dès le jour, le roi Henri II errait-il de la lice aux écuries, passant en revue son magnifique haras, auquel Emmanuel-Philibert venait d'ajouter — splendide cadeau! — dix-neuf chevaux tout sellés et tout caparaçonnés.

L'heure du déjeuner venue, tenants et juges du camp mangèrent à part, sur une table de forme ronde, pour rappeler celle du roi Arthur, et furent servis par les dames.

Les quatre servantes des illustres convives étaient la reine Catherine, la princesse Marguerite, la petite reine Marie et la duchesse de Valentinois.

Le déjeuner fini, chacun passa dans son appartement pour s'armer.

Le roi avait une admirable cuirasse de Milan toute damasquinée d'or et d'argent; son casque, surmonté de la couronne royale, représentait une salamandre aux ailes déployées; son écu, comme celui qui était pendu au bastion, portait un croissant luisant dans un ciel pur, avec cette devise :

DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM!

Ses couleurs étaient blanc et noir, — celles, du reste, qu'avait adoptées Diane de Poitiers à la mort de M. de Brézé, son mari.

M. de Guise était revêtu de sa cuirasse de bataille, la même qu'il portait au siége de Metz; elle offrait l'empreinte bien visible— que l'on peut y distinguer encore aujourd'hui au musée d'artillerie de Paris, où elle est déposée — des cinq balles qu'il reçut à ce siége de Metz, et qui s'aplatirent sur l'acier sauveur.

Son bouclier, comme celui du roi Henri, représentait un ciel; seulement, ce ciel était moins pur : un nuage blanc y voilait une étoile d'or.

Sa devise était :

PRÉSENTE, MAIS CACHÉE.

Ses couleurs étaient le blanc et l'incarnat; « couleurs, dit Brantôme, d'une dame que je pourrois nommer, et qu'il servit étant fille à la cour. »

Malheureusement, Brantôme ne nomme pas la dame, et nous sommes forcé, par l'ignorance dans laquelle il nous laisse, d'être aussi discret que lui.

M. de Nemours avait une cuirasse milanaise, cadeau du roi Henri II; son bouclier représentait un ange ou un amour — il était difficile de distinguer lequel des deux — portant un bouquet de fleurs, avec cette devise :

ANGE OU AMOUR, IL VIENT DU CIEL!

Cette devise faisait allusion à ce qui était arrivé à ce beau prince dans la ville de Naples, un jour de Fête-Dieu.

Comme il suivait la procession avec les autres seigneurs français, un ange, glissant le long d'un fil de fer tendu à cet effet, descendit par une fenêtre, et, de la part d'une dame, lui présenta un magnifique bouquet.

De là la devise : *Ange ou amour, il vient du ciel.*

Ses couleurs étaient jaune et noir; couleurs qui, suivant le même Brantôme, signifient : *Jouissance et Fermeté*, ou : *Ferme en jouissance* ; « car il étoit lors, ce disoit-on, jouissant d'une des plus belles dames du monde, et, pour ce, devoit-il être ferme et fidèle à elle pour bonne raison ; car ailleurs n'eût sçu mieux rencontrer et avoir. »

Enfin, le duc de Ferrare — ce jeune prince encore assez inconnu à cette époque, et qui devait plus tard attacher à son nom la triste célébrité d'avoir enfermé, pendant sept ans, le Tasse dans l'hôpital des fous — était armé d'une admirable cuirasse de Venise. Son écu représentait Hercule terrassant le lion de Némée, avec cette devise :

QUI EST FORT EST DIEU.

Ses couleurs étaient le jaune et le rouge.

A midi, les portes furent ouvertes. En un instant, les places réservées sur les estrades furent occupées par les

dames, les seigneurs et les gentilshommes à qui leur nom donnait droit d'assister à ces fêtes.

Puis le balcon royal se peupla à son tour.

Le premier jour, c'était madame de Valentinois qui devait donner le prix.

Ce prix était une magnifique chaîne toute resplendissante de rubis, de saphirs et d'émeraudes, séparés par des croissants d'or triplement enlacés.

Ces croissants étaient, comme on le sait, les armes de la belle duchesse de Valentinois.

Le second jour, le vainqueur devait être couronné de la main de madame Marguerite.

Le prix etait une hache d'armes turque d'un travail exquis, et qui avait été donnée par Soliman au roi François Ier.

Le troisième jour — jour d'honneur — était réservé à Catherine de Médicis.

Le prix était une épée dont la poignée et la coquille avaient été ciselées par Benvenuto Cellini.

A midi, les musiciens, placés dans un balcon en face de celui des princes et des princesses, firent entendre leurs fanfares.

L'heure de la joute était venue.

Les pages entrèrent les premiers dans la lice comme une volée d'oiseaux.

Il y avait douze pages pour chaque tenant, quarante-huit en tout, chacun vêtu de soie et de velours aux couleurs de son maître.

Puis vinrent quatre écuyers par chaque tenant; leur mission était de ramasser les lances brisées, et de porter secours aux combattants, si besoin était.

Puis, enfin, sortirent à leur tour les quatre maîtres du camp, armés de pied en cap, visière baissée, sur leurs chevaux, armés comme eux, et vêtus de caparaçons traînant jusqu'à terre.

Chacun d'eux, son bâton à la main, vint se placer en face d'une des barrières latérales, et demeura immobile comme une statue équestre.

Alors, les trompettes des quatre tenants apparurent sur les quatre portes du bastion, et sonnèrent leur défi aux quatre points cardinaux.

Une trompette répondit, et l'on vit sortir, par la porte des assaillants, un chevalier tout armé, visière baissée, et la lance à l'étrier.

Le collier de la Toison d'or pendait à son cou; — à cet insigne, qu'il avait reçu, en 1546, de Charles-Quint, en même temps que l'empereur Maximilien, Cosme de Medicis, grand-duc de Florence, Albert, duc de Bavière, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, Octave Farnèse, duc de Parme, et Ferdinand Alvarès, duc d'Albe, on reconnut Lamoral, comte d'Egmont.

Les plumes de son casque étaient blanches et vertes: c'étaient les couleurs de Sabine, comtesse palatine, duchesse de Bavière, qu'il avait épousée cinq ans auparavant, à Spire, en présence de l'empereur Charles-Quint ainsi que de Philippe II, roi de Naples, et qu'il aima tendrement et fidèlement jusqu'à sa mort.

Il s'avança, manœuvrant son cheval avec cette grâce qui lui avait valu la réputation d'un des premiers cavaliers de l'armée espagnole, réputation portée à un si haut degré, que le roi Henri II, qui, sous ce rapport, n'avait pas, disait-on, de rival, en était jaloux.

Arrivé aux trois quarts de la lice, il salua de la lance et de la tête le balcon de la reine et des princesses, inclinant le fer de sa lance jusqu'à terre, la couronne de son casque jusque sur le cou de son cheval, et il alla toucher du bois de sa lance l'écu du roi Henri II.

Puis, au milieu des fanfares retentissantes, il força son cheval à franchir à reculons toute la longueur de la lice, allant mettre sa lance en arrêt de l'autre côté de la barrière.

Comme la joute était courtoise, on devait, ainsi que c'était l'habitude, frapper seulement depuis le cou jusqu'en bas du torse, ou, comme on disait à cette époque, entre les quatre membres.

Au moment où d'Egmont mettait sa lance en arrêt, le roi sortit tout armé, et à cheval.

Henri n'eût pas été le roi, que l'applaudissement qui éclata à sa vue n'eût pas été moins universel. Il était impossible d'être mieux assis sur son cheval, mieux placé sur ses étriers, enfin plus solide et plus élégant à la fois que ne l'était le roi de France.

Comme le comte d'Egmont, il tenait à la main sa lance toute prête. Après avoir fait pirouetter son cheval sur lui-même, pour saluer la reine et les princesses, il se retourna vers son adversaire, et mit sa lance au faucre.

Aussitôt, les écuyers levèrent les barrières, et les juges du camp, voyant que les combattants étaient prêts, crièrent d'une seule voix :

— Laissez aller!

Les deux cavaliers n'attendaient que ce moment pour se précipiter l'un sur l'autre.

Tous deux se frappèrent en pleine poitrine.

Le roi et le comte d'Egmont étaient trop bons cavaliers pour être désarçonnés, et, cependant, au choc terrible, le comte perdit un étrier, et sa lance, toute vibrante, lui échappa de la main et alla tomber à quelques pas de lui, tandis que la lance du roi volait en trois ou quatre morceaux, ne laissant dans sa main qu'un tronçon inutile.

Les deux chevaux, comme épouvantés du choc et du bruit de la secousse, s'arrêtèrent tremblants et acculés sur leurs jarrets de derrière.

Henri jeta loin de lui le tronçon de sa lance.

Alors, et tandis que la lice retentissait des applaudissements des spectateurs, deux écuyers s'élancèrent par-dessus les barrières, l'un pour ramasser la lance du comte d'Egmont, et la lui donner, l'autre pour offrir au roi une lance neuve.

Tous deux reprirent du champ, et remirent leur lance en arrêt.

Les trompettes sonnèrent de nouveau; les barrières se rouvrirent, et les juges du camp crièrent une seconde fois :

— Laissez aller!

Cette fois, les deux lances se brisèrent; Henri plia, comme un arbre courbé par le vent, jusque sur la croupe de son cheval; d'Egmont vida les deux étriers, et fut obligé de se retenir à l'arçon de sa selle.

Le roi se redressa, le comte lâcha l'arçon, et les deux cavaliers, qu'on eût crus déracinés par ce choc terrible, se retrouvèrent tous deux debout et fermes sur leurs étriers

Les éclats des lances avaient volé tout autour d'eux.

Ils laissèrent les écuyers enlever les débris des lances, et retournèrent chacun derrière sa barrière.

Là, on leur présenta de nouvelles lances plus fortes que les premières.

Chevaux et cavaliers semblaient aussi impatients les uns que les autres; les chevaux hennissaient et écumaient; il était évident que les nobles animaux, excités par la course et les fanfares, bien plus que par l'éperon, prenaient leur part du combat.

Les fanfares sonnèrent. Tous les spectateurs criaient de joie et battaient des mains, comme lorsque, cent ans plus tard, Louis XIV parut sur un théâtre, faisant le rôle du Soleil dans le ballet des *Quatre Saisons*.

Seulement, Henri en guerrier du moyen âge, Louis XIV en baladin de tous les temps, étaient chacun l'expression de la France de leur époque : le premier représentait la France chevaleresque; le second, la France galante.

A peine entendit-on, au milieu des bravos, le cri de « Laissez aller! »

Le choc fut plus formidable encore cette troisième fois que les deux autres : un des pieds de Henri vida l'étrier sous le choc de la lance du comte d'Egmont, qui se brisa en morceaux, tandis que la lance du roi demeura entière.

Le coup fut si rude, que le cheval du comte leva les deux pieds de devant, et que la sangle, s'étant brisée par la violence du choc, glissa sur le dos incliné du cheval; si bien que, chose bizarre ! sans avoir vidé les arçons, le cavalier se trouva à terre.

Mais, comme il tomba debout, cette chute, qu'il était impossible d'éviter, servit à mettre au jour l'adresse et l'habileté de l'admirable cavalier.

Toutefois, le comte, saluant Henri, ne s'en déclara pas moins vaincu, en se mettant courtoisement à la merci de son vainqueur.

— Comte, lui dit le roi, vous êtes prisonnier de la duchesse de Valentinois. Allez donc vous mettre à sa merci : c'est elle, et non pas moi, qui decidera de votre sort.

— Sire, répondit le comte, si j'eusse pu deviner qu'un si doux esclavage m'était réservé, je me fusse laissé prendre la première fois que j'ai combattu contre Votre Majesté!

— Et c'eût été une grande économie d'hommes et d'argent pour moi, monsieur le comte, reprit le roi, résolu à ne

pas se laisser vaincre en courtoisie; car vous m'eussiez épargné la Saint-Laurent et Gravelines!

Le comte se retira, et, cinq minutes après, il venait, sur le balcon, s'agenouiller aux pieds de madame la duchesse de Valentinois, qui lui liait les deux mains avec un magnifique collier de perles.

Pendant ce temps, le roi, qui avait fourni ses trois courses, reprenait haleine, et laissait la place au duc de Guise, second tenant.

Le duc de Guise jouta, lui, avec le comte de Horn; les trois courses furent fournies, sans trop de désavantage de la part du général flamand, courant contre un homme qui passait pour un des meilleurs jouteurs de son temps.

A la troisième course, avec une courtoisie égale à celle du comte d'Egmont, il s'avoua vaincu.

Puis vint le tour de Jacques de Nemours. Il jouta avec un Espagnol nommé don Francisco Rigonnès; au premier coup de lance, l'Espagnol perdit un étrier; au second, il fut renversé sur la croupe de son cheval; au troisième, il fut enlevé des arçons, et porté à terre.

Ce fut, au reste, le seul Espagnol qui tenta la fortune des joutes; nos voisins d'au delà des Pyrénées se reconnaissaient pour inférieurs à nous dans ces sortes de luttes, et ne voulaient pas risquer leur réputation, déjà entamée par l'échec de don Francisco Rigonnès.

Restait le duc de Ferrare. Il jouta avec Dandelot; mais, quoique entre eux la fortune demeurât à peu près égale, le rude défenseur de Saint-Quentin avoua, en se retirant, qu'il préférait un véritable combat à l'épée, avec un ennemi de la France, à tous ces jeux, qui lui paraissaient un peu païens pour un homme comme lui, converti, depuis un an à peine, à la religion réformée.

En conséquence, il déclara que son frère Coligny prendrait sa place. si la chose lui convenait; mais, quant à lui, il ne courrait plus.

Et, comme Dandelot était un homme rigide, il se tint parole à lui-même.

La première journée se termina par une joute de quatre tenants contre quatre assaillants; ces quatre assaillants étaient Damville contre le roi, Montgomery contre le duc

de Guise, le duc de Brunswick contre Jacques de Nemours, et le comte de Mansfeld contre Alphonse d'Este.

A part le roi, qui, soit force réelle, soit courtoisie de son adversaire, obtint sur Damville un avantage marqué, les forces se balancèrent.

Henri rentra au comble de la joie!

Il est vrai qu'il n'entendait pas ce qui se disait tout bas autour de lui; chose peu étonnante : les rois entendent rarement même les choses qui se disent tout haut.

Ce qui se disait tout bas, c'est que le connétable était trop bon courtisan pour n'avoir point appris à son fils aîné avec quels égards on doit traiter son roi, même la lance à la main!

XI

LE CARTEL.

Le lendemain, le roi Henri avait si grande hâte de recommencer les joutes, qu'il avança le dîner d'une heure, afin de pouvoir entrer en lice à midi précis.

Au moment où les fanfares annonçaient la triple entrée des pages, des écuyers et des juges du camp, — entrée que nous avons essayé de décrire dans notre précédent chapitre, — un cavalier coiffé d'un chapeau à larges bords qui cachait le haut de son visage, et enveloppé, malgré la chaleur inséparable d'une journée de la fin du mois de juin, d'un large manteau d'une couleur sombre, sortait des écuries du château des Tournelles monté sur un cheval barbe, dont on put apprécier la vitesse, lorsqu'il se fut tiré du triple cercle de populaire qui encombrait les alentours du château où se faisaient les joutes.

En effet, arrivé au coin des Minimes, il prit un trot rapide, lequel, vers la corderie des Enfants-Rouges, se changea en un galop qui lui permit de franchir en une heure la route de Paris à Écouen.

Arrivé à Écouen, il traversa la ville toujours du même pas, et ne s'arrêta qu'à la porte de la petite maison isolée et couverte de grands arbres, à laquelle nous nous sommes arrêté nous-même, avec Emmanuel-Philibert, lors de l'arrivée de celui-ci à Paris.

Des mules chargées de bagages, un cheval tout sellé, frappant la terre du pied dans la cour, indiquaient les apprêts d'un départ.

Emmanuel-Philibert jeta un coup d'œil rapide sur tous ces arrangements, qui lui prouvaient que, si le départ s'apprêtait, au moins il n'était pas encore effectué, attacha son cheval à un anneau, monta l'escalier qui conduisait au premier étage, et s'élança dans une chambre où une jeune femme achevait d'ajuster, assise et distraite, les dernières agrafes d'une robe de voyage de couleur sombre et extrêmement simple.

Au moment où le prince entra dans la chambre, elle leva la tête, poussa un cri, et, cédant à l'élan de son cœur, elle se jeta en avant.

Emmanuel la reçut dans ses bras.

— Leona! lui dit-il d'un ton de reproche, est-ce là ce que tu m'avais promis?

Mais la jeune femme ne put que balbutier, les lèvres frémissantes et les yeux fermés, le nom d'Emmanuel.

Le prince, la tenant toujours entre ses bras, recula jusqu'à une espèce de canapé, s'assit, laissant glisser la jeune femme sans cependant cesser de la soutenir; si bien qu'elle se trouva, à demi couchée et la tête renversée en arrière, sur l'un de ses genoux.

— Emmanuel! Emmanuel! continuait de murmurer la jeune femme, n'ayant pas la force de balbutier autre chose que ce nom bien-aimé.

Emmanuel-Philibert la regarda longtemps en silence avec une indicible expression de tendresse.

Puis, lorsque enfin elle rouvrit les yeux:

— Il est donc bienheureux, dit-il, que certains mots de

ta lettre d'hier aient trahi ton projet, et qu'un rêve douloureux, dans lequel je te voyais tout en larmes et vêtue d'une robe de religieuse, m'ait révélé ton dessein... sans quoi, tu partais, et je ne te revoyais qu'à mon retour en Piémont!

— Ou plutôt, Emmanuel, murmura la jeune femme d'une voix éteinte, ou plutôt tu ne me revoyais plus!...

Emmanuel pâlit et frissonna tout à la fois. Leona ne vit point la pâleur de ses joues; mais elle sentit le frissonnement de son corps.

— Non, non! dit-elle, non, j'avais tort!... Pardon, Emmanuel! pardon!

— Rappelle-toi ce que tu m'as promis, Leona, dit Emmanuel avec la même gravité que si, au lieu de rappeler une promesse d'amour à sa maîtresse, il eût rappelé un engagement d'honneur à un ami. C'était à l'hôtel de ville de Bruxelles; la main levée sur une image sainte, ton frère, — cet homme dont nous avons sauvé la vie, et qui, sans le savoir, fait notre malheur à tous deux! — ton frère, attendant à la porte la réponse favorable que, dans ton céleste dévouement, tu me priais de lui faire, tu promis, Leona! tu me juras d'être éternellement à moi, de me quitter la veille de ce mariage seulement, et, ensuite — jusqu'à ce que la mort de l'un de nous deux ait délié l'autre de son serment — de nous retrouver, le 17 novembre de chaque année, dans cette petite maison du village d'Oleggio où tu fus transportée, enfant mourante, par moi, près de ta mère morte... Souvent tu m'as dit: « C'est toi qui m'as sauvé la vie, Emmanuel! ma vie est donc à toi; fais-en ce que tu voudras. » Eh bien, puisque ta vie est à moi, puisque tu l'as répété en face du Christ, ne sépare donc cette vie de la mienne que le plus tard possible... Et, pour tenir religieusement ta promesse, sans laquelle, tu le sais, Leona, j'eusse tout refusé, sans laquelle je suis prêt à tout refuser encore, pousse jusqu'à la dernière limite le dévouement, cette suprême vertu de la femme qui aime, vertu qui fait d'elle plus qu'un ange, puisque, pour être dévoués, les anges n'ont pas besoin de sacrifier les passions terrestres, qui sont le partage de nous autres, malheureux humains!

— Oh! Emmanuel! Emmanuel! murmura Leona, qui

semblait revenir à la vie et au bonheur sous le regard et à la voix de son amant; ce n'est pas le dévouement qui me manque! c'est...

Emmanuel-Philibert fixait sur cette charmante tête renversée son regard interrogateur.

— C'est...? demanda-t-il.

— Hélas! s'écria Leona, c'est la jalousie qui m'obsède!... Oh! je t'aime! je t'aime, je t'aime tant, mon Emmanuel!

Et les lèvres des deux amants se touchèrent avec un double cri de bonheur.

— Jalouse? demanda Emmanuel; toi, jalouse?... et de quoi?

— Oh! je ne le suis plus! murmura la jeune femme; non, un amour comme le nôtre est éternel... Je viens de sentir sous ton baiser que la mort elle-même ne pourra rompre le mien, et qu'il sera ma récompense au ciel! Comment donc le tien mourrait-il sur la terre?

— Tu as raison, ma Leona, dit le prince en donnant à sa voix cet accent si tendre et si persuasif qu'elle était susceptible de prendre, Dieu a fait une exception en ma faveur: en m'envoyant le fardeau si lourd d'une couronne, il m'a donné la main invisible d'un de ses anges pour la soutenir sur ma tête. Écoute, Leona: ce qui existera entre nous ne ressemblera à rien de ce qui existe entre les autres amants. Nous vivrons toujours l'un à l'autre, toujours l'un avec l'autre par cette union indissoluble du cœur qui peut braver le temps et même l'absence; moins la présence réelle, moins la vue de toutes les heures et de tous les instants, notre vie sera la même... Je sais bien que c'est la vie de l'hiver, sans les fleurs, sans le soleil, sans les fruits; mais, enfin, c'est toujours la vie! La terre sent qu'elle n'est pas morte: nous sentirons, nous, que nous nous aimons!

— Emmanuel! Emmanuel! dit la jeune femme, oh! c'est donc toi, à ton tour, qui me soutiens, qui me consoles, qui me fais revivre!...

— Et, maintenant, dit le prince, voyons, redescendons sur la terre, ma bien-aimée Leona, et raconte-moi ce qui te faisait jalouse.

— Oh! depuis que je t'ai quitté, Emmanuel, quatre lieues

seulement nous séparent, et je ne t'ai encore vu que deux fois!

— Merci, ma Leona! dit Emmanuel; mais, tu le sais, tout est en fête au château des Tournelles, que j'habite... Tristes fêtes, au reste, pour deux cœurs : celui de la pauvre Élisabeth et le mien; mais il n'en est pas moins vrai que nous jouons, elle et moi, notre rôle dans ces fêtes, que nous devons y paraître, et que le roi me fait appeler à chaque instant.

— Mais, alors, demanda Leona, comment, juste au milieu des joutes, au moment où, en qualité de juge, tu dois y assister, comment as-tu tout quitté pour venir me voir?

Emmanuel sourit.

— Voilà précisément ce qui m'a fait libre! Je dois assister aux joutes; mais j'y puis assister la visière baissée... Suppose qu'un homme de ma taille revête ma cuirasse, monte mon cheval, fasse mon office de juge du camp...

— Ah! Scianca-Ferro! s'écria la jeune femme. Bon Scianca-Ferro! cher Emmanuel!

— Alors, moi, dans mon inquiétude, tourmenté par la lettre que j'ai reçue, poursuivi par le rêve que j'ai fait, je viens voir ma Leona, pour qu'elle me renouvelle son serment qu'elle était sur le point d'oublier... Je retrempe mon cœur au sien, mon âme à la sienne, et nous nous quittons forts comme ce géant qui n'avait qu'à toucher la terre pour recouvrer sa vigueur.

Et les lèvres du jeune homme s'abaissèrent une seconde fois sur le visage de Leona, et, en touchant celles de la jeune fille, les enveloppèrent tous deux de ce nuage de flammes qui dérobait Mars et Vénus aux regards des autres dieux...

Laissons-les épuiser au calice d'or leurs dernières heures de joie, et voyons ce qui se passait, pendant ce temps, à la lice du palais des Tournelles.

Au moment où Emmanuel-Philibert s'éloignait du palais au pas le plus rapide de son cheval, laissant Scianca-Ferro revêtir son armure et accomplir son office, un écuyer frappait à la porte du palais, et demandait le prince Emmanuel-Philibert.

Le prince Emmanuel-Philibert, c'était, pour le moment, Scianca-Ferro.

On prévint le jeune homme qu'un écuyer inconnu, qui ne voulait avoir affaire qu'au prince lui-même, demandait obstinément à lui parler.

Scianca-Ferro représentait le prince; d'ailleurs, Emmanuel n'avait point de secrets pour lui.

Il mit son casque, seule partie de son armure qui lui restât à revêtir, et, se plaçant dans l'endroit le plus obscur de l'appartement:

— Faites entrer, dit-il.

L'écuyer parut sur le seuil de la chambre. Il était vêtu de couleur sombre, et ne portait ni armoiries ni devise qui pussent le faire reconnaître.

— J'ai l'honneur de parler à Son Altesse le prince Emmanuel-Philibert?

— Vous voyez, répondit Scianca-Ferro, éludant, par ces deux mots, une réponse positive.

— Voici une lettre de la part de mon maître. Il attend un consentement ou un refus.

Scianca-Ferro prit la lettre, la décacheta, et lut les lignes suivantes:

« Un homme qui a juré la mort du prince Emmanuel-Philibert lui propose, au milieu de la joute qui aura lieu aujourd'hui, un combat à toute outrance, à la lance, à l'épée, à la hache, à la masse, au poignard, renonçant d'avance à toute miséricorde de sa part, s'il est vaincu, comme le prince doit renoncer à toute miséricorde de la part de cet homme, si cet homme est vainqueur.

» On dit le prince Emmanuel-Philibert brave capitaine; s'il n'est pas indigne de cette réputation, il acceptera le combat proposé, et se chargera d'obtenir pour le vainqueur toute garantie de la part du roi Henri II.

» Un ennemi mortel. »

Scianca-Ferro lut la lettre sans manifester aucun trouble, et, se tournant vers l'écuyer:

—Dites à votre maître, répondit-il, qu'il sera fait ainsi qu'il le désire, et que, dès que le roi aura couru ses lances, il n'a qu'à se présenter dans la lice, et aller toucher de son fer

l'écu du prince Emmanuel. Cet écu est à droite du bastion, dans le quadrilatère, faisant pendant à celui du connétable, et en face de celui de M. de Vieilleville. J'engage d'avance ma parole que toute garantie lui est donnée par le roi.

— Mon maître a envoyé un cartel écrit : il désire une garantie écrite, reprit l'écuyer.

En ce moment, M. de Vieilleville parut à son tour sur le seuil; il venait s'informer si Emmanuel-Philibert était prêt.

Scianca-Ferro baissa la visière de son casque, et, s'avançant vers le grand chambellan :

— Monsieur de Vieilleville, dit-il, veuillez aller de ma part prier Sa Majesté d'écrire le mot *accordé* au-dessous de cette lettre. Je supplie le roi de me faire cette grâce, qui, refusée par lui, entacherait mon honneur.

Scianca-Ferro était complétement vêtu de l'armure du duc; sa visière baissée empêchait que l'on ne vît ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa barbe rousse; M. de Vieilleville s'inclina devant celui qu'il croyait être le prince, et, comme l'heure de la joute approchait, il se hâta d'aller remplir la commission dont il était chargé.

Cinq minutes après, il rapportait la lettre.

Le mot *accordé* était écrit au bas, et suivi de la signature royale.

Scianca-Ferro, sans ajouter une parole, présenta le sauf-conduit à l'écuyer, qui s'inclina et sortit.

Le prétendu prince ne se fit point attendre : seulement, il entra chez lui pour y prendre son épée et sa masse de combat, et, en passant devant l'armurier, il lui ordonna d'affiler trois lances.

Puis il alla prendre, en face de la barrière, la place que le prince y occupait la veille.

Les trompettes donnèrent le signal; les hérauts crièrent que la lice était ouverte, et la joute commença.

Le roi courut le premier, brisa ses trois lances, une contre le duc de Brunswick, l'autre contre le comte de Horn, la troisième contre le comte de Mansfeld.

Puis vint le tour du duc de Guise, puis celui de Jacques de Nemours, puis celui du duc de Ferrare.

Toutes ces joutes furent des merveilles d'adresse et de force; mais il était évident que l'illustre assemblée était préoccupée de l'attente de quelque grand événement.

Ce grand événement, c'était le combat qu'avait autorisé le roi. Henri n'avait pas eu le courage de garder le secret entier : sans dire quel était le tenant, il avait annoncé la lutte.

Chacun savait donc que, selon toute probabilité, la journée ne se passerait pas sans que le sang rougît cette arène préparée pour une fête.

Les femmes frissonnaient à l'idée d'un combat à fer émoulu; mais, tout en frissonnant, peut-être attendaient-elles avec plus d'impatience que les hommes ce moment des suprêmes émotions.

Ce qui ajoutait encore à la curiosité, c'est que l'on ignorait contre lequel des quatre tenants ou des quatre juges du camp le défi avait été porté.

Le roi avait encore laissé une chose dans le doute : c'était de dire si le combat aurait lieu le second jour ou le troisième, ce jour même ou le lendemain.

Or, comme on avait vu passer la joute du roi, la joute du duc de Guise, la joute du duc de Nemours, et, enfin, celle du duc de Ferrare, sans que rien de ce que l'on attendait se produisît, on commençait à croire, ou que la nouvelle était erronée, ou que le combat était remis au lendemain.

Après la joute du duc de Ferrare devait, comme la veille, venir la joute générale.

Les trompettes donnèrent le signal de cette joute; mais, au lieu que les quatre trompettes des quatre assaillants répondissent ensemble, une seule trompette se fit entendre, sonnant un air étranger aux notes aiguës et pleines de menaces.

Un frémissement courut parmi les spectateurs; un murmure d'attente satisfaite, en même temps que de crainte exprimée, s'éleva des estrades; les têtes ondoyèrent comme un champ de blé au souffle du vent.

Deux personnes, dans toute cette immense assemblée, savaient pour qui sonnait cette trompette : ces deux personnes, c'étaient le roi et Scianca-Ferro, lequel, pour le roi comme pour tout le monde, n'était autre qu'Emmanuel-Philibert.

Le roi sortit la tête hors du bastion, afin de voir si le duc était à son poste.

Scianca-Ferro, qui comprit l'intention du roi, s'inclina légèrement sur le cou de son cheval.

— Bon courage, beau-frère! dit le roi.

Scianca-Ferro sourit sous sa visière, comme si on eût pu le voir, et releva la tête, secouant les plumes de son cimier.

En ce moment, tous les yeux se tournèrent vers le bastion des assaillants. Un chevalier armé de toutes pièces en franchissait le seuil, et entrait dans la lice.

XII

LE COMBAT A FER ÉMOULU.

Ce chevalier portait, debout sur son étrier, une lance à fer émoulu; une épée était pendue à l'un des arçons de sa selle, une hache à l'autre.

Son écuyer venait derrière lui, et portait deux autres lances à fer émoulu, comme celle de son maître.

Le cavalier était vêtu d'armes noires; les plumes de son casque étaient noires; son cheval était noir, et couvert d'un caparaçon noir.

Seules, la ligne du tranchant de sa hache et la pointe aiguë de sa lance brillaient d'un sinistre rayonnement.

Sur son écu, nulle devise, sur sa targe, aucune armoirie ne pouvaient faire deviner ni à quelle nation, ni à quelle classe il appartenait.

Une chaîne d'or à son cou, des éperons d'or à ses talons indiquaient pourtant qu'il était chevalier.

A la vue du sombre personnage, qui semblait l'envoyé de la Mort elle-même, tous les assistants, un seul excepté peut-être, sentirent un frisson passer dans leurs veines.

Le cavalier noir s'avança lentement jusqu'aux deux tiers de la lice, salua les deux reines et les princesses, fit marcher son cheval à reculons, et se retrouva bientôt de l'autre côté de la barrière, qui se ferma devant lui.

Alors, il appela son écuyer ; celui-ci posa à terre les deux lances qu'il tenait, pour le cas où la première serait brisée, alla prendre celle que tenait son maître, se fit ouvrir la barrière transversale qui donnait entrée dans le quadrilatère, et, marchant droit au bastion du duc Emmanuel-Philibert, il toucha du fer de sa lance l'écu au blason de Savoie entouré de la devise personnelle du duc : *Spoliatis arma supersunt !*

Le fer rendit un son lugubre en touchant le fer.

— Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, devant le roi de France, devant les princes, devant les nobles seigneurs, gentilshommes et barons ici présents ; devant ces reines, princesses et nobles dames qui nous écoutent et nous regardent, mon maître t'appelle au combat à outrance, sans miséricorde ni merci, prenant Dieu à témoin de la justice de sa cause, et tous ceux ici présents pour juges de la manière dont il se conduira. — Dieu et la victoire soient pour le bon droit !

Un faible cri répondit à ce défi ; ce cri s'échappait des lèvres pâles de madame Marguerite, tout près de s'évanouir.

Puis il se fit un profond silence, pendant lequel on n'entendit que ces mots, prononcés par celui que tout le monde prenait pour Emmanuel-Philibert :

— C'est bien. Dis à ton maître que j'accepte le combat tel qu'il me le propose, avec Dieu pour juge, avec le roi, les princes, les seigneurs, les gentilshommes, les barons, les reines, princesses et nobles dames ici présents pour témoins, et que je renonce à sa miséricorde comme il renonce à la mienne. — Et, maintenant, que Dieu décide de quel côté est le droit !

Puis, d'une voix aussi calme que s'il eût demandé son bâton de commandement, comme juge du camp :

— Ma lance ! dit-il.

Un écuyer s'avança, portant trois lances aux fers aigus et brillants ; Scianca-Ferro prit, sans choisir, la première venue, enleva son cheval à la fois de la main et des éperons, lui fit sauter la barrière latérale, et se trouva dans la lice.

Derrière lui, un cavalier tout armé parut dans le quadrilatère, et vint prendre la place qu'il abandonnait.

C'était le roi en personne, qui allait faire l'honneur aux deux adversaires d'être leur juge du camp.

Depuis l'entrée du chevalier noir dans la lice, pendant son défi, pendant la réponse qui y avait été faite, un profond silence s'était établi.

Quelques applaudissements seulement avaient salué la légèreté et l'adresse avec lesquelles le cavalier avait fait sauter la barrière à son cheval, tout assourdi qu'était le noble animal par son chanfrein et par l'armure de celui qui le montait ; mais ces applaudissements s'étaient éteints presque aussitôt, comme s'éteint d'elle-même, dans une église ou dans un caveau sépulcral, la voix qui, après avoir commencé sur un ton élevé, s'aperçoit de la sainteté du lieu, ou de la solennité de la situation.

Pendant ce temps, les deux adversaires se mesuraient des yeux, à travers leur visière baissée, et assuraient leur lance au faucre.

Les écuyers enlevèrent alors les barrières, et le roi fit entendre le cri de « Laissez aller ! »

Les trois autres juges du camp semblaient lui avoir concédé ce droit, comme s'il appartenait à un roi seulement de donner le signal d'un combat où il peut y avoir mort d'homme.

A peine ce cri de « Laissez aller ! » eut-il été entendu, que les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre.

Ils se rencontrèrent au milieu de la lice. Chacun avait pris, pour le coup qu'il voulait frapper, un but différent : le chevalier noir avait dirigé sa lance contre la visière de son adversaire, et celui-ci avait mis en pleine poitrine.

Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes après le choc que l'on put juger du succès que chacun avait eu.

Le chevalier noir avait enlevé la couronne ducale du casque d'Emmanuel-Philibert, tandis que la lance de celui

qui combattait sous le nom et avec l'armure du duc s'était brisée en trois morceaux contre la cuirasse d'acier de son adversaire.

Le coup avait été si violent, que le chevalier noir, renversé jusque sur la croupe de son cheval, avait perdu un étrier.

Mais en un instant il avait repris l'étrier, et s'était redressé sur ses arçons.

Chacun des combattants fit volte-face, et revint à son point de départ.

L'écuyer de Scianca-Ferro lui apporta une lance neuve en place de sa lance brisée.

Quant au chevalier noir, il prit, de son côté, une lance nouvelle, la pointe de la sienne s'étant émoussée sur le cimier du duc.

Aucun cri, aucun applaudissement, aucun bravo n'avait salué cette rencontre : on sentait qu'une terreur réelle planait sur l'assemblée.

En effet, à la façon acharnée dont les deux adversaires s'étaient heurtés, on voyait bien que, cette fois, c'était un véritable combat, et, comme l'avait dit le chevalier noir, un combat à outrance, sans miséricorde ni merci.

La lance choisie, la lance mise en arrêt, les chevaux piétinant d'ardeur, le roi prononça une seconde fois les mots de « Laissez aller ! »

Un second bruit, pareil à un roulement de tonnerre, se fit entendre ; puis un choc retentit, comme si la foudre eût éclaté. Les deux chevaux plièrent sur leurs jambes de derrière ; les deux lances furent brisées ; seulement, la cuirasse du duc garda la trace du fer du chevalier noir, voilà tout, tandis que le tronçon de la lance de Scianca-Ferro resta enfoncé dans la cuirasse de son adversaire.

On put croire un instant que le chevalier noir avait la poitrine crevée comme la cuirasse ; mais on se trompait : le fer, tout en traversant l'armure, s'était arrêté aux mailles du gorgerin.

Le chevalier noir saisit le tronçon à deux mains, et essaya de l'arracher ; mais le triple effort qu'il fit fut inutile, et il dut recourir à son écuyer, qui, à la seconde secousse seulement, parvint à l'enlever.

Rien de décisif ne s'était encore produit, et, cependant, on sentait que l'avantage, si toutefois il y avait avantage, était au duc de Savoie.

Les reines commençaient à se rassurer : ce jeu terrible les entraînait malgré elles ; à chaque course, madame Marguerite seule se détournait, et ses yeux ne se reportaient sur la lice qu'à ces mots, prononcés à son oreille par les jeunes princesses et par le dauphin.

— Regarde... mais regarde donc !

Le roi était au comble de la joie : il assistait donc a un véritable combat ! A peine pensait-il que toute chance est incertaine, et que sa sœur pouvait devenir veuve avant d'être duchesse ; on eût dit qu'il n'avait point de doute sur la victoire, à la façon dont il criait :

— Courage, beau-frère ! Victoire à l'écu de gueules, et à la croix d'argent !

Cependant, chaque adversaire reprenait une troisième lance, et s'apprêtait à la troisième course.

A peine si le roi donna le temps à l'arme de s'appuyer au faucre, et, pour la troisième fois, il cria :

— Laissez aller !

Cette fois, le cheval du cavalier noir s'abattit, et Scianca-Ferro lui-même, vidant les deux étriers, fut obligé de se retenir aux arçons; seulement, avec une admirable adresse, d'une main il décrocha sa masse d'armes, et, de l'autre, il tira son épée; de sorte qu'on eût pu croire que le mouvement n'avait été fait que dans le but de substituer l'arme avec laquelle allait continuer le combat à l'arme qui venait de se briser.

De son côté, à peine le cavalier noir toucha-t-il la terre : en un bond, il se retrouva debout près du cheval renversé; et, avec la même dextérité que venait de montrer son adversaire, il arracha son épée du fourreau, et sa hache d'armes du crochet.

Chacun des deux combattants fit alors un pas en arrière, pour prendre le temps de suspendre sa hache à sa ceinture; puis, cette arme placée à la portée de la main comme une réserve suprême, les deux ennemis, laissant à leurs écuyers le soin d'emmener les chevaux et d'enlever les tronçons des lances, se ruèrent l'un sur l'autre avec autant de rage

et d'ardeur que si le combat n'eût fait que de commencer.

Si le silence avait été grand, si l'attention avait été profonde pendant les trois courses, ce fut bien autre chose quand arriva le combat à l'épée, auquel chacun savait, d'ailleurs, qu'excellait Emmanuel-Philibert. Personne ne s'étonna donc de la force et de la violence des coups qui commencèrent à tomber sur le chevalier noir; mais ce qui eut lieu d'étonner les spectateurs, ce fut, de la part de celui-ci, l'adresse des parades, la promptitude des ripostes; si rapide que fût l'attaque, la défense ne le lui cédait en rien, ou plutôt il n'y avait point attaque d'un côté et défense de l'autre : il y avait échange égal de coups, échange terrible! les deux épées semblaient deux glaives de flamme; nul œil, si exercé qu'il fût à ce jeu de mort, n'eût pu les suivre; on voyait qu'elles avaient touché l'écu, le casque ou la cuirasse aux étincelles qui en jaillissaient.

Enfin, Scianca-Ferro assena un tel coup sur la tête de son adversaire, que, de si fine trempe que fût le heaume, il eût été fendu si le chevalier noir n'eût paré le coup avec son écu; mais la formidable lame coupa l'écu par moitié comme s'il eût été de cuir, et fit encore une large entaille dans le brassard. Embarrassé d'un écu partagé en deux morceaux, le chevalier noir fit un pas en arrière, jeta les débris de son bouclier loin de lui, et, prenant son épée à deux mains, il en frappa un si furieux coup à son tour sur l'écu du duc, que la lame de l'épée vola en vingt morceaux, et que la poignée seule resta dans ses mains! Alors, on put entendre Scianca-Ferro pousser un rugissement de joie sous sa visière fermée : plus l'arme devenait courte et massive, plus il se sentait d'avantage sur son adversaire. — Le chevalier noir avait jeté la poignée de son épée, et dégrafé sa hache d'armes; lui jeta à son tour lance et épée, et l'on vit tourbillonner dans sa main, comme un éclair d'or, cette fidèle masse qui lui avait fait donner le nom de Scianca-Ferro.

A partir de ce moment, ce ne fut qu'un cri d'admiration dans la lice, sur les estrades, aux balcons. Toute comparaison échouerait à rendre la rapidité et la violence des coups. Sans écu ni l'un ni l'autre, la question d'adresse n'existait plus pour les deux combattants : restait seulement

celle de la force. Frappé comme l'enclume par le marteau, le chevalier noir resta d'abord immobile comme l'enclume, et presque aussi insensible qu'elle ; mais chaque coup suivait l'autre avec une telle raideur, qu'il commença à reculer. Alors, son adversaire aussi recula ; la masse terrible tourna dans sa main comme une fronde, s'échappa en sifflant, et alla frapper le chevalier noir en pleine visière ! —A ce coup, celui-ci ouvrit les bras, se balança un instant comme un arbre qui s'ébranle et va tomber ; mais, avant même qu'il fût à terre, d'un seul bond, d'un bond de tigre, Scianca-Ferro fut sur lui, son poignard effilé à la main ; on entendit le bruit des deux armures qui tombaient froissées l'une contre l'autre, puis un cri de toutes les femmes, qui répétaient : « Miséricorde, duc de Savoie !... Duc Emmanuel, merci ! » Mais Scianca-Ferro répondait en secouant la tête : « Non, pas de miséricorde pour le traître ! non, pas de merci pour l'assassin ! » et, à travers les jours de la visière, à travers les défauts de la cuirasse, à travers les ouvertures du gorgerin, il cherchait un passage pour son poignard, — quand, tout à coup, les cris : « Arrête ! par le Dieu vivant, arrête ! » attirèrent tous les regards sur un cavalier qui entrait dans la lice à toute bride, et qui, s'élançant à bas de son cheval, saisit le vainqueur à bras-le-corps, et, avec une force surhumaine, l'enlevant entre ses bras, le jeta à dix pas du vaincu.

Alors, au cri de terreur qui s'était fait entendre succéda un cri de surprise : — ce cavalier qui arrivait à toute bride, c'était le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert !

— Scianca-Ferro ! Scianca-Ferro ! cria le duc à son écuyer rugissant de colère, qu'as-tu fait?... Tu sais bien que la vie de cet homme m'est sacrée, et que je ne veux pas qu'il meure !

— Sacrée ou non, répondit Scianca-Ferro, par l'âme de ma mère ! je te dis, moi, Emmanuel, qu'il ne mourra que de ma main !

— Par bonheur, dit Emmanuel détachant le casque du vaincu, ce ne sera pas cette fois encore !

En effet, quoique le chevalier noir eût le visage couvert de sang, il n'était qu'évanoui ; aucune blessure grave ne l'avait atteint, et il était probable que les premiers soins d'un médecin allaient le rappeler à la vie.

— Messieurs, dit Emmanuel-Philibert à MM. de Vieilleville et de Boissy, vous êtes juges du camp : je mets cet homme sous la sauvegarde de votre honneur ! De retour à la vie, qu'il soit libre de se retirer sans dire son nom, sans être obligé de donner une cause à sa haine ; c'est mon désir, c'est ma prière, et, s'il le faut, je solliciterai cette grâce de Sa Majesté, afin que ce soit aussi l'ordre du roi.

Les écuyers prirent le blessé dans leurs bras, et l'emportèrent.

Pendant ce temps, Scianca-Ferro débouclait l'agrafe de son heaume, d'où avaient disparu la couronne et le cimier et le jetait loin de lui avec dépit.

Ce fut alors seulement que le roi parut convaincu.

— Comment, beau-frère, dit-il, ce n'était pas vous ?

— Non, sire, répondit Emmanuel-Philibert ; mais, comme vous le voyez, c'était un homme qui faisait honneur à l'armure qu'il portait.

Et il tendit les bras à Scianca-Ferro, qui, tout grondant comme un bouledogue que l'on force de lâcher prise, et qui, cependant, obéit à son maître, vint embrasser son frère de lait du bout des dents.

Les applaudissements, jusqu'alors contenus par la terreur, ou suspendus par l'étonnement, éclatèrent de tous côtés avec une énergie qui fit trembler toute l'enceinte ; les femmes secouaient leur mouchoir, les princesses faisaient voler leur écharpe, et Marguerite montrait de la main cette belle hache d'armes qui devait être le prix du vainqueur.

Mais tout cela ne consolait pas Scianca-Ferro de ce que, pour la seconde fois, le bâtard de Waldeck s'échappait vivant de ses mains.

Aussi, tout en montant, conduit par le roi et par Emmanuel-Philibert pour recevoir la hache d'armes des mains de Marguerite, murmurait-il :

— Que le serpent tombe une troisième fois entre mes mains, frère Emmanuel, et je te jure que, cette fois-là, il n'en sortira pas vivant !

XIII

LA PRÉDICTION.

Ce qui s'était passé à la joute du 29 juin était resté un mystère non-seulement pour la masse des spectateurs, mais encore pour ceux que leur position sociale plus rapprochée du duc, soit qu'elle la dominât ou la côtoyât, semblait devoir initier à ses secrets.

Comment se faisait-il que le duc de Savoie, qui eût dû être présent, fût absent? Comment se faisait-il qu'en son absence, son frère de lait, Scianca-Ferro, eût revêtu son armure, et comment se faisait-il que, juste en ce moment, cet autre lui-même, cet ami, ce frère eût eu à soutenir à son lieu et place un si rude combat?

Toutes les questions que l'on s'adressa à ce sujet furent inutiles; et, comme le roi lui-même paraissait désirer d'être initié à ce mystère, Emmanuel le pria, en souriant, de ne point chercher à lever le voile qui couvrait ce petit coin de sa vie.

Madame Marguerite seule, avec cette inquiète curiosité que l'on pardonne à l'amour réel, aurait eu le droit de s'informer auprès de lui; mais elle avait été si bouleversée de ce combat, elle était si heureuse de revoir son cher duc sain et sauf, qu'elle n'en demanda point davantage, et que le seul sentiment nouveau qui surgit dans son cœur fut un redoublement d'affection fraternelle pour Scianca-Ferro.

Trois fois Emmanuel avait fait demander des nouvelles du blessé.

La première fois, celui-ci était encore évanoui; la seconde fois, il revenait à lui; la troisième fois, il montait à cheval.

Pour toute réponse aux inquiétudes du prince, le bâtard avait murmuré ces mots sous la forme d'une menace:

— Dites au duc Emmanuel que nous nous reverrons !

Puis, inconnu pour tous, il était parti avec son écuyer inconnu.

Il était évident qu'il ignorait que ce fût Scianca-Ferro et non le duc, qu'il avait combattu.

Cet épisode, si émouvant d'ailleurs, n'avait fait que donner une ardeur nouvelle aux plaisirs de la soirée; seulement, Henri disait aux dames, qui parlaient avec leur enthousiasme habituel de cet événement :

— Que vais-je vous offrir demain, et quel spectacle sera digne de vos beaux yeux, après celui que vous avez vu aujourd'hui?

Pauvre roi ! il ignorait que le spectacle du lendemain serait si terrible, qu'il ferait, même aux historiens, oublier celui de la veille.

Au reste, les présages ne manquèrent point.

Vers huit heures du matin, une des femmes de Catherine de Médicis se présenta chez Henri II, lui disant qu'elle venait, au nom de la reine, le prier humblement de la recevoir.

— Comment, de la recevoir? dit le roi. C'est moi qui passerai chez elle, et cela à l'instant même... N'est-elle pas ma reine et ma dame?

On rapporta cette réponse à Catherine, qui secoua la tête. Elle était, en effet, peu reine, et encore moins dame.

La reine et la dame, c'était la duchesse de Valentinois.

En entrant chez Catherine, le roi, du reste, fut effrayé de sa pâleur.

— Eh ! mon Dieu ! lui demanda-t-il, qu'avez-vous donc? seriez-vous malade, et auriez-vous passé une mauvaise nuit?

— Oui, mon cher seigneur, répondit Catherine, je suis malade, mais de crainte !

— Oh ! bon Dieu ! reprit le roi; et que craignez-vous?

— L'événement d'hier m'a troublée en me remettant en l'âme de vieilles terreurs... Vous rappelez-vous, sire, cette prédiction faite à votre naissance?

— Ah ! oui, dit Henri, attendez donc... Ne s'agit-il pas d'un horoscope qui me menace?

— Justement, sire.

— De mourir dans un duel, dans un combat singulier?

— Eh bien, sire?

— Eh bien, vous voyez, l'horoscope se trompait : celui qui était menacé, ce n'était pas moi ; c'était mon beau-frère Emmanuel. Mais, grâce au ciel, il a échappé!... Il est vrai que je ne saurais dire de quelle façon, et que je ne comprends pas trop comment son écuyer — ce démon qu'on a eu grandement raison d'appeler *Brise-Fer* — s'est trouvé là, à point nommé, sous son armure pour combattre à sa place, et courir cette rude joute contre le chevalier noir.

— Monseigneur, reprit la reine, ce n'était point votre beau-frère Emmanuel qui était menacé, c'était vous... A lui, les astres promettent une longue et heureuse destinée, tandis qu'à vous, au contraire...

Catherine s'arrêta toute tremblante.

— Chère dame, dit Henri, je crois peu aux prédictions, nativités ou horoscopes; mais j'ai toujours entendu dire que, depuis celle qui fut faite à un monarque de l'antiquité nommé Œdipe, au moment de sa naissance, jusqu'à celle qu'on fit au bon roi Louis XII, le jour de ses noces avec madame Anne de Bretagne, toutes les précautions que l'on prenait contre ces choses étaient inutiles, et que ce qui devait arriver arrivait... Fions-nous donc en la bonté de Dieu, et dans l'intercession de notre ange gardien, et laissons aller les événements.

— Sire, dit Catherine, ne vous serait-il point égal de ne pas combattre aujourd'hui?

— Comment, madame, ne pas combattre aujourd'hui! s'écria Henri; mais ignorez-vous qu'aujourd'hui, au contraire, j'ai résolu de combattre contre mes trois compagnons de joute : M. de Guise, M. de Nemours et M. de Ferrare? C'est un moyen ingénieux que j'ai trouvé de ne pas quitter la lice, et, puisque c'est probablement le dernier tournoi que nous aurons, de m'en donner au moins le plaisir complet.

— Sire, dit Catherine, vous êtes le maître; mais, aller contre les avertissements des astres, c'est tenter Dieu, car les astres sont les lettres de l'alphabet céleste!

— Madame, répondit Henri, je vous suis reconnaissant au plus haut point de votre inquiétude; mais, à moins d'a-

vertissement bien positif d'un danger réel, je ne changerai rien au programme de la journée.

— Sire, reprit Catherine, il n'y a malheureusement rien de positif que mes craintes, rien de réel que mes inquiétudes, et je donnerais beaucoup pour que quelqu'un qui a sur vous une influence plus grande que la mienne vous demandât ce que vous venez de me refuser.

— Nul n'a plus d'influence sur moi que vous, madame, répondit Henri avec dignité; et croyez bien ceci : c'est que ce que je n'accorde point à la mère de mes enfants, je ne l'accorderais à personne.

Puis, lui baisant galamment la main, qu'elle avait, d'ailleurs, la plus belle du monde :

— Et, maintenant, madame, ajouta-t-il, n'oubliez point, je vous prie, que c'est vous qui êtes aujourd'hui la reine du tournoi, et que je vais faire de mon mieux pour avoir l'honneur d'être couronné de votre main.

Catherine poussa un soupir; puis, comme si, ce devoir accompli, elle s'en remettait à Dieu du reste :

— C'est bien, sire, dit-elle, n'en parlons plus... Il se peut, après tout, que ce soit un autre prince dont les jours sont menacés; mais, en vérité, je craindrais moins un véritable duel que ce simulacre de combat; car la prédiction est positive, et c'est dans un tournoi ou une joute qu'existe le danger : *Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit!* Celui que Mars a épargné est moissonné par l'image de Mars!

Mais Henri était déjà trop loin pour entendre le texte de la prédiction, que Catherine avait murmuré à demi-voix.

Soit préoccupation, soit tout autre motif, Catherine n'assista point au dîner; mais elle fut une des premières assise au balcon royal.

On remarqua, depuis, qu'elle était vêtue d'une robe de velours violet, avec des crevés de satin blanc, ce qui est le deuil des cours.

Au moment de s'armer, le roi appela, pour qu'il lui rendît ce service, le grand chambellan, M. de Vieilleville.

Par extraordinaire, le grand écuyer, M. de Boissy, n'était point à son poste.

Ce fut M. de Vieilleville qui annonça au roi l'absence de M. de Boissy.

— Eh bien, puisque vous êtes là, Vieilleville, dit le roi, il n'y a que demi-mal : vous allez m'armer.

M. de Vieilleville obéit; mais, arrivé au casque, et au moment de le placer sur la tête du roi, le courage parut manquer au grand chambellan, et, poussant un profond soupir :

— Dieu, dit-il en posant le casque sur la table, au lieu de le poser sur la tête du roi, — Dieu m'est témoin, sire, que jamais je n'accomplis besogne plus à contre-cœur que celle que je fais en ce moment !

— Et pourquoi cela, mon vieil ami? demanda le roi.

— Parce qu'il y a plus de trois nuits, sire, dit M. de Vieilleville, que je ne fais que songer qu'il doit vous arriver malheur aujourd'hui, et que ce dernier de juin vous sera fatal !

— Bon ! dit le roi, je connais l'histoire, et je sais d'où vient le vent.

— Je ne vous comprends pas, sire.

— Je dis que tu as vu la reine Catherine ce matin.

— Sire, j'ai eu l'honneur de voir la reine, non pas ce matin, mais hier.

— Et elle t'a dit ses visions, n'est-ce pas?

— Sire, il y a trois jours que la reine Catherine ne m'a fait l'honneur de me parler, et ce qu'elle m'a dit n'avait aucun rapport à la crainte que je viens d'exprimer à Votre Majesté... Au reste, continua le grand chambellan, un peu piqué de ce que le roi paraissait croire qu'il ne fût, en cette occasion, que l'écho d'une autre personne, le roi est le maître, et fera comme il lui plaira.

— Tiens, reprit le roi, veux-tu que je te dise pourquoi tu as peur, c'est que tu n'es maréchal que sur ma parole, et que le brevet n'est pas encore signé... Mais rassure-toi, Vieilleville : à moins que je ne sois tué roide, tu auras ton brevet; si je ne puis le signer de mon nom entier, je le signerai de mon initiale, ce qui revient au même.

— Du moment où Votre Majesté le prend ainsi, répondit Vieilleville, je n'ai plus qu'à lui demander pardon de ce que j'ai osé lui dire... Pourtant, s'il arrivait malheur au roi, que le roi soit bien persuadé que ce serait non point mon brevet que je regretterais, mais le malheur qui lui serait arrivé.

Et il lui mit l'armet sur la tête.

En ce moment entra l'amiral de Coligny.

Il était armé, — moins son heaume, qu'un page tenait derrière lui.

— Veuillez m'excuser, sire, dit-il; mais je crains qu'il n'ait été changé quelque chose au programme de cette dernière journée : on parle d'une mêlée qui terminerait la joute. Je désirerais savoir ce qu'il y a de réel dans tout cela, parce que, au cas où cette mêlée aurait lieu, j'aurais à dire, à ce sujet, quelques paroles d'importance à Votre Majesté.

— Non, répondit le roi, il n'y a pas de mêlée; mais dites-moi toujours ce que vous m'eussiez dit, mon cher amiral, dans le cas où il y eût eu une mêlée.

— Sire, reprit Coligny, que le roi pardonne une question qui, je le jure, ne m'est point dictée par une simple curiosité... Avec qui le roi compte-t-il courir?

— Oh! mon cher amiral, ça n'est point un secret, et il faut que vous soyez bien profondément plongé dans vos questions théologiques pour ignorer cela! Je cours contre M. de Guise, d'abord; puis contre M. de Nemours; puis, enfin contre M. de Ferrare.

— Et Sa Majesté ne fait pas d'autre course?

— Non, à ce que je pense, du moins.

L'amiral s'inclina.

— Alors, dit-il, que le roi me permette de me tenir pour heureux et satisfait de ce qu'il vient de m'apprendre : c'est tout ce que je désirais savoir.

— Eh bien, mon cher amiral, dit en riant le roi, il faut peu de chose, en vérité, pour votre bonheur et votre satisfaction!

Puis, s'adressant à Vieilleville :

— Allons, allons, dit-il, faites sonner les trompettes, Vieilleville; nous sommes en retard, j'en ai peur.

Les trompettes sonnèrent, et la joute commença.

Ainsi que l'avait dit le roi, la partie s'engagea d'abord entre lui et M. de Guise; elle fut superbe. Les deux jouteurs y déployèrent toute leur adresse; cependant, à la troisième rencontre, le coup du roi fut si violent, que M. de Guise vida les deux étriers, et fut forcé, pour ne point tomber, d'embrasser l'arçon.

L'honneur resta donc au roi, quoique plusieurs prétendis-

sent que la faute en était, non pas à M. de Guise, mais à son cheval, qui était *rebours*, c'est-à-dire rétif.

Ces trois courses fournies, vint le tour de Jacques de Savoie. Le roi fit ressangler son cheval, et choisit lui-même sa lance avec le plus grand soin.

Nous avons dit quelles étaient l'adresse, la force et surtout la réputation de M. de Nemours à ce jeu guerrier.

Il soutint sa réputation ; mais le roi ne perdit rien de la sienne. A la troisième rencontre, le cheval de Jacques de Savoie s'abattit, et, comme, en face de lui, cheval et cavalier restèrent debout, il fut déclaré par les juges du camp que le roi était vainqueur.

Enfin, les trompettes donnèrent le signal de la dernière passe. Elle avait lieu, nous l'avons dit, entre le roi et le duc de Ferrare.

Quoique expert à cette sorte de jeu, Alphonse d'Este, qui devait ruiner son duché en fêtes, en tournois et en carrousels, n'était point un adversaire à inquiéter Henri II. La reine Catherine, qui suivait les joutes avec une anxiété réelle, commençait donc à se rassurer un peu.

Les astres lui avaient dit que, le 30 du mois de juin une fois passé, il n'y avait plus rien à craindre pour son mari, et que, si ce dernier jour s'écoulait sans accident, Henri régnerait longuement et heureusement sur la France.

Les trompettes sonnèrent; le duc de Ferrare et le roi fournirent leurs trois courses. A la dernière, Alphonse perdit les deux étriers, tandis que le roi restait immobile.

Le roi était donc le vainqueur.

Mais cela ne faisait point son affaire : il n'était pas encore quatre heures de l'après-midi ; les applaudissements l'avaient enivré, et il lui en coûtait de quitter la lice.

— Ah ! par la mordieu ! dit-il comme les juges du camp criaient que tout était fini, ce serait être vainqueur à trop bon marché !

Et, apercevant Montgomery, qui, tout armé, moins le heaume, se tenait dans le bastion des assaillants :

— Eh ! Montgomery, cria-t-il, M. de Guise m'a dit que, dans la passe de l'autre jour, vous aviez failli lui faire quitter les étriers, et qu'il n'avait jamais vu plus roide jouteur que vous. Çà, pendant que je vais boire un verre de vin pour

me rafraîchir, mettez vitement votre heaume, et nous romprons une lance à la gloire de nos dames.

— Sire, dit Montgomery, ce serait avec grand plaisir que j'accepterais l'honneur que le roi daigne m'accorder, mais il n'y a plus de lances par ici, tant on en a fait consommation !

— S'il n'y a plus de lances de votre côté, Montgomery, repartit le roi, il y en a encore du mien, et je vais vous en envoyer trois, afin que vous ayez à choisir.

Et, se tournant vers son écuyer :

— Holà ! France, dit-il, trois lances, et des plus solides, pour M. de Montgomery !

Puis il descendit de cheval, rentra dans son bastion, se fit enlever son casque, et demanda à boire.

En ce moment, et comme il tenait sa coupe à la main, M. de Savoie entra.

— Une coupe pour M. de Savoie ! dit le roi ; je veux qu'il boive avec moi, lui à la santé de madame Marguerite, moi à celle de ma dame.

— Sire, dit Emmanuel, je ne demande pas mieux que de vous faire raison; mais laissez-moi d'abord remplir mon message.

— Dites, fit le roi, tout fiévreux de plaisir, je vous écoute.

— Je viens, au nom de la reine Catherine, sire, vous prier de ne point courir davantage. Tout est fini heureusement : elle désirerait ardemment que Sa Majesté en demeurât là.

— Bah ! dit le roi, n'avez-vous point entendu, beau-frère, que j'ai fait défi à M. de Montgomery, et que je lui ai envoyé des lances à choisir? — Dites à la reine que je courrai cette fois encore pour l'amour d'elle, et que, cette course terminée, tout sera fini.

— Sire..., insista le duc.

— Une coupe ! une coupe à M. de Savoie ! et, pour la santé qu'il va porter à ma sœur, je lui rendrai le marquisat de Saluces... Mais, pour Dieu ! qu'on ne m'empêche pas de rompre cette dernière lance !

— Vous ne la romprez cependant pas, sire ! dit une seconde voix derrière Henri.

Le roi tourna la tête, et reconnut le connétable.

— Ah! c'est toi, mon vieil ours! Qu'as-tu à faire ici, à moins que tu n'aies soif? Ta place est dans la lice.

— Le roi se trompe, dit Montmorency; ma place était dans la lice tant que la lice était ouverte; mais la lice est fermée : je ne suis plus juge du camp.

— Fermée? dit le roi. Non pas! j'ai encore une lance à rompre.

— Sire, la reine Catherine...

— Ah! tu viens aussi de sa part, toi!

— Sire, elle vous supplie...

— Une coupe! une coupe au connétable! interrompit le roi.

Le connétable prit la coupe en grommelant.

— Sire, dit-il, après la paix que je viens de négocier, je croyais être un ambassadeur de quelque mérite; mais Votre Majesté me prouve que j'avais trop bonne opinion de moi, et qu'il me faudra retourner à l'école.

— Voyons, duc! dit le roi; voyons, connétable! buvons chacun à notre dame! vous, mon beau-frère, à Marguerite, la perle des perles; vous, connétable, à madame de Valentinois, la belle des belles; et moi, à la reine Catherine... Duc, et vous, connétable, vous lui direz que j'ai bu cette coupe à sa santé, et que je cours cette dernière lance en son honneur.

Il n'y avait pas à lutter contre une pareille obstination. Les deux envoyés s'inclinèrent et sortirent.

— Allons, allons, Vieilleville, cria Henri, mon casque!

Mais, au lieu de Vieilleville, ce fut Coligny qui entra.

— Sire, dit-il, c'est encore moi... Que Votre Majesté me pardonne!

— Vous êtes tout pardonné, amiral... Et, tenez, puisque vous voilà, rendez-moi le service de me boucler mon casque.

— Sire, auparavant, un mot...

— Non, s'il vous plaît, mon cher amiral... après!

— Après, sire, il serait trop tard pour ce que j'ai à vous dire.

— Dites donc, alors, et le plus vivement possible.

— Sire, vous ne courrez pas contre M. de Montgomery.

— Ah! vous aussi! s'écria le roi. En votre qualité de par-

paillot, vous ne devriez cependant pas être superstitieux : ces choses-là sont bonnes pour la reine, qui est catholique, et, de plus, Florentine.

— Sire, écoutez-moi, reprit gravement Coligny. Ce que j'ai à vous dire est d'autant plus sérieux que l'avis vous vient d'un grand empereur qui est mort maintenant.

— Ah! ah! c'est un avis de l'empereur Charles-Quint que vous avez oublié de me donner en arrivant de Bruxelles?

— Le roi se trompe : je lui ai donné cet avis, mais indirectement, en l'engageant à envoyer M. de Montgomery en Écosse.

— Ah! c'est vrai, le conseil venait de vous... Eh bien, il y a été, et m'y a bien servi.

— Je le sais, sire ; mais peut-être ignorez-vous pourquoi je vous avais donné le conseil d'envoyer M. de Montgomery en Écosse?

— En effet, je l'ignore.

— Eh bien, c'est que l'empereur Charles-Quint tenait de son astrologue que M. de Montgomery porte entre les deux sourcils un signe annonçant qu'il sera, un jour ou l'autre, fatal à un prince de la fleur de lis.

— Bah!

— L'auguste empereur Charles-Quint m'avait chargé de prévenir Votre Majesté de cet horoscope ; mais, comme je tenais M. de Montgomery pour un de vos serviteurs les plus dévoués ; comme je ne doutais pas que, s'il devenait fatal à un prince de la fleur de lis, ce ne dût être qu'involontairement; comme je craignais de lui nuire dans l'esprit de Votre Majesté en divulguant cette prédiction, je me suis contenté de donner au roi le conseil d'envoyer son capitaine de la garde écossaise au secours de la régente d'Écosse. Aujourd'hui encore, sire, lorsque j'ai cru qu'il y aurait mêlée, je suis venu m'informer auprès de Votre Majesté, afin — si cette mêlée avait lieu — d'en écarter M. de Montgomery, ou de veiller, comme je l'ai fait la dernière fois, à ce qu'il ne rencontrât point Votre Majesté. Il n'y avait pas mêlée ; par conséquent, je n'ai eu rien à faire, rien à dire. Mais, à cette heure où, par une espèce de fatalité, les joutes étant finies, le roi vient de défier M. de Montgomery, je m'adresse au roi, et, dans l'espérance d'arrêter cette joute, je lui dis

Sire, ce que j'ai eu l'honneur de vous répéter, au sujet du comte de Lorges, l'empereur Charles-Quint me l'a dit à moi-même! Sire, au nom du ciel, ne courez pas contre M. de Montgomery! M. de Montgomery doit être fatal à un prince de la fleur de lis, et, de tous les princes de la fleur de lis, le roi est le plus grand!

Henri demeura un instant pensif; puis, posant la main sur l'épaule de Coligny :

— Amiral, répondit-il, si vous m'eussiez dit ce matin ce que vous venez de me dire, il est probable que je n'eusse point défié M. de Montgomery; mais, à cette heure que le défi est porté, j'aurais l'air de reculer par crainte. Or, Dieu m'est témoin que je ne crains rien au monde! Je ne vous en remercie pas moins, monsieur l'amiral; mais, dût-il m'en arriver malheur, il est trop tard, je romprai cette lance.

— Sire, dit un des écuyers entrant sur ces paroles, M. le comte de Montgomery s'est armé d'après votre ordre, et il attend le bon plaisir du roi.

— C'est bien, mon ami; le bon plaisir du roi est que tu me boucles mon casque, et que les trompettes sonnent.

La moitié seulement de l'ordre du roi fut accomplie : l'écuyer boucla le casque; mais les musiciens, croyant la joute terminée, avaient quitté le balcon qui leur servait d'estrade.

On vint annoncer le contre-temps au roi, en lui disant qu'ils étaient encore assez près pour qu'on les rappelât, mais que cela pourrait prendre un quart d'heure.

— Bon! dit le roi, cela serait trop long... Nous courrons sans fanfares, voilà tout.

Puis il monta à cheval et sortit du bastion, criant :

— Hé! monsieur de Montgomery, êtes-vous prêt?

— Oui, sire, répondit le comte en sortant à son tour du bastion opposé.

— Messieurs, dit le roi aux juges du camp, vous voyez que nous n'attendons que votre congé.

— Laissez aller! dirent M. de Savoie et le connétable.

Et, au milieu du plus profond et du plus lugubre silence, les deux jouteurs s'élancèrent et se rencontrèrent au centre de la lice, brisant leurs lances l'une contre l'autre.

Tout à coup, au grand étonnement des spectateurs, on vit

les pieds du roi abandonner les étriers, et ses bras envelopper le cou de son cheval, dont il lâcha la bride, et qui acheva sa carrière, tandis que Montgomery, comme pétrifié de terreur, jetait à terre le tronçon de lance qui lui était resté dans la main.

En même temps, MM. de Vieilleville et de Boissy, qui se doutaient bien, à l'attitude du roi, qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, sautèrent par-dessus la barrière, et saisirent le mors du cheval, en criant :

— Pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il donc, sire?

— Il y a, balbutia le roi, que vous aviez bien raison, mon cher Vieilleville, de vous opposer à cette maudite course!...

— Etes-vous donc blessé, sire? demanda avec anxiété le grand chambellan.

— Je crois que je suis mort! murmura le roi d'une voix si faible, qu'à peine ceux qui le soutenaient l'entendirent.

En effet, le tronçon de la lance de Montgomery, en glissant le long de l'armure du roi, avait relevé sa visière, et un éclat de bois, en lui crevant l'œil, avait pénétré jusque dans le cerveau.

Alors, rassemblant toutes ses forces dans un dernier cri :

— Que l'on n'inquiète pas M. de Montgomery, dit le roi, il n'y a pas de sa faute...

Une longue clameur d'épouvante s'éleva des rangs des spectateurs, et tous se dispersèrent en tumulte, comme si la foudre venait de tomber au milieu d'eux, chacun fuyant de son côté, et criant sur son chemin :

— Le roi est mort!... Le roi est mort!...

XIV

LE LIT DE MORT.

Cependant, MM. de Boissy et de Vieilleville avaient porté le roi dans sa chambre, et, tout armé, l'avaient déposé sur son lit.

On ne pouvait lui ôter son heaume, l'éclat de bois étant resté dans la plaie, et sortant de deux ou trois pouces.

Les chirurgiens présents au tournoi accoururent. Ils étaient cinq, mais aucun d'eux n'osa prendre sur lui de tirer l'éclat de lance hors de la plaie, et, quoique la reine Catherine, le dauphin et les princesses — qui seuls avaient été admis dans la chambre du roi — les suppliassent de porter quelque secours au blessé, ils se regardaient les uns les autres en secouant la tête, et en disant :

— Que l'on aille querir au plus vite maître Ambroise Paré; car, sans lui, nous n'entreprendrons rien.

— Que l'on trouve maître Ambroise Paré, quelque part qu'il soit! dit la reine.

Et, à l'instant même, serviteurs, pages et écuyers s'élancèrent dans toutes les directions, s'informant partout où il y avait chance d'avoir des nouvelles de l'illustre chirurgien.

En effet, maître Ambroise Paré était, à cette époque, à l'apogée de sa réputation. Après avoir suivi en Italie René de Montejean, colonel des gens de pied, il était revenu en France, avait pris ses degrés au collége de Saint-Edme, avait été nommé prévôt de la corporation des chirurgiens, et, depuis sept ans, était attaché à la personne du roi comme son chirurgien en chef.

On le trouva dans le grenier d'un pauvre couvreur qui, en tombant d'un toit, venait de se casser la jambe.

Les cris « Voilà maître Ambroise Paré ! le voilà! le voilà! » annoncèrent son arrivée.

Puis parut sur le seuil de la porte un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, à la démarche grave, au front incliné, à l'œil rêveur.

En l'apercevant, chacun s'écarta pour lui ouvrir un chemin jusqu'au lit du blessé.

— Voyez, maître, dirent les médecins.

Et tous les yeux se fixèrent sur celui que l'on regardait comme seul capable, en France, de sauver la vie du roi, si la vie du roi pouvait être sauvée.

Nous disons *en France,* car il y avait hors de France un homme dont la réputation était supérieure à celle d'Ambroise Paré, et que ce dernier lui-même se plaisait à proclamer son maître.

Cet homme, c'était André Vesale, le chirurgien de Philippe II.

Tous les regards, fixés sur Ambroise Paré, lui demandèrent plus éloquemment que ne l'eût fait la parole ce qu'il fallait craindre ou espérer.

Il fut impossible de rien lire sur le front de l'illustre praticien ; seulement, on put remarquer qu'à la vue de la blessure, son visage pâlissait légèrement.

— Oh! maître Ambroise, s'écria Catherine de Médicis, n'oubliez pas que c'est le roi de France que je remets entre vos mains!

Ambroise Paré avait déjà le bras étendu vers Henri; il laissa retomber son bras près de lui.

— Madame, dit-il, dans l'état où est votre auguste époux, le véritable roi de France est, non pas lui, mais son successeur; je demande la permission de le traiter comme je traiterais le dernier soldat de l'armée ; c'est la seule chance que j'aie de le sauver.

— Il y a donc une chance, maître Ambroise? demanda la reine,

— Je ne dis pas cela, madame, répondit le chirurgien.

— Faites de votre mieux, maître! reprit Catherine. On sait que vous êtes le plus habile homme du royaume.

Ambroise ne répondit point au compliment; mais, appuyant sa main gauche contre la partie supérieure du

heaume, il saisit, de la main droite, le tronçon resté dans la plaie, et, d'un mouvement aussi sûr que s'il eût opéré, comme il l'avait dit, sur le dernier soldat de l'armée, il arracha l'éclat de bois de la blessure.

Henri frissonna par tout son coprs, et poussa un soupir.

— Maintenant, dit Ambroise, ôtez au roi son casque et son armure, et, cela, le plus doucement possible.

M. de Vieilleville porta la main au casque du roi; mais il tremblait tellement, que le chirurgien l'arrêta.

— Laissez-moi faire, dit celui-ci; je suis le seul dont la main n'ait pas le droit de trembler.

Et, posant la tête du roi sur son bras gauche, il déboucla lentement, mais sûrement, sans secousse aucune, le heaume du roi.

Le heaume enlevé, le reste de l'armure présentait une moindre difficulté.

Le dépouillement du corps entier s'acheva sans que le blessé fît un seul mouvement; Il y avait, pour le moment, paralysie complète.

Le roi couché, Ambroise Paré procéda au pansement.

L'examen de l'esquille, qu'il avait déposée, avec le plus grand soin, sur une table, près du lit royal, lui avait indiqué que le corps étranger était entré de trois pouces, à peu près, dans la tête, et les détritus restés autour du bois, qu'il avait pénétré jusqu'aux membranes de cerveau.

Ambroise Paré commença par débrider la plaie, en releva délicatement les lèvres avec une spatule, et, à l'aide d'un stylet d'argent, sonda la blessure.

Comme il avait pu en juger par le tronçon de lance qu'il en avait retiré, cette blessure était horrible !

Il appliqua, ensuite, à l'orifice de la plaie, le charbon pilé dont, à cette époque, on se servait en place de charpie ; puis il posa sur l'œil une compresse d'eau glacée qui devait être renouvelée de quart d'heure en quart d'heure.

Au contact de l'eau, la figure du blessé se contracta; preuve que toute sensibilité n'était pas encore éteinte chez lui.

Le chirurgien parut éprouver une certaine satisfaction à la vue de cette contraction nerveuse; puis, se retournant vers la famille royale tout en pleurs, et s'adressant à la reine

— Madame, dit-il, je ne puis rien préjuger sur le mieux ni le pire; mais ce dont je puis répondre à Votre Majesté, c'est qu'il n'y a point danger instant de mort. Par conséquent, je vous conseillerai de vous retirer pour prendre quelque repos, et donner un moment de relâche à votre douleur. Quant à moi, à partir de cette heure, jusqu'à celle de la mort ou de la guérison du roi, je ne quitterai pas le chevet de son lit.

Catherine s'approcha du blessé, s'inclina pour lui baiser la main; mais, en lui baisant la main, elle lui tira du doigt cette fameuse bague que madame de Nemours avait déjà une fois soustraite au roi, et à laquelle, disait-on, était attaché le mystère de ce long amour de Henri pour Diane.

Comme s'il eût senti qu'on arrachait violemment un sentiment de son cœur, le blessé tressaillit ainsi qu'il avait fait quand on avait arraché l'éclat de lance de sa plaie.

Ambroise Paré s'avança vivement.

— Pardon, madame, dit-il; mais qu'avez-vous fait au roi?

— Rien, monsieur, dit Catherine en serrant la bague dans sa main; seulement, peut-être, du fond de son évanouissement, le roi m'a-t-il reconnue.

Derrière Catherine, le dauphin, puis les autres princes et les autres princesses sortirent à leur tour.

Arrivée hors de la chambre du roi, Catherine rencontra M. de Vieilleville, qui venait de changer de linge, ayant été tout couvert du sang du roi.

— Monsieur de Vieilleville, demanda la reine, où allez-vous?

— Je suis grand chambellan, madame, répondit M. de Vieillevillle et mon devoir est de ne pas quitter d'une heure Sa Majesté.

— Votre devoir s'accorde avec mon désir, M. de Vieilleville... Vous savez que je vous ai toujours tenu pour mon bon ami?

M. de Vieilleville s'inclina. Quoique, à cette époque, Catherine eût moins mal traité ses *bons amis* qu'elle ne le fit par la suite, ce n'était pas sans une certaine inquiétude que celui à qui elle donnait un pareil titre recevait cette faveur.

— Madame, dit-il, je remercie bien humblement Votre

Majesté de l'estime dans laquelle elle me tient, et je ferai tout mon possible pour ne point démériter à ses yeux.

— Vous n'aurez pour cela qu'une chose à faire, monsieur le comte, et une chose bien facile : c'est d'empêcher madame de Valentinois ni aucun de ceux du connétable de pénétrer jusqu'au roi.

— Cependant, madame, dit Vieilleville, assez embarrassé de la commission, qui consolidait, il est vrai, sa faveur si le roi mourait, mais qui la mettait fort en doute en cas de guérison, — si madame la duchesse de Valentinois insiste pour entrer?...

— Vous lui direz, mon cher comte, que, tant que le roi Henri de Valois est sans connaissance, c'est la reine Catherine de Médicis qui règne, et que la reine Catherine de Médicis ne veut pas que la courtisane Diane de Poitiers entre dans la chambre de son mari mourant!

— Diable! diable! fit Vieilleville en se grattant l'oreille, c'est qu'il existe, assure-t-on, certain anneau...

— Vous vous trompez, monsieur de Vieilleville, interrompit la reine; cet anneau n'existe plus, ou, du moins, le voici... Nous l'avons tiré du doigt de notre époux bien-aimé, afin — si Sa Majesté passait de vie à trépas, ce qu'à Dieu ne plaise! — de pouvoir sceller de son chaton votre brevet de maréchal de France, qui, vous le savez, n'est pas encore signé.

— Madame, reprit Vieilleville, rassuré par la vue de l'anneau en même temps que rassuré par la promesse de Catherine, vous l'avez dit, vous êtes le reine, et, comme telle, vos ordres seront exécutés.

— Ah! je savais bien, dit Catherine, que vous étiez mon ami, mon cher Vieilleville!

Et elle s'éloigna, emportant, selon toute probabilité, dans son cœur, qui finit par en déborder, un grand mépris pour l'espèce humaine.

Le roi demeura quatre jours immobile et sans mouvement; pendant ces quatre jours, madame de Valentinois se présenta plusieurs fois; mais la porte lui fut toujours obstinément refusée.

Quelques-uns de ses amis lui donnaient le conseil de quitter le palais des Tournelles, et d'aller attendre les évé-

nements dans son appartement du Louvre, et même dans son château d'Anet, lui faisant comprendre que, si elle s'obstinait à rester, il pourrait lui en arriver malheur

Mais elle répondit constamment que sa place était là où était le roi, et que, tant que le roi conserverait un souffle d'existence, elle était bien tranquille : ses ennemis les plus acharnés n'oseraient rien tenter contre sa vie, à elle, ni même contre sa liberté.

Le troisième jour, au soir, —c'est-à-dire soixante et douze heures environ après l'événement, — un homme tout poudreux descendait d'un cheval couvert d'écume et de sueur, à la porte du palais des Tournelles, disant qu'il venait de la part du roi Philippe, et demandant à voir le roi Henri, s'il vivait encore.

On sait quels ordres avaient été donnés, et combien l'entrée de la chambre du roi était scrupuleusement gardée.

— Quel nom faut-il faire passer à Sa Majesté la reine? demanda l'huissier de service, lequel répondait corps pour corps à M. de Vieilleville de chaque personne qui ouvrait la la porte.

— Ce n'est point à la reine qu'il faut faire savoir mon nom, répondit l'inconnu; c'est à mon docte confrère Ambroise Paré... Je me nomme André Vesale.

L'huissier entra dans la chambre du roi, toujours évanoui et, en apparence, privé de tout sentiment; puis, s'approchant d'Ambroise Paré, qui, une tête fraîchement coupée à la main, cherchait dans l'intérieur du cerveau les mystères encore inconnus de l'intelligence et de la vie humaine, il lui redit le nom qu'il venait d'entendre.

Ambroise Paré le fit répéter une seconde fois, et, sûr qu'il ne s'était pas trompé, jeta un cri de joie.

— Ah! messieurs, bonne nouvelle!... Si le roi peut être sauvé par la science humaine, un seul homme est en état de faire ce miracle... Messieurs, remerciez Dieu : cet homme est là!

Et, ouvrant vivement la porte :

— Entrez, entrez, dit-il, vous qui êtes, maintenant, ici le seul et véritable roi!

Puis, à M. de Vieilleville :

— Monsieur le comte, dit-il, soyez assez bon pour prevenir

la reine que l'illustre André Vesale est près de son auguste époux.

M. de Vieilleville, heureux de porter à la reine l'apparence d'une bonne nouvelle, s'élança hors de l'appartement, au seuil duquel apparaissait, comme nous l'avons dit, un homme de quarante-six ans à peu près, de taille moyenne, à l'œil vif et intelligent, au teint brun, aux cheveux et à la barbe crépus.

Cet homme, c'était, en effet, André Vesale, que le roi Philippe II, prévenu, par un courrier du duc de Savoie, de l'accident arrivé à son beau-père, envoyait en toute hâte au secours du blessé.

Le courrier avait joint le roi d'Espagne à Cambrai, et comme André Vesale, son médecin, était près de lui en ce moment, l'illustre anatomiste avait pu, à la fin du troisième jour, se trouver au chevet du mourant.

On sait de quelle immense réputation jouissait, à cette époque, André Vesale; on ne s'étonnera donc point de la façon dont il venait d'être reçu par un homme aussi consciencieux et aussi modeste que l'était son confrère Ambroise Paré, bien supérieur à Vesale dans la pratique manuelle, bien plus adroit que lui pour extirper une balle ou pour couper un membre, mais bien inférieur à celui-ci dans la théorie, et surtout dans tout ce qui avait rapport à la science anatomique.

L'anatomie, en effet, avait été l'étude acharnée de toute la vie du médecin brabançon. A une époque où le principe religieux faisait le cadavre sacré, et s'opposait à ce que l'on cherchât jusque dans la mort les secrets de la vie, il s'était exposé à la haine des fanatiques pour faire faire à la science, trébuchant dans les ténèbres de l'ignorance, quelques pas de plus.

Aussi fut-ce d'abord à Montpellier qu'étudia Vesale. Dès 1376, les docteurs de cette école avaient obtenu de Louis d'Anjou la permission, qui leur fut continuée, depuis, par Charles le Mauvais, roi de Navarre, et par Charles VI, roi de France, de prendre, chaque année, le cadavre d'un criminel supplicié, et de le disséquer.

Vesale y étudia en 1532; il avait alors dix-huit ans; puis il vint à Paris

Là, sa hardiesse à braver les dangers attachés au métier de voleur de cadavres lui avait fait une réputation; toutes les nuits, fouillant les cimetières, ou glanant sous les gibets, on le voyait disputer aux chiens et aux corbeaux des cadavres souvent en putréfaction.

Après trois ans passés dans ces lugubres travaux, Vesale obtint la chaire de Louvain, et eut la permission d'y faire des démonstrations anatomiques dans lesquelles la possession d'un squelette complet lui apporta le secours de son ossature.

Ce squelette éveilla la susceptibilité des magistrats. Vesale, appelé devant eux, fut interrogé sur la façon dont ce squelette était tombé entre ses mains.

— Je l'ai rapporté de Paris, dit Vesale.

L'illustre anatomiste mentait; mais il ne regardait pas comme un péché le mensonge qui concourait au salut de l'humanité.

Comment Vesale s'était-il procuré ce squelette?

Le voici.

Un jour qu'il parcourait, avec un de ses amis nommé Gemma, le champ consacré aux exécutions, et qui était situé à un quart de lieue de Louvain à peu près, Vesale avait vu un cadavre qui, déchiqueté par le bec des oiseaux de proie, était presque réduit à l'état de squelette. Ces os resplendissants de blancheur attirèrent l'œil du sublime sacrilége, et il résolut de s'approprier cette carcasse humaine. Les extrémités inférieures se détachèrent assez facilement; mais, de peur que les vertèbres du cou, brisées par le poids du bourreau, qui, on le sait, se laissait glisser de la potence sur les épaules du patient, ne pussent plus soutenir le corps, une chaîne avait été passée autour du tronc, et l'attachait au gibet.

Il fallut remettre à la nuit le reste du vol. Les os des jambes et des cuisses furent enlevés et cachés; puis, la nuit venue, à cette heure où les hiboux et les sorciers sont censés parcourir seuls les champs de désolation, Vesale revint sans son ami, celui-ci n'ayant point osé l'accompagner, et, aidé de ses mains seulement, il parvint à arracher le squelette de la chaîne.

En trois nuits, les différentes pièces de ce qui avait été un

homme vivant, pensant, aimant, souffrant comme celui qui s'en appropriait les débris, furent rentrés dans la ville ; trois autres nuits suffirent à les nettoyer, à les mettre en place, et à les fixer au moyen de fils de fer.

Voilà comment André Vesale s'était procuré ce squelette qui faisait scandale parmi les magistrats de Louvain, et qu'il affirmait lui venir de Paris.

Puis arriva la guerre d'Italie entre Charles-Quint et François Ier. Vesale suivit les armées espagnoles comme son confrère Ambroise Paré suivait les armées françaises. Deux fois seulement, — une fois à Montpellier, une fois à Paris, — il avait eu l'occasion d'assister à l'ouverture de cadavres humains non encore putréfiés, et ce fut avec une espèce de frénésie que, plus libre sur les champs de bataille, il se livra, quoique toujours d'une manière clandestine, à ses études anatomiques, immortalisées par le pinceau de Rembrandt.

C'est alors que, fort de plusieurs autopsies faites soit en public, soit dans son cabinet, Vesale se hasarda à réformer Gallien, qui, n'ayant jamais pratiqué d'autopsies que sur les animaux, fourmillait d'erreurs.

Il fit plus : il publia et présenta au prince don Philippe un *Manuel d'Anatomie*, qui n'était que le prospectus du grand ouvrage qu'il se promettait de publier plus tard.

Mais, dès ce moment, les professeurs ses rivaux et, par conséquent, ses ennemis, trouvant une surface à mordre, attaquèrent le livre comme sacrilége, et jetèrent, de Venise à Tolède, une telle clameur, que Charles-Quint lui-même s'épouvanta de ce haro, et livra l'ouvrage aux théologiens de l'université de Salamanque, pour qu'ils décidassent s'il était permis à des catholiques d'ouvrir des corps humains.

Heureusement, les moines répondirent par cet arrêt, plus éclairé que ceux qui émanent d'habitude des ordres religieux :

« C'est utile et, par conséquent, permis. »

Alors, les faits avérés étant insuffisants pour faire condamner Vesale, on eut recours à la calomnie.

Le bruit se répandit que Vesale, trop pressé d'étudier la maladie dont était mort un gentilhomme espagnol, avait ou-

vert le corps de ce gentilhomme avant qu'il eût rendu le dernier soupir. Les héritiers du mort, disait-on, avaient forcé la porte de la chambre à coucher où Vesale s'était enfermé avec le cadavre, et étaient arrivés à temps pour constater que le cœur, mis à nu, se contractait encore.

Il est vrai qu'on ne nommait pas le gentilhomme; il est vrai que les héritiers, intéressés à faire le procès, restaient muets et dans l'ombre; mais, par cela même que l'accusation était dénuée de preuves, elle fut accueillie sans examen, et ce fut un fait acquis aux ennemis de Vesale qu'il avait ouvert un homme vivant encore.

Cette fois, la rumeur fut telle, qu'il ne fallut pas moins que l'entêtement de Philippe II — le terme n'est point exagéré — pour sauver Vesale, non pas d'un procès public, mais de quelque embuscade où il serait tombé victime de la fureur populaire, qui le désignait comme un sacrilége et comme un maudit.

Hélas! Philippe se lassa plus tard de soutenir ce martyr du génie. Vesale, obligé de quitter la France, l'Italie, l'Espagne, fit un pèlerinage au tombeau de Jésus-Christ, et, jeté par la tempête, au retour des lieux saints, sur les côtes de l'île de Zante, il y mourut de misère et de faim!

Mais, à l'époque où nous sommes arrivés, le bras puissant qui le soutenait ne s'était pas encore fatigué, et le roi d'Espagne, convaincu du génie de son médecin, l'envoyait, comme nous l'avons dit, à son beau-père Henri II.

XV

POLITIQUE FLORENTINE.

André Vesale s'approcha du blessé, l'examina, se fit rendre compte par Ambroise Paré du traitement qui avait été suivi, l'approuva en tous points, et, ces renseignements pris, demanda à voir l'éclat de bois retiré de l'œil du roi par l'habile chirurgien.

Ambroise Paré avait, au moyen d'une ligne tracée sur l'esquille, indiqué jusqu'où elle avait pénétré.

Vesale demanda dans quel sens elle avait pénétré, si c'était horizontalement, diagonalement ou obliquement.

Ambroise Paré répondit que c'était obliquement, et, prenant la tête qu'il était en train d'étudier, il lui enfonça dans l'œil l'esquille jusqu'à l'endroit où elle avait pénétré dans celui de Henri II, et donna à l'éclat de bois la direction exacte que, dans son souvenir, il avait avant d'être tiré de la blessure.

— Maintenant, dit Ambroise Paré, voici la tête... J'étais occupé à en faire l'ouverture, pour voir de nouveau le ravage que le coup peut avoir occasionné dans l'intérieur du cerveau.

Quatre condamnés à mort avaient déjà été décapités, afin que les chirurgiens pussent faire sur leurs têtes l'expérience qu'Ambroise Paré proposait à Vesale de renouveler avec lui.

Mais, interrompant son confrère :

— C'est inutile, dit Vesale, je vois, par la longueur du tronçon, et par la direction qu'il a prise, quelle sorte de ravages il a pu faire... Il y a eu fracture de l'arcade sourcilière droite, et de la paroi supérieure de l'orbite;... pénétration avec fracture des os, et déchirement des enveloppes dure-mère, pie-mère et arachnoïde, et de la partie inférieure du lobe antérieur droit du cerveau;... prolongement de la pénétration dans la partie supérieure du même lobe; — d'où inflammation, puis congestion, avec épanchement, selon toute probabilité, dans les deux lobes antérieurs.

— C'est exactement cela! s'écria Ambroise Paré émerveillé, et voilà ce que j'ai constaté sur les têtes des suppliciés!

— Oui, dit en souriant Vesale, moins l'épanchement, qui ne pouvait avoir lieu, la blessure étant faite sur des morts.

— Eh bien, demanda Ambroise Paré, que pensez-vous de la blessure?

— J'affirme qu'elle est mortelle, dit Vesale.

Un faible cri se fit entendre derrière l'anatomiste.

Catherine de Médicis, introduite par le comte de Vieilleville,

était entrée dans la chambre du blessé pendant la définition anatomique donnée par Vesale à son confrère, et elle avait entendu l'opinion exprimée par le premier; de là le cri qui avait attiré l'attention des deux chirurgiens, lesquels, absorbés dans leur discussion scientifique, n'avaient ni l'un ni l'autre remarqué la présence de la reine.

— Mortelle! murmura Catherine. Vous dites, monsieur, que la blessure est mortelle?

— Je crois qu'il est de mon devoir, madame, répondit Vesale, de répéter, pour Votre Majesté, ce que je disais pour mon savant confrère Ambroise Paré... La mort d'un roi n'est point un événement ordinaire, et ceux qui héritent d'un empire ont besoin d'être deux fois avertis de l'heure précise où cet empire échappe des mains du mort pour passer entre celles du vivant... Quelque douloureux que soit cet arrêt, je le répète donc, madame, le blessure du roi est essentiellement mortelle?

La reine passa un mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Mais, demanda-t-elle, mourra-t-il sans avoir repris ses sens?

Vesale s'approcha du blessé, lui prit la main, et compta les pulsations de son pouls.

Puis, au bout d'un instant:

— Quatre-vingt-dix pulsations, dit-il à Ambroise Paré.

— En ce cas, la fièvre a diminué, répondit celui-ci; le pouls a monté, pendant les deux premiers jours, jusqu'à cent dix.

— Madame, dit Vesale, si le pouls continue à rétrograder dans cette proportion, et qu'il y ait résorption passagère de l'épanchement, il est probable qu'avant de trépasser, le roi retrouvera une ou deux foix la parole.

— Et quand cela? demanda anxieusement Catherine.

— Ah! madame, dit Vesale, vous demandez à la science humaine au delà de ce qu'elle sait! Cependant, les probabilités substituées aux certitudes, je dirai que, si le roi doit sortir de cet évanouissement, ce sera vers le milieu de la journée de demain.

— Vieilleville, dit la reine, vous entendez... Au premier retour du roi à la vie, que je sois prévenue. Je dois être là,

moi, et nulle autre, pour écouter ce que le roi pourra dire.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le pouls étant tombé à soixante et douze pulsations, le blessé fit un léger mouvement, et poussa un faible soupir.

— Monsieur de Vieilleville, dit Vesale, prévenez Sa Majesté la reine mère : le roi, selon toute probabilité, va sortir de son évanouissement, et prononcer quelques paroles.

Le grand chambellan s'élança hors de l'appartement, et, comme il rentrait, cinq minutes après, avec la reine, Henri commençait à reprendre ses sens, et murmurait ces mots, à peine intelligibles :

— La reine... Que l'on aille chercher la reine !...

— Me voici, monseigneur ! s'écria Catherine en tombant agenouillée devant le lit de Henri II.

Ambroise Paré regardait, émerveillé, cet homme, qui, s'il ne commandait point à la mort et à la vie, paraissait du moins initié à tous leurs secrets.

— Madame, demanda Vesale, Votre Majesté ordonne-t-elle que nous demeurions, M. Paré et moi, dans cette chambre, ou que nous sortions.

La reine interrogea le blessé du regard.

— Qu'ils restent, murmura Henri. D'ailleurs, je suis si faible, que, d'un moment à l'autre, je crains de m'évanouir...

Alors, Vesale fit un signe, tira de sa poche un petit flacon contenant une liqueur rouge comme du sang, en versa quelques gouttes dans une petite cuiller en vermeil, et introduisit cette liqueur entre les lèvres du roi.

Henri poussa un soupir de bien-être, et une légère nuance de vitalité reparut sur ses joues.

— Ah ! dit-il, je me sens mieux !

Puis, regardant autour de lui :

— Ah ! c'est toi, Vieilleville, dit-il ; tu ne m'as pas quitté ?...

— Oh ! non, sire ! répondit le comte en sanglotant, pas une seule minute !

— Tu me l'avais dit !... tu me l'avais dit ! murmura Henri ; mais je n'avais pas voulu te croire... j'avais tort... Ni vous non plus, madame, je ne vous ai point écoutée... N'oubliez pas que M. de Coligny est de mes vrais amis, car il m'en a

dit plus qu'aucun de vous : il m'a nommé Montgomery comme l'homme qui devait me tuer.

— Il vous a nommé Montgomery! s'écria Catherine. Et comment savait-il?...

— Ah! par une prophétie faite à l'empereur Charles-Quint... A propos, j'espère que M. de Montgomery est libre?

Catherine ne répondit point.

— J'espère qu'il l'est! reprit Henri. Je demande et, au besoin, j'exige qu'il ne lui soit fait aucun mal!

— Oui, sire, répondit Vieilleville, M. de Montgomery est libre; à toute heure du jour et de la nuit, il envoie chercher des nouvelles de Votre Majesté... Il est au désespoir!

— Qu'il se console... Pauvre de Lorges! il m'a toujours fidèlement servi, et dernièrement encore près de la régente d'Écosse.

— Hélas! murmura Catherine, que n'est-il resté près d'elle.

— Madame, ce n'est pas sa volonté, c'est un ordre de moi qui l'a ramené d'Écosse... Il refusait de jouter contre moi; c'est un ordre de moi qui l'a forcé de jouter... Ma mauvaise fortune a tout fait, et non pas lui : ne nous révoltons donc point contre Dieu, et profitons bien plutôt de ce moment de vie qu'il me laisse miraculeusement pour régler nos affaires les plus pressantes.

— Oh! monseigneur! murmura Catherine.

— Et, d'abord, reprit Henri, songeons aux promesses faites à nos amis, puis nous nous occuperons des traités passés avec nos ennemis... Vous savez ce qui est promis à Vieilleville, madame?

— Oui, sire.

— Son brevet de maréchal de France allait être signé lorsque m'est arrivé ce terrible accident : il doit être en état.

— Oui, sire, répondit Vieilleville. Votre Majesté avait eu la bonté de m'ordonner de le prendre en blanc chez M. le chancelier, afin que je le lui fisse signer à la première occasion... et le voici... Je l'avais sur moi pendant ce jour fatal du 30 juin, et, comme, depuis ce jour-là, je ne me suis point dévêtu, ni n'ai point quitté le roi, il y est toujours.

Et, en disant ces mots, Vieilleville présenta le brevet à Henri.

— Je ne puis remuer sans grandes douleurs, madame, dit le blessé à Catherine; ayez la bonté de signer ce brevet pour moi, de le dater de ce jour, d'inscrire la cause qui fait que vous le signez à ma place, et de le donner à mon vieil ami...

Le comte de Vieilleville, sanglotant, se précipita à genoux, baisant la main du roi, étendue sur le lit, et aussi blanche que le drap sur lequel elle reposait.

Pendant ce temps, Catherine écrivait au bas du brevet de maréchal de France :

« Pour le roi blessé, par son ordre, et près de son lit.

» Catherine, reine.

» 4 juillet 1559. »

Elle lut et montra au roi ce qu'elle venait d'écrire.

— Est-ce cela, sire? demanda-t-elle.

— Oui, madame, dit Henri; et, maintenant, donnez le brevet à Vieilleville.

Catherine remit le brevet à celui-ci.

Puis, tout bas :

— Vous avez le brevet, dit-elle; mais n'en tenez pas moins votre promesse, mon bon ami, car il serait encore possible de vous le retirer.

— Soyez tranquille, madame, dit Vieilleville, vous avez ma parole, et je ne la reprends pas.

Et, pliant avec soin le brevet, il le mit dans sa poche.

— Maintenant, dit le roi, M. de Savoie et ma sœur sont-ils mariés?

— Non, sire, répondit Catherine; le moment eût été mal choisi pour des noces.

— Au contraire, au contraire, dit le roi, et je désire qu'on les marie le plus promptement possible... Vieilleville, allez me chercher M. de Savoie et ma sœur.

Catherine sourit au roi en signe d'assentiment, et, accompagnant Vieilleville jusqu'à la porte :

— Comte, dit-elle, n'allez chercher M. de Savoie et madame Marguerite que lorsque j'aurai rouvert cette porte, et

que je vous en aurai donné l'ordre moi-même. Attendez dans cette antichambre, et, sur votre liberté, sur votre vie, sur votre âme, pas un mot de ce retour du roi à l'existence, surtout à madame de Valentinois!

— Ne craignez rien, madame, dit Vieilleville.

Et, en effet, il s'arrêta dans la chambre voisine, où, la porte refermée, Catherine put entendre le bruit des grands pas qui indiquaient l'émotion du nouveau maréchal.

— Où êtes-vous, madame, dit le roi, et que faites-vous? Je voudrais bien ne pas perdre de temps.

— Me voici, monsieur. Je disais à M. de Vieilleville où il pourrait trouver M. de Savoie, au cas où le prince ne serait point chez lui.

— Comment, au cas où il ne serait point chez lui?

— Mais il y sera... Ce n'est que le soir que M. de Savoie quitte le château, et il est toujours de retour à l'aube.

— Ah! dit le roi avec un soupir d'envie, il fut un temps où, moi aussi, je courais les chemins par les belles nuits, et sur un bon cheval : *Per amica silentia lunæ*, comme dit ma petite fille Marie Stuart... C'était doux de sentir la brise fraîche, et de voir trembler le feuillage sur la pâle lumière de la lune!... Ah! la fièvre ne me brûlait point comme à cette heure!... Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, car je souffre bien!

Pendant ce temps, Catherine s'était rapprochée du lit; mais, en s'en rapprochant, elle avait fait signe aux deux médecins de s'en éloigner.

Ambroise Paré et André Vesale répondirent par une respectueuse inclination de tête, et, comprenant que ces deux princes de la terre avaient quelque grand secret à débattre au moment où l'un d'eux allait quitter l'autre, ils se retirèrent hors de la portée de la voix, dans l'embrasure d'une fenêtre.

Catherine avait repris sa place près de Henri.

— Eh bien, dit le roi, ils vont venir, n'est-ce pas?

— Oui, sire; mais, avant qu'ils viennent, Votre Majesté veut-elle bien me permettre de lui dire quelques paroles sur les affaires de l'État?

— Dites, madame, répondit le roi, quoique je sois bien fatigué, et que je ne voie plus les choses de ce monde que comme à travers un nuage.

— N'importe ! n'importe !... Dieu, pour vous, éclaircira ce nuage à travers lequel vous les voyez, et il permettra que vous portiez sur elles un jugement plus sûr peut-être que quand vous étiez en bonne santé.

Henri se tourna avec peine du côté de Catherine, et la regarda d'un œil brillant de fièvre et d'intelligence.

On voyait qu'il faisait un effort suprême pour mettre sa faiblesse au niveau de cet esprit florentin, dont il avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier la tortueuse profondeur.

— Parlez, madame, dit-il.

— Pardon, sire, reprit Catherine, ce n'est point mon opinion, ce n'est point celle des médecins, qui ont toujours bonne espérance ; mais c'est la vôtre, n'est-ce pas, que votre vie est gravement menacée?

— Je suis frappé mortellement, madame, dit le roi, et c'est par un miracle, sans doute, que Dieu permet que j'aie avec vous ce dernier entretien.

— Eh bien, sire, si c'est par un miracle, dit la reine, utilisons ce miracle, afin que le Seigneur ne l'ait pas fait inutilement.

— Je vous écoute, madame, dit Henri.

— Sire, vous rappelez-vous ce que M. de Guise vous disait chez moi, au moment où vous étiez sur le point de signer ce malheureux traité de Cateau-Cambresis?

— Oui, madame.

— M. de Guise est grand ami de la France...

— Bon ! murmura le roi, un Lorrain !...

— Mais, moi, sire, dit Catherine, je ne suis pas une Lorraine.

— Non, dit Henri, vous êtes...

Il s'arrêta.

— Achevez, dit la reine, je suis une Florentine, et, par conséquent, une véritable alliée de la maison de France... Eh bien, je vous dis, sire, que le Lorrain et la Florentine ont été, en cette occasion, plus Français que certains Français.

— Je ne vous dis pas non, murmura Henri.

— Le Lorrain et la Florentine vous disaient : « Sire ! c'est tout au plus si un traité pareil à celui que l'on vous propose,

ou plutôt que vous proposez, était acceptable le lendemain de la bataille de la Saint-Laurent ou de la prise de Saint-Quentin; mais, aujourd'hui que M. de Guise est arrivé d'Italie, que nous avons repris Calais, que nous comptons cinquante mille hommes bien armés en campagne, trente mille en garnison dans nos places, un pareil traité est une dérision! » Voilà ce que vous disaient le Lorrain et la Florentine, et ce que vous n'avez point voulu écouter.

— C'est vrai, dit Henri comme revenant d'un rêve, et j'ai eu tort...

— Alors, vous l'avouez? dit Catherine les yeux brillants.

— Oui, je l'avoue,.. mais il est trop tard!

— Il n'est jamais trop tard, sire! dit la Florentine.

— Je ne vous comprends pas, dit le roi.

— Voulez-vous me laisser faire! reprit Catherine; voulez-vous vous en rapporter à moi, et je vous rends toutes vos villes de France, je vous rends le Piémont, Nice, la Bresse, et je vous ouvre la route du Milanais?

— Et que faut-il faire pour cela, madame, s'il vous plaît?

— Il faut, malgré la majorité du dauphin, dire que, vu sa faible santé et son peu de connaissance des affaires, vous nommez un conseil de régence qui durera un an, et plus s'il est besoin, qui sera composé de M. de Guise, de M. le cardinal de Lorraine et de moi, et qui seul réglera pendant cette année les affaires politiques, civiles, religieuses et autres.

— Et que dira François?

— Il sera trop heureux! il ne pense qu'au bonheur d'être le mari de sa petite Écossaise, et n'en ambitionne pas d'autre.

— Oui, en effet, dit Henri, c'est un grand bonheur d'être jeune, d'être le mari d'une femme qu'on aime!...

Et il poussa un soupir.

— Mais il y a une chose qui gâte tout cela, continua-t-il, c'est qu'il est roi de France, et qu'un roi de France doit penser à son pays avant de penser à ses amours.

Catherine regarda Henri de côté; elle avait grande envie de lui dire: « O roi qui donnes un si bon conseil, pourquoi donc ne l'as-tu pas suivi? »

Mais elle eut peur de lui remettre en mémoire le souvenir

de madame de Valentinois, et elle se tut, ou plutôt, continuant de pousser la conversation dans la voie où elle l'avait fait entrer :

— Et, alors, moi régente, M. de Guise lieutenant général, M. de Lorraine administrateur du royaume, nous nous chargeons de tout.

— De tout !... Qu'entendez-vous par ces mots : « Nous nous chargeons de tout ? »

— De tout rompre, sire !... de reprendre les cent quatre-vingt-dix-huit villes, le Piémont, la Bresse, Nice, la Savoie, le Milanais.

— Oui, dit le roi, et, moi, pendant ce temps, je me présenterai devant Dieu chargé d'un parjure, ayant pris le prétexte de ma mort pour ne pas tenir une promesse !... C'est un trop grand péché, madame, je ne le risquerai point... Si je devais vivre, je ne dis pas... j'aurais le temps de me repentir !

Puis, haussant la voix :

— Monsieur de Vieilleville ! cria-t-il.

— Que faites-vous? demanda Catherine.

— J'appelle M. de Vieilleville, qui, bien sûrement, n'est point allé chez M. de Savoie.

— Et pourquoi l'appelez-vous ?

— Pour qu'il y aille.

En effet, Vieilleville, qui s'était entendu appeler, rentrait en ce moment.

— M. de Vieilleville, dit le roi, vous avez bien fait d'attendre un second ordre pour aller chez M. de Savoie, puisque la reine vous avait dit d'attendre ; mais, ce second ordre, je vous le donne... Allez donc à l'instant même, et que, dans cinq minutes, M. de Savoie et madame Marguerite soient ici !

Puis, comme il se sentait faiblir, il regarda autour de lui, et, apercevant les deux médecins, qui, en entendant Henri élever la voix, s'étaient rapprochés :

— Tout à l'heure, dit-il, on m'a fait boire quelques gouttes d'une liqueur qui m'a réconforté... J'ai besoin de vivre une heure encore : qu'on me donne quelques nouvelles gouttes de cette liqueur.

Vesale prit la cuiller de vermeil, y versa cinq ou six

gouttes de breuvage incarnat, et, tandis qu'Ambroise Paré soulevait la tête du mourant en passant ses mains derrière les oreillers, il les lui fit glisser dans la bouche.

Cependant, M. de Vieilleville, n'osant désobéir au roi, se rendait chez M. de Savoie et chez madame Marguerite.

Catherine, debout près du lit, souriait au roi, la rage dans le cœur!

XVI

UN ROI DE FRANCE N'A QUE SA PAROLE.

Cinq minutes après, Emmanuel-Philibert entrait par une porte, et Marguerite par l'autre.

Un éclair de joie passa sur le visage des deux jeunes gens en voyant le blessé de retour à la vie. En effet, grâce au breuvage dont Henri venait d'avaler quelques gouttes, il s'était fait, relativement à l'état de léthargique torpeur dans lequel ils l'avaient laissé, une remarquable amélioration chez lui.

Catherine fit un pas en arrière, pour céder à Emmanuel et à Marguerite la place qu'elle occupait près du lit du blessé.

Tous deux s'agenouillèrent devant le roi mourant.

— C'est bon, dit Henri les regardant avec un doux et triste sourire, vous êtes bien ainsi, mes enfants... Demeurez donc où vous êtes.

— Oh ! sire, murmura Emmanuel, quelle espérance !

— Oh ! mon frère, dit Marguerite, quel bonheur !

— Oui, dit Henri, il y a un bonheur, et j'en remercie Dieu : c'est que la connaissance me soit revenue... Mais il n'y a pas d'espoir; ne comptons donc pas sur ce qui ne peut être, et agissons comme des gens pressés... Emmanuel, prenez la main de ma sœur.

Emmanuel obéit; la main de Marguerite venait de faire, il est vrai, la moitié du chemin pour aller trouver la sienne.

— Prince, continua Henri, j'ai désiré votre mariage avec Marguerite alors que je me portais bien... Aujourd'hui que je suis mourant, je fais plus que le désirer, je l'exige.

— Sire ! répéta le duc de Savoie.

— Mon bon frère ! dit Marguerite en baisant la main du roi.

— Écoutez, reprit Henri en donnant à sa voix une solennité suprême, écoutez, Emmanuel : non-seulement vous êtes un grand prince, maintenant, grâce aux provinces que je vous ai rendues ; un noble gentilhomme, grâce à vos aïeux ; mais encore vous êtes un honnête homme, grâce à votre esprit droit et à votre cœur généreux... Emmanuel, c'est à l'honnête homme que je m'adresse.

Emmanuel-Philibert releva sa noble tête ; la loyauté de son âme brilla dans ses yeux, et, de cette voix douce et ferme qui lui était particulière :

— Parlez, sire, dit-il.

— Emmanuel, continua le roi, une paix vient d'être signée ; cette paix est désavantageuse à la France...

Le prince fit un mouvement.

— Mais peu importe, puisqu'elle est signée, reprit le roi. Cette paix vous fait à la fois l'allié de la France et de l'Espagne ; vous êtes cousin du roi Philippe, mais vous allez vous trouver oncle du roi François ; votre épée est aujourd'hui d'un grand poids dans la balance où Dieu pèse la destinée des royaumes : c'est cette épée qui a ouvert les bataillons de la Saint-Laurent, c'est elle qui a renversé les remparts de Saint-Quentin... Eh bien, j'adjure cette épée d'être aussi juste que son maître est loyal, aussi terrible que son maître est courageux ! Si la paix jurée entre moi et le roi Philippe II est rompue par *la* France, que cette épée se tourne contre la France ! si cette paix est rompue par l'Espagne, que cette épée se tourne contre l'Espagne !... Si la place de connétable était vacante, Dieu m'est témoin, duc, que je vous la donnerais, comme au prince qui a épousé ma sœur, comme au chevalier défendant les marches de mon royaume ; malheureusement, cette place est tenue par un homme à qui je devrais la retirer peut-être, mais qui, au

bout du compte, m'a servi ou a cru me servir loyalement. N'importe! vous ne vous croirez engagé par rien que la justice et le droit; or, si la justice et le droit sont pour la France, votre bras et votre épée pour la France! si la justice et le droit sont pour l'Espagne, votre bras et votre épée contre la France!... Me jurez-vous cela, duc de Savoie?

Emmanuel-Philibert étendit la main vers Henri.

— Par ce cœur loyal qui en appelle à ma loyauté, dit-il, je le jure!

Henri respira.

— Merci! dit-il.

Puis, après un instant, pendant lequel il parut remercier Dieu mentalement :

— Et, maintenant, reprit-il, quel jour les formalités nécessaires à votre mariage, et qui l'ont retardé jusqu'à présent, seront-elles accomplies?

— Le 9 juillet, sire.

— Eh bien, jurez encore ceci, que, moi mort ou vivant, près de mon lit ou sur ma tombe, vos noces seront célébrées le 9 juillet.

Marguerite jeta sur Emmanuel un regard rapide et dans lequel se cachait un reste d'anxiété.

Mais lui, rapprochant la tête de Marguerite de la sienne, et la baisant au front ainsi qu'il eût fait à une sœur :

— Sire, dit-il, recevez ce second serment comme vous avez reçu le premier... Je les prononce tous deux avec une solennité égale, et que Dieu m'inflige, par conséquent, une égale punition si je manquais à l'un ou à l'autre!

Marguerite pâlit et sembla près de s'évanouir.

En ce moment, la porte s'ouvrit timide et hésitante, et, dans l'entre-bâillement apparut la tête du dauphin.

— Qui entre? demanda le roi, dont tous les sens avaient acquis cette acuité particulière aux sens des malades.

— Oh! mon père parle! s'écria le dauphin perdant toute timidité, et s'élançant dans la chambre.

Le visage de Henri s'éclaira.

— Oui, mon fils, répondit-il, et tu es le bienvenu dans cette chambre, car j'ai quelque chose d'important à te dire.

Puis, au duc de Savoie :

— Emmanuel, continua-t-il, tu viens d'embrasser ma sœur, qui va être ta femme; embrasse mon fils, qui sera ton neveu.

Le duc prit l'enfant dans ses bras, le serra tendrement contre sa poitrine, et le baisa sur les deux joues.

— Tu te rappelleras tes deux serments, frère? dit le roi.

— Oui, sire, et aussi fidèlement l'un que l'autre, je vous le jure !

— C'est bien... Maintenant, qu'on me laisse seul avec le dauphin.

Emmanuel et Marguerite se retirèrent.

Mais Catherine resta à la même place.

— Eh bien? fit le roi s'adressant à elle.

— Moi aussi, sire? demanda Catherine.

— Oui, madame, oui, vous aussi, répondit le roi.

— Quand le roi désirera me revoir, il me fera appeler, dit la Florentine.

— Cet entretien fini, vous pourrez rentrer, madame, dit Henri, que je vous fasse appeler ou non... Mais, ajouta-t-il avec un triste sourire, il est probable que je ne vous ferai pas appeler, car je me sens bien faible... Néanmoins, venez toujours.

Catherine fit un mouvement pour sortir directement; mais sans doute réfléchit-elle, et, décrivant une courbe, elle vint, en s'inclinant devant le lit, baiser la main du roi.

Puis elle sortit, laissant, pour ainsi dire, derrière elle, dans la chambre du mourant, un long regard plein d'inquiétude.

Quoique le roi eût entendu la porte se refermer sur Catherine, il attendit encore un instant; puis, s'adressant au dauphin :

— Votre mère n'est plus là, François? demanda-t-il.

— Non, sire, répondit le dauphin.

— Fermez la porte au verrou, et revenez promptement près de mon lit, car je sens mes dernières forces qui m'abandonnent.

François se hâta d'obéir ; il poussa le verrou, et, revenant près du roi :

— Oh! mon Dieu ! sire, dit-il, vous êtes bien pâle!... Que puis-je faire pour votre service?

— Appelez le médecin d'abord, dit Henri.

— Messieurs, cria le dauphin en se tournant vers les deux praticiens, venez vite, le roi vous appelle!

Vesale et Ambroise Paré se rapprochèrent du lit.

— Voyez-vous! dit Vesale à son confrère, qu'il venait sans doute de prévenir de la prochaine défaillance du roi.

— Messieurs, dit Henri, de la force! de la force! donnez-moi de la force!

— Sire! répondit Vesale en hésitant.

— N'avez-vous plus de cet élixir? demanda le mourant.

— Si fait, j'en ai encore, sire.

— Eh bien?

— Sire, cette liqueur ne donne au roi qu'une force factice.

— Eh! qu'importe, pourvu que ce soit de la force!

— Et peut-être son abus abrégera-t-il les jours de Sa Majesté.

— Monsieur, reprit le roi, la question n'est plus maintenant dans la durée de mes jours... que je puisse dire au dauphin ce que j'ai à lui dire, et que je meure au dernier mot, c'est tout ce que je demande.

— Sire, un ordre de Votre Majesté... car c'est en hésitant déjà que je vous ai donné une seconde fois de cette liqueur.

— Donnez-moi de cet élixir une troisième fois, monsieur, dit le roi; je le veux!

Et sa tête s'affaissa sur l'oreiller, et son œil se ferma, et une si mortelle pâleur se répandit sur ses joues, qu'on eût cru qu'il allait expirer.

— Mais mon père se meurt! mon père se meurt! s'écria le dauphin.

— Hâtez-vous, André, dit Ambroise; le roi est bien mal!

— Le roi a encore trois ou quatre jours à vivre, ne craignez rien, répondit Vesale.

Et, sans se servir, cette fois, de la cuiller de vermeil, il laissa tomber directement de la bouteille sur les lèvres entr'ouvertes du roi quelques gouttes de l'élixir.

L'effet en fut un peu plus lent cette fois-là que les fois précédentes, mais il n'en fut pas moins efficace.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que les

muscles du visage frissonnèrent, que le sang parut de nouveau circuler sous la peau, que les dents se desserrèrent, et que l'œil se rouvrit, vitreux d'abord, puis s'éclaircissant peu à peu.

Le roi respira ou plutôt soupira.

— Oh! dit-il, grâce à Dieu!...

Et il chercha du regard le dauphin.

— Me voici, mon père, dit le jeune prince agenouillé devant le lit et se rapprochant du chevet.

— Paré, dit le roi, soulevez-moi avec des oreillers, et mettez mon bras autour du cou du dauphin, afin que je m'appuie sur lui en descendant la dernière marche de mon tombeau.

Les deux praticiens étaient encore près du roi; alors, avec cette habileté que donne la connaissance anatomique du corps humain, Vesale, glissant les coussins d'un canapé derrière les oreillers du chevet royal, souleva Henri de manière à le placer sur son séant, tandis qu'Ambroise Paré arrondissait autour du cou du dauphin le bras du blessé, auquel la paralysie donnait déjà le froid et la pesanteur de la mort.

Puis tous deux s'éloignèrent discrètement.

Le roi fit un effort, et les lèvres du père touchèrent celles du fils.

— Mon père!... murmura l'enfant pendant que deux grosses larmes roulaient de ses yeux sur ses joues.

— Mon fils, lui dit le roi, tu as seize ans, tu es un homme, et je vais te parler comme à un homme.

— Sire!...

— Je dis plus : tu es roi! — car puis-je encore compter au monde?... — et je vais te parler comme à un roi.

— Parlez, mon père! dit le jeune homme.

— Mon fils, continua Henri, j'ai commis, par faiblesse quelquefois, jamais par haine ni méchanceté, bien des fautes dans ma vie!

François fit un mouvement.

— Laisse-moi dire... Il convient que je me confesse à toi, mon successeur, pour que tu évites ces fautes où je suis tombé.

— Ces fautes, mon père, si elles existent, dit le dauphin, ce n'est pas vous qui les avez commises.

— Non, mon enfant; mais c'est moi qui en réponds devant Dieu et devant les hommes... Une des dernières et des plus grandes, continua le roi, a été commise à l'instigation du connétable et de madame de Valentinois : j'avais un bandeau sur les yeux, j'étais insensé... Je te demande pardon, mon fils!

— Oh ! sire! sire! s'écria le dauphin.

— Cette faute, c'est la paix signée avec l'Espagne... c'est l'abandon du Piémont, de la Savoie, de la Bresse, du Milanais, de cent quatre-vingt-dix-huit places fortes, en échange desquelles la France ne reçoit que Saint-Quentin, Ham et le Catelet... Tu écoutes?

— Oui, mon père.

— Tout à l'heure, ta mère était là;... elle me reprochait cette faute, et elle s'offrait à la réparer...

— Comment cela, sire, fit le dauphin avec un mouvement, puisque votre parole est donnée?...

— Bien, François! bien! dit Henri; oui, la faute est grande, mais la parole est donnée!... François, quelque chose que l'on te dise, quelque instance que l'on te fasse, quelque séduction qu'on emploie; une femme dût-elle te supplier dans l'alcôve, un prêtre dût-il t'adjurer dans le confessionnal, dût-on, à l'aide de la magie, évoquer mon fantôme pour te faire croire que l'ordre vient de moi, mon fils, sur l'honneur de mon nom, qui est la dorure du tien, ne change rien au traité de Cateau-Cambresis, si désastreux qu'il soit! n'y change rien, surtout parce qu'il est désastreux, et conserve toujours, dans la bouche et dans le cœur, cette maxime du roi Jean : « Un roi de France n'a que sa parole! »

— Mon père, dit le dauphin, je vous jure, par l'honneur de votre nom, qu'il sera fait ainsi que vous le désirez.

— Si ta mère insiste?...

— Je lui dirai, sire, que je suis votre fils aussi bien que le sien.

— Si elle ordonne?

— Je lui répondrai que je suis roi, et que c'est à moi à donner des ordres, et non point à en recevoir.

Et, en disant ces mots, le jeune prince se redressa avec cette majesté toute particulière aux Valois.

— Bien, mon fils! reprit Henri; bien! voilà ce que j'avais

te dire... Et, maintenant, adieu ! je sens que je m'affaiblis, je sens que mon œil se ferme, que ma voix s'éteint... Mon fils, répète sur mon corps sans mouvement le même serment que tu viens de faire, pour que tu sois engagé à la à fis avec le vivant et avec le mort... Puis, le serment fait, moi évanoui, moi mort par conséquent, tu pourras rouvrir à ta mère... Adieu, François ! adieu, mon fils! embrasse ton père pour la dernière fois... Sire, vous êtes roi de France !

Et Henri laissa retomber sa tête pâle et immobile sur son oreiller.

François suivit, avec son corps souple et flexible comme un jeune roseau, le mouvement du corps de son père ; puis, se relevant et étendant avec solennité la main sur ce corps, que l'on pouvait, dès ce moment, considérer comme un cadavre :

— Mon père ! dit-il, je vous renouvelle le serment de tenir fidèlement la paix jurée, si désastreuse qu'elle soit pour la France ! de ne rien laisser ôter, de ne rien laisser ajouter au traité de Cateau-Cambresis, quelque instance qu'on fasse près de moi, et quelle que soit la personne qui insiste ! Que Dieu reçoive donc mon serment comme vous l'avez reçu. « Un roi de France n'a que sa parole ! »

Et, baisant une dernière fois les lèvres pâles et froides de son père, à peine entr'ouvertes par le souffle de l'agonie, il alla ouvrir à la reine Catherine, qu'il trouva debout, roide et immobile, derrière la porte, attendant avec impatience la fin de cet entretien, auquel il ne lui avait pas été donné d'assister.

Le 9 juillet suivant, près du lit du roi, chez lequel la vie continuait de persister, quoiqu'elle ne se trahît que par un léger souffle dont la moiteur ternissait à peine un miroir, Emmanuel-Philibert de Savoie prit solennellement pour épouse Marguerite de France, duchesse de Berry, le cardinal de Lorraine officiant, et toute la cour assistant à cette cérémonie, qui alla s'achever à la lueur des flambeaux, un peu après minuit, dans l'église Saint-Paul.

Le lendemain, 10 juillet, vers quatre heures de l'après-midi, — c'est-à-dire à la même heure où, dix jours auparavant, il avait été si malencontreusement frappé par le comte de Montgomery, le roi rendit le dernier soupir sans effort ni convulsion, ainsi que l'avait prédit André Vesale.

Il était âgé de quarante ans, trois mois et dix jours, et avait régné douze ans et trois mois.

Il eut ce mérite sur son père, de garder, mort, à Philippe II une parole que son père n'avait point gardée, vivant, à Charles-Quint.

Le même jour, madame de Valentinois, qui était restée au palais des Tournelles jusqu'au dernier soupir du roi, quitta ce palais pour se retirer dans son château d'Anet.

Le même soir, toute la cour retourna au Louvre. Les deux médecins et quatre prêtres restèrent seuls près du cadavre royal, les deux médecins pour l'embaumer, les quatre prêtres pour prier sur lui.

A la porte de la rue, Catherine de Médicis et Marie Stuart se trouvèrent en présence.

Catherine, selon l'habitude de préséance contractée depuis dix-huit ans, allait sortir la première; mais tout à coup elle s'arrêta, et cédant le pas à Marie Stuart :

— Passez, madame, dit-elle avec un soupir, vous êtes la reine!

XVII

OU LE TRAITÉ S'EXÉCUTE.

Henri II était mort en véritable roi de France, se soulevant sur son lit d'agonie pour ratifier les promesses faites.

Le 3 juillet 1559, furent expédiées les lettres patentes qui rendaient ses États à Emmanuel-Philibert.

Le prince envoya sur-le-champ, pour procéder à cette reprise de possession, trois des seigneurs qui lui avaient été le plus dévoués dans sa mauvaise fortune. C'étaient son lieutenant général en Piémont, Amédée de Valpergue; son lieutenant général en Savoie, le maréchal de Chatam, et son

lieutenant général en Bresse, Philibert de la Beaume, seigneur de Montfalconnet.

Cette fidélité du roi Henri II à tenir ses promesses exaspéra toute la seigneurie de France, dont Brantôme se fait l'organe.

« La chose, dit le chroniqueur, fut mise en délibération, et fortement débattue au conseil; les uns soutenoient que François II n'étoit point obligé de remplir les engagements jurés par son père, surtout vis-à-vis d'une puissance inférieure; les autres opinoient pour attendre la majorité du jeune roi : ils disoient que la duchesse de Savoie n'avoit déjà apporté que trop d'avantages à son mari, et que l'établissement de dix filles de France eût moins coûté à la couronne.

» Car, ajoute le sire de Brantôme, de grand à grand, il n'y a que la main, mais non pas de grand à petit. C'est au grand à faire la part; c'est au petit à se contenter de celle que veut bien lui assigner le plus fort, et celui-ci n'est tenu de se régler que par son droit et sa convenance. »

La morale, comme on le voit, était large et facile; et, si, de nos jours, on la met encore en pratique, on en voile au moins la théorie.

Aussi, les Français, qui tenaient le Piémont depuis vingt-trois ans, eurent-ils toutes les peines du monde à l'abandonner, et peu s'en fallut qu'ils ne se révoltassent contre les ordres de la cour.

Trois commandements successifs durent être faits au maréchal de Bourdillon pour qu'il évacuât les places de sûreté, et, avant de les remettre aux officiers piémontais, il exigea que l'ordre fût enregistré au parlement.

Quant à Emmanuel-Philibert, quelque désir qu'il eût de retourner dans ses États, il était encore retenu en France par certains devoirs indispensables.

D'abord, il lui fallait aller à Bruxelles, prendre congé du roi Philippe II, et lui remettre le gouvernement des Pays-Bas, qu'il tenait de lui.

Philippe II nomma gouvernante des Flandres, à la place d'Emmanuel-Philibert, sa sœur naturelle, Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme; puis, absent lui-même d'Espagne depuis trop longtemps, il songea à y retourneravec sa jeune épousée

Emmanuel-Philibert ne voulut abandonner Philippe II que lorsque, selon son expression, la terre lui manquerait pour le suivre; en conséquence, il l'accompagna jusqu'à Middelbourg, où le roi s'embarqua le 25 août.

Emmanuel-Philibert revint ensuite à Paris, afin d'assister au sacre du jeune roi.

Le jeune roi partait pour le château de Villers-Cotterets avec toute sa cour, sous le prétexte de chercher la retraite; mais, en réalité, afin de s'y amuser tout à son aise. — Les pères qui laissent un trône pour héritage laissent rarement un long regret!

« Le roi, dit M. de Montpleinchamp, un des historiens d'Emmanuel-Philibert, *alla se divertir* au château de Villers-Cotterets, et prit avec lui le duc de Savoie, son oncle, qui y tomba malade de la fièvre. »

Le château de Villers-Cotterets, commencé par François Ier, venait d'être achevé par Henri II, et l'on peut voir encore aujourd'hui, sur la façade qui regarde l'église, le chiffre du roi Henri II et de Catherine de Médicis, un H et un K, — Catherine s'écrivait alors par un K, — entourés des trois croissants de Diane de Poitiers; singulière alliance! moins singulière, cependant, à cette époque que dans la nôtre, de l'adjonction de la maîtresse à la vie conjugale!

La bonne princesse Marguerite, qui adorait son beau duc de Savoie, se constitua sa garde-malade, sans vouloir qu'il prît rien d'une autre main que la sienne. Par bonheur, la fièvre qui tenait le duc n'était qu'une fièvre de fatigue mêlée de sombres regrets : Emmanuel-Philibert avait regagné un duché royal, mais il avait perdu le cœur de son cœur; Leona était retournée en Savoie, et attendait, au village d'Oleggio, ce 17 novembre qui devait les réunir chaque année.

Enfin, cette puissante fée qu'on appelle la jeunesse vainquit fatigue et douleur; la fièvre s'envola sur un dernier rayon de soleil d'été, et, le 21 septembre, le duc Emmanuel put accompagner à Reims le jeune roi François et la reine Marie Stuart, — qui avaient trente-quatre ans à eux deux, — et assister à la cérémonie de leur sacre.

Au moment où Dieu abaissa les yeux sur celui que l'huile sainte faisait son élu, il dut, certes, prendre en pitié ce roi qui ne devait vivre qu'un an, puis mourir d'une manière

mystérieuse, et cette reine qui devait rester prisonnière vingt ans, puis mourir d'une mort sanglante !

Dans un autre livre, dont les premiers chapitres sont déjà écrits (1), nous essayerons de peindre ce règne de quatre mois et vingt-cinq jours, pendant la durée duquel se passèrent tant d'événements.

Le roi, sacré et ramené à Paris, Emmanuel-Philibert se trouva quitte en quelque sorte envers ces deux têtes couronnées, et il prit congé de son neveu de France comme il avait pris congé de son cousin d'Espagne, afin de retourner dans ses États, d'où il était éloigné depuis tant d'années.

La duchesse Marguerite accompagna son époux jusqu'à Lyon ; mais, là, elle se sépara de lui. Ce devait être une chose déplorable que la situation de ce pauvre duché de Savoie, après une occupation étrangère de vingt trois ans, et le duc Emmanuel avait cette coquetterie bien naturelle de vouloir remettre un peu d'ordre dans ses États, avant de les faire voir à son épouse ; — puis, il faut le dire, le mois de novembre approchait, et, depuis que Leona avait quitté Emmanuel à Écouen, Emmanuel était resté l'œil fixé sur ce point lumineux du 17 novembre, comme, dans une nuit sombre et pleine de tristesse, le pilote reste l'œil fixé sur la seule étoile qui brille dans son ciel.

Scianca-Ferro ramena la duchesse à Paris, et le duc, après avoir fait une pointe en Bresse, revint à Lyon, s'embarqua sur le Rhône, où il faillit périr dans une tempête ; puis, ayant pris terre à Avignon, il s'achemina vers Marseille, où l'attendait une troupe de seigneurs savoisiens que lui amenait André de Provana.

Cette brave troupe, composée de gentilshommes restés fidèles au duc, n'avait pas su, dans son impatience, attendre sur ses terres l'arrivée du jeune souverain : elle accourait au-devant de lui, pressée qu'elle était de lui rendre hommage.

Au milieu des fêtes que donna Marseille au duc de Savoie, un souvenir royal vint chercher Emmanuel-Philibert : François II envoya à son oncle le collier de l'ordre de Saint-Michel. Du reste, ce n'était pas un bien rare cadeau : le roi

(1) *L'Horoscope.*

de France venait de le donner, un peu au hasard, à dix-huit personnes, parmi lesquelles il y en avait douze au moins d'un contestable mérite. « Aussi appelait-on ce collier, dit l'historien auquel nous empruntons ces détails, *le collier à toutes bêtes!* » Mais, avec sa courtoisie ordinaire, Emmanuel le prit et le baisa en disant :

— Tout ce qui vient de mon neveu m'est cher; tout ce qui vient du roi de France m'est précieux!

Et il le mit à l'instant même à son cou, près du collier de la Toison d'or, pour indiquer qu'il ne faisait pas de différence entre les dons qui lui venaient du roi de France et ceux qui lui venaient du roi d'Espagne.

A Marseille, le duc s'embarqua pour Nice; — Nice, la seule ville qui lui fût restée quand il avait perdu toutes les autres, ou que toutes les autres l'avaient abandonné. — Il est vrai que *Nice* veut dire *Victoire;* aussi les écrivains du temps, beaux esprits s'il en fut, ne manquèrent-ils pas de dire qu'au milieu de tous ses malheurs, la *Victoire* était restée fidèle à Emmanuel-Philibert.

Ce dut être une grande joie et en même temps un grand orgueil pour Emmanuel de rentrer homme, prince et triomphant dans ce château, où jadis il était entré faible, enfant et fugitif! Mais nous n'essayerons point de dire ce qui se passa en lui : ce serait vouloir faire l'histoire des sensations, et nous ne connaissons pas d'historien assez fort pour la raconter.

Là seulement, et par les rapports des fidèles serviteurs qu'il avait gardés en Piémont, en Bresse et en Savoie, il eut un état exact de la situation de ces trois provinces; le pays était en ruine.

Les provinces transalpines, enclavées dans le territoire français, étaient entièrement ouvertes et coupées en deux par l'apanage du duc de Nemours, attaché à la France.

C'était un reste de la politique de Francois Ier.

François Ier, pour détacher de Charles III, père d'Emmanuel, jusqu'à ses plus proches parents, appela près de lui Philippe, frère cadet du premier, et dont l'apanage embrassait presque une moitié de la Savoie; puis, une fois qu'il l'eut attiré à la cour de France, il le maria à Charlotte d'Orléans, et l'investit du duché de Nemours. — On se souvient d'avoir

vu, à Saint-Germain, Jacques de Nemours, fils de Philippe, et de l'y avoir vu tout dévoué aux intérêts de la France.

D'un autre côté, les Bernois et les Valaisans contestaient à Emmanuel-Philibert tout ce qu'ils avaient enlevé à son père sur les bords du lac Léman; et, comme leurs prétentions étaient soutenues par Genève, foyer d'hérésie et d'indépendance, il était évident qu'il faudrait traiter avec eux.

En outre, le Piémont, la Bresse et la Savoie manquaient de places de défense, les Français ayant abattu celles qui les gênaient, et n'ayant conservé que les citadelles des cinq villes où ils devaient tenir garnison, jusqu'à ce que la duchesse de Savoie fût accouchée d'un fils. C'étaient, d'ailleurs, les Français qui avaient fixé les impôts, et qui les avaient touchés; les ressources financières étaient donc nulles, les meubles des maisons princières dilapidés, — et, quant aux joyaux de sa couronne ou de son héritage patrimonial, il y avait longtemps que le prince avait fait argent de ceux auxquels il tenait, et qu'il voulait reprendre un jour.

Pour faire face à cette pénurie, le duc revenait dans ses États avec cinq ou six cent mille écus d'or seulement, provenant de la dot de la princesse Marguerite, et de la rançon de Montmorency et de Dandelot.

Puis l'absence et le malheur, ces deux grands dissolvants de tous les devoirs, de tous les amours, de tous les dévouements, avaient produit leur effet ordinaire : la noblesse, qui n'avait pas vu Emmanuel depuis son enfance, avait oublié son prince, et s'était habituée à vivre comme une espèce de confédération libre. Les choses se passaient de la sorte au XVe et au XVIe siècles, même chez les souverains respectés et obéis, à plus forte raison chez ceux qui, impuissants à se protéger eux-mêmes, ne pouvaient protéger et maintenir les autres.

C'était ainsi que Philippe de Comines, par exemple, avait abandonné le duc de Bourgogne pour se donner à Louis XI; que Tanneguy du Châtel et le vicomte de Rohan, sujets du duc de Bretagne, s'étaient donnés à la France, et qu'en échange, Durfé, sujet du roi de France, s'était donné au duc de Bretagne.

Il y avait plus : un grand nombre de ces gentilshommes,

tout en restant Savoyards, étaient pensionnaires du roi François ou du roi Philippe, et portaient l'écharpe de France et d'Espagne; enfin, comme une lèpre du cœur, l'ingratitude avait gagné les grands, l'indifférence et l'oubli étaient descendus chez les petits.

C'est que, peu à peu, les villes du Piémont s'étaient accoutumées à la présence des Français. Les vainqueurs s'y étaient, du reste, montrés fort modérés; ils n'y levaient de contributions que ce qui était absolument nécessaire, et, n'imposant aucune police locale, ils laissaient chacun vivre comme il l'entendait; la plupart des charges étant vénales, les magistrats, pressés de rentrer dans le prix de leur charge, ne réprimaient pas ou ne réprimaient que bien faiblement une rapine dont eux-mêmes donnaient l'exemple.

Aussi lisons-nous à ce sujet dans Brantôme :

« Du temps de Louis XI et de François Ier, il n'y eut, en Italie, ni lieutenant de roi, ni gouverneur de province qui ne méritât, après avoir demeuré deux ou trois ans dans sa charge, d'avoir la tête tranchée pour ses concussions et extorsions. L'État de Milan nous étoit paisible et assuré sans les avanies et grandes injustices qu'on y commit, et perdîmes tout! »

Il en résultait que tout ce qui était resté attaché au gouvernement de ses princes était dans l'obscurité ou l'oppression, puisque rester attaché à Emmanuel-Philibert, général des armées autrichiennes, flamandes et espagnoles contre la France, c'était naturellement regarder comme oppressive et ennemie l'occupation française.

Les quelques jours qu'Emmanuel passa à Nice furent des jours de fête; des enfants revoyant un père après une longue absence, un père revoyant des enfants qu'il croyait perdus, n'expriment pas leur joie et leur amour d'une façon plus tendre! Aussi Emmanuel-Philibert déposa-t-il, dans le trésor de la forteresse, trois cent mille écus d'or destinés à relever les remparts de la ville, et à fonder, sur cette crête rocheuse qui sépare le port de Villefranche de celui de Limpia, le château de Montalban, qu'à cause de sa petitesse, l'ambassadeur vénitien Lipomano appelait le modèle en relief d'une citadelle. — Puis il partit pour Coni, la ville qui, avec Nice, lui avait été le plus fidèle, et qui, manquant d'artillerie, en

avait fondé à ses frais, pour se garder à son prince. Emmanuel la récompensa en écartelant son blason de la croix blanche de Savoie, et en permettant que ses habitants, au lieu du titre de bourgeois, portassent celui de citoyens.

Une autre préoccupation des plus graves le tenait encore : de même que la France avait ses huguenots qui allaient donner de rudes secousses au trône de François II et de Charles IX, Emmanuel avait les religionnaires des Alpes Piémontaises.

Genève, dès 1535, avait adopté le luthéranisme, et était devenue, peu de temps après, le chef-lieu des disciples de Calvin ; mais c'était depuis le xe siècle qu'existait l'Israël des Alpes.

En effet, vers le milieu de ce xe siècle du Christ, qui, suivant les traditions, devait être le dernier du monde ; lorsque la moitié de ce monde jetait un grand cri de terreur à l'approche de l'agonie universelle, quelques familles chrétiennes, tirant leur origine des pauliciens, secte détachée de celle des manichéens, et venant d'Orient, s'étaient répandues en Italie, où elles avaient laissé leur trace sous le nom de *paterini* dont nous avons fait *patarins*, et avaient pénétré dans les vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin.

Là, au fond de ces gorges reculées, elles s'étaient implantées comme des fleurs sauvages, et vivaient, pures, simples, ignorées, dans les gerçures de leurs rochers, qu'elles croyaient inaccessibles ; leur âme était libre comme l'oiseau qui fend l'azur du ciel, leur conscience était blanche comme la neige qui couronne le mont Rosa et le mont Viso, ces frères européens du Thabor et du Sinaï. Les paterini ne reconnaissaient pour fondateur aucun des hérésiarques modernes : ils prétendaient que les doctrines de la primitive Église s'étaient conservées chez eux dans toute leur pureté ; l'arche de Seigneur, disaient-ils, se reposait sur les montagnes qu'ils habitaient, et, pendant que l'Église romaine était submergée par un déluge d'erreurs, parmi eux seulement le flambeau divin était resté allumé. Aussi s'intitulaient-ils, non pas *réformés*, mais *réformateurs*.

Et, en effet, cette église aux mœurs austères, à la robe sans couture comme celle du Christ ; cette église avait religieusement conservé l'esprit, les usages, les rites des pre-

miers chrétiens. L'Évangile était sa loi; le culte qui découlait de cette loi, — le moins compliqué de tous les cultes humains, — ce culte était le lien d'une communauté fraternelle dont les membres ne se rassemblaient que pour prier et pour aimer. Leur crime, — car, pour les persécuter, il avait bien fallu leur trouver un crime! — leur crime avait été de soutenir que Constantin, en dotant les papes de grandes richesses, avait corrompu la société chrétienne; ils s'appuyaient de deux paroles sorties de la bouche du Christ; la première : « Le Fils de l'homme n'a pas une maison où reposer sa tête! » la seconde : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille! » Ce crime avait attiré sur eux les rigueurs d'une institution tout fraîchement établie, et qu'on appelait l'inquisition.

Les égorgements et les bûchers avaient duré quatre siècles; — car c'était d'eux que les albigeois en Languedoc, les hussites en Bohême, les vaudois dans la Pouille, tiraient leur origine; — mais rien n'avait pu ralentir chez eux, ni la foi, ni même l'esprit de prosélytisme : leurs missionnaires voyageaient sans cesse, non-seulement pour visiter les églises naissantes, mais encore pour en fonder de nouvelles. Leurs principaux apôtres étaient : Valdo de Lyon, qui leur avait donné le nom de *vaudois;* puis le fameux Bérenger; puis un Ludovico Pasquale, prédicateur en Calabre; puis un Giovanni de Lucerne, prédicateur à Gênes; puis, enfin, plusieurs frères du nom de Molines, envoyés pour catéchiser en Bohême, en Hongrie, en Dalmatie.

Les princes de Savoie ne virent d'abord dans les vaudois qu'une peuplade isolée, inoffensive, peu nombreuse, aux mœurs douces, à la doctrine pure. Mais, lorsque arrivèrent ces grands remueurs d'idées, ces grands bouleversateurs de mondes que l'on appelait Luther et Calvin, et que les vaudois se furent réunis à eux, les vaudois — branche de l'arbre immense de la Réforme — cessèrent d'être une secte dans l'Église, et devinrent un parti dans l'État.

Pendant les malheurs de Charles III, ils s'étaient, comme nous l'avons dit, répandus dans les vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin, et avaient gagné un grand nombre de partisans dans la plaine et même dans les villes

du Piémont, à Chieri, à Avignon et à Turin; aussi, François Ier, allié des Turcs de Constantinople et des protestants allemands, avait-il ordonné, en 1534, au sénat de Turin, de sévir contre eux dans toute la rigueur des lois, et à ses commandants militaires de seconder l'inquisition, pour forcer les vaudois à entendre la messe, ou à quitter le pays. Cette persécution s'était prolongée sous Henri II.

La plus grande fermentation régnait donc dans les vallées vaudoises, lorsque Emmanuel-Philibert arriva, le 16 novembre, à Verceil, l'un des châteaux où s'était, on se le rappelle, écoulée son enfance.

XVIII

LE 17 NOVEMBRE.

Le 17 novembre, au matin, un cavalier enveloppé d'un grand manteau descendait de cheval à la porte d'une petite maison d'Oleggio, et recevait dans ses bras une femme à demi évanouie de joie et de bonheur.

Le cavalier, c'était Emmanuel-Philibert; la femme, c'était Leona.

Quoique cinq mois à peine se fussent écoulés depuis qu'Emmanuel avait quitté Leona à Écouen, il s'était fait dans la jeune femme un immense changement. Ce changement était celui qui s'opérerait dans une fleur qui, habituée à l'air et au soleil, serait tout à coup transportée à l'ombre; celui qui s'opérerait dans un oiseau, libre musicien des airs, que tout à coup on enfermerait dans une cage : la fleur perdrait ses couleurs, l'oiseau son chant.

Les joues de Leona avaient pâli; son œil était devenu triste, sa voix grave.

Le premier moment donné au bonheur de se revoir, les

premières paroles échangées avec les folles prodigalités de la joie, Emmanuel regarda son amante d'un air d'inquiétude : la main de la douleur s'était posée sur ce visage, et y avait laissé sa fatale empreinte.

Elle sourit au regard interrogateur du prince.

— Je vois ce que tu cherches, mon bien-aimé Emmanuel, dit Leona : tu cherches le page du duc de Savoie, ton joyeux compagnon de Nice et d'Hesdin; tu cherches le pauvre Leone!

Emmanuel poussa un soupir.

— Celui-là, continua-t-elle avec un sourire d'une profonde mélancolie, il est mort, et tu ne le reverras plus... Mais il reste sa sœur Leona, à laquelle il a légué l'amour et le dévouement qu'il avait pour toi !

— Oh ! que m'importe! s'écria Emmanuel ; c'est Leona que j'aime! c'est Leona que j'aimerai toujours!

— Aime-la bien vite et bien tendrement, alors, dit la jeune femme avec le même sourire mélancolique.

— Et pourquoi cela ? lui demanda Emmanuel.

— Mon père est mort jeune, reprit-elle; ma mère est morte jeune; et, moi, dans un an, j'aurai atteint l'âge de ma mère !

Emmanuel la pressa, en frissonnant, contre son cœur; puis, d'une voix altérée :

— Mais que dis-tu donc là, Leona? s'écria-t-il.

— Rien de bien effrayant, mon ami, maintenant que je suis sûre que Dieu permet aux morts de veiller sur les vivants.

— Je ne te comprends pas, Leona, dit Emmanuel, qui commençait à s'inquiéter sérieusement de la profonde rêverie empreinte dans le regard de la jeune femme.

— Combien as-tu d'heures à me donner, mon bien-aimé? demanda Leona.

— Oh! tout le jour, toute la nuit! N'est-il pas convenu qu'une fois par an, pendant vingt-quatre heures, tu m'appartiens?

— Oui... Eh bien, à demain ce que j'ai à te dire! D'ici là, mon bien-aimé, revivons dans le passé.

Puis, avec un soupir :

— Hélas! ajouta-t-elle, le passé, c'est mon avenir, à moi!

Et elle fit signe à Emmanuel de la suivre.

Établie depuis peu de temps au village d'Oleggio, dans cette maison qu'elle avait achetée, et qu'elle avait plutôt érigée en tabernacle que meublée en maison, elle était encore inconnue de tout le monde; Emmanuel-Philibert, qui n'était pas revenu en Piémont depuis son enfance, y était encore plus inconnu qu'elle.

Les paysans regardèrent donc passer ce beau jeune homme de trente ans à peine, et cette belle jeune femme qui en paraissait tout au plus vingt-cinq, sans se douter qu'ils voyaient passer ensemble, et le prince qui tenait dans ses mains le bonheur du Piémont, et celle qui tenait dans ses mains le cœur du prince.

Où allaient-ils?

C'était Leona qui conduisait Emmanuel.

De temps en temps, elle s'arrêtait, et, s'approchant d'un groupe :

— Écoute!... disait-elle à Emmanuel.

Puis elle demandait aux paysans :

— De quoi parlez-vous, mes amis?

Et ceux-ci répondaient :

— De quoi voulez-vous que nous parlions, ma belle dame, si ce n'est du retour de notre prince dans ses États?

Alors, Emmanuel se mêlait à la conversation.

— Que pensez-vous de lui? demandait-il.

— Que voulez-vous que nous en pensions? disaient les paysans. Nous ne le connaissons pas!

— Vous le connaissez de renommée? disait Leona.

— Oui, comme un brave capitaine; mais que nous importent les braves capitaines, à nous? Ce sont les braves capitaines qui, pour soutenir leur réputation, se font la guerre, et, la guerre, c'est la stérilité de nos champs, la dépopulation de nos villages, le deuil de nos filles et de nos femmes!

Et Leona regardait Emmanuel d'un œil plein de prière.

— Tu entends? murmurait-elle.

— Ainsi, ce que vous désirez de votre prince, braves gens?... demandait Emmanuel.

— C'est qu'il nous délivre de l'étranger; c'est qu'il nous ramène la paix et la justice!

— Au nom du duc, disait alors Leona, je vous promets

tout cela; car le duc Emmanuel-Philibert est non-seulement, comme vous le disiez, un brave capitaine, mais aussi un grand cœur!

— En ce cas, criaient les paysans, vive notre jeune duc Emmanuel-Philibert!

Et le prince serrait Leona contre sa poitrine; car, pareille à une autre Égérie, elle faisait connaître à cet autre Numa les véritables désirs du peuple.

— Oh! lui disait-il, ma bien-aimée Leona, que ne puis-je ainsi, et avec toi, faire le tour de mes États!

Et Leona souriait tristement.

— Je serai toujours avec toi, murmurait-elle.

Puis, si bas, qu'elle seule et Dieu pouvaient l'entendre:

— Et bien davantage encore, ajoutait-elle, plus tard que maintenant!

Ils sortirent du village.

— J'aurais voulu, mon bien-aimé, dit Leona, te conduire où nous allons par un chemin tout de fleurs; mais, tu le vois, le ciel et la terre rappellent à eux deux l'anniversaire que nous fêtons aujourd'hui: la terre est triste et dépouillée, elle représente la mort; — le soleil est brillant et doux, il représente la vie; — la mort, qui n'est que passagère comme l'hiver; la vie, qui est éternelle comme le soleil!... Reconnais-tu la place où, tout ensemble, tu as trouvé la mort et la vie?

Emmanuel-Philibert regarda autour de lui, et jeta un cri: il reconnaissait l'endroit où il avait, vingt-cinq ans auparavant, trouvé, près d'un ruisseau, une femme morte et un enfant presque mort.

— Ah! c'est ici, n'est-ce pas? s'écria-t-il.

— Oui, dit Leona en souriant, c'est bien ici.

Emmanuel prit son poignard, coupa une branche de saule, et la planta juste à l'endroit où était couchée la mère de Leona.

— Là, dit-il, s'élèvera une chapelle à la Vierge des miséricordes.

— Et à la Mère des douleurs, ajouta Leona.

Puis elle se mit à cueillir, au bord du ruisseau, quelques tardives fleurs d'automne, tandis qu'Emmanuel-Philibert, grave et rêveur, appuyé au saule dont il avait coupé une branche, voyait repasser devant lui sa vie entière.

— Oh ! dit-il tout à coup en attirant à lui Leona et en la pressant contre sa poitrine, tu as été l'ange visible qui, à travers les âpres chemins que j'ai suivis, m'a conduit, pendant vingt-cinq ans, de ce point d'où je suis parti à ce point où je reviens !

— Et moi, reprit Leona, je te jure ici, ô mon bien-aimé duc! de continuer, dans le monde des esprits, la mission que j'avais reçue de Dieu dans le monde des hommes.

Emmanuel regarda la jeune femme avec cette inquiétude qu'il avait déjà exprimée en la revoyant.

Leona, la main étendue, le visage pâlement éclairé par ce mourant soleil d'automne, semblait déjà bien plus une ombre qu'une créature vivante.

Emmanuel baissa la tête, et poussa un soupir.

— Ah ! tu commences enfin à me comprendre, dit Leona. Ne pouvant plus être à toi, n'ayant plus la force de demeurer en ce monde, je ne pouvais plus être qu'à Dieu !

— Leona ! Leona ! s'écria Emmanuel, ce n'est pas là ce que tu m'avais promis à Bruxelles et à Écouen !

— Oh ! dit Leona, je te tiens bien plus que je ne t'avais promis, mon bien-aimé duc! je t'avais promis de te revoir et d'être à toi une fois par an, et voilà que je trouve que ce n'est plus assez, et qu'à force de prières, j'ai obtenu de Dieu de mourir bien vite, afin de ne plus te quitter du tout !

Emmanuel frissonna comme si, au lieu de ces paroles qui venaient de frapper son oreille, c'eût été l'aile de la Mort elle-même qui eût effleuré son cœur.

— Mourir ! mourir ! dit-il. Mais sais-tu donc ce qu'il y a de l'autre côté de la vie ? Es-tu descendue, comme Dante Alighieri de Florence, dans ce grand mystère de la tombe, pour parler ainsi de mourir ?

Leona sourit.

— Je ne suis pas descendue dans la tombe, comme Dante Alighieri de Florence, dit-elle; mais un ange en est sorti, qui a conversé avec moi des choses de la mort et de la vie.

— Mon Dieu ! Leona, s'écria Emmanuel en regardant la jeune femme d'un air où se peignait un commencement d'effroi, es-tu bien sûre d'avoir toute ta raison ?

Leona sourit; on sentait en elle la douce et profonde sécurité de la conviction.

— J'ai revu ma mère, dit-elle.

Emmanuel éloigna de lui Leona, mais sans la quitter des mains, et, la regardant d'un œil de plus en plus étonné :

— Ta mère? s'écria-t-il.

— Oui, ma mère, dit Leona avec une tranquillité qui fit passer un frisson dans les veines de son amant.

— Et quand cela? demanda Emmanuel.

— Pendant la nuit dernière.

— Et où l'as-tu revue? reprit le duc; à quelle heure l'as-tu revue?

— A minuit, près de mon lit.

— Tu l'as vue? insista Emmanuel

— Oui, répondit Leona.

— Et elle t'a parlé?

— Elle m'a parlé.

Le prince essuya, d'une main, la sueur qui perlait sur son front, et, de l'autre, serra Leona contre son cœur, comme pour s'assurer que c'était bien un être vivant, et non un fantôme qu'il avait devant les yeux.

— Oh! répète-moi cela, mon cher enfant! reprit-il; dis-moi ce que tu as vu, dis-moi ce qui s'est passé.

— D'abord, reprit Leona, depuis que je t'ai quitté, mon bien-aimé Emmanuel, chaque nuit, j'ai rêvé des deux seules personnes que j'aie aimées au monde : de toi et de ma mère.

— Leona! dit le prince en appuyant ses lèvres au front de la jeune femme.

— Mon frère! répondit celle-ci, comme pour donner au baiser qu'elle recevait toute la chasteté d'une étreinte fraternelle.

Le duc hésita un instant; puis, d'une voix étouffée :

— Eh bien, oui, ma sœur! dit-il.

— Merci! dit Leona avec un divin sourire. Oh! maintenant, je suis bien sûre de ne plus jamais te quitter!

Et, d'elle-même, une seconde fois, elle donna son front à baiser au prince, qui ne fit plus qu'y appuyer le sien.

— J'écoute, murmura-t-il.

— Je te disais donc, cher bien-aimé, que, chaque nuit, depuis le jour d'Écouen, j'avais rêvé de toi et de ma mère; mais tout cela n'était qu'un rêve, et, la nuit dernière seulement, j'eus la vision...

— Voyons, parle !

— Je dormais; je fus éveillée par une impression glaciale; je rouvris les yeux : une femme vêtue de blanc, et voilée, était dans la ruelle de mon lit; c'était cette femme qui venait de m'embrasser au front. J'allais jeter un cri, elle leva son voile, et je reconnus ma mère !

— Leona ! Leona ! songes-tu bien à ce que tu dis ? demanda le duc.

Leona sourit.

— J'étendis les deux bras comme pour l'embrasser, reprit-elle; mais elle fit un signe, et mes bras retombèrent inertes à mes côtés. J'étais enchaînée sur mon lit; on eût dit que mes yeux seuls vivaient. Mes yeux étaient fixés sur le fantôme, et ma bouche murmurait : « Ma mère ! »

Emmanuel fit un mouvement.

— Oh ! je n'avais pas peur : j'étais heureuse !

— Et tu dis, Leona, que le fantôme t'a parlé ?

— Oui... « Ma fille, m'a-t-il dit, ce n'est point la première fois que Dieu permet que je te revoie depuis ma mort ; et souvent, dans ton sommeil, tu as dû me sentir près de toi, car souvent je suis venue, me glissant entre tes rideaux, comme je suis là, pour te regarder dormir; mais c'est la première fois que Dieu permet que je te parle. — Parlez, ma mère, lui répondis-je, j'écoute. — Ma fille, continua le fantôme, en faveur de la croix blanche de Savoie à laquelle tu as sacrifié ton amour, non-seulement Dieu te pardonne, mais encore il permet qu'à chaque grand danger qui menacera le duc, tu lui en donnes avis... »

Le duc regarda Leona avec doute.

— « Demain, quand le duc viendra te voir, tu lui diras de quelle sainte mission le Seigneur te charge ; puis, comme il doutera... » Car le fantôme avait prévu que tu douterais, mon bien-aimé !

— En effet, Leona, répondit Emmanuel, ce que tu me dis là est assez extraordinaire pour qu'il soit permis de douter !

— « Puis, comme il doutera, poursuivit le fantôme, tu lui diras qu'à l'heure même où un oiseau viendra se poser sur la branche de saule qu'il aura coupée, et chantera, c'est-à-dire le 17 novembre, à trois heures de l'après-midi, Scianca-Ferro arrivera à Verceil, porteur d'une lettre de la duchesse

Marguerite. Alors, il sera bien forcé de croire. » Et le fantôme baissa son voile en murmurant : « Adieu, ma fille ! tu me reverras quand il sera temps ! » Après quoi, il s'évanouit...

A peine Leona avait-elle cessé de parler, qu'un oiseau inconnu, qui semblait s'abattre du ciel, se posa sur la branche de saule coupée par le duc et plantée en terre, et se mit à chanter mélodieusement.

Leona sourit.

— Tu vois, mon duc, dit-elle, en ce moment Scianca-Ferro entre à Verceil, où tu le trouveras demain.

— En vérité, dit Emmanuel, si ce que tu m'annonces est vrai, Leona, il y aura miracle !

— Et, alors, me croiras-tu ?

— Oui.

— Feras-tu, dans l'occasion, ce que je te dirai ?

— Ce serait un sacrilége de ne pas t'obéir, Leona ; car tu viendrais de la part de Dieu.

— Voilà tout ce que j'avais à te dire, mon ami. Rentrons maintenant.

— Pauvre enfant ! murmura le duc, il n'est point étonnant que tu sois si pâle, ayant reçu le baiser d'une morte...

Le lendemain, en arrivant au chateau de Verceil, Emmanuel-Philibert trouva Scianca-Ferro qui l'attendait.

Le brave écuyer était entré, la veille, dans la grande cour au moment où trois heures sonnaient ; il apportait une lettre de la duchesse !

XIX

LES MORTS SAVENT TOUT.

La lettre de la princesse Marguerite était accompagnée d'une somme de trois cent mille écus.

Le maréchal de Bourdillon, qui, sans doute, agissait selon

les ordres secrets qu'il recevait du duc de Guise, refusait de quitter ses garnisons, si ses hommes n'étaient pas payés d'un arriéré de solde. Voyant que les Français n'évacuaient pas le Piémont aussi rapidement qu'ils s'y étaient obligés, Emmanuel-Philibert avait écrit au roi François II, en chargeant la princesse Marguerite de transmettre la lettre à son neveu. Le roi François II, soufflé par les Guise, avait répondu que les soldats ne voulaient point abandonner le Piémont avant d'avoir touché une somme de cent mille écus qui leur était due.

« Or, disait la bonne princesse Marguerite, comme il est incontestable que c'est à la France, et non pas à vous, à payer les soldats français, je vous envoie, mon bien-aimé maître et seigneur, cette somme de cent mille écus, prix de mes joyaux de jeune fille, et qui me venaient en grande partie des dons de mon père François Ier.

» Et, par ainsi, ajoutait-elle, ce sera la France qui payera, et non pas vous. »

Les troupes françaises furent donc soldées, et il ne resta plus de garnison que dans les quatre villes réservées : Turin, Chivas, Chiri et Villeneuve-d'Asti.

Puis Emmanuel revint à Nice avec Scianca-Ferro, lequel ne fit qu'y toucher barres, et retourna aussitôt à Paris prendre son poste près de la princesse Marguerite.

La princesse ne devait venir dans les États du duc que quand toute trace de désordres se serait effacée.

Peut-être, un peu ingrat envers elle par amour pour Leona, le duc ne mettait-il pas à revoir cette excellente princesse tout l'empressement qu'elle méritait.

Il n'en procéda pas moins à la complète réorganisation de ses États, et commença par faire la part de la fidélité, de l'oubli et de l'ingratitude.

Un grand nombre de ses sujets s'étaient jetés dans le parti français; un nombre moindre s'étaient tenus à l'écart chez eux, demeurant passivement fidèles au duc; enfin, quelques-uns étaient restés constants à sa mauvaise fortune, et avaient pris une part active à ses intérêts. Il avança ces derniers en charges et en honneurs; il pardonna aux seconds leur faiblesse, et leur fit bon visage, leur rendant même service quand l'occasion s'en présentait; quant aux derniers,

il ne leur fit ni bien ni mal, mais les laissa éloignés des affaires, disant :

— Je n'ai point de raison de me fier à eux dans ma prospérité, puisqu'il m'ont abandonné dans ma disgrâce.

Puis il se rappela que les paysans d'Oleggio lui avaient demandé des magistrats qui leur rendissent la justice, au lieu de la leur vendre; en conséquence, il mit à la tête de l'ordre judiciaire Thomas de Langusque, comte de Strepiane, magistrat célèbre à la fois par son intégrité et par sa profonde science des lois.

En outre, deux sénats remplacèrent les anciens conseils de justice, et les parlements établis par l'occupation française. Or, sur le versant occidental des Alpes était né ce proverbe : « Dieu nous préserve de l'équité du parlement! » et ce proverbe — comme avaient fait Annibal et Charlemagne, et comme devait faire plus tard Napoléon, — avait passé des Alpes Occidentales aux Alpes Orientales.

La paix fut plus longue à établir que la justice.

Nous avons parlé des deux causes de guerre, guerre territoriale et guerre religieuse, qui existaient au sein même de la Savoie.

Guerre territoriale avec la confédération Helvétique, qui s'était emparée du pays de Vaud, du comté de Romont, de Gex et du Châblais.

Emmanuel-Philibert consentit à céder aux Bernois toute la rive droite du lac Léman, à la condition qu'on lui rendrait le Châblais, Gex et les bailliages de Ternier et de Gaillard.

La paix fut arrêtée sur ces bases.

Guerre religieuse avec les réformateurs des vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin.

Nous avons dit qu'en s'alliant aux calvinistes de Genève et aux luthériens d'Allemagne, ces schismatiques étaient devenus une puissance.

Emmanuel-Philibert envoya contre eux le bâtard d'Achaie.

Celui-ci pénétra dans les vallées avec une armée de quatre ou cinq mille hommes : on pensait que c'était bien assez pour réduire une population inhabile aux armes, et qui n'avait d'autre moyen de défense que ses instruments de labourage; mais tout devient arme à qui veut véritable-

ment combattre pour la double liberté du corps et de l'âme.

Les hommes cachèrent les femmes, les vieillards et les enfants dans des cavernes connues d'eux seuls; sous le coup d'une invasion, ils avaient reçu de leurs frères de Genève des quantités considérables de poudre; le long de toutes les routes que devaient suivre les catholiques, on mina les rochers : à peine engagés dans les défilés, les envahisseurs entendaient gronder au-dessus de leurs têtes un tonnerre plus terrible que celui du ciel, une foudre qui tombait à chaque éclair! Les montagnes tremblaient sous ces détonations; les rochers, subitement arrachés de leurs bases, semblaient d'abord remonter vers les nuages, puis retombaient entiers ou en éclats, roulaient aux versants des montagnes en avalanches de granit, et venaient frapper des hommes qui, lorsqu'ils cherchaient leurs adversaires, ne voyaient que des aigles effrayés qui planaient dans le ciel.

Cette guerre dura près d'un an.

Enfin, vaudois et catholiques, lassés, en vinrent à des paroles de paix; peut-être aussi Emmanuel-Philibert n'avait-il voulu donner qu'un gage de son désir d'exterminer l'hérésie aux Guise, qui gouvernaient la France, qui dressaient les bûchers de la Grève, qui préparaient la Saint-Barthélemy, et à Philippe II, qui gouvernait l'Espagne, et qui dressait les échafauds de Bruxelles, d'Anvers et de Gand.

Le résultat des conférences fut que les vaudois renverraient leurs *barbas* les plus turbulents, — c'était le nom que les religionnaires des montagnes donnaient à leurs prêtres, à cause des longues barbes qu'ils portaient, — et que, ceux-ci renvoyés, les habitants auraient le droit d'exercer leur culte aux lieux où, de temps immémorial, ils l'avaient exercé.

Seulement, comme une population catholique existait aussi dans la vallée, et, quoique en nombre inférieur, avait droit à la liberté de son culte, on désigna, dans chaque vallée, deux villages où la messe serait célébrée.

Les prêtres religionnaires firent leurs adieux à leurs familles, et, de peur de soulèvement parmi les populations si l'on voyait en eux des exilés, partirent sous des costumes de pâtres et de muletiers.

Eux partis, Emmanuel fit élever, aux issues des vallées, les châteaux forts de la Peyrouse, du Villars et de la Tour.

Toutes choses ainsi pacifiées dans son duché, il écrivit à la duchesse de venir le rejoindre à Nice; puis, comme on était au 12 novembre de l'année 1560, il partit pour son château de Verceil.

Le 17 au matin, il était à Oleggio.

C'était, depuis son mariage, le second anniversaire de sa visite à Leona.

Leona l'attendait, comme la première année, sur le seuil de la petite maison.

Il y avait, dans ces deux cœurs, dans ce chaste amour, une telle communion de pensées, qu'Emmanuel n'avait pas l'idée de manquer à ce rendez-vous, et que Leona n'avait point l'idée qu'Emmanuel pût y manquer.

Du plus loin qu'il aperçut Leona l'attendant, Emmanuel mit son cheval au galop, heureux de la revoir, tremblant de la revoir plus pâle et plus proche de la tombe que la dernière fois.

On eût dit que Leona avait prévu l'impression que son visage pouvait faire sur son amant : elle l'attendait couverte d'un voile.

Emmanuel frissonna à sa vue : elle avait l'air elle-même de cette ombre voilée dont elle lui avait raconté l'apparition à son dernier voyage.

Il leva le voile d'une main tremblante, et deux larmes silencieuses jaillirent de ses yeux.

La peau de Leona avait pris la blancheur d'un marbre de Paros; son regard semblait une flamme près de s'éteindre, sa voix un souffle près d'expirer. Elle faisait évidemment un effort pour vivre.

Une légère rougeur passa sur les joues de la jeune femme en revoyant son bien-aimé duc. Son cœur vivait toujours, et chacun de ses battements disait encore : « Je t'aime! »

Une collation était préparée; mais Leona n'y goûta point; elle semblait déjà soustraite aux besoins et aux faiblesses de ce monde.

Après le déjeuner, elle prit le bras d'Emmanuel, et tous deux recommencèrent, à travers le village, la promenade qu'ils avaient faite un an auparavant.

Cette fois, on ne voyait plus sur les places ces groupes de paysans inquiets, s'interrogeant sur les qualités ou les dé-

fauts de leur duc : un an s'était écoulé, et cette année avait réussi à le faire connaître. A part cette guerre circonscrite dans les trois vallées, et qui n'avait pas eu de retentissement au dehors, la paix avait fait son œuvre maternelle; les garnisons françaises avaient quitté les villes qu'elles ruinaient depuis vingt-trois ans; la justice était impartialement rendue aux grands comme aux petits. Aussi, chacun était-il à son travail, laboureurs aux champs, industriels à leur atelier.

On bénissait le duc, et l'on n'exprimait plus qu'un vœu : c'était que la princesse Marguerite donnât un héritier au trône de Savoie.

A chaque fois que ce vœu était prononcé devant ces deux promeneurs étrangers, Emmanuel tressaillait et regardait Leona.

Leona souriait et répondait pour le duc :

— Dieu, qui nous a rendu notre souverain bien-aimé, n'abandonnera point la Savoie !

Au bout du village, Leona prit le chemin qu'elle avait pris l'année précédente, et, au bout d'un quart d'heure de marche, tous deux se trouvèrent en face de la petite chapelle qui s'élevait à la place où le duc avait, un an auparavant, planté une branche de saule, et où l'oiseau inconnu avait chanté son chant merveilleux.

C'était une de ces petites chapelles du XVI[e] siècle, si élégantes de construction, si élancées de forme; elle était bâtie tout entière de ce charmant granit rose que fournissent les montagnes du Tessin. Dans une niche dorée, une Vierge d'argent présentait aux passants son divin Fils, qui bénissait, la main droite étendue.

Emmanuel, pieux comme un chevalier du temps des croisades, s'agenouilla et fit sa prière.

Pendant le temps qu'elle dura, Leona se tint debout près de lui, la main appuyée sur sa tête; puis, lorsqu'il eut fini :

— Mon bien-aimé duc, dit-elle, vous m'avez promis, vous m'avez juré même, il y a un an, à cette place, que, si, à votre retour au château de Verceil, vous retrouviez, comme je vous l'annonçais, Scianca-Ferro porteur d'une lettre de la duchesse Marguerite, vous croiriez désormais à tout ce que je vous dirais, si étranges que vous parussent mes pa-

roles, et que vous suivriez mes avis, si obscurs qu'ils pussent être.

— Oui. je t'ai promis cela, dit le duc; sois tranquille, je m'en souviens.

— Scianca-Ferro était-il à Verceil?

— Il y était.

— Y était-il arrivé à l'heure que j'avais dite?

— A trois heures sonnantes, il était entré dans la cour.

— Était-il porteur d'une lettre de la princesse Marguerite?

— Cette lettre est la première chose qu'il m'a remise en me revoyant.

— Tu es donc prêt à suivre mes conseils sans les discuter?

— Je crois, ma Leona, quand tu me parles, que c'est cette Vierge elle-même dont je viens d'adorer l'image qui me parle par ta bouche!

— Eh bien, écoute donc. J'ai revu ma mère.

Emmanuel tressaillit comme il avait fait, lorsque, un an auparavant, Leona avait prononcé les mêmes paroles.

— Et quand cela? demanda-t-il.

— La nuit dernière.

— Et... que t'a-t-elle dit? fit le duc se reprenant, malgré lui, à douter.

— Allons, dit Leona en souriant, voilà encore que tu doutes!

— Non, dit le duc.

— Cette fois, donc, je commencerai par la preuve.

Emmanuel écouta.

— Avant de partir pour Verceil, tu as écrit à la princesse Marguerite de venir te rejoindre?

— C'est vrai, répondit Emmanuel avec étonnement.

— Tu lui disais, dans ta lettre, que tu l'attendrais à Nice, où elle arriverait par mer de Marseille?

— Tu sais cela? demanda le duc.

— Tu ajoutais que, de Nice, tu la conduirais à Gênes en suivant le littoral de la mer, par San-Remo et Albenga?

— Mon Dieu! murmura Emmanuel.

— Puis que de là, par la belle vallée de la Bormida, par Cherasco et Asti, tu la conduirais à Turin?

— C'est vrai, Leona! mais personne que moi ne connait

le contenu de cette lettre; et je l'ai confiée à un courrier dont je suis sûr...

Leona sourit.

— Ne t'ai-je pas dit que, cette nuit, j'avais revu ma mère?

— Eh bien?

— Les morts savent tout, Emmanuel!

Le duc, en proie à une terreur involontaire, passa son mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Il faut te croire! murmura-t-il. Après?

— Eh bien, mon cher Emmanuel, voici ce que m'a dit ma mère : « Tu verras demain le duc; tu l'engageras à partir, pendant la nuit, avec la duchesse Marguerite par Tenda et Coni, et à faire suivre la route de la mer à une litière vide, escortée de Scianca-Ferro et de cent hommes bien armés. »

Emmanuel regarda Leona d'un œil interrogateur.

— « Il y va du salut de la Savoie! » Voilà ce que m'a dit ma mère, Emmanuel; et voici ce que je te dis, moi : tu as promis, tu as fait plus que de promettre, tu as juré de suivre mes avis; jure-moi donc que tu passeras avec la duchesse par Tenda et Coni, tandis que Scianca-Ferro, avec une litière vide et cent hommes bien armés, suivra le littoral de la mer.

Le duc eut un moment d'hésitation : sa raison comme homme, son orgueil comme soldat, combattaient la promesse faite, la parole donnée.

— Emmanuel, murmura Leona en secouant mélancoliquement la tête, qui sait? peut-être est-ce la dernière chose que je te demande!

Emmanuel étendit la main vers la chapelle, et jura.

XX

LA ROUTE DE SAN-REMO A ALBENGA.

Emmanuel-Philibert avait donné rendez-vous à Nice à la princesse Marguerite, d'abord pour récompenser d'une nou-

velle faveur sa fidèle ville; puis ensuite, comme le voyage de la princesse devait se faire au mois de janvier, il voulait lui montrer son duché par sa face riante, par le printemps éternel de Nice et d'Oneglia.

En effet, la duchesse Marguerite arriva vers le 15 janvier, et aborda dans le port de Villefranche; elle avait été longuement retardée par les fêtes qu'on lui avait données à Marseille : Marseille l'avait fêtée à la fois, et comme la tante du roi Charles IX, alors régnant, et comme duchesse de Savoie; et, à ces deux titres, la vieille ville phocéenne lui avait rendu mille honneurs.

Le duc et la duchesse restèrent quatre mois à Nice.

Le duc employa ce temps à activer la construction des galères qu'il avait commandées. — Un corsaire calabrais, nommé Occhiati, renégat chrétien qui s'était fait musulman, avait opéré des descentes en Corse et sur les côtes de Toscane; on prétendait même avoir vu un vaisseau suspect dans les eaux de la rivière de Gênes.

Enfin, vers le commencement de mars, avec les premiers souffles de ce tiède printemps italien qui caresse si doucement les poitrines fatiguées, Emmanuel décida qu'il partirait.

L'itinéraire du voyage était connu d'avance : le cortége royal suivait ce que l'on appelait la rivière de Gênes, c'est-à-dire le littoral de la mer. Le duc et la duchesse, — le duc à cheval, la duchesse en litière, — passaient par San-Remo et Albenga, où des relais de chevaux étaient préparés d'avance.

Le départ fut fixé au 15 mars.

Au point du jour, le cortége sortit du château de Nice, le duc à cheval, comme nous l'avons dit, et visière baissée, armé en guerre, chevauchant près de la litière, dont les rideaux étaient tirés. Cinquante hommes armés marchaient devant, cinquante hommes armés marchaient derrière.

La première nuit, on s'arrêta à San-Remo.

Le lendemain, de bonne heure, on se remit en route.

On fit halte à Oneglia pour déjeuner; mais la duchesse ne voulut pas descendre de sa litière, où le duc lui-même lui porta du pain, du vin et quelques fruits.

Le duc mangea sans se désarmer, en levant seulement la visière de son casque.

Vers midi, la cavalcade et la litière repartirent.

Un peu au delà de Porto-Maurisio, la route se resserre entre deux montagnes; on perd la vue de la mer, et l'on se trouve dans un étroit défilé hérissé de rochers à droite et à gauche; — lieu propre à une embuscade, s'il en fut!

Le duc envoya vingt hommes en avant : c'était un surcroît de précaution, car, en ces temps de paix, que pouvait-on avoir à craindre?

Aussi, les vingt hommes passèrent-ils sans être inquiétés.

Le reste de la troupe s'engagea dans le défilé.

Mais, au moment où le duc, toujours près de la litière, venait de s'y engager à son tour, une arquebusade terrible retentit, dirigée particulièrement sur le duc et sur la litière; le cheval du duc fut blessé, un des chevaux de la litière tomba mort, et une faible plainte passa comme un souffle à travers les rideaux.

En même temps, des cris sauvages se firent entendre, et l'on se trouva assailli par une bande d'hommes aux costumes moresques.

On était tombé dans une embuscade de pirates.

Le duc allait courir à la litière. quand un des assaillants, monté sur un magnifique cheval arabe, et couvert des pieds à la tête d'une cotte de mailles turque, s'élança directement sur lui en criant :

— A moi, duc Emmanuel! tu ne m'échapperas point, cette fois!

— Oh! ni toi non plus! répondit le duc.

Puis, se dressant sur ses étriers, et levant son épée au-dessus de sa tête :

— Faites de votre mieux, vous autres! cria-t-il à ses soldats; je vais tâcher de vous donner l'exemple.

En ce moment, la mêlée devint générale.

Mais, au milieu de la mêlée, qu'on nous permette de suivre la lutte des deux chefs.

On connaît l'habileté du duc Emmanuel à ce jeu terrible de la guerre où peu d'hommes pouvaient lui résister; — mais, cette fois, il avait trouvé un adversaire digne de lui.

D'abord, de la main gauche, chacun des deux combattants avait déchargé sur l'autre un pistolet dont la balle avait glissé sur l'armure du duc, et s'était aplatie sur celle du pirate.

Alors le combat, dont cette décharge n'était que le prélude, avait continué à l'épée.

Quoique armé à la turque comme armes défensives, le corsaire, comme armes offensives, portait à la main une longue épée droite, et, à l'arçon de sa selle, une hache à manche pliant, à tranchant affilé. Ces haches, dont le manche était fait en peau de rhinocéros toute garnie de petites lames d'acier, avaient, à cause de leur flexibilité même, une terrible volée.

Le duc avait son épée et une masse d'armes : c'étaient, on s'en souvient, ses armes habituelles; toutes deux étaient redoutables entre ses mains.

Deux ou trois de ses soldats avaient voulu lui porter secours; mais il les avait écartés en criant :

— Faites pour vous! avec l'aide de Dieu, je ferai pour moi!

Et, avec l'aide de Dieu, en effet, il faisait merveille.

Il était évident que les pirates ne s'étaient point attendus à trouver une si forte escorte, et que leur chef — celui qui avait attaqué le duc — espérait le prendre plus à l'improviste et moins bien armé; toutefois, pour s'être trompé, il n'en reculait point d'un pas.

On sentait que, dans les coups terribles qu'il portait au duc, il y avait une haine plus terrible que les coups; mais, sur l'armure de Milan du duc, l'épée du pirate, de si bonne trempe qu'elle fût, n'avait pas grande prise; de même que, sur la cotte de mailles de Damas, s'émoussait la lame de l'épée du duc.

Au milieu de cette lutte acharnée, le duc sentit que son cheval, blessé, faiblissait, et allait lui manquer entre les jambes; il réunit toutes ses forces pour porter un coup à son adversaire : l'épée flamboya entre ses deux mains. Le pirate comprit de quel coup terrible il était menacé; il se renversa en arrière, et, en se renversant, fit cabrer son cheval.

Ce fut le cheval qui reçut le coup.

Cette fois, le chanfrein du cheval, d'acier moins pur que l'armure du cavalier, fut fendu, et le cheval, frappé entre les deux oreilles, s'abattit sur ses genoux.

Le More crut son cheval tué : il s'élança à terre au moment où le cheval du duc tombait lui-même.

Les deux adversaires se trouvèrent donc à pied en même temps.

Chacun d'eux courut à l'arçon de son cheval, l'un pour en arracher sa hache, l'autre pour y prendre sa masse d'armes.

Puis, comme si chacun d'eux eût jugé l'arme dont il venait de s'emparer suffisamment meurtrière, les deux combattants jetèrent leur épée, et le pirate demeura armé de sa hache, et le duc de sa masse.

Jamais cyclopes forgeant, dans les cavernes de l'Etna, la foudre de Jupiter sur l'enclume de Vulcain ne frappèrent de si rudes coups! on sentait que la Mort elle-même, la reine des sanglantes batailles, arrêtait son vol, et planait au-dessus de ces deux hommes, certaine d'emporter dans ses bras l'un d'eux endormi du dernier sommeil.

Au bout d'un instant, l'avantage parut se décider pour le duc. La hache de son adversaire avait enlevé pièce à pièce la couronne de son casque; mais il était évident que les pointes d'acier de la masse d'armes avaient, à travers la cotte de mailles, creusé de terribles meurtrissures.

Puis, à l'encontre des forces inépuisables du duc, les forces de son adversaire semblaient s'épuiser : sa respiration sifflante passait visible par les ouvertures de son casque; ses coups étaient moins rapides et moins vigoureux; le bras, sinon la haine, s'alanguissait.

A chaque coup qu'il portait, le duc, au contraire, paraissait reprendre une énergie nouvelle.

Le pirate commença de reculer, — pas à pas, d'une manière insensible, — mais il reculait! Sa retraite le conduisait au bord d'un précipice; seulement, occupé à parer des coups ou à en porter, il semblait ne pas s'apercevoir qu'il se rapprochait insensiblement de l'abîme.

Tous deux, l'un reculant, l'autre poursuivant, arrivèrent ainsi sur la plate-forme qui surplombait le précipice : deux pas encore, et le terre manquait au pirate!

Mais sans doute était-ce là qu'il voulait arriver; car, tout à coup, il lança loin de lui sa hache, et, saisissant son adversaire à bras-le-corps :

— Ah! duc Emmanuel! s'écria-t-il, je te tiens donc enfin, et nous allons mourir ensemble!

Et, d'une secousse à déraciner un chêne, il souleva son ennemi entre ses bras.

Mais un éclat de rire terrible lui répondit.

— Je t'avais reconnu, bâtard de Waldeck! lui dit son adversaire en dénouant la chaîne de fer de ses bras.

Puis, levant la visière de son casque :

— Je ne suis pas le duc Emmanuel, ajouta-t-il, et tu n'auras pas l'honneur de mourir de sa main.

— Scianco-Ferro! s'écria le bâtard de Waldeck. Ah! malédiction sur toi et sur ton duc!

Et il se baissa pour ramasser sa hache et recommencer la lutte; mais, pendant ce mouvement, si rapide qu'il fût, la masse de Scianca-Ferro, pesante comme le roc sur lequel combattaient les deux adversaires, s'abattit sur le derrière de la tête du renégat.

Le bâtard de Waldeck poussa un soupir, et tomba sans mouvement.

— Ah! s'écria Scianca-Ferro, frère Emmanuel, tu n'es plus là pour m'empêcher d'écraser cette vipère!

Et, comme, pendant le combat, son poignard de merci était sorti du fourreau, il ramassa un quartier de roc qu'il souleva entre ses bras avec la force d'un de ces titans qui entassaient Pélion sur Ossa, et en écrasa, dans son casque, la tête de son ennemi.

Puis, avec un éclat de rire plus terrible encore que le premier :

— Ce qui me plaît surtout dans ta mort, bâtard de Waldeck, dit-il, c'est que, mourant dans l'armure d'un infidèle, tu es damné comme un chien!

Alors, se rappelant ce soupir qu'il avait entendu sortir de la litière, il y courut, et en écarta les rideaux.

De tous côtés, les pirates fuyaient.

Pendant ce temps, Emmanuel et la princesse Marguerite suivaient tranquillement la route de Tenda et de Coni. Ils arrivaient dans cette dernière ville à peu près à la même heure où avait lieu, entre San-Remo et Albenga, le terrible combat que nous venons de raconter.

Le duc Emmanuel était soucieux.

Quelle avait pu être la raison de Leona pour exiger de lui ce changement de route? quel danger courait-il à suivre

celle de la rivière de Gênes? et, s'il y avait un danger, ce danger n'était-il pas retombé sur Scianca-Ferro?

Qui avait prévenu Scianca-Ferro de la promesse faite par lui, Emmanuel, à Leona? et comment se faisait-il qu'au moment où il allait parler à Scianca-Ferro de son changement d'itinéraire, celui-ci fût venu à lui, et lui en eût parlé le premier?

Le souper fut triste. La princesse Marguerite était fatiguée; de son côté, Emmanuel-Philibert prétexta le besoin du repos, et se retira vers dix heures dans sa chambre. Il lui semblait que, d'un moment à l'autre, il devait arriver quelque messager de mauvaise nouvelle.

Il fit veiller un homme à la porte, et un autre dans l'antichambre, afin qu'à toute heure de la nuit on pût l'éveiller, et, s'il survenait quelque chose, lui apprendre ce qui était arrivé.

Onze heures sonnèrent; Emmanuel ouvrit sa fenêtre : le ciel était étoilé, l'atmosphère était calme et pure. Un oiseau chantait dans un buisson de grenadiers, et il sembla au duc que c'était le même oiseau dont il avait entendu le chant à Oleggio... Au bout d'une demi-heure, il referma sa fenêtre, et vint s'accouder à sa table, couverte de papiers.

Peu à peu, ses yeux se troublèrent, ses paupières s'alourdirent; il entendit vaguement tinter les premières vibrations de minuit; puis il lui sembla, comme à travers un nuage, voir s'ouvrir la porte de sa chambre, et s'avancer quelque chose qui ressemblait à une ombre.

L'ombre s'approcha, et, s'inclinant sur lui, murmura son nom.

Au même instant, une impression glaciale qu'il ressentit au front le fit frissonner par tout le corps; cette impression rompit les liens invisibles qui l'enchaînaient.

— Leona! Leona! s'écria-t-il.

C'était, en effet, Leona qui était près de lui, mais, cette fois, sans souffle sur les lèvres, sans flamme dans les yeux; quelques gouttes d'un sang pâle tombaient d'une blessure qu'elle avait reçue à la poitrine.

— Leona! Leona! répéta le duc.

Et il tendit les bras pour saisir le fantôme; mais celui-ci fit un signe, et les bras du prince retombèrent.

— Je t'avais bien dit, mon Emmanuel, murmura l'ombre d'une voix douce à la fois comme un souffle et comme un parfum, je t'avais bien dit que je serais plus près de toi morte que vivante!

— Pourquoi m'as-tu quitté, Leona? demanda Emmanuel sentant son cœur se fondre en sanglots.

— Parce que ma mission était accomplie sur la terre, mon bien-aimé duc, répondit l'ombre; mais, avant que je remonte au ciel, Dieu permet que je te dise que le vœu de tes sujets est accompli.

— Lequel?

— La princesse Marguerite est enceinte, et enfantera un fils.

— Leona! Leona! s'écria le prince, qui t'a dit ce mystère de la maternité?

— Les morts savent tout! murmura Leona.

Et, en même temps que son corps s'évanouissait en vapeur, d'une voix presque inintelligible :

— Au revoir dans le ciel, mon bien-aimé duc! dit le fantôme.

Et il disparut.

Le duc, qui était resté enchaîné dans son fauteuil tant que l'ombre s'était tenue près de lui, se leva et courut à la porte.

Le valet de garde n'avait vu entrer ni sortir personne.

— Leona! Leona! s'écria Emmanuel, te reverrai-je encore?

Et il lui sembla qu'à son oreille un souffle à peine sensible murmurait :

— Oui...



Le lendemain, au lieu de continuer sa route, le duc s'arrêta à Coni; il semblait certain de recevoir des nouvelles.

En effet, vers deux heures, Scianca-Ferro arriva.

— Leona est morte? fut le premier mot que lui dit Emmanuel.

— Hier à minuit, répondit Scianca-Ferro; mais comment le sais-tu?

— D'une blessure à la poitrine? continua Emmanuel.

— D'une balle destinée à la duchesse, dit Scianca-Ferro.

— Et quel est, s'écria le duc, le misérable assassin qui en voulait aux jours d'une femme?

— Le bâtard de Waldeck, répondit Scianca-Ferro.

— Oh ! dit le duc, qu'il ne tombe jamais entre mes mains!

— Je t'avais juré, Emmanuel, que, la première fois que je rencontrerais le serpent, je l'écraserais...

— Eh bien?

— Je l'ai écrasé.

— Il ne nous reste donc plus qu'à prier pour Leona! dit Emmanuel-Philibert.

— Ce n'est pas à nous à prier pour les anges, répondit Scianca-Ferro; c'est aux anges à prier pour nous!



Le 12 janvier 1562, comme l'avait prédit Leona, la princesse Marguerite accoucha heureusement, au château de Rivoli, d'un prince qui reçut les noms de Charles-Emmanuel, et qui régna cinquante ans.

Trois mois après la naissance du jeune prince, les Français, aux termes de la convention de Cateau-Cambrésis, évacuèrent Turin, Chieri, Chivas et Villeneuve-d'Asti, comme ils avaient déjà évacué le reste du Piémont.

ÉPILOGUE.

Par une belle matinée du commencement de septembre 1580, c'est-à-dire vingt ans environ après les événements que nous venons de raconter, une vingtaine de ces gentilshommes que l'on appelait les Ordinaires du roi Henri III, et dont le

nombre total montait à quarante-cinq, attendaient, dans la grande cour du Louvre, l'heure où le roi, allant à la messe, les prendrait en passant avec lui pour leur faire faire, bon gré mal gré, leurs dévotions; — car c'était une des manies du roi Henri III de se préoccuper non-seulement du soin de son âme, mais encore du soin de celle des autres; et, de même que le roi Louis XIV devait dire, cinquante ans plus tard, à ses favoris : « Venez vous ennuyer avec moi, » Henri III disait à ses mignons : « Venez vous sauver avec moi. »

La vie que menaient les Ordinaires ou les Quarante-Cinq de Sa Majesté, — on les désignait indifféremment par l'un ou l'autre nom, — n'avait rien de bien récréatif : la règle du Louvre était presque aussi sévère que celle d'un couvent, et le roi, s'appuyant sur la mort de Saint-Mégrin, de Bussy d'Amboise et de deux ou trois autres gentilshommes, mort causée par leur amour exagéré à l'endroit du beau sexe, prenait texte de ces accidents pour tonner contre les femmes, et les représenter à ses favoris comme des êtres inférieurs et même dangereux.

Les pauvres jeunes gens en étaient donc réduits, — ceux surtout qui tenaient à rester dans les bonnes grâces du roi, — à faire des armes, à jouer au ballon, à viser les moineaux francs avec des sarbacanes, à se friser, à inventer de nouvelles formes de cols, à dire leur chapelet, et à se fustiger, si, au milieu de cette innocente vie, le diable, qui ne respecte pas même les saints, venait les tenter.

Cela dit, on ne sera pas étonné qu'ayant vu un vieux bonhomme auquel il ne restait plus qu'un bras, qu'un œil et qu'une jambe, qui demandait l'aumône à un chevau-léger de garde à la porte de la cour, l'un des Quarante-Cinq lui ait fait signe d'entrer, et, après lui avoir donné une pièce de monnaie et adressé quelques questions, ait incontinent appelé ses camarades, avec ce besoin naïf de communication que l'on trouve à un degré égal chez les écoliers enfermés derrière les murs d'un collége, chez les religieuses enfermées derrière les murs d'un couvent, et chez les soldats enfermés derrière les murs d'une forteresse.

Les jeunes gens accoururent, et, entourant le nouveau venu, en firent l'objet d'un profond examen.

Hâtons-nous de dire que celui qui avait l'honneur d'attirer ainsi l'attention générale méritait bien la peine d'être examiné.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, qui, au reste, ne paraissait plus aucun âge, vu l'étrange situation physique où l'avaient réduit les campagnes qu'il avait faites, et la vie aventureuse qu'il semblait avoir menée.

Outre l'œil, le bras et la jambe qui lui manquaient, le mendiant avait la figure hachée de coups de sabre, les doigts de la main brisés de coups de pistolet, et la tête raccommodée en plusieurs endroits avec des plaques de fer-blanc.

Son nez était tellement couvert d'estafilades, d'estocades, de cicatrices de tout genre enfin, — qu'il ressemblait à une de ces tailles de boulanger sur lesquelles on fait un cran à chaque pain que l'on prend à crédit.

Une pareille quintaine, on en conviendra, était chose curieuse pour des jeunes gens qui, faute de plus doux loisirs, mettaient le duel au nombre de leurs distractions.

Aussi les questions tombèrent-elles sur le mendiant drues comme grêle. « Comment t'appelles-tu? — Quel âge as-tu? — Dans quel cabaret as-tu perdu ton œil? — Dans quelle embuscade as-tu laissé ton bras? — Sur quel champ de bataille as-tu oublié ta jambe? »

— Voyons, messieurs, dit l'un des interrogateurs, mettons un peu d'ordre dans nos questions, ou, sans cela, le pauvre diable ne pourra nous répondre.

— Mais, auparavant, il faudrait savoir s'il ne lui manque pas la langue.

— Non, Dieu merci, mes braves seigneurs! la langue me reste; et, si vous voulez bien avoir quelques bontés pour un vieux capitaine d'aventures, je l'occuperai à chanter vos louanges.

— Capitaine d'aventures, toi? Allons donc! dit un des jeunes gens, ne vas-tu pas nous faire accroire que tu as été capitaine?

— C'est, du moins, le titre que m'ont donné plus d'une fois le duc François de Guise, que j'ai aidé à reprendre Calais; l'amiral Gaspard de Coligny, que j'ai aidé à défendre Saint-Quentin, et le prince de Condé, que j'ai aidé à rentrer dans Orléans.

— Tu as vu ces illustres capitaines? demanda un des gentilshommes.

— Je les ai vus, je leur ai parlé, et ils m'ont parlé... Ah! vous êtes braves, messeigneurs, je n'en doute pas; mais laissez-moi vous dire que la race des vaillants et des forts s'en est allée!

— Et tu es le dernier? fit une voix.

— Non pas de ceux que je dis, reprit le mendiant, mais le dernier, en effet, d'une association de braves... Nous étions dix aventuriers, voyez-vous, mes gentilshommes, avec lesquels un capitaine pouvait tout tenter; mais la mort nous a pris un à un, et nous a emportés en détail.

— Et quels étaient, demanda un des Ordinaires, je ne dirai pas les aventures, mais les noms de ces dix braves?

— Vous avez raison de ne pas demander leurs aventures: leurs aventures feraient à elles seules un poëme, et celui qui pouvait l'écrire, le pauvre Fracasso, est malheureusement mort d'une contraction à la gorge; — mais, quant aux noms, c'est autre chose...

— Voyons les noms?

— Il y avait Dominico Ferrante: c'est celui qui est parti le premier. Un soir, passant, avec deux compagnons, tout près de la tour de Nesle, il eut l'idée d'offrir à un endiablé sculpteur florentin, nommé Benvenuto Cellini, de l'aider à porter un sac d'argent que celui-ci venait de recevoir des mains du trésorier de François Ier. Le Benvenuto, qui s'était attardé, et qui entendait en ce moment sonner minuit à Saint-Germain-des-Prés, crut voir, dans une offre toute d'obligeance, une tentation de cupidité; il mit l'épée à la main, et, d'un rapide dégagement, il cloua le pauvre Ferrante à la muraille!

— Voilà ce que c'est d'être trop obligeant! dit un des auditeurs à un autre.

— Le second était Vittorio-Albani Fracasso, un grand poëte qui ne pouvait travailler qu'au clair de la lune. Un soir qu'il cherchait une rime aux environs de Saint-Quentin, il tomba, par hasard, au milieu d'une embuscade dressée sur le chemin du duc Emmanuel-Philibert; il était si préoccupé de la rébellion de cette rime, qu'il oublia de demander aux embusqués dans quelle intention ils étaient là: de sorte

que, le duc Emmanuel étant venu à passer sur ces entrefaites, Fracasso se trouva au milieu de la bagarre; il faisait de son mieux pour s'en tirer, lorsqu'il tomba étourdi d'un coup de masse que lui allongea l'écuyer du duc, un damné cogneur nommé Scianca-Ferro. Or, l'embuscade échoua, Fracasso resta sur le champ de bataille, et, comme, vu l'évanouissement dans lequel il était plongé, il ne put expliquer le hasard de sa présence, on lui passa une corde au cou et on le hissa à la branche d'un chêne! Quoique le pauvre Fracasso, en sa qualité de poëte, fût maigre comme un engoulevent, le poids du corps n'en amena pas moins la contraction d'un nœud coulant, et la contraction du nœud coulant la strangulation. Ce fut en ce moment qu'il revint à lui : il voulut donner les explications qu'il croyait nécessaires à son honneur violemment compromis; mais il était revenu à lui une seconde trop tard : les explications ne purent point passer, et restèrent de l'autre côté du nœud coulant; ce qui fit croire à beaucoup que ce pauvre innocent avait été justement pendu.

— Messieurs, dit une voix, cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le malheureux Fracasso!

— Le troisième, continua le mendiant avec mélancolie, le troisième était un digne aventurier allemand, nommé Frantz Scharfenstein. Vous avez, certainement, entendu parler de feu Briarée et de défunt Hercule? Eh bien, Frantz était de la force d'Hercule et de la taille de Briarée. Il se fit tuer bravement sur une brèche au siége de Saint-Quentin. Dieu ait son âme, et celle de son oncle, Heinrich Scharfenstein, qui est mort idiot à force de le pleurer!

— Dis donc, Montaigu, interrompit une voix, crois-tu que, si tu mourais, ton oncle deviendrait idiot à force de te pleurer?

— Mon cher, répondit celui à qui la question était adressée, il y a un axiome de droit qui dit : *Non bis in idem.*

— Le cinquième, reprit le mendiant, était un brave catholique nomme Cyrille-Népomucène Lactance. Celui-là est sûr de son salut; car, après avoir combattu pendant vingt ans pour notre sainte religion, il est mort martyr...

— Martyr? Peste! raconte-nous cela.

— C'est bien simple, messeigneurs. Il servait sous les

ordres du fameux baron des Adrets, qui, dans ce moment-là, était catholique. — Il n'est point que vous ne sachiez que le baron des Adrets a passé sa vie à se faire, de catholique, protestant, et, de protestant, catholique. — Le baron des Adrets était donc catholique pour le moment, et Lactance servait sous ses ordres, lorsque, le baron ayant fait quelques prisonniers huguenots, la veille de la Fête-Dieu, et ne sachant quel genre de mort leur infliger, Lactance fut illuminé de cette sainte invention, de les dépouiller, et de tendre, avec leurs peaux, au lieu de tapisseries, les maisons du petit village de Mornas : le baron goûta fort l'avis, et le mit a exécution le lendemain, à la plus grande gloire de notre sainte religion ! Mais il arriva, l'année suivante, jour pour jour, que, le baron s'étant fait protestant, et Lactance étant tombé entre ses mains, le baron se souvint du conseil que mon pieux ami lui avait donné. et, malgré ses réclamations, le fit dépouiller à son tour ! Je reconnus la peau du martyr à un grain de beauté qu'il avait au-dessous de l'épaule gauche.

— Peut-être t'en arrivera-t-il autant un jour, Villequier, dit un des jeunes gens à son voisin ; mais, si on te dépouille, ce ne sera pas pour faire une tenture de ta peau, ou, mordieu ! c'est qu'il y aura alors en France profusion de tambours !

— Le sixième, poursuivit l'aventurier, était un joli muguet de notre bonne ville de Paris, jeune, beau, galant, toujours courant après les femmes...

— Chut ! fit un des Ordinaires ; ne parle pas si haut, bonhomme : le roi Henri III pourrait t'entendre et te faire châtier d'avoir vu si mauvaise compagnie !

— Et comment se nommait le drôle qui avait de pareilles mœurs ? demanda un autre gentilhomme.

— Il se nommait Victor-Félix Yvonnet, répondit le mendiant. Un jour, ou plutôt une nuit qu'il était chez une de ses maîtresses, le mari n'eut point le courage de l'attendre bravement, et de l'attaquer l'épée à la main : il dégonda la porte par laquelle Yvonnet devait sortir ; — une porte de chêne massive, pesant trois mille peut-être ! — et la posa en équilibre sur ses gonds. A trois heures du matin, Yvonnet dit adieu à sa bien-aimée, et s'en alla droit à la porte, dont il avait la clef ; il introduisit cette clef dans la serrure, tourna

deux tours, et tira à lui; mais, au lieu de pivoter sur ses gonds, la porte tomba lourdement sur le pauvre Yvonnet! Si c'eût été Frantz ou Heinrich Scharfenstein, ils eussent repoussé la porte comme une feuille de papier; mais Yvonnet était, je vous l'ai dit, un véritable muguet d'amour, aux petites mains et aux petits pieds : la porte lui brisa les reins, et, le lendemain, on le retrouva mort!

— Tiens, dit celui des Quarante-Cinq qu'on avait appelé Montaigu, voilà une recette à donner à M. de Châteauneuf : cela ne l'empêchera point d'être trompé, mais cela empêchera qu'il ne le soit deux fois par le même.

— Le septième, continua l'aventurier, le septième se nommait Martin Pilletrousse; c'était un honnête gentilhomme, comme dit M. de Brantôme, et qui périt par un fâcheux malentendu. Un jour, M. de Montluc traversant une petite ville, et ayant été complimenté par tous les magistrats excepté par les juges, il résolut de se venger de cette incivilité; à cet effet, il s'informa et apprit qu'il devait y avoir, le lendemain, jugement de douze huguenots. C'était tout ce qu'il voulait savoir; il se rendit à la prison, et, entrant dans la salle commune : « Qui est huguenot, ici? » demanda-t-il. Or, Pilletrousse, qui avait connu M. de Montluc huguenot enragé, et qui ignorait qu'il eût, comme le baron des Adrets, changé de religion, se trouvait dans cette salle, accusé de je ne sais quelle misère; il crut que M. de Montluc demandait quels étaient les huguenots pour les faire élargir; point du tout : c'était pour les faire pendre! Lorsque le pauvre Pilletrousse vit de quoi il s'agissait, il protesta de toutes ses forces; mais il eut beau protester, on s'en tint à sa première déclaration, et il fut pendu haut et court, lui douzième! Le lendemain, qui fut attrapé? Ce furent les juges, qui n'eurent plus personne à juger... Mais, en attendant, le pauvre Pilletrousse était mort.

—*Requiescat in pace!* dit un des auditeurs.

— Le souhait est d'un chrétien, mon gentilhomme, dit le mendiant, et je vous remercie au nom de mon ami.

— Voyons le huitième, dit une voix.

— Le huitième se nommait Jean-Chrysostome Procope; il était bas Normand...

— Le roi, messieurs! le roi! cria une voix.

— Allons, range-toi, drôle! dirent les jeunes seigneurs; et tâche de ne pas te trouver sur la route de Sa Majesté, elle n'aime à voir que de jolis visages et de gracieuses tournures.

C'était, en effet, le roi qui descendait de ses appartements, ayant M. de Guise à sa droite, et M. le cardinal de Lorraine à sa gauche. Il paraissait fort mélancolique.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux gentilshommes qui faisaient la haie sur son passage, en lui cachant du mieux qu'ils pouvaient l'homme à l'œil, au bras et à la jambe de moins, — vous m'avez entendu parler souvent de la façon toute royale dont j'ai été fêté en Piémont par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie?

Les jeunes gens s'inclinèrent en signe qu'ils s'en souvenaient.

— Eh bien, j'ai reçu ce matin la douloureuse nouvelle de sa mort, qui a eu lieu à Turin le 30 août 1580.

— Et, sans doute, sire, demanda un des Quarante-Cinq, ce grand prince a eu un beau trépas?

— Digne de lui, messieurs : il est mort dans les bras de son fils, en lui disant : « Mon fils, apprenez de ma mort quelle doit être votre vie, et, de ma vie, quelle doit être votre mort. L'âge vous a déjà rendu capable de gouverner les États que je vous laisse; ayez soin de les conserver aux vôtres, et soyez assuré que Dieu en sera le protecteur tant que vous vivrez dans sa crainte!... » Messieurs, le duc Emmanuel-Philibert était de mes amis; je porterai son deuil pendant huit jours, et, pendant huit jours, j'entendrai la messe à son intention. Qui fera comme moi me fera plaisir.

Et le roi continua son chemin vers la chapelle; les gentilshommes le suivirent et entendirent religieusement la messe avec lui.

En sortant de l'église, la première chose qu'ils cherchèrent des yeux, ce fut le mendiant; mais le mendiant avait disparu. — En même temps que lui avaient disparu l'escarcelle de Sainte-Maline, le drageoir de Montaigu, et la chaîne d'or de Villequier.

L'aventurier n'avait plus qu'une main; mais, comme on le voit, il savait s'en servir.

Les trois jeunes gens voulurent savoir s'il se servait aussi

bien de sa jambe unique que de sa main dépareillée, et coururent à la porte, demander à la sentinelle si elle pouvait les renseigner sur ce qu'était devenu le mendiant boiteux avec lequel ils causaient une demi-heure auparavant.

— Messieurs, dit le chevau-léger, il a disparu derrière l'hôtel du Petit-Bourbon ; mais, en sortant, il m'a dit poliment : « Mon gentilhomme, il se peut que les nobles seigneurs avec lesquels je viens d'avoir l'honneur de m'entretenir désirent connaître la fin de mes deux derniers compagnons, et savoir comment se nomme le pauvre diable qui leur a survécu. Mes deux compagnons, qui s'appelaient Procope et Maldent, étaient, l'un un bas Normand, l'autre un Picard, très-forts en droit tous deux : le premier est mort procureur au Châtelet; le second, docteur en Sorbonne. Quant à moi, je me nomme César-Annibal Malemort, pour les servir si j'en étais capable. »

Ce sont les seules nouvelles qui parvinrent jusqu'aux Quarante-Cinq, et qui soient parvenues jusqu'à nous, du dernier des aventuriers.

Le hasard avait fait que celui qui eût dû succomber le premier avait miraculeusement survécu à tous.

TABLE

DEUXIÈME PARTIE (SUITE).

Pages.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

